

# *Derrière les volets clos .*



*Mic Hal*

***Image de la couverture, libre de droit :  
edition claubert***





*Michal*

***Derrière les  
volets clos...***

***se cachent  
des misères.***

*ISBN : xxxxxxxxxxxxxxxxxxxx*

*Dépôt légal :*

*© Michel Hallet*

*L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des  
droits et responsable de l'ensemble du contenu  
dudit ouvrage.*





**Du même auteur :**

**L'Ange et Lique ou le défi à la démo crassie.**  
**Roman : 2007**

**On a tous des yeux pour regarder.**  
**Roman : 2011**

**Derrière les volets clos.**  
**Roman : 2013**

**Le monde du dehors.**  
**Tragédie : 2104**

**Le masque a deux visages.**  
**Roman : 2015**

**Les petites abandonnées.**  
**Recueil de poésies : 2013**

**Côté tain.**  
**Recueil de textes : 2014**

**Flagrance.**  
**Recueil de textes : 2014**

**Apologues.**  
**Recueil de fables : 2015**

**Dames.**  
**Recueil de poésies : 2105**



## Préface :

**L'âme est ce qui reste quand le corps n'est plus.**

**Mais ne se résume-t-elle pas à seulement être de bons souvenirs qui s'effacent peu à peu dans la mémoire de ceux qui nous aiment jusqu'à n'être plus qu'un nom ?**

**Ou ne serait-elle pas qu'une dégénérescence du pouvoir de la pensée qui voudrait nous faire croire, qu'une part immatérielle de chaque être, rejoint un endroit étoilé encombré de celles d'autres morts, plus saturé qu'un périphérique parisien ou d'ailleurs ?**

**Mais qu'importe ce qu'elle est vraiment, peut-elle être blanche, grise, noire, elle traîne du temps du vivant, elle traîne... derrière des volets clos, cachée des yeux, cachée des autres âmes, tue pour qu'on ne la trahisse pas.**



## Chapitre 1 : La marionnette

Sous les lampadaires encore allumés, la bruine jouait à montrer son vrai visage. A croire que dans cette soirée d'un hiver trop précoce, il fallait afficher l'hypocrisie de la nature par cette lumière artificielle. Angélique se glissait telle une ombre furtive et discrète entre les zones éclairées et ces autres beaucoup plus sombres sautant d'un endroit où la pluie se révèle en un autre où elle ne faisait que mouiller. Ces pas ne se marquaient que quelques instants sur le macadam frais trempé, comme une empreinte que le temps aurait voulu effacer. Le sol brillait sous ces lueurs montrant que ce soir serait à oublier. La venelle déserte croupissait sous le silence ponctué seulement des bruits des pas qui écrasaient les flaques. Tous les volets étaient clos, chaque maison s'était tue dans une quiétude bien sournoise. Les pas de la belle étaient presque une injure à cet univers bitumé, comme si elle n'avait pas le droit de déranger cette vengeance des cumulus chargés de tant de rancune. La laideur de l'endroit était amplifiée, le temps voulait laver ces affronts de l'homme. Angélique s'empressait d'aller vers un destin inconnu. Il faut croire que l'urgence de sa démarche méritait cette scène éprouvée. Elle portait au-dessus de sa tête, tendu entre ses deux bras, un bout de tissu imperméable pour se protéger des gouttes, accélérant la marche pour arriver quelque part. Le lieu était sinistre, comme dans les nuits de Sherlock en une Angleterre pluvieuse. Cette rue était si étroite que deux voitures ne pouvaient croiser leurs destins. Même le chien le plus téméraire n'oserait y égarer sa truffe, de peur de croiser la lame acérée du couteau d'un chinois qui en ferait le régal du repas d'un dimanche dans un restaurant du douzième arrondissement. Ce soir était celui d'une semaine atone. Angélique y errait, sans doute guidée par une

conscience. Elle n'était pas vêtue pour l'occasion, encore plongée dans la garde-robe de l'été. Sans doute cette colère imprévisible ne lui avait pas permis de s'adapter aux couleurs de l'instant. Les chaussures étaient plus mouillées qu'une serpillière en service. La volonté d'aller quelque part atténuaient les affres du moment. En cet endroit désert des mansuétudes d'une volonté, nul ne pouvait remarquer cette ombre se faufilant vers un destin incertain. Pourtant, au coin d'un petit carrefour, elle ralentit son allure. En cet angle, une espèce de vitrine, sombre, laissait透pirer quelques lueurs d'une vie intérieure. Il fallait bien deviner pourtant, qu'en cet endroit, une destinée n'avait pas clos sa parenthèse, quelqu'un attendait le bruit clapotant de son pas.

Elle se dirigea promptement vers ce lieu, un pas de porte qui semblait un commerce oublié. L'éclairage public laissait deviner une enseigne délavée que l'usure du temps et la faiblesse de la lumière ne permettaient pas de lire. Angélique poussa la seule porte qui permettait d'entrer, un peu angoissée et surtout surprise. Qu'y avait-il derrière cette devanture aux peintures écaillées ? Le verre était complètement couvert d'humidité, une condensation provoquée par un écart conséquent des températures entre le dedans et le dehors. L'endroit était donc occupé. Après un coup d'œil rapide à l'entour, elle retrouva un visage connu. Elle laissa tomber le bout de tissu providentiel et protecteur, pour se jeter dans des bras accueillants.

-Alors, ma Lolo, quel endroit sordide ! Je ne m'attendais surtout pas à te retrouver si vite en un endroit si triste et dans ces conditions.

-Oh ! Ma Lili, quel plaisir que tu sois venue ! Je commençais à m'inquiéter sérieusement.

-J'ai fait ce que j'ai pu ma chérie, mais avec ce temps de crétin. Tout le monde roule au pas.

**-L'important est que tu sois là. Fais-moi un gros bisou !**

Angélique ne se fit pas prier pour un baiser d'une tendresse à confondre les colères extérieures.

**-Chez qui sommes-nous, ici ?**

**-Figure-toi que je ne le sais même pas. Du moins, je n'ai jamais vu la personne qui vit ici ou qui vivrait ici. Cette personne nous a contactées, comme nouveau client. Il voulait que l'on se rencontre ici, à cette heure-là. C'est pour cela que je t'ai appelée. Je trouve tout étrange dans cette baraque. De plus la porte était entre-ouverte et... personne dedans. J'ai même cru à un piège à un moment.**

**-Tu as raison, ce commerce, si c'est un commerce, est curieux.**

Angélique quitta les bras de sa compagne pour inventorier les lieux. L'endroit faisait frissonner, une lumière blafarde éclairait la pièce donnant sur l'extérieur, les trois murs étaient d'un gris pisseux qui devait dater de bien des années. La vitrine dégoulinant de condensation cachait, derrière des rideaux poussiéreux, sales et gris aussi, des pantins ou des trucs semblables. Sur le mur du fond, un bureau de bois usé, mais dépoussiéré, était le seul meuble, accompagné seulement de deux chaises bien bancales. Tout derrière, face à la devanture, une porte entrouverte devait cacher l'arrière-boutique.

**-As-tu visité derrière, ma Lolo ?**

**-Non, non, je n'ai touché à rien, même pas à la porte d'entrée. J'ai un peu la trouille.**

**-As-tu un mouchoir en papier ?**

**-Pourquoi faire ? Tu ne vas pas y aller tout de même !**

**-Que crois-tu ? Allez, donne ! Ne fais pas l'imbécile !**

Angélique contourna le bureau de bois, tentant de ne rien effleurer et d'éviter d'emporter des poussières d'un temps qu'elle ne pouvait pas connaître. Elle poussa la

porte d'une main protégée du mouchoir en papier, jusqu'à ce que suffisamment de lumière éclaire la pièce.

-Oh, bizarre ! Viens vite voir, Lolo !

Le spectacle était vraiment particulier. Sur une table en bois lustré par le travail, traînait une espèce de marionnette géante, presque de taille humaine, la tête orientée vers la porte comme pour mieux voir tout ce qui pourrait entrer par celle-ci.

-C'est assurément vraiment inhabituel. On dirait une mise en scène, un message.

-Lolo, peux-tu me passer mon portable ? Il est dans mon sac. Je vais appeler Jean, tout cela ne me dit rien de bon.

-Je crois que tu as raison. Mais pourquoi moi ma Lili ? Pourquoi... moi ? C'est quoi ce bordel ? Je commence à flipper.

-Ce qui est le plus étrange, c'est qu'on ressent qu'il y a bien une vie ici, sournoise, sous-entendue, latente, rampante, quelque chose de presque endormie et qui ne veut pas voir la nuit. En même temps, on a l'impression que certaines poussières datent de bien longtemps. Puis, regarde bien, la tête de la grande marionnette et ses yeux, on croirait un vrai regard. Je n'ose même pas me retourner, je suis certaine que cette chose me mate les fesses.

-Tu en inventes encore ma Lili, tu veux me faire peur, tu sais bien que je ne suis pas courageuse dans ces situations-là. Mais quelque part, tu as raison, on a l'impression d'un véritable regard.

-C'est bien foutu, tu ne trouves pas ?

-Arrête ! Cela me donne des frissons. Je n'aime pas cet endroit, je ressens comme un traquenard dans lequel nous serions tombées. C'est curieux, mais je pense que cette mise en scène est pour nous, pour nous faire passer un message, mais quoi ?

-J'appelle Jean !

-Allô Jean ! C'est Angélique Lelièvre ! Nous aurions besoin de ton service... tu dis oui sans savoir pourquoi... dans ce cas, peux-tu nous rejoindre au 47 rue de la Dérisson ? Cela ne s'invente pas, n'est-ce pas ?... L'enseigne !... je n'arrive pas à la lire tant elle est usée, il fait sombre aussi... c'est vraiment sympa de ta part, nous t'attendons... oui, oui je suis avec Laurence.

-Il arrive. Il vient juste de terminer sa permanence.

-C'est impeccable, je m'en serais voulu de le déranger chez lui à cette heure-ci.

-Il n'est pas si tard tout de même...vingt et une heures, ce n'est pas le bout du monde.

-Je te reconnais bien là encore, c'est de la Lili tout craché. Tout le monde doit être disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

-Non, non, tu exagères, mais tu sais aussi bien que moi, que Jean travaille très tard, un vieux célibataire qui s'emmerde chez lui. Il s'est arrêté de pleuvoir, je préfère attendre dehors, c'est moins sinistre et pourtant, ce n'est pas le quartier où nous rêverions de vivre. Qu'en penses-tu ?

-Oui, l'ambiance qui règne là-dedans m'inquiète bougrement, tu sais comme j'ai les frousses pour un rien. Déjà de rentrer ici, je ne sais pas comment j'ai fait. Dis ma Lili ! Qu'est-ce qu'on fait ici, tu n'as pas l'impression que quelqu'un se fout de notre gueule ?

-C'est peut-être bien plus important que cela. Je crains bien pire.

Elles continuaient à discutailler dans une fraîcheur trop précoce, elles piétinaient et se frottaient les bras pour tenter de retrouver un semblant de bien être. La rue était vide de monde et de bien d'autres choses, le sol luisait des pleurs d'un destin seulement éclairé de quelques lampadaires poussifs et fatigués. Elles grillaient leur cigarette tranquillement, bien plus placides qu'à l'intérieur. Les fumées recrachées se

mêlaient en volutes, les haleines dessinaient dans la nuit des arabesques incompréhensibles qui s'évanouissaient discrètement dans le noir sans rien vouloir dire pour autant. Y a-t-il quelque chose à comprendre, dans ces effluves blancs d'une clope ? Le temps supportait les minutes. Elles semblaient, vu de plus loin, une image crépusculaire qui rappelle un passé, presque figée en l'endroit où accrochée à un mur, remémorant un instant ce que l'on ne veut pas oublier.

Une autre ombre, au pas bien décidé, s'approchait des deux ombres épinglees. L'allure ne laissait pas une ambiguïté, sans doute un homme d'une certaine stature qui venait à leur rencontre.

-Ah Jean ! Désolée de te déranger à cette heure tardive. Mais tu vas voir, l'endroit est très étrange.

-Eh les filles ! Un petit bonjour cela ne vous gênerait pas quand même ? Ça fait un bail que l'on ne s'est vu, n'est-ce pas ?

-Excuse-nous, nous sommes un peu perturbées.

Après quelques bises précipitées, elles étaient très pressées de lui raconter cette obscure situation.

-Laurence ! La porte de la vitrine était bien ouverte ?

-Oui, pas totalement, mais suffisamment pour que je puisse entrer sans y toucher.

-As-tu remarqué s'il y avait des traces mouillées de pas à l'intérieur ?

-A vrai dire, non, je n'ai rien vu de tel, mais en fait je n'y ai certainement pas apporté suffisamment d'attention pour autant. Je n'étais pas trop fière d'être là et j'étais plus attentionnée à essayer de voir s'il y avait quelqu'un.

-Je comprends. Avez-vous touché à quelque chose ?

-Non, non, j'ai juste poussé la porte intérieure avec un mouchoir en papier.

-Bon, allons visiter ! Vous me suivez les filles ?

Bien plus rassurées que quelques minutes auparavant, elles emboîtèrent le pas discret de l'inspecteur.

**-Angélique, peux-tu m'éclairer la serrure de la porte ?**  
Elle n'a pas été forcée. Elle est toute neuve et quand je dis neuve, c'est tout frais, il y a même des petits éclats de bois par terre. Ce n'est pas du bricolage d'artiste. Cela veut bien dire que Laurence était attendue. La porte a dû être ouverte peu de temps avant son arrivée. La scène a été bien préparée, avec une certaine minutie. Cet éclairage intérieur est de même ; ce n'est pas normal qu'il soit si peu puissant, je suis certain que l'ampoule a été changée pour une autre de plus faible puissance. La condensation veut aussi dire une différence notoire de température entre l'intérieur et l'extérieur ; cela prouve bien que la porte a été ouverte peu de temps avant l'arrivée de Laurence. La pièce a dû être chauffée, mais pour quelle raison ? C'est d'autant plus étrange qu'il n'y a pas de chauffage ici.

Jean continuait à regarder, avec une grande précision et lucidité. Chaque détail pouvait parler ou dévoiler une intention, démontrant le savoir-faire d'un professionnel. Angélique prenait des notes de tout ce qui était dit, dans des conditions pas très pratiques, pas beaucoup de lumière, en griffonnant sur une feuille de papier, pliée en quatre sur sa cuisse.

**-La vitrine est un simple vitrage, elle doit vraiment dater. Pour des économies de chauffage, toutes les boutiques ont investi dans du double vitrage et en verre blindé pour les vols. Le voile est du même âge, poussiéreux à souhait, les marionnettes sur la devanture doivent aussi dater d'une époque révolue. Ici, on a l'impression que le temps s'est arrêté depuis bien longtemps, des années, des dizaines peut-être même. Pourtant, depuis peu de temps, quelqu'un est revenu ici, pour une préparation minutieuse, un nettoyage, juste pour le nécessaire, le bureau, les chaises et cette table derrière. Le sol aussi a subi un lavage en profondeur. Pourquoi cet arrangement ? Vous avez**

raison les filles, il y a ici des messages qu'il nous faudra déchiffrer.

-C'était un magasin autrefois sans doute ?

-Je ne pense pas, plutôt l'atelier d'un artisan, un artisan du spectacle. Quelqu'un qui fabriquait et revendait du matériel, des marionnettes ou des automates, un truc dans ce genre-là.

-Pourquoi est-ce resté en cet état, sans que nul n'y touche pendant des années ? Un pas de porte cela vaut de l'argent ! Même si le quartier n'est pas folichon, il a une certaine valeur. Il y a des personnes qui n'ont pas besoin d'argent.

-Oui, c'est étrange, vraiment très curieux même. Cette serrure neuve en a remplacé une, plus vieille et certainement récalcitrante. Nous pourrions penser que la personne qui travaillait ici, a été obligée de s'absenter pour très longtemps. Une grave maladie sans doute, ou un voyage interminable, forcé, quelque chose d'improvisé, une double vie, la prison peut-être... Je n'en sais trop rien à vrai dire, mais certain que cela fut précipité.

-Eh bien ! Tu en déduis des choses en si peu de temps !

-C'est le métier les filles. Trente ans de boulot, ça forge l'expérience. Tout est bien trop propre, comme un sou neuf, dans les endroits lavés. Le ménage n'a pas été fait il y a une semaine, on sent encore l'eau de javel. Vous disiez mise en scène, c'est bien vrai. Allons voir derrière ! Angélique c'est toi qui as refermé la porte ?

-Non, je l'ai juste repoussée !

-Elle n'est pas enclenchée pour autant. Elle ne doit pas être d'aplomb, mais cela aussi ne me paraît pas normal.

-Ah oui, elle a été graissée. Regardez ! Là, on dirait de l'huile qui dégouline.

-Que de précautions ! Pour éviter de faire du bruit ! Je n'y crois pas. A cette heure et vu la foule qui traîne dans la rue, je ne pense pas que cela peut être le motif.

Je pencherais plutôt pour dissoudre une corrosion des gonds, là aussi, il doit y avoir des années que personne n'a mis les pieds, la porte devait refuser de s'ouvrir. Un peu de dégrippant, un peu d'huile et l'affaire était jouée.

Il poussa la porte comme Angélique l'avait fait quelques minutes plus tôt.

-Bon Dieu de bon Dieu ! Qu'est-ce que ça veut dire ce truc-là ? Alors là, c'est extraordinaire..., n'est-ce pas ?

La Lili avait rejoint Jean dans la pièce. Laurence restait dehors, pétrifiée par une certaine peur, due à la situation proprement dite, sans doute.

-Alors là ! C'est du cinéma, on a l'impression que ce pantin géant est posé dans la position d'un corps mort qui aurait regardé qui aurait pu le sauver avant de mourir. Tout est dans le détail et encore mes collègues de la scientifique pourraient en déduire bien plus.

-Que veux-tu dire Jean par 'pourraient' ?

-Que je ne vais pas les déranger pour si peu. Angélique ! Il ne faut pas oublier que pour l'instant, il n'y a rien que l'on peut reprocher à qui que ce soit.

-C'est bien clair. Mais ma Lolo, elle avait bien rendez-vous ici avec quelqu'un ! Cette personne lui en veut certainement. C'est tout de même une provocation ce truc-là !

-Dis ! Es-tu certaine que c'est à Laurence que l'on en veut ? C'est peut-être toi Angélique que l'on veut attirer dans cette baraque, ou moi. Nous sommes tous les trois ici, n'est-ce pas ?

-Tu crois à ça toi ?

-Pourquoi pas ! Mais je te rappelle que dans n'importe quel cas, il n'y a rien de répréhensible en cet endroit. Donc, je n'appellerai pas mes collègues de la police scientifique.

Angélique, plus enhardie par la compagnie de l'inspecteur, s'approcha plus près de la marionnette.

**-Regarde Jean, ces yeux sont criants de vérité ! Tu te rends compte, j'ai l'impression d'un vrai regard.**

**-Tu as raison, c'est dupant, d'autant plus que le visage semble issu d'un moulage, tant il est parfaitement lisse. Le trait est trompeusement caché par ce clownesque maquillage, mais pour le reste, il est vrai que c'est réaliste, un travail d'artiste. Ce regard, il est éclatant de vie. Il ne manquerait plus que les yeux bougent et l'illusion serait parfaite.**

**-C'est une marionnette à fils, n'est-ce pas Jean ?**

**-Je crois, je pense, mais il n'y a pas de fils !**

**-C'est encore un détail, une précision. Mais bon Dieu, qu'est-ce que cela veut dire tout ce manège ? Lolo comment vas-tu ?**

**-C'est mieux et vous ?**

**-Tu devrais venir, il ne m'a pas mordue.**

**-Je préfère rester dehors. J'en ai encore la chair de poule. Rien que me remémorer les yeux, j'en tremble.**

**-Ce n'est pas grave, mais tu rates quelque chose d'exceptionnel. C'est une pièce extraordinaire de minutie, un vrai travail d'orfèvre, c'est bluffant, vraiment bluffant.**

**Jean jeta un regard tout autour, il ne savait pas trop quoi dire si ce n'est un début d'explication, un début de logique qui rassurait son côté cartésien. Mais rien dans cette pièce ne respirait un semblant de réalisme excepté cet objet dégingandé, illustrant peut-être la fin d'une autre personne.**

**-C'est vrai Jean ! Cette posture fait penser à quelqu'un qui voudrait ramper vers la sortie, implorant on ne sait qui. Tu crois que cette mise en scène est bien réfléchie ?**

**-Oui, bien entendu ! Cela paraît trop bien organisé. Je vais demander que cette échoppe soit gardée jour et nuit. La serrure de la boutique ne me fait pas confiance. Je repasserai demain matin pour faire des photos et une analyse plus approfondie. Je pense que ce n'est qu'un**

début. J'ai du mal à comprendre que tout ce qui a été fait ici pour nous faire venir le soit sans suite.

Jean ressortit de la petite pièce qui devait servir d'atelier à une autre époque. Cet endroit devait être un lieu de fabrication et de vente de marionnettes. Malgré toute la préparation portée à la surprise, il restait et c'était bien volontaire, comme une atmosphère vieillotte qui favorisait l'imagination d'un passé sans doute plus glorieux.

-J'ai informé les collègues, il y a un policier qui va planquer ici cette nuit. Je vais retourner au poste et discuter avec le chef de ce que l'on peut faire demain. Il ne faut pas se faire d'illusion pour autant, ce sera un service minimum, comme je vous le disais tout à l'heure, tout est bien étrange, mais il n'y a pas de mort, ni de blessé, ni quoique ce soit qui nécessiterait une ouverture d'enquête. Dites les filles ! Vous ne me laissez pas en plan ?

-Non, non, nous attendrons avec toi et puis si tu as cinq minutes après, nous pourrions prendre un verre !

-Je n'y avais pas pensé, mais c'est une très bonne idée. Je sens que la nuit n'est pas finie si je retourne au poste.

-Toujours pas de petite femme à t'attendre à la maison pour te mitonner des petits plats ?

-Nous en avons déjà parlé Angélique. La vie de flic est difficilement compatible avec une vie de couple. Certains y arrivent, moi pas. De plus, moi j'aime bien traîner le soir, la preuve, en fait je pense que je ne suis pas préparé pour cela.

-Pourtant, tu as bien été marié ?

-S'il te plaît, je ne veux pas en parler. C'est une vieille histoire et le boulot n'a rien à y voir.

-Tu es là et nous allons attendre avec toi. Mais je vais sortir avec Lolo pour griller une cigarette.

-J'en fumerais bien une avec vous. J'ai arrêté, mais de temps à autre, je replonge dans ce vice, une seule par

jour et encore. Ce n'est pas ma femme qui va m'engueuler !

Ces trois-là campaient sur le trottoir encore humide d'un passé chagrin récent, un peu en colère, comme trois vieux amis qui discutent de choses et d'autres en attendant quelqu'un d'autre que Godot.

-A quoi pensest-tu Jean ? Tu as l'air soucieux d'un seul coup !

-Cela me chagrine ce truc, je n'arrive pas y croire et surtout je n'y comprends rien. Je sens que de toute façon, je ne vais pas dormir. Ça va me trotter dans la tête toute la nuit. J'aime ces configurations, quand on part dans des situations incompréhensibles et qu'il faut comprendre des choses inextricables.

-Tu sais ma Lolo, Jean est la personne qu'il faut pour déchiffrer ce bordel. Lolo ne voulait pas que je t'appelle, de peur de te déranger à une heure bien avancée.

-Mais non Lili, plutôt, mais oui, Jean est un policier consciencieux.

-Ah les filles ! Arrêtez la pommade, ce n'est pas vous qui ne dormirez pas cette nuit.

-Oh ! Je n'en suis pas certaine. Cela me traumatisé. Là, nous sommes avec toi, mais quand nous serons seules, dans le noir de cette nuit sans lune, avec ce vent qui fait chanter les feuillages jaunis et avec ces pluies qui frappent les volets pour ne pas demander à entrer, mais pour effrayer les enfants au sommeil léger, je ne suis pas sûre que l'on trouve une minute de sommeil.

-J'entends des pas au loin, cela doit être notre homme.

-Eh Robert ! Tu as été rapide.

-C'est pour toi mon Jeannot, il n'y a pas de problème. Quand on te demande un service, tu ne dis jamais non, enfin me voilà. Peux-tu m'expliquer un peu la situation ? Qui sont ces filles avec toi ?

Le personnage ne dénotait pas dans la police, une quarantaine d'années, grisonnant, bedonnant des fins

de soirée au bistrot face au commissariat. Il n'était pas très grand et était vêtu, comme Jean, d'un costume mal taillé qui avait oublié ses formes, dans un gris passe-partout, un peu foncé pour cacher les taches d'un repas de midi un peu bâclé dans un boui-boui oublié des quartiers peu fréquentables. Il portait aussi une chemise moins blanche au col qui s'effilochait et une cravate triste à mourir et toute aussi chiffonnée que le bonhomme. Il avait l'air jovial, tels les gens qui sont contents de quitter la routine pour retrouver la vraie vie, sur le terrain, là où des gens que l'on ne connaît pas, oublient des morceaux de mauvaises fortunes.

Jean se revigorait, assez fier qu'on le voit avec deux si charmantes jeunes femmes. Il savait bien que les jours suivants, il se ferait railler à la grande maison. Ces plaisanteries seraient bien plus agréables que les mauvaises remarques sur sa vie de célibataire endurci. Cela changerait un peu le regard de ses collègues, même si la relation était bien plus que platonique, nul ne le saurait. L'incertain dope l'imaginaire et il préférerait qu'on le blague là-dessus que sur ces vieilles habitudes de vieux garçons.

-Robert, je te présente mes deux copines, Angélique et Laurence, de très grandes copines. Angélique est journaliste au journal la Vérité et Laurence est avocate des causes perdues.

-Eh bien ! Il en a de la chance le coquin, deux belles plantes comme ça. Tu nous avais caché cela mon coco !

Les deux filles souriaient. Voir leur ami Jean faire un peu le coq, prêtait vraiment à sourire, surtout qu'il paraissait bien empâté dans l'affaire. La situation était même comique.

-Bon alors tu m'expliques ?

Jean accompagna son collègue pour la visite des lieux. Angélique et Lolo restèrent dehors.

-Ma Lili, j'ai toujours l'impression que les yeux de la tête, là-bas, me regardent encore et qu'ils me suivent.

J'ai une drôle de sensation et cela ne me plaît pas beaucoup. Il a bien réussi son coup celui qui s'amuse ainsi de nous, j'en ai peur.

-Tu exagères ma puce. Tu es chamboulée, c'est tout. Demain tu auras oublié.

-Je... je voudrais bien, mais je ne le crois pas.

-Allez ! Viens dans mes bras, tant pis pour Jean, le charme sera rompu.

Jean revenait avec son collègue, bien soucieux.

-Quel truc insolite encore ! La lumière ne peut pas s'éteindre. N'est-ce pas Jean ?

-Il y a encore cela et certainement bien d'autres choses. Robert va faire un inventaire minutieux, il a avec lui son appareil-photo. Je le connais bien, la nuit ne va pas lui suffire.

-Pourtant, il n'y pas grand-chose à l'intérieur !

-Détrompez-vous Angélique, vous permettez que je vous appelle Angélique ?

Il n'attendit pas la réponse.

-Oui, détrompez-vous, je vais tout analyser, tout photographier sans trop rien déplacer. Je veux essayer de comprendre comment cette gigantesque marionnette a été fabriquée. Puis, je vais bombarder ce visage pour le labo, on va essayer d'en sortir un portrait. Je reste certain que nous rentrons dans une aventure qui ne ressemble à aucune autre. J'aime ces enquêtes qui ne sentent pas le déjà-vu et j'aime rentrer aussi dans la vie des gens que je ne connais pas encore et pourtant... pourtant je crois que vous avez déjà écrit un article : « Derrière des volets clos ».

-C'est vrai Robert, Bob plutôt si j'en crois ce que m'a dit Jean !

-Bob, pour vous servir les miss.

Il ne se sentait plus pisser le ventru. La coïncidence lui donnait bien plus qu'à un Icare. Mais vu la saison, il aurait bien du mal à trouver un soleil qui fasse fondre quoique ce soit, même un cœur grenadine. Il semblait,

pour autant, bien motivé pour l'occasion. Les mains se frottaient entre elles éclairant un pétillant regard de malice. Angélique se frictionnait les bras pour tenter de réchauffer un corps humide et tremblotant du frais de la soirée. Les chausses tapaient le pavé, éclatant le film d'eau pour faire pleuvoir de fines gouttes qui ne venaient plus d'un ciel. Laurence restait prostrée dans un coin sombre de l'histoire, apeurée et inquiète du pourquoi elle était entrée dans une aventure qu'elle n'aurait jamais voulu, le fond du regard perdu dans plus qu'une ambiguïté. Les feux de l'émotion dévoraient la certitude et quelque part la protégeaient des égarements d'une météo juste un petit peu en avance sur son temps. Les deux hommes gardaient une sorte de sérénité si c'est bien le terme, l'habitude sans doute de ces situations aussi disparates qu'inimaginables.

-Bon ! Vous pouvez y aller, j'ai suffisamment à m'occuper cette nuit.

-Tu as raison Bob, nous allons nous réchauffer

-Allez Jean ! Bonne nuit. Il souriait d'une taquinerie presque respectable.

Dans cette nuit où tout brillait, sous une lune renaissante et sous les réverbères fatigués et présomptueux, ils s'éloignaient tous les trois comme pour fuir vers un oubli cet endroit indésirable. Les deux filles étaient collées l'une contre elle, réchauffant ce qui devait l'être, et l'âme de Lolo et le corps de la Lili, Jean marchait à quelques mètres respectables, les mains dans les fouilles vides de tout espoir. Cette situation devait lui paraître interminable tant il semblait être en dehors de l'histoire de ces deux femmes. Au moins son orgueil masculin ne souffrirait pas, les rêves étaient vides de fragment de vie et de consistance, quelque part, il déchirait le silence d'une carte postale que l'on n'envoie jamais. De toute façon, il y a si peu de sable ici et encore bien moins de soleil, c'était presque un négatif des

cartes que l'on envoie pour faire baver ceux qui ne partent jamais en vacances et doivent se contenter des tristes soirées d'hiver en plein été. L'ambition d'un néon bleu grandissait, au fond d'une rue, telle la lueur des resquilleurs qui attirent les bateaux pour qu'ils s'échouent. Le pas se presse sans que l'on sache pourquoi. Les filles franchissaient déjà le seuil tenant les battants du sas pour que Jean ne se les prenne dans le nez.

-Eh bien Jeannot ! Qu'est-ce que tu branles dans le coin ?

-En mission pépère. Pourquoi crois-tu que je traîne la nuit ? Mais qu'est-ce que tu fous ici Bébert ?

-Comme toi, en mission mon petit gars, mais pas tout à fait comme la tienne. C'est une mission divine, je viens ici pour nourrir nos connards de l'État.

-Tu vas encore te cramer ce soir Bébert ?

Les deux hommes s'étreignirent vigoureusement mais sincèrement.

-C'est la vie, c'est ma vie. Allez viens boire un verre !

-Je ne suis pas tout seul, je chaperonne ces charmantes demoiselles.

-Demoiselles ! Allez, je vous invite aussi ! Il y a une petite table au fond si cela vous dit, c'est plus tranquille et plus discret.

-Qu'en pensez-vous les filles ?

-Pour moi c'est très bien ainsi. Qu'en dis-tu ma Lolo ?

-Pas de problème.

Le groupe s'était enrichi d'un énergumène, plein de couleurs et dont certaines s'attrapent bien plus au bord d'un comptoir que sur le sable d'une plage ensoleillée. Encore un flic en détresse qui cherche plus ses lendemains au fond d'un verre de bière que dans le marc qui traîne encore un peu au fond d'une tasse de café.

Laurence s'était assise au coin du coin, l'endroit qui fait lever tout le monde pour une envie pressante. Elle

était vraiment perturbée par cette situation, s'emmurant dans un silence qui garde les souffrances que l'on ne veut pas partager, devant des personnes presque inconnues, la tête posée sur l'épaule droite de sa Lili, une main sur la cuisse de celle-ci. Les paupières baissées cachaient l'émotion, elle avait l'air d'être ailleurs, tout en étant là, tout près, tout contre sa Lili, presque en elle, perdue, mais pas égarée. Angélique, en compagne préoccupée, lui passa le bras dans le dos pour l'enserrer et lui montrer ainsi l'importance du réconfort qu'elle pouvait escompter. Un bisou franc et sensuel sur le front calma l'incertitude. Le Bébert taisait ses propos exacerbés, surpris de la circonstance, péteux d'une situation non prévisible. Jean, lui, gardait le calme de quelqu'un qui sait, mais qui ne veut pas le montrer. La scène dura ainsi quelques instants, sans que les deux hommes n'osent rompre le plaisir moment d'un amour qui ne se cache pas, sans pour autant provoquer l'indigence des pensées bien ancrées d'une société infidèle.

-Bon les gars ! Qu'est-ce qu'on boit ? Les événements, cela me donne soif. Il y en a pour qui cela donne faim, moi c'est soif. Je prendrais bien un petit demi... un petit demi-litre de bière. Et toi ma Lolo ?

-Un grand thé bien chaud, j'ai encore des frissons, je n'arrive pas à quitter ce regard dans le magasin. Ça me chamboule, j'en ai froid jusqu'au bout des doigts. Le temps ne s'y prête pas non plus quand même, mais nous ne sommes pas encore en hiver.

Le Bébert n'en revenait toujours pas, deux gonzesses ensemble et pas des boudins de plus. Dans son jargon, ce serait plutôt même des canons avec tout ce qu'il faut où il faut.

-Alors, Bébert ! Tu bouges ton cul ? Les filles ont commandé ! Pour moi, c'est pareil que pour Angélique, un petit cinquante.

**-Ouais, ouais, j'ai entendu. Eh JC ! Trois pintes et un grand thé... bien chaud, le thé !**

**-A quoi le thé ?**

**-Citron s'il y a, sinon je m'en moque, nature ou ce que vous avez.**

Angélique cadrait le Bébert. Il portait sur lui les affres de ces soirées bien arrosées, notamment les yeux où la peau se fripait plus vite qu'à son âge et aussi le regard fatigué où traînent des misères à peine enfouies, telles des cicatrices inavouables. Il ne s'apprêtait pas beaucoup, pas rasé depuis plusieurs jours, ce qui accentuait encore plus un aspect disgracieux, bien qu'apparemment propre tout de même. L'homme paraissait simple et facile. Quelles tuiles lui étaient tombées sur la tête pour le façonner ainsi ? Il était à mille lieues des préoccupations de la vie et de celles des autres. Il ne vivait sans doute que pour survivre et qu'importe pour combien de temps, il s'en moquait comme de sa première culotte. Il n'avait pas le courage d'assombrir prématurément sa vie, comme celui d'affronter les démons qui torturaient ses nuits. Il est clair qu'il est facile de condamner ou critiquer cette déchéance lente et cette façon de durer ou plutôt cette agonie langoureuse. Nul ne peut comprendre, certaines blessures de l'âme ou du cœur sont pires qu'une mauvaise agonie. On n'a pas le droit d'apporter un jugement tant que l'on n'a pas vécu ce que ces personnes ont pu endurer et sans en avoir discuté pour mieux appréhender ce que l'on ne sait pas encore. Ou, on les laisse ainsi ou on s'investit. Tout autre comportement est lâche et pernicieux. Il est trop facile de juger quand on n'a jamais souffert en se disant "Moi, je suis fort, cela ne peut pas m'arriver, il faut être faible pour en arriver là".

**-Où es-tu Angélique ?**

**-Comme toujours en train de jouer à mère Térésa ! N'est-ce pas ma Lili ?**

-Je ne répondrai pas à cette remarque désobligeante, sans l'assistance de mon avocate. Nous réglerons cela à la maison, n'est-ce pas ma Lolo ?

Elle montrait un sourire coquin, dû à ces sous-entendus, que seule Lolo pouvait comprendre.

-Au fait Bébert ! Toi qui habites le quartier, connais-tu le magasin de marionnettes ? Celui qui est situé un peu plus bas, rue de la Dérision, elle porte bien son nom cette ruelle !

-Ouais, ouais. Oh la la ! C'est une vieille histoire, une très vieille histoire.

-Eh Bébert ! Viens là ! C'est moi qui offre, tu peux faire le service ? C'est la première fois depuis vingt ans que je te connais, que je te vois en si bonne et charmante compagnie et ça, ça se fête. Ça change des piliers de bistrot que tu fréquentes habituellement.

-Ouais, j'arrive, j'arrive.

-Je suis impatiente d'en savoir plus.

-Laisse le Bébert faire le service Angélique ! Ça ne doit pas lui arriver souvent, tu n'es pas à cinq minutes près tout de même.

-Non, non, je sais Jean, je blague.

Laurence s'était un peu redressée, tendant une oreille plus attentive. Elle en profita aussi pour mieux se coller contre sa Lili ne laissant plus du tout d'équivoque quant à leur relation amoureuse.

-Le Bébert revenait avec un plateau, le sourire béat d'un adolescent éberlué.

-La tournée de JC et je peux vous dire que c'est très rare...c'est un bougnat.

-Pourquoi JC ?

-Pour Jean Christophe ! Ce n'est pas Jésus Christ, ah ça c'est sûr ! Il ne va même pas à la messe, je ne sais même pas s'il croit en Dieu.

-Alors, Bébert, cette maison des marionnettes ?

-Ah ouais, j'avais déjà oublié. C'est une vieille histoire bien triste, avec une fin tragique. C'était il y a une

dizaine d'années. Pourtant, c'était des gens apparemment sans histoire, un couple atypique, lui un petit bonhomme boiteux et pas gâté par la nature et elle, une superbe créature, une beauté de catalogue. C'était un couple mal assorti, mais a priori qui vivait harmonieusement jusqu'à ce jour tragique. Ils avaient adopté un gamin, ils ne pouvaient pas avoir d'enfant à ce qui se disait. Mais à voir le bonhomme ce n'était pas étonnant, heureusement qu'ils n'ont pas pu faire de même. Ils auraient frisé la catastrophe. On devrait interdire à des mecs comme lui de faire des enfants, les pauvres, il faudrait qu'ils vivent cachés.

Il leva son verre pour lamper goulûment une grosse rasade de bière.

-Tu n'exagères pas un peu l'état de cet homme Bébert ?

-Non, c'était vraiment ainsi, je m'en souviens bien. Bien entendu cela alimentait le commerce des commères du coin et elles ne s'en gênaient pas à l'époque et je suis certain que c'est encore le cas. Une si belle fille mariée avec un homme si laid, ce n'était pas loin de la belle et la bête. Ici même, dans ce bistrot, il faut voir tout ce que l'on a pu entendre. Lui était artisan sculpteur sur bois, un artiste renommé. Sa passion, c'était la réalisation de marionnettes. Il était vraiment doué, ses clients venaient de toute l'Europe, voire même de bien plus loin. Il faisait son boulot dans le petit atelier derrière la boutique. Ce n'était pas très grand, mais a priori, cela lui suffisait. Elle le suivait partout du matin jusqu'au soir et du soir jusqu'au matin. De mémoire, elle s'occupait de couture et de tricot. Il n'y avait pas foule à ouvrir la porte de la boutique, ce n'est pas un métier où l'on vend toutes les cinq minutes. Par contre, c'était une superbe devanture, avec des automates faits maisons qui animaient la vitrine toute l'année. Si la porte n'était pas souvent ouverte, la vitrine, elle, attirait les passants et le soir, à la tombée de la nuit, c'était plutôt magique.

**Enfin, jusqu'à ce jour tragique où la belle passa de vie à trépas, shootée avec un cocktail de drogue et de poison à ce qui se disait à l'époque. Elle aurait agonisé durant trois jours, trois jours de souffrance extrême. Le pauvre bonhomme fut condamné et se suicida quelques mois après, dans sa cellule, laissant le gamin orphelin pour la deuxième fois. Je pense que vous pourrez trouver plus de détails, dans les archives d'un journal. Il y eut du croustillant, les frustrés se vengèrent pour salir plus encore cette histoire d'amour qui finissait ainsi dans les caniveaux où coulent les rancunes jusqu'au plus profond de la terre.**

**-Cela tombe bien, je suis journaliste à la "Vérité". Je demanderai à Pierre, il a dû couvrir cette époque lui-même.**

**-Je vous remets maintenant, vous êtes Angélique Lelièvre ?**

**-Oui et comment me connaissez-vous ?**

**-Ludine était ma sœur, vous comprenez maintenant et je connais bien votre amie aussi. Je n'avais pas fait le rapprochement, mais il me semble vous avoir rencontrée aux obsèques de ma sœur.**

**-Oui sans doute, mais c'est compréhensible, un jour comme ça, on n'a pas la tête à dévisager les gens.**

**-C'est exact. C'est bien ce que vous avez fait pour ma petite sœur et sa famille. C'est vraiment bien.**

**-Angélique prend toujours la défense des personnes dans la mouise.**

**-Bon, Bébert ! On peut revenir à notre petite affaire, je dois repasser au bureau. Où habitaient-ils ces gens-là ?**

**-Sur la route de Naec, à un petit kilomètre de la boutique. Ils y venaient d'ailleurs à pied, bras dessus bras dessous, comme un couple ordinaire. Je pense vraiment que c'était un couple ordinaire.**

-Nous habitons aussi sur cette route, quelques kilomètres plus loin. Maman doit aussi se rappeler cette histoire.

-Certainement, car à cette époque, cela avait fait tellement de bruit.

-Nous verrons ça demain au journal. Jean ! Qu'est-ce que tu en penses ?

-Je n'en sais rien. Mais qui a rouvert le magasin ?

-Je passe devant tous les jours et je n'ai pas remarqué une quelconque activité. L'endroit paraît toujours abandonné. Mais maintenant que j'y pense, c'est bizarre, la boutique n'a jamais été vendue. La maison oui, mais la boutique non. Je n'y ai jamais vu de pancarte à vendre ou à louer.

-Angélique ! Je vais me renseigner demain pour savoir qui est le propriétaire. Bébert ! Es-tu certain de n'avoir jamais remarqué quoique ce soit, notamment le soir quand tu rentres te coucher... de la lumière par exemple ?

-Non, cela je l'aurais remarqué. Je ne suis pas toujours clair, mais avec ce qui s'est passé ici, chacun qui a connu cette période jette toujours un œil. Je suis sûr que si vous questionnez les voisins et passants, personne n'aura vu y pénétrer quelqu'un depuis dix ans.

-Pourtant, il y a eu du ménage de fait, partiellement certes, mais juste ce qu'il faut pour une mise en scène bien pensée. Et puis, la marionnette géante, il a bien fallu la transporter, l'installer, il faut du temps.

-Eh Bébert ! Je peux me permettre de t'appeler Bébert ?

-Bien entendu, tu veux savoir quoi, Angélique ?

-Mais qu'est devenu l'enfant ?

-Je ne sais pas, disparu. Nous ne l'avons jamais revu. Je ne sais pas, il était orphelin et le revoilà une deuxième fois orphelin.

-Jean, pourrais-tu te renseigner ?

-Bien entendu ! Attends, je prends note si je veux m'en rappeler.

-Sacrée histoire ! Je voudrais bien savoir qui essaie de ressortir cette affaire de l'oubli. Je suis presque certaine que tout ce manège est pour nous faire comprendre quelque chose, un message en sorte. Bon ! Il se fait tard. Lolo, as-tu fini ton thé ? Nous allons y aller.

-Deux minutes Lili, tu n'as même pas fini ta bière !

-Je n'en veux plus, j'ai été trop gourmande.

-Ne vous inquiétez pas ! Je vais la finir, moi.

-Bébert, cela m'aurait étonné du contraire. Moi aussi j'y vais, mais je vais finir mon verre.

-Bon, les garçons merci. Jean ! On s'appelle demain ?

-Oui, mais pas à l'aube !

-Non, non, ne t'inquiète pas. Allez ma Lolo, lève tes fesses !

Angélique se leva la première pour laisser le chemin à sa Lolo qui libérait ainsi le coin et retrouvait un peu plus de lumière. Elles enfilèrent leur vêtement de pluie, toujours luisant de la précédente. Ce soir, il fallait s'attendre à encore en subir d'autres. A croire que le ciel voulait laver la chaussée de toutes les histoires sordides du passé, à l'exception de celle-ci.

-Lili, ma chérie ! Peux-tu me ramener ? Je n'ai pas envie de prendre ma voiture, je vais la laisser sur le parking.

-Bien entendu ma puce, nous reviendrons la chercher demain matin. Cela ne te rappelle rien ?

-Si, si... un soir comme ça... mais de neige et non de pluie, c'était bien plus romantique. Notre soir de rencontre. Tu parles que je m'en souviens. C'était comme si c'était hier. Un moment inoubliable, un des plus beaux jours de ma vie.

-Allez, allons-y ! La voiture est à cinq minutes.

La Lili tendit une main à sa compagne, mais elle ne suffisait pas à Laurence, elle prit le bras entier pour se coller tout contre et poser sa tête sur l'épaule de sa Lili.

Cela ne facilitait pas la marche et ralentissait le pas, mais qu'importe, le plus important était d'être ensemble, le plus ensemble possible. La Lili enfouissait ses deux mains dans les poches pour les réchauffer un peu. Le couple s'éloignait de l'endroit au pas langoureux des gens qui s'aiment. Pas un mot ne déchirait le silence aride d'une nuit, quand les rues sont désertes des malheurs des autres gens et des petits bonheurs aussi, quand chacun cache une intimité plus au moins crédible derrière des volets clos. Les filles, de gris vêtues, ne tachaient pas le tableau un peu triste de cette rue piétonne presque abandonnée. Elles s'estompaient peu à peu vers le fond plus obscur pour presque disparaître, seulement suscitées par des candélabres aux lueurs poussives. A croire que l'endroit était plus vieux qu'une mémoire défaillante et que demain, dès potron-minet d'un jour nouveau, nul n'imaginerait que la veille, tard, deux belles jeunes filles y promenaient leurs exquises sensations d'un amour persistant. Tous se moquent de ces instants tant qu'il n'est pas vécu par eux-mêmes. Angélique et Laurence, seules étaient héritières de ce moment. Il n'appartenait qu'à elles, protégé par l'heure tardive et par ses sentiments collés à leurs semelles. Du bar, on ne les distinguait presque plus, leurs silhouettes avalées par le noir pour ne presque plus exister. Elles furent une parenthèse dans un temps, dans un endroit qui retrouverait une virginité diabolique de vie. Nous ne sommes rien, comparés aux murs qui portent nos toits, rien qu'une image plus furtive que le vol d'un oiseau qui s'en bat les ailes, une futilité qui ne rassure pas.

Laurence n'avait toujours pas retrouvé un bout de quiétude, engluée en des pensées aussi tristes que cette nuit insensible, encombrée par cette image de cette marionnette amputée de ces fils et aussi à l'expression trop réaliste. Elles étaient arrivées près de l'auto, Angélique fouilla dans son sac à mystère, pour y

chercher les clés. Laurence se glissa sur le siège, la Lili, elle, après avoir tourné la clé de contact, prenait presque plus de temps pour s'installer.

-Eh bien ma Lolo ! Tu sembles pressée de rentrer ?

-J'aimerais bien oublier, je ne sens rien de bien à cette histoire. Ce pantin, on dirait quelqu'un qui supplie, pour qu'on ne le laisse pas seul dans une agonie programmée. Je ne sais pas, mais j'ai l'impression de voir Alexandra, la femme du sculpteur.

-Tu as trop d'imagination ma puce. Mais quelque part, c'est plausible. Nous verrons demain avec les archives du journal si nous trouvons des photos d'elle. Nous pourrons nous faire une idée d'une ressemblance possible avec ce visage artificiel.

-Tu as raison peut-être. Mais n'as-tu pas l'impression que nous allons remuer des choses du passé ? Cela ne sent jamais bon de déranger des souvenirs enfouis en des silences presque oubliés.

-Je ne sais pas, mais c'est vrai que nous ne pouvons pas imaginer la suite. Peut-être que notre imagination nous joue aussi des tours.

-N'oublie pas ma Lili, la voix au téléphone qui nous a menées en cet endroit.

-Au fait, à ce sujet, tu disais bien que c'était une voix d'homme ?

-Je n'en suis plus aussi certaine, une voix grave assurément, mais il y a bien des femmes avec des voix graves. Regarde maman...de toute façon, je suis persuadée qu'elle va rappeler.

-Ouais, quelle histoire ! Je vais essayer d'en savoir beaucoup plus demain. Je veux comprendre ce qui s'est passé, il y a dix ans ici.

-Tu n'es pas mieux que moi. En plus, tu ne peux t'empêcher de fouiller dans la vie des gens. Je n'ai pas fini de me soucier.

**-Oh ma Lolo ! C'est une nouvelle histoire qui repart et tu y es mêlée, sans le vouloir bien entendu, et je veux t'aider.**

**-On verra bien ! Nous sommes déjà presque arrivées, dis donc !**

**-On parle, on parle et le temps passe. Nous avons encore perdu quelques moments à savourer l'instant dans cette bagnole. Je hais ces minutes-là.**

**-Tu n'exagères pas un peu ma Lili ! Tu n'as pas un peu de fièvre ? Et merci de ne pas apprécier des discussions avec moi.**

**-Ah la taquine ! Je n'ai le droit de rien dire avec toi. Tu prends tout au premier degré. Je suis certaine que tu as bien compris ce que je voulais dire, n'est-ce pas ?**

**-Et rancunière en plus ! Bien sûr que j'ai bien compris, tu ne crois pas que moi aussi, je préférerais passer mon temps avec toi... à nous câliner. Mais il faut bien assumer cette situation et j'ai besoin de parler, cela me soulage un peu.**

**-Allez ! Descends, il n'y a plus l'ombre d'une vie apparente ici, toutes les lumières sont éteintes. C'est triste de voir cette baraque plantée dans un jardin si noir.**

**-Mais qu'as-tu ma Lili ? On dirait que tu sombres dans l'inexactitude, que tu perds ton propos positif habituel.**

**-Je suis crevée sans doute. Allez ! Au plume la miss !**

Les deux filles s'engouffrèrent par la porte d'entrée dans un couloir plus sombre que le destin d'une terre oubliée avant qu'une lampe ne daigne réveiller une torpeur et guider leurs pas. La grosse porte de bois se referma laissant le dehors aux oubliés des destins presque endormis. Angélique était déjà dans le salon pour rejoindre la douche, se déshabillant en route épargnant un peu au hasard ses fringues, pressée sans doute, impudique aux yeux absents, c'est certain. Elle était déjà nue de corps et sans doute aussi d'esprit, avec

une certaine virginité retrouvée, de celle qui donne des forces nouvelles pour vivre et qui permettent continuellement de s'ancrer en une raison qui, elle, ne sera jamais défaillante.

-Alors, Lolo ! Tu viens avec moi ?

-Oui, j'arrive ! Je ne vais pas laisser pour autant mes affaires en bordel tout de même !

-Oh la chochotte !

Tandis que les premières gouttes étaient avides et pressées de caresser le beau corps d'Angélique, Laurence prenait le temps de se dévêtrir. Elle avait pendu dans l'entrée son vêtement de pluie encore humide de quelques larmes qu'une lune absente aurait pu oublier. Elle fit de même pour la veste pied de poule qu'elle endossa sur une des grandes chaises du coin repas. Elle fit glisser avec délicatesse sa grande jupe noire vers les pieds, la maintenant d'une main et replia chacune à leur tour les jambes pour quitter le vêtement. Le vêtement bas, les jambes montraient les stigmates de cet accident de l'année passée. On devinait bien, aux longues cicatrices qui zébraient les membres inférieurs, que cette jolie femme avait dû beaucoup souffrir. Le chemisier blanc couvrait à peine les fesses, protégées par un mini slip en dentelle qui semblait coller à la peau. Elle ramassa la jupe, balayant du revers de la main d'illusaires poussières ou poils de chien et la plia avec prévenance, pour la poser sur le rebord du canapé, tentant encore de l'étirer pour qu'aucun pli ne subsiste. Elle déboutonna ensuite le chemisier, avec un soin particulier pour ne pas torturer un seul des boutons, les libérant un à un de la boutonnière. Elle plia avec le même soin le chemisier, qui rejoignit la jupe. Elle s'occupa ensuite du soutien-gorge dont elle fit riper les bretelles sur chacun des bras, puis passa ceux-ci par celles-là. Ensuite, elle dégagée les seins des bonnets vers le bas et fit pivoter d'un demi-tour le sous-vêtement pour accéder aux agrafes et les libérer avec la douceur

immatérielle des doigts d'une fée, libérant cette poitrine avenante et prolifique, et le disposa avec la même minutie. Il ne restait plus qu'à quitter ce bout de dentelle, qui protège tout ce qu'on ne voit pas, mais qui n'appartient qu'à soi. Ah ! Si ces bouts de tissu pouvaient parler. Elle glissa les deux pouces à l'intérieur de la ceinture et par mouvement de rotation d'avant en arrière, le fit riper sur la hanche et les cuisses un peu blêmes, puis passa chaque jambe dans chaque manche. Petites habitudes d'une jeune femme ordonnée, elle le sentit ensuite pour se rassurer d'une certaine hygiène, on se demandait pourquoi puisque de toute façon, elle le laverait au matin dans le lavabo avant la douche réparatrice des nuits encombrées. Elle le garda en main pour se diriger vers la salle de bain.

-Alors ! Tu viens Lolo ? Je suis certaine que tu es en train de bichonner tes fringues. Quel temps perdu !

Enfin, pour sa Lili au moins, elle se glissa derrière la vitre opaque d'un verre cathédrale de la douche italienne qui protégeait de mon regard, l'intimité physique des deux demoiselles.

-Ce n'est pas trop tôt, ma mémère !

-Toujours pressée ma Lili ! Prends le temps de vivre un peu !

-Pour plier des fringues en quatre, désolée, mais si c'est cela vivre !

-Tu es toujours ainsi et tu ne changeras pas ma chérie. Allez ! Laisse-moi un peu de place que je me mouille. Heureusement que ton grand-père avait vu grand.

Je ne voyais que peu de détails au travers de ce verre, insatiable protecteur qui ne laissait deviner que ce qu'il voulait qu'on voit. C'était une espèce de barrière matérielle perverse, un peu hypocrite qui tait le détail pour attiser l'imaginaire. L'utopie donne parfois les images que l'on voudrait regarder et non

celles que l'on pourrait voir. Je discernais les deux femmes se savonnant mutuellement le corps, prenant le soin de caresses délicates, jusqu'au moindre endroit intime, jusqu'à ce qu'elles soient couvertes de ce savon qui décrasse à cette heure, peut-être plus l'esprit que le corps et qui gomme les effluves indésirables à l'autre. Longtemps, plusieurs minutes au moins, elles se suffirent de l'instant pour qu'il dure suffisamment. C'était, on pourrait le croire, un éveil à des appétits bien plus subtils. Elles ne s'en privaient pas d'ailleurs, mais rarement aux sorties de la douche. C'était plutôt un rituel protecteur, des gestes nécessaires pour montrer qu'elles s'aimaient. Il n'y avait pas photo là-dessus. Non, c'était bien plus fort que cela, quelque chose d'animal et pourtant raffiné, le passé avait failli les séparer pour une éternité et envoyer Laurence en un monde non prouvé, où le tactile n'existant plus, pour les autres sens non plus, d'ailleurs. Elles savouraient cet instant, un des seuls intimes de la journée, comme leur vérité sensuelle, sensuelle jusqu'aux pores de la peau, certaine chacune que ces moments ne pourraient plus jamais leur être volés. C'était comme un pied de nez à l'irrationnel, au hasard, pour crier sans que nul ne les entende pourtant, des certitudes à exister. Nul bruit ne dérangeait cette discussion des regards, à croire qu'elles échangeaient aussi les sentiments et l'énergie des forces de l'amour. Nul bruit, excepté celui de cette pluie artificielle qui rinçait longuement les deux corps, les deux ombres plutôt, derrière le verre, clapotant sur d'autres gouttes mêlées déjà sur le sol et moins claires que les précédentes, une purification anecdotique. Angélique avait toujours eu besoin de ces instants et maintenant elle les partageait avec sa Lolo, se ressourçant les forces morales et l'équilibre de l'esprit, purifiant le corps et la raison.

Comme chaque moment ne doit s'éterniser, elles sortirent enfin de ce crachin. Quelque part, elles prolongèrent l'instant en s'essuyant soigneusement l'une et l'autre avec de grandes serviettes tempérées. Chaque endroit de leur corps n'était plus un secret pour l'autre, jusqu'au moindre grain de beauté caché sous une aisselle. Pourtant, hors le plaisir de se cajoler mutuellement, rien n'allait à plus d'envie. L'éveil des pupilles suffisait à se comprendre. Ces instants privilégiés rendent plus solides les liens que l'on souhaite plus forts.

Il était temps que les corps retrouvent les draps frais, séchés au vent du jardin ; la peau nue bien essuyée apprécierait le satin de ces tissus. À la différence de bien d'autres soirs, c'est Laurence qui restait allongée sur le dos, bien étirée de tout son long, un bras sous l'oreiller tire-bouchonné qui soutenait la tête, l'autre accueillait avec tendresse le haut du corps d'Angélique. La Lili avait glissé sa tête sur l'épaule, le visage tout près du sein, la main sous les draps, posée sur le ventre de sa compagne, là où l'on ressent tous les événements d'une vie.

-Ma Lolo, tu as encore ce truc dans la tête ?

-Je ne sais pas pourquoi, mais oui. J'ai même l'impression d'être mêlée à cette histoire. C'est vraiment étonnant, j'en ai mal aux tripes.

-Je le sens bien ! C'est tordu là-dedans, je sens tout se contracter. Je ne t'ai jamais sentie aussi perturbée depuis que l'on se connaît.

-Je vais mal dormir. Il y a gros à parier que je vais ressasser tout cela en boucle sans plus rien comprendre : le coup de téléphone, l'atelier de Gépétto, cette famille-là et cet enfant disparu.

-Tu devrais essayer de penser à autre chose. Tu veux un médoc ou quelque chose à boire ?

**-Si tu veux bien, un truc à boire... une tisane peut-être ! Pas de médicament j'en ai trop avalé après mon accident. Ça m'écoeure.**

**-Ne bouge pas, je m'en occupe.**

Angélique n'était dans le lit que depuis quelques minutes que déjà elle se relevait, faisant bien entendu le pitre pour tenter d'évacuer les mauvaises ondes de sa Lolo. Toujours aussi nue, elle se dandina les fesses, ajoutant aussi tous les gestes précieux que l'on pouvait imaginer du temps des ridicules. Cela fit sourire Laurence, elle était vraiment impayable et difficile à prévoir cette Lili.

Quelques instants après, elle revint avec un plateau garni d'un bol fumant des parfums de la nature, accompagné de quelques biscuits, du beurre, de la confiture et pour elle, un grand verre de lait chaud.

**-Mais Lili, c'est quoi cela ?**

**-Allez, allez, relève-toi un peu ma puce. Attends ! Je pose le plateau et je viens t'aider.**

**-Mais Lili, cela va, je ne suis pas handicapée !**

**-Tut, tut, silence, les enfants dorment et les grand-mères aussi. De plus j'ai un petit creux.**

**-Tu sais quelle heure il est ?**

**-Non, non, peut-être trois heures.**

**-Eh bien cela fait à peu près six heures que je n'ai pas mangé, enfin grignoté, vu le temps que je t'ai attendue.**

**-Oh là là ! La peau de vache, déjà des reproches ! Et puis je marche dedans ! Allez ! Viens ma chérie m'installer confortablement. Tu sais bien que cela me fait plaisir. Je suis bien bête de vouloir continuer à discuter. Cela ne sert à rien, n'est-ce pas ? Je me souviens de ce que te disait ton grand-père. Prends le plaisir que l'on t'offre sans jamais t'excuser. Il ne faut**

jamais refuser ce qui vient du cœur de quelqu'un. Le reste n'est qu'hypocrisie du comportement.

-Tu te souviens de cela ? Tu m'écoutes maintenant ?

-Allez, arrête ma Lili ! Je sais où tu veux en venir. Tu veux me changer les idées pour mieux m'endormir. Je sais, tu es maligne. Pour cela je t'en remercie, c'est vraiment une grande preuve d'amour. Je ne suis pas certaine de pouvoir en faire autant.

-Elle va me faire chialer la Lolo "Je ne peux pas en faire autant" Mais arrête ton cinéma ma puce ! Tu sais très bien comment t'y prendre, c'est différent, c'est tout. Eh bien ! Je vais encore t'apprendre une autre phrase de mon grand-père : "Quand quelqu'un te tend la main sans un mot pour te donner quelque chose, ne la refuse jamais, même si c'est une maladresse, même si cette personne n'a plus de bras." Médite ça mémère ! Fais tourner tes neurones.

-Encore et encore ! Elle enfonce le clou. Allez ! Viens ma chérie, mon oreiller est mal placé.

Angélique s'approcha doucement de sa Lolo qui se penchait vers l'avant pour libérer le suspect. Elle tapota l'insolent pour l'aplatir et le coller contre le fait du lit. Lolo se déplia pour coller le rebelle contre le haut de son dos et le mur.

-Alors, je suis bien mieux ainsi, mieux qu'à l'hôpital, service impeccable ! Il y a triche tout de même ! Là-bas, les aides-soignantes et les infirmières ne sont pas à poil. Il fut un temps peut-être où l'on pouvait, d'un regard malicieux, voir entre deux boutons un bout de peau affriolant et mieux encore, quand l'un des pans de la blouse s'échappait, pour montrer un haut de cuisse en espérant bien plus.

-La vicelarde, je m'occupe d'elle et elle, elle fantasme sur les infirmières à poil sous leur blouse. Si tu veux, je

peux te mettre un film de cul, c'est l'heure, on trouvera bien une infirmière dans l'un d'eux.

-Allez, arrête de parler ! Tu me fatigues. Apporte-moi ce plateau si appétissant.

-Attends, attends ! Je t'apporte le porte-plat du lit, un vieux souvenir de mon papy.

Elle repartit encore vers la cuisine dandinant son petit cul au plus grand ravissement de sa Lolo.

-Continue comme cela et tu n'auras plus le temps de beurrer une biscotte Lili !

-Des promesses, des promesses, toujours des promesses ! Et voilà qu'elle chantonnera maintenant.

Laurence était au mieux installée, Angélique aussi, assise tout près d'elle. C'était la Lolo qui avait la corvée d'étaler beurre et confiture sur ces fragiles tartines grillées. Il fallait bien faire attention qu'il n'y ait de miettes de biscotte qui s'échappent sur les draps. Ni l'une ni l'autre ne supporteraient que ces intruses se collent à la peau.

-Oh, Lolo ! On se croirait un dimanche matin.

-C'est le matin Angélique, mais pas celui d'un dimanche. Nous sommes seulement en avance sur le petit déjeuner.

-Ou beaucoup en retard pour un dîner bâclé. Cela dépend comment on voit les choses. Mais qu'importe, cela fait plaisir et tant pis si nous dormons peu ou pas d'ailleurs ! Nous sommes jeunes, nous nous en remettrons. N'est-ce pas ?

-Oui, oui, nous nous en remettrons. Je sais où tu veux en venir et je voudrais encore une fois te remercier. Je ne dormirai peut-être que peu ou pas, mais ce sera avec toi. Tu ne veux pas me laisser seule à chercher ce monde des pseudos vérités égarées. Tu es un amour ma Lili. Viens me faire un gros bisou, je ne peux pas bouger avec le plateau.

**-Eh bien dis-donc ! Tu en profités encore.**

**-Ah ! Tu es cochonne, tu as plein de confiture sur les lèvres !**

**-Pourtant, tu aimes bien la confiture !**

**-Oui, bien sûr, mais des bisous qui collent, ce n'est pas très agréable. Tu le fais exprès, j'en suis certaine.**

**-Eh bien oui.**

Elles s'esclaffèrent, presque en silence dans un rire retenu comme deux ingénues bien satisfaites d'avoir fait une bêtise. Il est des soirs où la volonté ne se discute à la raison et vice versa. Laurence avait bien du mal à trouver le sommeil quand Angélique, elle, traînait avec Morphée en un endroit sans doute connu de personne. Elle restait toute collée à sa compagne qui, elle, repeignait le plafond des couleurs les plus absurdes de l'imaginaire, à longueur de secondes plus longues les unes que les autres. Le poids des paupières enflait du manque de sommeil et pourtant sans lutter contre, bien au contraire, elles glissaient sans tomber vraiment sur le regard. Elles glissaient sans se fermer, laissant la belle dans un état second qui n'est ni du sommeil, ni de l'éveil, en une espèce de somnolence précaire, où l'esprit s'égare quelques instants pour retrouver un semblant de lucidité toute aussi fragile. C'était un repos plus qu'une léthargie, mais il se suffirait pour cette nuit. On ne choisit pas toujours ses tourments, ni dans le temps où ils s'égarent, ni dans l'endroit où ils ne sont pas vraiment. Ils végétaient à la frontière de l'illusoire et de l'intuitif que l'on ne peut pas garder ouverte longtemps, au risque que le marbre froid rappelle ses occupants à trouver un semblant de foi. Le temps n'a plus la force de ses comptes, on voudrait qu'il s'apaise pour dormir vraiment ou qu'il s'enthousiasme pour que tout finisse rapidement, avant l'éveil de la lumière qui chasse les idées noires.

## Chapitre 2 : Une drôle de lettre

**-Maman, maman ! Lili, Lili !**

Elles étaient déjà envahies dans la couche par Juju et Aurélien. Les enfants se moquent du bon sommeil des parents. Ils doivent être comme la veille, tout aussi en forme et prévenants, tout aussi disponibles et de bonne humeur. Comme à l'habitude, après les gros câlins, les quatre indisciplinés retrouvaient les mamies qui avaient dû beurrer jusqu'au bois de la table tant le petit-déjeuner était copieux et varié.

**-Laurence, j'ai trouvé cette lettre pour toi sous la porte, ce matin, plutôt étrange !**

Laurence manipula l'intruse dans tous les sens avec délicatesse avant de l'ouvrir avec tout autant de précautions.

**-C'est vraiment surprenant ! Regarde Angélique ! Il n'y a que mon prénom dessus. C'est tout, rien d'autre.**

**-Un amoureux ou une amoureuse ma chérie !**

Laurence n'avait pas ce pouvoir des humeurs de sa Lili. Cette enveloppe ne la rassurait pas du tout, portée sans doute par une main qui savait où elle habitait. Le sourcil se fronçait, les lèvres se pinçaient, le visage se raidissait, une attitude pour tenter de deviner l'inévitable.

**-Oui, là au moins, tu sauras ce que c'est. Mais fais attention ! Cela peut te péter à la figure.**

**-Arrête Lili ! Tu n'es plus du tout rigolote sur ce coup-là.**

**-Oh là là ! Ce qu'elle est susceptible. Veux-tu que je l'ouvre ?**

**-Mais ça va Angélique, Ça va !**

**-Susceptible, susceptible !**

Laurence s'enquit de son couteau à la lame encore propre des outrages du beurre et de la confiture. Elle en glissa la pointe sous le coin du pli qui ne colle jamais. Doucement, avec la délicatesse d'un désamorceur de bombe, elle coupa le pli.

-Merde, j'ai coupé la lettre en deux.

-Quelle bétinette ! Alors ça, couper une lettre en deux, c'est un drame !

Laurence ne l'écoutait plus. Elle se lisait la première partie tout bas. Ses lèvres dessinaient les mots sans les prononcer vraiment. Le visage s'assombrissait pour virer à l'inquiétude. Une sorte de torpeur la figeait. Chacun autour s'était tu, même les enfants.

-Qu'as-tu ma chérie ? Qu'as-tu ?

-Tu sais, je te l'avais dit... cela ne s'arrêtera pas à hier soir. Je m'en doutais !

-Dis-moi ! Mais dis-moi !

-Nouveau rendez-vous ce soir, au même endroit et à la même heure, vous et votre amie, seulement toutes les deux. Vous ne courrez aucun risque, vous avez ma parole. Je ne vous veux pas de mal.

-Alors là, il te colle celui-là ! Et sur l'autre morceau que tu as coupé ?

-Rien, il n'y a rien sur l'autre bout de papier.

-Pas de signature ? Es-tu certaine ?

-Regarde Lili, si tu ne me crois pas !

Par curiosité, Angélique tenta de regarder le bout par transparence, en le mettant devant la lumière agressive d'une lampe, tentant d'y trouver un filigrane, une marque ou toute autre curiosité qui pourrait donner un indice de la provenance.

-Lolo, il y a quelque chose, je ne sais pas ce que c'est. C'est une espèce de sigle.

-Montre un peu !

**Elle en fit autant.**

**-C'est comme du papier officiel. C'est vrai, regarde !  
Je n'avais pas fait attention, mais tu as vu la qualité du papier ?**

**-Lolo, on va tout donner à Jean, il va peut-être pouvoir lancer une petite analyse au labo de la police !**

**-Je vais l'appeler. Il faudrait qu'on puisse lui donner le papier avant d'aller au journal.**

**-Moi, il faut que je reste au cabinet toute la journée. Il faut au moins que je mérite mon salaire.**

**-Je l'appelle. Allô Jean... c'est Angélique. Comment vas-tu ce matin ? Ah oui ! Deux heures de sommeil... un peu comme Lolo !... peut-on se voir cinq minutes ?... Non, non, je préférerais ce matin au plus tôt... dans ce cas j'arrive dans une heure.... merci Jean, merci.**

**-Alors quoi ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?**

**-Il a quelques informations sur cette affaire ; il veut nous voir, je passerai. Et puis, pour la lettre, je vais lui porter dans une heure, comme cela il pourra m'en dire plus.**

**-C'est dommage que je ne puisse pas t'accompagner ce matin.**

**-Mais, ne t'inquiète pas, je te raconterai tout dans le détail ce midi.**

**-Ce n'est pas pareil ma puce. J'aurais l'impression de ne plus faire partie de l'histoire.**

**-C'est comme tu veux. Viens quand même ! Quelque part, cela t'évitera de flipper encore plus ce soir.**

**-Non, non. Philippe est déjà débordé. On peut peut-être se voir chez Ginette ce midi ?**

**-Très bonne idée, les garçons n'ont pas d'école aujourd'hui ?**

**-Non, tu as raison, c'est mercredi, mais pourquoi cette question ?**

**-Les mamies et les petits n'ont qu'à nous rejoindre. Cela fait longtemps que l'on ne s'est pas offert un resto tous les six ?**

**-Ah ça, ce serait sympa ! Qu'en pensez-vous les mamies ?**

**-Très bonne initiative ! On en profitera pour aller se promener avec les garçons au parc, s'il ne pleut pas.**

Les garçons ne comprenaient pas trop ce qui se tramait dans leur dos. Ils ne s'en inquiétaient pas du tout d'ailleurs. Ce ne serait pas la première fois que les mamies leur organiseraient une surprise.

Chacun replongea son bout de pain grillé et beurré dans le breuvage de son souhait au fond d'un bol au symbole de Bretagne, arborant fièrement les six prénoms des présents à cette table. Le silence des mots était couvert par le bruit disgracieux et souvent indélicat des cuillères sur les bols, surtout quand on souhaite prêter attention à un moindre événement non espéré. Angélique sortit la première de la table pour rejoindre la douche, affublée comme bien souvent du vieux pyjama du grand-père qu'elle n'arrivait vraiment pas à user complètement. Elle y prêtait beaucoup de soin pour le conserver au plus loin de son histoire. Il était un peu grand, pour le pantalon surtout. Elle avait beau le remonter au plus haut de la ceinture, la couture de l'entre-jambes lui rentrait bien dans la raie des fesses jusqu'à l'inconfort. Malgré cela, les manches traînaient jusqu'au sol, avec le risque de marcher sur le tissu et choir bêtement. Elle ressemblait ainsi au plus grand des sept nains, habillée dans des fringues bien trop grandes qu'il faut remonter sur les avant-bras pour se servir des mains. Elle n'avait pas son allant habituel. Laurence la regardait monter les marches de l'escalier, avec un sourire d'une décence respectueuse. Tout ce qui touchait à son papy méritait un profond respect qui n'autorisait que cette lippe. La Lolo

connaissait sa Lili et son amour quasi irrévérencieux pour cet homme qui méritait sans doute bien plus, presque frustrée de ne pas l'avoir connu. Le pas semblait plus lourd, mais malgré tout aisé, une contradiction due aux circonstances. Derrière ce visage qui ne montrait que ce qu'il voulait dévoiler, se cachait une sensibilité à fleur de peau que ne méritait qu'un œil vraiment attentif et plein d'amour. La Lolo en était certaine, sa Lili s'inquiétait pour elle, et peut-être bien plus que cela, sans rien vouloir dévoiler, ni montrer ses maux qu'elle estimait de bien moindre importance. L'attitude le confirmait. Laurence ne disait mot, elle savait qu'en ces moments-là, rien ne servait de dire qui mettrait de l'huile sur le feu. Elle savait que sa Lili s'en faisait pour elle et cela la rendait encore plus soucieuse, jusqu'à une tristesse qui mène à la mélancolie.

La Lili s'était enfermée dans la salle de bain et aussi dans ses frustres pensées. Elle s'afficha devant la glace, sans doute pour se rassurer qu'elle était encore bien elle. Elle se regardait sans se regarder vraiment, pas comme on se regarde presque au fond des yeux pour se dire comme on a vieilli, comme on se reproche de n'être plus aussi jeune qu'avant ou peut-être plus con. Non, elle se regardait comme une pauvresse cherche une raison d'exister, comme si de laisser ainsi sa Lolo n'était pas très bien, toujours à chercher à comprendre pourquoi elle vivait. Elle déboutonnait la veste avec la langueur d'une personne arthrosée, toujours devant le tain impassible qui ne reflétait pas vraiment sa vraie image intérieure. A croire qu'il n'y a que l'acuité des autres sens qui donnent de l'importance à ces effets physiques. Le haut tombé des épaules, elle jeta un vrai regard sur la glace, juste pour s'assurer que tout était bien là, comme hier, sans un vilain bouton disgracieux qui traînerait sur sa peau glabre. Sûr que cela devait faire longtemps qu'elle n'avait pas laissé sa nudité se

faire caresser par les rayons d'un soleil trop envieux. Tout était monochrome, aucune trace d'un haut de bikini et encore moins sur le bas, juste un léger hâle sur le visage montrait tout de même qu'elle ne vivait pas cachée au fond d'un de ces nouveaux couvents pour mariées à un polygame religieux inconsistant. Malgré tout, ce teint de peau lui seyait à merveille, lui conférant une fragilité naturelle et une beauté presque éphémère et pure. Elle fit glisser le pantalon avec un soin, qu'elle n'avait même pas pour ses propres affaires, mais que seules les femmes ont, puis le laissa tomber à ses pieds. Elle fit un pas de côté et le jeta doucement dans le panier de linge sale, complètement nue maintenant, sans aucun bijou, ni même une pince dans les cheveux, aussi belle que devrait être une femme dans la pensée des hommes. Elle ne s'attarda trop à l'endroit, de crainte que Narcisse ne s'éveille, rejoignant prestement le coin de la douche pour oublier quelques instants et l'acidité des heures et les tourments de sa Lolo. Elle fit couler un peu d'eau avant de s'en asperger, le temps que celle-ci trouve une température adaptée et se glissa sous l'onde rassérénante et se laissa mouiller le corps jusqu'à presque en avoir honte. Il est vrai que sous la douche, l'esprit se sclérose et les pensées aussi, le bien-être se suffit d'on ne sait plus quoi. On peut y perdre ses repères du temps, oubliant presque les préoccupations des minutes d'avant, on pourrait presque y perdre sa raison. Elle se laissait aller jusqu'à ne plus comprendre le pourquoi être là et enfin se résolut tout de même à caresser son corps de ce savon moins menteur de Marseille. L'eau s'était tue à cette tâche, le corps entier était couvert de cette mousse qui fait croire que l'on est propre. Elle ne s'en suffisait pas et prenait soin de frotter jusqu'à en user le derme, chaque millimètre carré de cette peau qui devait cacher bien des salissures pour qu'elle s'applique ainsi. Des endroits mignons jusqu'au plus profond des fesses, tout y avait droit avec

la même application, avec le même soin. Si elle le pouvait, tout son intérieur y passerait aussi, elle ne pouvait se sentir sale jusqu'à presque l'immatériel, esprit d'un être insatisfait au sortir d'une douche. Puis, elle réveilla de nouveau la pomme endormie pour qu'elle lâchât ses gouttes pour tenter de rincer cette deuxième peau de savon qui, quelque part, cachait aussi certaines vérités. Les pieds baignaient dans un déluge de mousse qui n'arrivait pas suffisamment à s'évacuer sous la bonde. Cette artificielle pluie perdura jusqu'à ce qu'enfin le bruit des gouttes qui tombent sur leurs aînées savonneuses, s'arrêtent et rappellent à l'heure les maux et les vérités oubliées. Elle se sentait légère, empreinte d'une pureté naïve de jeune nonne n'ayant pas compris que ces vœux la priveraient d'une autre liberté que celle d'être obligée de croire. Angélique était revenue auprès de la glace un peu embuée, qu'elle essuya d'un coup de serviette humide et finit le reste de sa toilette au lavabo toujours en une Eve resplendissante. Elle sortit, couverte de sa vieille robe de chambre. Il est vrai qu'elle aimait bien les vieilles fringues qui rassurent d'une existence passée, au moins en petit comité. Presque tous ces vieux vêtements venaient de sa mamie ou de son papy, à croire qu'elle en prenait le plus grand soin pour qu'ils durent jusqu'à l'extrême usure, et peut-être même jusqu'à l'éternité. Elle les rapiécerait pour encore un plus long voyage. Enfin, elle reparaissait aux yeux des êtres humains pour regagner sa chambre et s'habilla. Contrairement aux habitudes, elle n'avait pas préparé ce qu'elle devait revêtir, c'était sans doute un signe d'une journée très difficile à supporter. Elle n'avait pas de goût à choisir et après avoir presque tout retourné dans l'armoire, elle s'assit sur le bord du lit, désappointée presque désarmée. La porte s'ouvrit subrepticement, comme pour s'excuser et pour laisser le visage de Laurence un peu inquiet du temps que prenait sa Lili.

-Alors, Lili, tu traînes ! Tu vas encore être en retard !

-Je ne sais pas ma Lolo, d'un seul coup, j'ai le moral dans les chaussures.

-C'est à cause de la lettre ?

-Non, non ! Peut-être que de te voir chagrinée tout à l'heure.

Laurence s'assit près de sa compagne lui tirant tendrement la tête contre son épaule pour la réconforter de mille attentions.

-Alors, ma Lili ! Toi qui me remontes toujours le moral.

-Je sais, je sais... et puis je ne sais pas quoi me mettre.

-Tu veux que je choisisse pour toi. Attends ! Je vais prendre la température du temps par la fenêtre.

Elle ouvrit les volets pour entrevoir l'impression d'un dehors incertain.

-Regarde ma Lili ! Il fait meilleur qu'hier, un peu frais, mais a priori découvert.

-Ferme les rideaux, je suis à poil !

-C'est le jardin en face. Il n'y a personne qui jardine à cette heure-ci. Et de plus, à part toi et Hélène, personne ne jardine. A l'heure qu'il est !

-Mais je n'aime pas quand même, on ne sait jamais.

-D'accord, d'accord. Tu es une chieuse quand tu t'y mets. Eh bien tant pis pour toi, aujourd'hui ce sera jupe en jean et chemisier noir, gilet blanc, la jupe... pas trop courte. Je n'ai pas envie que quelqu'un te regarde vicieusement les fesses.

-Ah la jalouse ! Bientôt il faudra que je me couvre la tête et les pieds comme les femmes musulmanes et peut-être me voile complètement le visage aussi.

**-Eh bien tu mords en plus ! Il me semblait bien que tu n'avais pas égaré bien loin ton destrier pour retourner te battre.**

**-Elle remet cela !**

**-Allez ma puce, choisis ce que tu veux, Je m'en moque. De toute façon, c'est comme tu es là que je te préfère.**

**-Allez, laisse-moi, j'en ai pour deux minutes, je n'aime pas m'habiller devant quelqu'un.**

**-Devant quelqu'un ! Tout de même, c'est moi ce quelqu'un.**

**-Oh bien entendu, devant toi ! Je n'ai pas souvent le loisir de m'habiller devant beaucoup d'autres à part ma mère.**

**-Et puis, l'autre de là-haut !**

**-Arrête Lolo ! On ne joue pas avec ça, tu sais très bien que je n'y crois pas.**

**-Je te laisse deux minutes pour t'embrasser avant que tu partes... d'accord ?**

**-Non, en fait, je veux que tu m'habilles.**

**-Eh bien, quel changement !**

La Lili se laissa habiller comme une gamine à peine pubère. A cet âge, jouer à la poupée réelle, pouvait paraître futile, comme quoi pour se faire désirer et se donner de l'importance vis-à-vis de l'autre, tout était presque permis. Elle était maintenant apprêtée comme l'avait décidé sa Lolo. Comme quoi, dans les petits moments de blues, l'autorité individuelle du soi s'aide volontairement du rayonnement d'un soi protecteur.

**-Ma puce, viens-là ! Moi aussi, je vais me laver les fesses et oust, je ne veux plus te revoir avant midi.**

Elles s'embrassèrent comme après une première rencontre quand il faut se séparer pour la première fois, fougueusement, langoureusement, longuement en une étreinte franche et sincère, dérangeante certainement

pour ceux qui ne les voyaient pas. Les enfants gloussaient d'un tel spectacle. Ils avaient, bien entendu, l'habitude de les voir s'étreindre, mais là, c'était vraiment comme des amoureux qui auraient perdu leur banc public.

Il fallait s'y résoudre, les bonheurs ont leurs quarts d'heure éphémères. Angélique lâcha l'assemblée, droite dans ses bottes, quittant les siens un peu plus frivole et ne voulant en rien montrer comme elle les aimait trop, si aimer trop n'était pas encore suffisant, un vrai tempérament de mec cette Lili.

Elle avait retrouvé le sourire et se demandait bien pourquoi ce petit coup au moral. Qu'importe ! Il fallait rejoindre ce vieil ex-beau célibataire de Jean qui ne pourrait sans doute plus partager sa couche avec une compagne. Les mauvaises habitudes des vieux garçons sont des barrières au partage d'une vie. Quand trop longtemps, on a fait son lit tout seul et à sa façon, sans vraiment l'avoir débordé, on a du mal à regarder une autre personne le faire d'une autre manière.

Un petit sourire, un peu hâbleur, un peu hypocrite souligna cette pensée ainsi que le plaisir d'un instant tout juste passé. Il ne présageait en rien de la minute présente, mais un peu de celle d'un futur proche, bien sûr que ces moments passés renaîtraient au plus tôt.

Elle était déjà arrivée chez Ginette, s'engouffrant à l'intérieur du bar sans presque avoir jeté un œil en dehors.

-Bonjour Ginette.

-Ah, tu tombes bien ma Lili !

-Et pourquoi cela ?

-J'ai un petit service à te demander.

-Ce n'est pas un problème Ginette. Juste avant, as-tu vu Jean ?

**-Il a appelé, il y a cinq minutes, il arrive, il faut que tu l'attendes.**

**-Impeccable. Alors ! Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?**

**-Installe-toi tout de même, prends ton temps. Ce n'est pas si important, un truc à ne pas oublier surtout.**

**-Eh bien Ginette ! Que de manières pour en arriver là. Ce n'est pas ton genre pourtant.**

**-Bien, voilà Angélique. J'ai besoin de toi et de Laurence un soir. Je souhaiterais que vous nous aidiez à organiser une soirée sorcière ou un truc dans ce genre-là. C'est Delphine qui m'en a parlé. Et je trouve ça bien. Cela va remuer un peu les vieilles poussières arthrosées de cet endroit. Le problème, c'est que nous ne serons pas assez, j'aurais besoin de deux sorcières pour le service.**

**-Ce n'est pas un problème pour moi, mais pour Lolo, elle a encore bien du mal à marcher longtemps sans se fatiguer.**

**-J'y ai pensé Angélique. Elle pourrait rester au bar, il y a un peu moins de boulot, elle préparera les apéros, les boissons et les factures.**

**-C'est bon Ginette, tu peux compter sur nous, quand est-ce que c'est ?**

**-Dans un mois tout juste, le vendredi soir.**

**-C'est parfait pour nous.**

**-Merci Angélique, merci. Tiens ! Il y a ton client qui arrive.**

**-Eh bien Ginette, on croirait que tu parles à une prostituée !**

**-Excuse-moi, excuse-moi ! Loin de moi de penser cela.**

**-Je blague Ginette, je blague. Alors, Jean ! Il fait meilleur temps qu'hier. Au moins il ne pleut pas.**

- Tout à fait, mais j'ai un peu froid tout de même.
- Une vraie gonzesse ce Jean !
- Elle est déjà bien remontée la Lili. Elle sera toujours aussi surprenante. Bonjour Ginette, bonjour Angélique. As-tu commandé quelque chose ?
- Non, non, pas encore, que prends-tu ?
- Un grand café bien chaud.
- Moi aussi Ginette.
- Du café Angélique ?
- Oui, oui, pas d'expresso. J'aime bien pourtant, mais pas là, un vrai café de Ginette à la chaussette.
- D'accord les enfants.

Ginette s'en retourna s'affairer au bar. Angélique s'était installée au plus profond de la salle, à un endroit où les yeux ne peuvent presque plus distinguer, en un endroit où la discréction se confond avec l'ombre. Elle s'était assise dans le coin préféré des couples d'amoureux, tant en cet emplacement, ils peuvent cacher à d'autres moins discrets, des moments privilégiés qu'ils veulent garder rien que pour eux. Mais là, c'était évident que c'était uniquement pour la discréction. Elle regardait d'un air moqueur, la tête un peu penchée, Jean qui enlevait son pardessus qui devait bien, lui aussi, sentir la poussière et les parfums des vieux garçons. Les vieux garçons ont tous des odeurs bien particulières d'êtres oubliés. Ils ne sentent pas la sérénité, ni la plénitude. Ils sentent, comme un parfum inachevé, quelque chose de bien parti, mais surtout de pas terminé. Il est vrai aussi que les vieux célibataires ont leurs petites habitudes qui se voient dans leurs comportements. Et là, il retroussait presque la manche avant de la redresser et jeter le vêtement sur la banquette sans vraiment bien avoir regardé ce qui traînait dessus.

**-Ah mon Jean ! Tu as vraiment des habitudes de vieux gars.**

**-On ne se refait pas Angélique, on ne se refait pas ! Et pourtant ce n'était pas ce que je souhaitais pour moi, mais c'est ainsi. Malgré cela, ce ne sont pas les rencontres qui m'ont manqué, mais quelque part, je suis fait pour vivre seul.**

**-Tu n'as pas à te chercher d'excuse ! C'est ainsi et c'est ainsi. Il en faut des célibataires disponibles presque à n'importe quelle heure... pour travailler pour nous.**

**-Encore une de tes moqueries. Bah ! Ce n'est pas bien méchant.**

**-Bon, installe-toi ! J'ai des nouvelles pour toi.**

**-Eh bien, cela tombe bien, moi aussi.**

**-Commençons par toi Jean s'il te plaît. Ne rentrons pas dans le cycle des politesses, je ne le supporte pas.**

**-Bon, bon, nous gagnerons du temps ainsi. Assieds-toi confortablement et ouvre bien tes oreilles, c'est du bizarre de chez bizarre.**

**-Tu me mets l'eau à la bouche.**

**-Sois patiente un peu.**

Angélique se cala bien dans le sombre, pour trouver un confort qui ne troublerait pas l'écoute. Elle s'était faite plus discrète encore, plus ou presque plus rien ne la laissait paraître à un regard peu délicat qui traînerait au bar. L'ombre se marie bien à la retenue et quelque part, la consistance de l'être s'évanouit dans l'inconsistance du lieu. Ce n'est pas une fuite, un camouflage tout au plus. Dans un sourire presque savoureux, elle se relâchait dans l'attention, prête à engloutir des heures de discussions.

On ne joue pas ou plus avec les vérités, d'où elles viennent, tant de choses se colportent sans être confirmées, vérifiées sans un seul bout d'exactitude.

Puis il est trop tard, on n'arrête plus la rumeur. Le doute installe, même pour les plus objectifs, l'incertitude et son cortège de suspicions. Un bout d'authenticité était là et maintenant on ne sait plus. Oui, c'est important d'écouter et de comprendre, entendu et supposé sont déjà des jugements erronés.

-Bon Jean ! Tu peux y aller.

Lui aussi était installé confortablement, un peu gauche, pas très bien disposé, la rançon aux bonnes compagnies que l'on n'a pas l'habitude de fréquenter.

-Angélique, te souviens-tu de ce que disait le Bébert hier soir ?

-Oui, oui, bien entendu.

-Son histoire est bien vraie, j'ai passé une partie de la nuit à vérifier, enfin du reste de la nuit, à racler les archives. C'est une bien triste histoire, bien triste comme on n'aimerait pas en entendre parler. C'est aussi vrai que tu en liras de bien belles dans les journaux de l'époque, il y a quelques extraits dans le dossier.

-Merci pour mon après-midi, je sais à quoi m'occuper !

-Cela est bien certain ! Revenons à cette histoire. Au lire de l'enquête, j'ai bien l'impression que le pauvre bonhomme a payé une justice expéditive. Tu trouveras dans ce dossier des copies partielles du jugement. Je ne sais pas pourquoi, mais il manque pas mal de pages.

-C'est curieux, vous égarez les dossiers dans la police ?

-Je ne sais pas, c'est bien entendu possible. Mais à ce point, c'est tout de même rare, il manque même des soi-disant preuves. Certain que c'est un acte volontaire. Je vais essayer de comprendre pourquoi, il y a certainement une raison, mais après dix ans, il ne faut pas se faire d'illusion.

**Ils remuaient chacun leur café, sans doute pour noyer l'auréole de lait qui zébrait la surface, car pour le sucre, pour chacun, c'était sans.**

**-Peux-tu en venir aux faits Jean ? Les détails, je les lirai à la maison.**

**-Tu es bien une nana, pressée de connaître la fin de l'histoire avant de l'avoir commencée. En raccourci, un couple sans histoire comme le racontait Bébert. Lui, un doué des doigts et de la création, mais pas gâté par la nature, elle, une ancienne prostituée. C'est ce qui est indiqué dans le dossier, mais pas de preuve, seulement quelques témoignages qui ne semblent pas d'une objectivité indéniable. A priori, une belle histoire d'amour, elle aimait vraiment son mari. Ils vivaient pratiquement seuls, sans recevoir chez eux, pas d'amis connus. Tout de même quelque chose d'intéressant : tous les samedis soirs, lui, recevait dans son atelier trois autres personnes pour une partie de cartes, pendant deux à trois heures environ. Ce qui est très curieux, c'est la notoriété de ces personnes, venant tous d'une société à mille lieues des marionnettes. C'était surtout des parvenus qui avaient de quoi très très bien vivre sans jamais travailler. Ces trois mecs l'ont sali comme pas possible à la mort de sa femme. Normalement, quand on passe un peu de temps ensemble chaque semaine, c'est qu'on a un minimum d'affinité et de respect les uns envers les autres, n'est-ce pas ?**

**-A ce point-là ?**

**-Tu liras bien, mais ce n'est pas à moi que l'on va faire croire à certaines invraisemblances. Ces trois-là je ne les sens pas. Je sens bien que l'enquête a été superficielle.**

**-Mais à cette époque, le procureur, les flics, les jurés, tous ceux-là, ils ont dû penser la même chose que toi non ?**

**-Peut-être et c'est aussi vrai que dix ans après, en lisant en raccourci, c'est peut-être bien plus évident. Malgré tout, j'ai tout de même l'impression que cette affaire fut bâclée. Tu te feras une opinion, nous en reparlerons plus tard.**

**-Oui, c'est bien ainsi et le gamin ?**

**-Ce n'est pas une petite fille, seulement un petit garçon aux cheveux longs. Rien le concernant, pas une ligne, à croire qu'il a disparu. Ce qui est certain c'est que c'est un enfant qu'ils ont adopté. Et après la mort de sa mère, volatilisé.**

**-Pauvre môme !**

**-Attends je n'ai pas fini ! Le bonhomme a bien été emprisonné pour meurtre par empoisonnement. Je te laisse certains détails sur des témoignages, mais à mon avis, tu en trouveras dans les annales de ton journal. Certains ne se sont pas gênés, notamment les trois nantis. Mais qu'importe, tu te feras aussi une idée là-dessus. Il y a plus important que cela et qui pourrait être le début d'une explication à cette invitation d'hier soir. Figure-toi qu'en relisant le dossier, je me suis souvenu d'une plainte déposée, il y a quelques jours au commissariat par une femme qui a le même nom qu'un de ces trois mecs qui jouaient aux cartes avec notre suicidé. Et franchement, je ne crois pas aux coïncidences. Deux événements sur une même période qui ressortent dix ans après, il y a un lien, c'est certain. D'autant plus que la chronologie des événements m'emmène sur cette voie, sans que je le veuille vraiment et ça me gêne. Tomber sur des trucs sans être obligé de chercher, il y a certainement quelqu'un qui tire sur les ficelles de la marionnette. Il nous faut tellement de temps dans certaines enquêtes pour trouver des éléments comme ceux-ci, pour bâtir des embryons de vérité, que tu comprendras mon scepticisme sur le hasard des circonstances.**

**-Et cette femme qui a porté plainte ?**

**-C'est bien cela qui m'a marqué. Cette femme, elle avait quelque chose qui ne tournait pas rond dans sa tête. C'est un collègue qui a pris sa déposition. Cela l'a tellement fait rire qu'il nous a fait profiter de son délire. Il est vrai que ce n'est pas si souvent que l'on rigole à ce point, mais c'était poilant. Tout d'abord, la bonne femme, un peu marquée par l'alcool et autre chose sans doute, mais qu'importe, avait dû être une splendeur, mais là, c'était plutôt un truc pas très agréable, bien bourrée et vêtue presque comme une sans abri. Elle est venue porter plainte parce que son mari aurait perdu la raison, sans doute envoûté par une quelconque bonne femme ou une sorcière. Il aurait égaré partiellement le discernement. Plainte sans suite bien entendu, tu comprends pourquoi ! Mais je t'ai copié la main courante et entouré le nom dans le dossier : madame Bouquin. Fais bien attention ! Avec un nom pareil, elle a dû perdre quelques pages pour être dans cet état.**

**-Merci Jean, c'est sympa. Je vais m'en occuper et faire une petite enquête ainsi que pour les deux autres mecs qui participaient aux parties de cartes, je vais essayer de trouver quelque chose.**

**-Cela ne serait pas étonnant, tu trouveras certainement des informations intéressantes. Je te le redis, cette affaire-là fleure le vite expédié.**

**-Eh bien ! Nous allons avoir de l'occupation. Mais tu as raison, il y a des coïncidences qui ne peuvent pas se comprendre. Puis ce que tu dis sur cette femme, c'est plus que troublant. Dis ! Pour le magasin et l'atelier, as-tu appris à qui ils appartenaient ?**

**-Alors, ça c'est encore plus bizarre, il est toujours au même nom depuis des lustres, "Mestanger", mais le prénom n'est pas Pierre mais Jean-Claude, nous n'avons pas de trace de ce bonhomme.**

**-Attends ! Je note.**

**-Non, non. Tu as tout dans le dossier. Par contre, de votre côté, tu me disais au téléphone que vous aviez reçu une lettre.**

**-Eh bien voilà, regarde le pli que Laurence a reçu. Déjà qu'elle a flippé toute la nuit, alors là, achevée, complètement achevée la mémère.**

**-Eh bien dis donc ! Quelle invitation, avec du papier du ministère de la Justice, s'il vous plaît. Ce n'est pas le papier d'un clampin ! Celui d'un ministre ou bien de ses proches ! J'en ai déjà eu dans les mains, mais c'est doublement louche. Premièrement, une nouvelle invitation à la boutique, je ne comprends pas, il y a quelqu'un en permanence qui la surveille. Deuxièmement, ce papier ne doit pas être facile à trouver et bien plus que cela même.**

**-Regarde en transparence, ce filigrane, cette sorte de sigle !**

**-Je ne crois pas que ce soit un sigle, enfin peut-être que si, je pense plutôt à un sceau ou un emblème. Je connais cela aussi, mais je ne me souviens plus où j'ai vu ce truc. Je vais me renseigner, mais certain que quelqu'un a les moyens de s'offrir du papier ministériel et de frapper son sceau dessus. Alors là, cela devient très intéressant.**

**Il avait pris d'un seul coup un air songeur, les yeux tournés vers le plafond pour n'y rien voir et le sérieux s'affichait sur le front plissé, ce qui montrait que la cafetière commençait à s'agiter.**

**-Eh Jean ! Je suis encore là.**

**-Excuse-moi, mais je suis certain de connaître ce sceau, ce n'est pas celui de la Justice.**

**-Cela en fait des informations en même pas vingt-quatre heures ! Je vais aller au journal et je prendrai ton dossier pour l'étudier à la maison, cet après-midi.**

**J'aime bien travailler au calme, en décontracté, pas besoin de me changer, prête pour la soirée.**

**-Moi aussi, il faut que je me bouge, cette affaire me donne l'eau à la bouche.**

**-Bois tout de même ton café, il est si bon le café à la chaussette de Ginette.**

**-C'est bien vrai, elle pourrait le prendre mal si la tasse n'était pas vide. Satané temps qui passe, il est déjà plus de dix heures.**

**-C'est vrai que cela passe vite, il y a des jours où j'ai l'impression de ne pas avoir existé.**

**-Oui, c'est un fait. Quelquefois, les journées les plus longues sont les plus courtes. Désolé de quitter une si bonne compagnie, Angélique, mais je retourne au turbin, je vais commencer par faire analyser cette lettre. Pour ce soir je te rappelle, nous allons essayer de tisser un traquenard.**

**-D'accord Jean, d'accord ! À ce soir. Je ne vais pas aller au journal tout de suite. J'appelle Pierre. Tu déjeunes avec nous ce midi ?**

**-Non merci, j'ai vraiment du boulot. Cette affaire n'est pas encore officielle, elle est en plus de toutes les autres en cours, tu sais.**

**-Je comprends bien, c'est dommage. Il y a les mamies qui déjeunent avec nous.**

**-Ouais, cela aurait été avec plaisir, mais j'ai vraiment du boulot. Je ne refuserai pas une autre invitation. Tu cherches vraiment à caser les mamans.**

**-Non, pas du tout. Mais qui sait, la vie est si particulière et si surprenante qu'il faut favoriser les rencontres ! Les destins se tissent quelquefois de rencontres inopinées.**

**-Sans doute, sans doute. Est-ce bien toujours le cas ?**

**-Regarde, moi et ma Lolo, nous n'aurions jamais dû être ensemble. Il a fallu seulement une colère neigeuse d'un ciel rancunier, pour démarrer notre histoire.**

**-Tu as raison, mais il ne faut pas pour autant en tirer une généralité. Allez Angélique, à ce soir. Bonjour tout de même aux mamies, ce sera déjà un bon début et bien entendu, bonjour aussi à Laurence.**

**-Je n'y manquerai pas Jean, je n'y manquerai pas. Quant à ma Lolo, pas touche !**

**L'homme disparut comme happé par une lumière trop gourmande qui se serait nourrie d'un amuse-gueule les courts jours d'hiver. Il s'était évaporé de chair et d'esprit, il n'occupait déjà plus les pensées de la Lili, il était nécessaire, mais pas indispensable. La Lili avait déjà les pensées ailleurs, en un mélange confus de ce qu'on ne veut pas oublier et de ce qu'on ne peut pas oublier.**

**-Allô Pierre ! ... J'ai du nouveau, as-tu lu mon mail ce matin ?**

**-Oui, oui. Qu'en penses-tu ?**

**-Il faut faire un petit article... je vais m'en occuper... mais il y a encore d'autres informations nouvelles... je passe au journal en début d'après-midi pour te raconter tout cela. J'ai besoin d'un service... je sais que je peux compter sur toi... c'est quoi ?... Il faudrait me sortir, des archives du journal, les articles concernant l'affaire "Mestanger", le fabricant de marionnettes.**

**-Ah ! C'est toi qui t'en es occupé, c'est encore mieux. Je m'en doutais un peu figure-toi... tu vas demander à Georges !... il va travailler avec moi sur l'affaire. Le pauvre, il va encore se payer les corvées. Ça c'est bien, je sens qu'il va y avoir de l'enquête de terrain, je sens qu'il va falloir fouiner dans les mauvaises odeurs et remuer des relents d'une vieille histoire pas totalement consumée d'il y a dix ans ? C'est très bien ainsi... là, je**

vais faire un saut chez madame Bouquin. Cela ne te dit rien ? ... cela te rappelle quelque chose ! Nous en reparlerons tantôt ... d'accord à tout à l'heure.

Elle renfournait son mobile dans son bazar à secrets. Un sourire dissipé et un regard aiguisé habillaient son visage. Les vraies affaires reprenaient, celles des gens, des vrais gens, de ceux dont on ne parle jamais habituellement parce qu'ils n'intéressent personne jusqu'au jour où la cupidité des âmes corrompues y trouve un quelconque intérêt. C'était son domaine, le reste, pour elle, n'était pas vraiment du journalisme ; le reste était pour ceux qui n'aiment pas trop bouger leur cul d'une chaise, assis devant un écran qui ne reflète même pas le misérabilisme esprit des gens connus dont on se doit de parler.

Elle se leva, enfilant sa veste manche par manche, presque peut-être à regret de quitter cet endroit sombre qui protège l'intégrité. Retrouver les lumières criantes d'un soleil avide jetait au regard, et pour les plus sensibles plus encore, les tristesses qu'ont des yeux qui voudraient taire, pourtant, leur dénuement. Elle jeta machinalement un regard sur l'endroit, pensant sans doute y oublier quelque chose, un rien invisible, un bout de parfum.

-Ah ma Ginette ! Il y a des jours où l'on apprécie d'être à un endroit pareil. Je n'y comprends rien pourtant, ce n'est pas le pauvre Jean qui m'inspire quoique ce soit.

-Tu sais Angélique ! Cet endroit, c'est le seul que nous n'ayons jamais réaménagé. J'ai toujours voulu le garder tel quel, il dénote bien entendu maintenant. Mais cela fait quarante ans qu'il est ainsi, bricolé avec des pièces du reste de la décoration que nous avions refaite. Mon mari gardait tout ce qui était d'origine pour continuer à entretenir l'endroit.

-C'est une vieille histoire !

-C'est peu dire. As-tu cinq minutes ? Je t'offre un autre café et je vais t'expliquer.

-Eh bien oui ! Je ne veux pas rater une explication à ce que je ne comprends pas. Et puis les petites histoires de la vie, j'adore ça.

Cela, à peine dit, Ginette ramenait deux cafés au même endroit. Angélique se rassit face à elle, à la place qu'elle n'aurait pas choisie, souriante d'une avidité de mots.

-Voilà, je vais essayer d'être concise, tu t'en allais je crois ?

-Ce n'est pas grave, c'est à deux pas que j'ai rendez-vous et puis si cela se trouve, je trouverai porte fermée.

-C'est l'endroit le plus discret du bar, tu l'avais remarqué, n'est-ce pas ? Nous n'y avons jamais voulu beaucoup de lumière, c'est la table des amoureux. Ange, un écrivain qui venait chaque jour à la table d'à côté, appelait cet endroit "le miroir aux âmes". C'est mignon n'est-ce pas ?

-Très poétique, mais tu ne nous as jamais parlé de cet Ange ?

-Oh ! C'est toute une histoire, ce sera pour une autre fois, sinon, demain nous y serons encore. Voilà, c'est à cette place que j'ai rencontré mon mari, il y a cinquante ans. C'est à cette table qu'il m'a dit ses premiers "je t'aime" et c'est ici aussi qu'il m'a demandée en mariage.

-Eh bien ! Je comprends que cet endroit soit tant important pour toi.

-Ce n'est pas tout, Angélique. C'est aussi ici que nous avons signé le contrat d'achat du bar à ses parents. Et enfin, sans doute le plus important, chaque soir, après le service, quand la cuisine était nettoyée et la salle lessivée, nous buvions tranquillement un petit verre de réconfort, discutant de nos clients et de bien

d'autres choses durant une petite heure, quelquefois plus, malgré la fatigue.

-Ça, c'est une histoire. Il est vrai que j'entends bien mieux ce qui m'interpelle ici. Vrai que ce qui émane d'ici est comme un parfum du sang d'espoir qui ne fut pas si souvent déçu.

-Et encore ma petite Angélique, il y en eut d'autres personnes qui trouvèrent le lieu sans doute charmant. Je te prêterai un livre du fameux Ange qui aimait espionner les faits et gestes de ces cachés des yeux. Il en raconte dans son livre, c'est savoureux, même marrant que je ne vous en ai jamais parlé. Ginette, tu commences à perdre la tête. Je me souviens pourtant de la dernière fois que j'ai bu un verre à cette table, avant aujourd'hui, cela fait déjà quinze ans, et pourtant c'était comme si c'était hier.

Angélique se retenait de dire quoi que ce soit. Elle se savait potentiellement maladroite et préférait patienter en silence. Ginette essuyait, avec un bout de son torchon à verre, le coin des yeux pour faire disparaître ces ingénues qui voulaient s'échapper du regard, à croire que les personnes âgées, n'ont plus le droit de pleurer.

-C'était la veille de la mort d'Albert, mon mari. Comme tous les soirs, nous prenions un petit verre, après une grosse journée. Et le lendemain, une crise cardiaque le terrassait. Quinze ans déjà, je m'en souviens comme d'un hier, hier ma petite Angélique. Bon, il faut que je me bouge, j'ai des invités à choyer ce midi, pas n'importe lesquels, n'est-ce pas ? Je ne peux pas laisser la petite se débrouiller toute seule.

Angélique regardait Ginette se lever péniblement, le poids des malheurs du passé devait peser lourd sur les épaules fragiles de cette femme. C'était bien étonnant qu'elle confiât ces petits secrets de vie à la Lili. C'était habituellement une femme très réservée et très discrète en tout cas pour ce qui la concernait, ainsi que pour ses

proches et habitués. Il est difficile de comprendre pourquoi en une circonstance qui n'est pourtant pas particulière, avec une personne certainement pas choisie, mais pour autant avec une certaine confiance, en un temps donné, une langue se délie sans le chercher vraiment. Dans une sensibilité réciproque et sans doute avec chacune, ses meurtrissures, elles ne sont pas forcément les mêmes, elles laissent des blessures d'âmes semblables. Les personnes qui ont vraiment souffert ne s'épandent pas facilement et ne montrent pas un apitoiement sincère aux regards des autres malheurs. La souffrance rend humble, presque invisible quelquefois.

Angélique, ce coup-ci, leva le camp.

-A tout à l'heure Ginette, c'était sympa !

## Chapitre 3 : Juliette Bouquin

Pour aller chez madame Bouquin, il y avait à peine un kilomètre, une dizaine de minutes à peine, à pied. La Lili voulait marcher un peu, il faisait frais mais beau et à cette heure, cette petite ville de province n'était pas encore très animée, dans ce quartier-ci toutefois. Elle y allait vraiment tranquille, sans doute qu'elle recherchait un moment de solitude. On a tous besoin de ces moments, petits ou grands, qui rafraîchissent un peu l'esprit tout occupé aux petits bonheurs et aux petites pensées. C'était un peu comme un ordinateur saturé dans sa mémoire et qu'il fallait réorganiser. Elle marchait comme une gamine, jetant chacun de ses pieds, bien droit devant l'autre comme pour avancer sur un fil invisible, aux autres du moins. Cela lui donnait une allure inélégante et fragile, mais s'en rendait-elle compte pour autant ? Il y avait peu de chance. Son regard portait loin, presque jusqu'où elle devait aller et entre elle et son regard, il semblait qu'il y avait un bout de temps à consommer. Elle mit bien plus de temps à arriver à cette adresse que lui avait confiée Jean. Elle appréhendait sans doute aussi de violer l'intime d'une inconnue qui ne le serait plus.

C'était une belle demeure de ville, avec accès direct à la rue, bourgeoise et semblant très cossue. Tout le monde ne pouvait pas s'offrir ce type de logement en ville. Cela dénotait de revenus conséquents ou un héritage copieux ou encore un gain maximum à la française des jeux. Elle s'arrêta devant la bâtisse, côtoyée, par d'autres jumelles bien moins imposantes. Elle aimait bien s'imprégnier de l'environnement de ces rencontres. Quelquefois, cela permettait de mieux comprendre ceux qui habitaient dedans. La porte était d'un bois massif, d'une épaisseur à rebouter toute tentative de cambriolage.

**-Rien que dans cette porte, il y en a pour plus cher que dans la voiture de ma Lolo... qui est neuve pourtant.**

C'était presque un monument à elle toute seule, trois bons mètres de hauteur et autant de large, en deux battants avec sur le haut, une pièce en arc de cercle fixe, habillée de vitraux lumineux. Enfin, pas de sonnette, il fallait cogner le bois, il n'y avait rien d'autre qui séparait le dedans du dehors, du caché à ce que l'on peut voir, mais qui protège des regards inquisiteurs. Rien ne semblait s'activer derrière, pourtant, elle ressentait bien que quelqu'un était à l'intérieur. Elle frappa de nouveau sans plus de force et dans le même rythme. Il faut éviter d'énerver des personnes pas pressées d'ouvrir. Elle attendait, patiente, tel un vieux arbre dénudé qui attend le printemps.

**-Qui est là ? La voix était étouffée par l'épaisseur du chêne, malgré tout, elle reconnut bien une voix de femme.**

**-Angélique Lelièvre, madame !**

**-Qui êtes-vous ? Le ton n'était pas très aimable. La demoiselle dérangeait.**

**-Je voudrais vous parler... vous parler de la plainte que vous avez déposée au commissariat, il y a quelques jours.**

**-Vous êtes flic ?**

**-Non, non, seulement journaliste. Je voudrais vous parler de ce qui serait arrivé à votre mari.**

**-Pourquoi ?**

**-Ce serait mieux si vous m'ouvriez, madame !**

Un silence trompait l'instant. La Lili se demandait bien si la dame allait ouvrir, puis elle entendit une clef s'activant maladroitement dans une serrure. Au bruit, la pièce devait être conséquente, le son était bien métallique, mais pourtant pas très aigu, grave même.

Le battant s'entrouvrit, seulement pour montrer un visage, bien curieux. Celui-ci scruta longuement Angélique, penchant un peu la tête, geste bien inutile pour autant. Les yeux clignaient, blessés par la lumière vive d'un jour qui ne devait pas ou plus exister à l'intérieur. Puis le vantail découvrit plus encore l'intime sans dévoiler l'hôte entièrement.

-Entrez, dépêchez-vous ! Je n'aime pas que les gens scrutent par cette porte.

Angélique ne se le fit pas dire deux fois. Elle glissa plus vite qu'une ombre dans l'huis et en un rien de temps fut plongée dans une pénombre sourde à la vie. La porte était déjà refermée et verrouillée à double tour, la vieille dame ne pouvait pas en faire plus.

-Suivez-moi à la cuisine, je vais vous faire un café !

Angélique suivit la personne, surprise surtout de la convenance. Il était plus de onze heures et cette femme semblait sortir d'un lit. Les cheveux blancs, gris et jaunis plutôt même, ne semblaient pas bien propres, bien plus ébouriffés que ceux d'un Einstein au réveil. Elle était bien rondelette, petite, elle arrivait à peine à l'épaule de sa visiteuse, vêtue seulement d'une chemise de nuit pas très nette, d'une mode qui ne trouverait pas son siècle. Une espèce de gilet à la laine peluchée d'un gris désespérant, difforme, très long, couvrait bien plus que le bas des fesses. Le cou était enveloppé d'une écharpe tout aussi usée que le reste, longue, très longue, permettant plusieurs tours. Elle traînait à ses pieds, des savates éprouvées et des grosses chaussettes d'un hiver pourtant oublié, remontant haut sur le mollet. Elle avait fière allure, heureusement que le sombre atténueait le tableau ! Cela indiquait une condition de vie qui ne ressemblait pas à la noblesse, ni à l'allure somptueuse de ses murs. Il est bien heureux que cette dame ne traîna dehors ainsi, elle passerait comme une sans abri, et bien plus que bien d'autres habituées au plafond

étoilé depuis tant d'années. Le corridor semblait interminable, les murs, nus de tout ornement, grandissaient encore plus l'endroit. A lui seul, il faisait une pièce à vivre que bien des gens aux petits revenus auraient aménagée en dortoir pour une grande famille. Le petit bout de femme se glissa sur la droite, dans ce qu'elle appelait la cuisine. Angélique jetait un coup d'œil rapide tout autour, c'était grand, bien plus que cinquante mètres carrés, avec un plafond presque inatteignable. C'était bizarre, la table devait faire plus de trois mètres de long sur environ un mètre cinquante de large, le plateau était d'une épaisseur de bois taillé pour défier les siècles. Elle devait peser l'inconsistance, presque indéménageable, plantée là, pour une éternité. Les chaises, paillées, avec un très haut dossier, entouraient l'encombrante. Ici, pourraient manger Blanche neige et les sept nains et il resterait de la place pour tous les rejetons que ceux-ci auraient faits à celle-là. Il y en avait du bordel sur cette table. Une pile, un tas plutôt de courriers pas ouverts et un fatras de choses diverses et peut-être inutiles. Sur la gauche, une énorme cuisinière en fonte, aux côtés émaillés d'un bleu qui ne voyait plus le chiffon depuis bien longtemps. L'engin ferait pâlir de jalouse bien des toques étoilées du guide Michelin ou autre. La bonne femme s'activait, elle enfourna de belles bûches de bois, après avoir retiré les anneaux de fonte. Puis, toujours sans un mot, elle versa dans une cafetière d'un gris aluminium, du café. La pièce était vraiment impressionnante, une maison dans la maison. Les trois buffets, tout aussi imposants, devaient renfermer des joyaux de vaisselle oubliés dans la poussière silencieuse et qui ne devaient pas servir bien souvent. Sous la hotte, qui chapeautait la cuisinière, une batterie de casseroles, poêles et bien d'autres récipients en cuivre étaient accrochés, attendant des années durant une main habile pour préparer un festin de roi. L'endroit était démesuré, on

avait bien du mal à imaginer que tout cela ait servi à une époque ou alors cela devait être à des années-lumière. Le lustre qui éclairait cette monstrueuse table devait bien regrouper une dizaine de lampes. Il était imposant, presque un meuble suspendu à presque un mètre du plafond, cassant le volume d'un endroit si grand qu'on se croirait presque dehors.

-Vous pouvez vous asseoir mademoiselle !

La rombière s'était assagie, le calme qui habitait la Lili devait rassurer l'inquiétude.

-Merci.

Angélique se découvrit, posant sa veste sur le dossier imposant d'une chaise qui devait peser bien plus qu'une mauvaise conscience. Elle s'installa en face d'une place qui devait être celle de l'hôtesse. Il y avait encore, sur ce bout de table à peu près libre, une assiette et des couverts qui devaient traîner là depuis le soir de la veille au moins. Il y avait aussi une bouteille de vin bien entamée et un verre bien culotté qui avait laissé des auréoles mal à propos dans ce lieu où le prestige des êtres avait disparu, ne laissant plus que celui du matériel. Il n'avait plus sans doute aux yeux de cette dame la même importance qu'en des hier bien plus belliqueux. Les priorités de la vie avaient changé suite à une évolution de la petite histoire de cette femme. Et cette histoire semblait égarée, pesant sur les misères des âmes, la solitude pèse encore plus quand les lieux ne sont conçus pour elle.

Angélique avait le loisir de regarder cette femme de dos. Elle attendait que le café soit suffisamment chaud sans plus se préoccuper de son hôte. Elle avait presque l'air d'une clocharde, au moins de quelqu'un qui se laissait aller. Enfin, elle se retourna avec le breuvage, traînant sur la tomette d'un autre siècle, des chaussons usés qui glissaient plutôt sur le sol, sans doute pour rassurer une démarche pas très équilibrée.

**-Ah merde ! J'ai oublié de vous mettre une tasse.**

Elle déposa la cafetière pour s'affairer vers un des massifs buffets. Angélique souriait, plus par les yeux que par les lèvres d'ailleurs. Cette scène était cocasse. Tout était là maintenant, un mazagran, un sucrier et une petite cuillère bien propre celle-là. Puis, elle s'assit avec un soupir de soulagement pour servir le café à Angélique, pour elle, une grande rasade de vin qui ne devait pas être un grand cru.

**-Alors, ma petite, qu'est-ce que tu veux savoir ?**

Angélique percevait bien que ce visage était bouffi des abus dus aux degrés excessifs de ce breuvage de piètre qualité. Le regard était terne, presque éteint, les joues boursouflées, les pommettes rosâtres marquées de pigments plus rouges trahissant plus encore ces excès. Les cheveux étaient plus ébouriffés qu'une nature sauvage après un gros coup de tempête. Des poches disgracieuses soulignaient les yeux presque hagards. Tout semblait fatigué, usé par cette vie alcoolisée, taisant une conscience qui ne voulait plus combattre. Cette personne bouffait son temps pour oublier celui d'avant et sans doute que l'important, c'était bien celui-là, celui d'avant. Il ne sert plus à comprendre comment sont ces gens. Tous ces perdus de la vie ont des raisons plus ou moins crédibles, mais nul n'a à juger leurs comportements. Tous n'avons qu'un passage à effectuer sur cette croûte et qu'importe le temps qu'on y passe. Sûr que ceux qui euthanasient leur avenir ont au moins du ressentiment. S'ils veulent franchir le gué des oubliés, ce n'est pas une raison de les écarter, ils le font eux-mêmes bien souvent, pour effacer une certaine honte à peine avouée. Certains accepteront malgré tout, une aide quand le mal n'est pas encore inéluctable, pour d'autres les cicatrices de l'esprit ne se refermeront plus jamais. Il faut respecter ces agonies et ne pas juger ceux qui éprouvent. Ceux qui souffrent ont bien conscience

de leur situation. Quelque part, ils sont bien plus respectables que ces vieux cons qui cherchent à vivre encore plus longtemps et à n'importe quelle condition. La première serait d'oublier ces premiers, pour ressentir le chaud d'un soleil égoïste qui brunit les peaux et rendent les vieilles femmes presqu'artificiellement belles. Le contraste est saisissant, cette femme s'enfermait en son dedans, blonde de peau comme ces vieux nobles fardés de poudre de riz, loin des regards des personnes que cela pourrait déranger.

Derrière les volets clos, se cachent des misères que l'on ne soupçonne pas, mais qu'on ne pourrait pas oublier.

Il restait sur la commissure des lèvres une petite trace de vin séchée, vin sans doute bu à la place du café ce matin.

-Je sais à quoi vous pensez ! Vous savez, je n'ai pas toujours été ainsi. Mais je m'en moque et ce, complètement. J'ai eu ma part de bonheur... il y a peut-être longtemps, mais je l'ai eu. Aujourd'hui, je suis seule, enfin presque seule, c'est mon choix. Je veux finir ainsi, brûlée par ce vin, qui, lui, me reste fidèle, m'accompagne et m'accompagne. Cela fait dix ans à peu près que je glisse ainsi. Tout cela à cause de cette vie de femme trompée. Depuis longtemps certes, mais avec cette prostituée, cela dépassait les bornes. Mais comme quoi, il doit y avoir un dieu, son mari l'a empoisonnée elle, lui qui, comme moi, s'est trouvé confronté à la trahison du conjoint. Certains tuent, se tuent, d'autres se saoulent, moi je picole. Quand le ressort est cassé, il est cassé.

-Je n'ai pas à vous juger madame, le seul droit que je m'autoriserais à l'extrême et si vous étiez d'accord bien entendu, c'est celui d'essayer de vous comprendre. Pour vivre comme vous vivez, certain que vous avez souffert

et souffrez encore. On ne cherche pas à oublier quelque chose qu'on n'aurait pas trouvée. Vous êtes comme vous êtes et cela vous regarde. Vous n'avez pas à vous justifier. Le droit d'être et d'exister n'appartient qu'à l'être et tant que vos maux ne blessent d'autres personnes, nul n'a le droit de vous brocarder. Vous savez, ceux qui se le permettent, ne trouvent leur raison d'exister que par le malheur des autres. Et cette misère est bien plus grande encore et pourtant, elle doit aussi être acceptée. Les vies ne se dessinent pas de la même façon, l'injustice du hasard fait les différences. Sans celles-ci, nous serions tous pareils, la diversité fait la richesse, vous avez le droit d'exister toujours par elle.

-Eh bien mademoiselle... comment déjà ?

-Angélique Lelièvre ! Madame. Mais si cela ne vous gêne pas, Angélique est amplement suffisant.

-Angélique Lelièvre ! Non cela ne me dit rien... je ne vous connais pas. Et pour quel journal m'avez-vous dit ?

-“La vérité” madame “La vérité”.

-Hum... hum... oui, je connais ce journal... autrefois, il y a bien longtemps... bien longtemps que je ne lis plus rien. Bon ! Arrêtons de parler de moi. Vous me faites bonne impression. Mademoiselle, je ne pensais pas, je ne pensais plus qu'il pouvait y avoir des jeunes gens avec une aussi noble façon de penser. À moins que vous essayiez de m'estourbir, mais je ne le crois pas, je ne le pense pas. Je suis certaine de votre sincérité. On ne peut pas regarder les gens droit dans les yeux, si cela n'est pas sincère, n'est-ce pas ?

-Je peux vous l'assurer, madame.

-Juliette, s'il vous plaît Angélique.

Il s'installait comme une ambiance retrouvée d'un autrefois oublié. Cette grande pièce semblait recouvrer comme une apparence de lumière perdue au fond de

**l'iris, peut-être depuis bien trop longtemps. Un climat plus détendu facilitait les échanges de mots sortant de la poussière des pensées égarées.**

**-Pourquoi déjà... votre venue ? Ah oui ! Mon mari, enfin ce qu'il en reste.**

**-Oui, c'est bien cela, je voulais savoir en quoi consistait cette plainte. Non la plainte en elle-même par ailleurs, mais ce qui l'a motivée.**

**-Ouais, c'est pour cet abruti-là, j'ai l'impression qu'il devient dingue. Pas fou, non, mais bien dingue ! Il y a encore quelques semaines, cet homme sinistre était bien différent, difficilement vivable. Il ne dormait presque plus ici, nous ne pouvions plus nous supporter. Et puis d'un seul coup, il a changé. Il n'est pas plus gentil qu'avant, mais il est moins méchant beaucoup moins méchant, il est devenu quelqu'un de gris sans aucune consistance. Je suis persuadée qu'il a été empoisonné ou un autre truc du même genre. Comment peut-on expliquer un revirement aussi radical ?**

**-Qu'est-ce qui vous fait dire cela Juliette ?**

**Angélique voyait bien un changement chez son hôte, peut-être pas un changement pour autant, plutôt un relâchement, comme si elle pouvait librement s'exprimer après une trop longue abstinence de mots. Il est bizarre tout de même comme la rencontre d'un seul être peut changer une façon d'être. Bien entendu, la racine du mal était toujours bien dans la voix, mais peut-être qu'un instant elle estompait, sans doute la souffrance d'un passé. Et pourquoi ? Pour une coïncidence, par un hasard heureux, on égare quelques minutes des funestes pensées et on s'exprime comme on ne le croyait plus. Ainsi est la vie, comme on ne la voudrait pas, avec ses gouffres d'oubli et ses petits moments de presque lumière.**

**-Tu sais, quand on a vécu plus de vingt ans avec une personne, on ne peut pas se tromper. Je le connais sur le**

bout des doigts, c'est un fourbe, un retord, un être abject. Pendant les dix premières années, j'ai cru être heureuse. Enfin, j'étais heureuse, je ne savais pas et quand on ne sait pas, on croit que ce qu'on est et que ce qu'on voit. Je n'avais rien compris, mais qu'importe, au moins je ressentais comme un bonheur d'exister et je le vivais ainsi. Rien ne sert que je salisse cette époque, je n'avais qu'à être moins crédule. J'avais quitté mon premier mari et mes enfants aussi... pour lui. Quitter mes enfants, Angélique ! Les quitter, en acceptant de ne plus les revoir, parce qu'il ne voulait pas en entendre parler. Te rends-tu compte ? Quitter mes enfants... je ne les ai toujours pas revus depuis... pas revus. Je me moque de ce qu'ils pensent de moi... je m'en moque. Tout ce qu'ils peuvent ou pourraient dire, je m'en moque, tant je le mérite. Et maintenant, je suis seule, presque seule. J'y pense à chaque instant, c'est quelque chose qui ronge, plus vite que le vin rouge, mon foie.

Des larmes, d'une sincérité inavouée, s'écoulaient de ses yeux un peu retrouvés. Elle n'essayait même pas de les effacer, s'en rendait-elle compte d'ailleurs ? Angélique la regardait simplement tentant de garder ses sentiments au plus profond d'elle-même. Rien ne sert de se montrer en ces circonstances, la discrétion d'apparence est le meilleur moyen de ne pas déranger ces instants difficiles. Elle reniflait dans un bout de tissu qui aurait voulu ressembler à un mouchoir pour relancer le propos de plus belle.

-Je t'emmerde avec mes histoires. Mais tu vois, je n'ai même pas réussi à être une bonne mère, même pas une mère tout simplement d'ailleurs. J'en ai mal pour eux et ceci jusqu'à ma fin que je souhaiterais au plus proche. Et tout cela pour un beau parleur, un bel homme, qui avait tout ce que mon premier mari n'avait pas, l'argent, la notoriété, la beauté, le charme... et j'en oublie. Que reste-t-il maintenant ? Il est dans cet

établissement où il cherche vraiment à tenter de comprendre ce qui s'est produit, s'il s'est produit quelque chose d'ailleurs. Si cela se trouve, ce sont les premiers symptômes d'une dégénérescence du cerveau ou peut-être quelque chose de ce genre. Malgré tout ce qu'il m'a fait, je vais encore le voir tous les deux jours. Pourtant je voudrais bien l'oublier, mais je n'en ai pas le droit tout de même, c'est un être humain et c'est encore mon mari. Quand je le vois ainsi, quelquefois, je me dis que c'est bien fait pour lui, mais bien fait pourquoi. Je n'en sais rien, il n'a pas l'air malheureux pour autant de cette situation.

-Mais, qu'est-ce qu'il a de vraiment changé Juliette ?

-Bah !... je ne sais plus trop, je m'habitue à le voir ainsi, mais il est tout de même dans un établissement pour soins mentaux. Je ne dis pas que ce n'est pas grave ou même le contraire. Qu'est-ce qui a vraiment changé ?... Il est devenu aussi doux qu'un agneau. Quand on l'a connu avant, égocentrique comme on ne peut pas imaginer, c'est un changement radical.

-C'est peut-être une forme de sénilité !

-Non, non, avec tous les tests qu'ils lui ont faits, cela ne viendrait pas de ça. Ils ne savent pas Angélique... ils ne savent pas.

-Mais comment vit-il tous les jours ?

-Eh bien... comme quelqu'un de presque normal. Je vais te dire, la dernière fois... hier sans doute je crois, il m'appelait sa Juliette chérie. Alors, qu'il y a à peine quelques mois et devant tout le monde, il me baptisait de "grosse vache". C'est cela qui n'est pas normal. Il a aussi quelques pertes de mémoire, rien de sérieux d'après le médecin. Ce n'est pas non plus un début d'Alzheimer, tout au plus des séquelles d'un choc psychologique. Enfin, c'est ce qu'ils disent, à défaut d'avoir un pronostic plus fiable.

**-Quel est son comportement au quotidien ?**

**-Ah bien ! Presque tout le contraire d'avant. Avant c'était rasage chez le coiffeur tous les jours, les cheveux sans un épi de travers. Chaque matin, il s'affublait d'un costume sorti du teinturier et pas de la merde, taillé sur mesure s'il vous plaît, un monsieur, Angélique, un monsieur. Enfin, c'est l'apparence qu'il voulait donner et aujourd'hui, il ne se rase plus qu'une fois par semaine et encore parce que je le lui demande. De plus il ne sent plus beaucoup les parfums de luxe, je me demande bien combien de douches il prend par semaine. La petite poulette chez qui il vit, voudrait le mettre dehors, il ne correspond plus à son standing, pourtant il a du fric et beaucoup de fric, mais cela ne suffit plus, elle doit chercher un autre pigeon. Le pire, c'est qu'il a l'air de s'en moquer.**

**-Et alors, pourquoi, elle ne le fait pas ?**

**-Tout appartient à Hervé là-bas, même les murs, même la Ferrari, les meubles et j'en passe et des meilleurs. C'est une baraque de plus de quatre cents mètres carrés. Tout est à lui, tout, la pauvre fille, elle ne travaille pas, elle n'a jamais travaillé d'ailleurs, sauf avec son cul. Je l'ai aperçue une fois, c'est vrai qu'elle a un beau cul et même bien d'autres belles formes, mais il finira bien comme le mien. A vingt ans aussi, j'avais un beau cul et d'autres arguments, puis on vieillit... on vieillit... on fait des conneries et on picole pour oublier qu'on fait des conneries.**

**-Quel âge a-t-elle ?**

**-Vingt-deux, vingt-trois ans, pas beaucoup plus, je crois, à peu près comme toi. Mais tu es bien plus belle qu'elle, tu aurais bien plu à Hervé. Mais je suis certaine que toi, tu ne serais pas tombée dans le panneau.**

**Angélique souriait de la remarque. Le fait qu'elle vivait avec sa Lolo d'amour ne se lisait pas sur son visage, même si elle s'en moquait éperdument, pas de sa**

Lolo bien sûr, mais que cela se voit. Et puis, il y a des petits compliments qu'il faut savoir prendre avec délicatesse, cela ne fait pas de mal de sourire d'un peu de son ego. Elle pensait malgré tout que Juliette lui prêtait bien trop d'intelligence dans ses sous-entendus. Certain que le bel Hervé, enfin ce qu'il en restait, ne lui aurait pas fait tourner la tête, sa Lolo, oui, elle avait réussi, mais elle était presque divorcée, puis elle avait des charmes auxquels que le loustic ne pouvait prétendre.

**-Quel âge a-t-il votre mari ?**

**-Quarante-deux... quarante-trois, je ne m'en souviens plus exactement. Ah oui ! Il y a une belle différence. J'avais trente-cinq ans quand je l'ai connu, l'âge où les femmes sont les plus belles et ont le plus de charme, à ce que l'on dit. Mais tu vois, quand j'ai dépassé les quarante-cinq, lui aussi en avait une trentaine. Et tout a changé, j'ai vieilli sans doute plus vite que lui dans l'esprit au moins, c'est ainsi. Il rentrait de plus en plus tard, pour ne plus rentrer du tout d'ailleurs, de soirées arrosées, de rails de coke, de perversité jusqu'au-boutiste. Puis un jour, il a rencontré cette prostituée, la femme d'un marionnettiste à ce que je crois, enfin je ne sais pas comme on dit, le bonhomme qui fabriquait ces trucs-là. Dès que je le voyais, il n'arrêtait plus de parler que d'elle, de sa beauté, des compliments comme il en pleuvait. A ce qui se disait c'était vraiment une très belle femme, je ne l'ai personnellement jamais rencontrée, mais c'était une femme pas fréquentable, une ex-putain qui avait léché les trottoirs et qui aurait tourné la page... par amour. Tu y crois toi ! Moi je reste certaine que dans ces milieux-là, on reste une pute toute sa vie. Et puis, il y eut ce jour-là...**

Elle s'arrêta net, avalant une rancune plus grosse qu'une tartine de pain beurrée, puis une lampée de vin

rouge qui donnait des aigreurs et torturait un peu les lèvres d'Angélique, le breuvage lui semblait peu ragoûtant.

-Que s'est-il passé ce jour-là ?

-Je ne connais pas tout le détail, mais suffisamment pour traîner une fois de plus ma honte. Tu sais, cette honte que tu ressens quand tu croises des gens qui te regardent et se parlent doucement à l'oreille pour ne pas que tu entandes, pour glousser après, comme des dindes attardées. C'était un jeudi soir, une fois par mois, le jeudi soir et c'était toujours un jeudi. Hervé, les deux autres acolytes, Eric et Frédéric, et Pierre faisaient une partie de cartes dans l'atelier de l'autre. Mais ce soir-là, le bonhomme au pied bot était malade à crever et il est rentré chez lui avant que chacun arrive. Il a demandé à sa femme de les attendre pour leur dire qu'il n'y aurait pas de partie de cartes ce soir-là.

-Mais comment se sont-ils connus ?

-Ce sont les deux Dujardin qui ont entraîné Hervé dans cette galère, quand je dis entraîné, le mot doit être bien fort, il ne fallait pas beaucoup le bouger pour le convaincre à un coup tordu. Revenons enfin à cette soirée... ah oui ! Pas de partie de cartes évidemment. Ce qui s'est passé n'est pas très clair. Une partie de jambes en l'air ne serait pas étonnante. Ce ne serait pas très surprenant avec une femme comme cela. Elle a dû s'en donner à cœur joie avec ces trois imbéciles.

-C'est probable tout ce que vous dites ?

-Encore une fois, c'est ce que j'ai lu entre les lignes. Tu sais pour éviter de salir un notable de la ville, tout ne s'écrit pas dans les journaux, tu es bien placée pour le savoir il me semble ! Cela ne me plaisait pas qu'il fréquente ces deux abrutis-là. Je savais bien ce qui se passait avec eux, des soirées bien arrosées avec drogue et sexe à volonté. Quand je dis sexe, c'était presque sans limite. Des femmes, quand tu as de l'argent à ce point,

cela tombe comme des mouches et elles se couchent comme des poules. Combien de fois il a voulu m'embarquer dans ses orgies. Quand il habitait là encore, quand je dis habiter, c'était un ou deux soirs par semaine seulement, on s'engueulait bien souvent, il me jetait les détails truculents de ces rapports en plein visage, un sale cochon ! Bon ! Je m'égare, revenons à cette histoire. Je suis convaincue que cela s'est passé ainsi, il ne m'en a pas beaucoup parlé du moins de cette soirée. Ce que je t'en dis, c'est ce que j'ai cru comprendre et aussi de ce que j'ai entendu dans la rue. Il y a l'enquête de la police aussi, je n'en sais pas de trop là-dessus et puis les journaux. Toi qui travailles dans ce journal, tu devrais trouver cela dans les archives de ton canard. Et puis ce con-là de mari, il est incapable de mentir, incapable d'inventer quoi que ce soit, il a tous les défauts du monde, mais pas celui-ci, je peux te l'assurer. Ce qu'il a dit aux flics doit être vrai ou bien proche d'une vérité, la sienne au moins. Il n'est pas suffisamment courageux, pour payer à la place d'un autre, pire même, il est bien capable d'en mettre une couche à ses meilleurs amis. C'est ça les gens riches, Angélique, c'est ça... de l'apparence, rien que de l'apparence.

-Vous êtes bien certaine qu'il n'a pas pu mentir ?

-Je te l'assure. C'était un gamin gâté, sa mère lui avait tout cédé quand il était même, il a eu tout ce qu'il voulait, alors pourquoi mentir ? Même adulte, il était tellement riche, si riche qu'il pouvait se payer ce qu'il désirait. Alors, pourquoi mentir et ce n'était pas dans son tempérament ? Il n'a jamais bossé, il n'a jamais rien foutu, cancre à l'école, je reste pourtant persuadée que c'est parce qu'il s'en moquait complètement. Il n'était pas si con.

-Vous dites riche, mais riche comment cela ?

-Son père, tu en as certainement entendu parler, c'était un grand joueur de football, un très grand joueur, un des meilleurs de sa génération. Son nom de famille est Bouquin, Jacques Bouquin.

-Oui, oui, cela me dit quelque chose. Ce n'est pas le mec qui est mort dans un accident de voiture, j'en ai entendu parler ? Ah oui, ça y est, un truc pas clair, de mémoire. On n'a jamais su qui vraiment conduisait ce soir-là, il me semble.

-Oui, c'est bien cela, mais qu'importe ! Ils étaient tous complètement bourrés dans la voiture. Ils ont pris des risques. Ils ont payé, cher très cher, quatre morts et un poteau électrique cisaillé. Ce mec, il était riche comme pas possible et bien moins con que son fils. Il avait placé la plupart de son argent dans des sociétés immobilières et pas qu'un peu, il avait investi dans une bonne centaine de logements et comme il avait intelligemment divorcé d'avec la mère d'Hervé, quand il est mort, c'est son fils qui a hérité de cette manne. Avec ça, pas besoin de bosser, tu imagines les loyers ! C'est le jackpot. Il avait juste à assurer une présence de temps à autre avec la société qui gérait ses biens. La vie facile, trop facile, un peu scandaleux n'est-ce pas ?

-Il y en a qui ont la vie facile ! Si facile... peut-être trop facile, je ne sais pas quoi dire.

-Tu sais, les deux autres, ce n'est pas beaucoup mieux, deux fils d'un acteur très connu, très célèbre même, Dujardin.

-Oui, bien entendu et quand vous dites célèbre, c'est peu dire. Mais comment se sont-ils connus ?

-Oh tu sais ! Ce n'est pas bien compliqué, les soirées pour les gens fortunés sont réservées aux gens fortunés. Qui se ressemble s'assemble. Puis des gens fortunés dans une ville de province cela ne se compte pas en millier.

**-Mais comment ont-ils connu Pierre et Alexandra ?**

**-C'est Eric et Frédéric qui, un jour, ont voulu faire un cadeau à un de leurs morpions. Ils sont allés commander une marionnette, chez ce bonhomme.**

**-Quelle idée !**

**-Une drôle d'idée, offrir à un gamin une presque œuvre d'art, un truc qui serait cassé quelques heures après. Un vrai bijou, c'était même un automate, je te dis une vraie pièce de musée. Mais quand on a du fric, le prix n'a plus de vraies valeurs. Avec une carte bleue presque inépuisable, les choses n'ont pas le même coût que pour un ouvrier.**

**-Mais pourquoi avoir gardé le contact après ?**

**-Pour la pute bien sûr ! Cela faisait quoi... cinq ou six mois qu'ils faisaient cette partie de cartes. Pour le pauvre bonhomme, c'était le seul et unique loisir qu'il s'autorisait, ainsi que pour sa rombière. Les trois imbéciles, eux, venaient jouer attendant le bon moment pour profiter des charmes de cette garce. Je n'ai pas pu savoir si elle leur avait fait comprendre quoi que ce soit, mais c'est certain, eux, je les connais trop bien ces pervers, ils n'attendaient que le moment propice. Ce sont des requins, c'étaient des requins, car comme je vois le Hervé, comme il est aujourd'hui, une carpette apprivoisée.**

**-Vous croyez que c'est aussi simple que cela ?**

**-Pour les trois loustics, c'est certain. S'ils avaient pu, ils m'auraient bien transformée en poupée érotique, esclave de leurs plaisirs pervers. J'ai toujours refusé et je ne le regrette pas. Je ne regrette rien d'ailleurs. Il n'y a que ceux qui n'ont rien fait qui regrettent.**

**-Vous êtes bien dure, Juliette**

**-Peut-être oui... peut-être.**

-Une bien drôle d'histoire et vous croyez que ce fameux soir, Alexandra s'est laissée faire sans s'opposer.

-Je pense même qu'elle y a pris du plaisir, trois hommes rien que pour elle. Pour une fille de joie, ça doit être Byzance.

-Je ne pense pas que des filles de joie prennent plus de plaisir dans ces cas-là, enfin pas plus qu'une autre femme. Ce sont des femmes comme les autres, elles éprouvent des sentiments comme tout le monde. Il ne faut pas croire que la majorité d'entre elles exerce cette activité pour le plaisir, mais pour vivre seulement et bien souvent dans des circonstances bien difficiles, avec des protecteurs bien gourmands.

-En fait, ce jour-là, ce fut la fin d'une belle histoire pour ce couple si mal apprêté et le début d'un long calvaire pour d'autres. Ils auraient retrouvé la femme dans le coma, dans l'arrière-boutique de son mari et quelques jours après, elle est morte. Lui, est mort quelques mois après, ils l'ont retrouvé pendu, dans sa cellule de prison, enfin je crois. Pour nous, après ce que mon merdeux de mari a raconté, tout fut fini aussi, il y a des limites à ne pas dépasser quand même. Pour les deux autres, je n'en sais rien, je n'ai plus jamais eu une seule nouvelle. À quoi ça tient la vie, tout s'écroule pour beaucoup à cause d'une partie de fesse.

-C'est bien dramatique tout cela... j'aimerais rencontrer votre mari Juliette. Serait-ce possible demain ?

-Demain, c'est le jour où j'y vais. Si tu veux, tu passes me prendre et nous irons ensemble. Tu sais, tu ne verras pas grand-chose. Pour quelqu'un de l'extérieur et qui ne l'a pas connu, il est pratiquement normal. Enfin, comme d'autres gens en tout cas.

-Je verrai bien. Mais c'est une excellente proposition. Puis vous savez, moi, pour mieux comprendre les gens,

j'ai besoin de les rencontrer. Il y a quelque chose qui passe plus facilement. Ne vous offusquez pas, mais je préfère voir que de me faire une opinion sur les dires d'autres, même si pour autant, ces dires sont bien réels. Juliette, je suis désolée, mais il faut que je vous quitte, je n'ai pas vu le temps s'écouler en votre compagnie.

-Je comprends bien ma petite, moi non plus je n'ai pas vu le temps passer. Cela m'a fait bien plaisir, il y a un bail que ça ne m'est pas arrivé et que je n'ai pas eu le plaisir de discuter avec une personne si charmante. On se revoit demain, n'est-ce pas ?

-Oui, oui, ne vous inquiétez pas, je serai là. Pour quelle heure ?

-Neuf heures sera très bien.

-Impeccable, au-revoir Juliette.

Angélique entendit, derrière son pas, la grosse porte se refermer, le verrou glisser bruyamment dans l'huis. Elle se retourna pour regarder, mais rien, plus rien, il n'y avait plus personne. La pauvre Juliette était repartie cacher ses hontes, derrière ce bois si épais qu'elles ne pourraient s'en échapper. Elle continua son chemin pour retrouver sa Lolo, les enfants et les mamies. Elle repensait à Juliette et se demandait si vraiment c'était la honte qu'elle voulait dissimuler, ne serait-ce pas plutôt pour cacher sa déchéance qu'elle voulait taire aux yeux de ceux qui l'avaient connue si belle quelques années plus tôt. Le pas était assuré, loin de l'insouciance juvénile de l'aller, un peu lourd même. Il y a des rencontres qui dérangent l'équité de la pensée et qui remettent un peu les pendules à l'heure, provocant l'humeur bienséante d'un matin qui présageait pourtant d'une journée agréable. Il est certain que connaissant la Lili, cette personne la marquerait pendant longtemps. Il est vrai que quelque part c'était un personnage, planté dans un désœuvrement pratiquement volontaire, après avoir

profité de la grande vie, de l'argent, des lustres des gens fortunés, cela sans se casser le cul, juste à profiter de la manne d'un beau-père qu'elle n'avait jamais connu. Mais à quel prix ? Elle avait abandonné ses enfants, les ayant oubliés dans l'autre vie, celle de ceux qui s'usent au travail pour un semblant de vacances sous un soleil fatigué. Est-ce possible que pendant ce temps, elle pût vivre, indifférente aux maux qu'elle avait créés, sans ces tourments qui nouent le ventre en des douleurs encore plus violentes que des règles trop précoces ?

Angélique se murmura :

« C'est bizarre tout de même, elle est bien attachante cette bonne femme, malgré son passé démissionnaire. Elle est très influencée par sa déchéance, parti pris dans cette affaire, sans aucune objectivité. Elle condamne avant de tout savoir, juste sur la base de ce qu'elle aurait bien voulu entendre. Il y a pourtant quelque chose de sincère dans ce qu'elle dit, mais il y a tant de souffrances et de résignations qui déteignent sur l'intime arbitrage. Je l'admire néanmoins, malgré ses choix de vie discutables, elle assume seule sa vraie fin, isolée de tous, abandonnée presque des dieux, face à son agonie. Que les journées doivent paraître bien longues à attendre que le dernier cil refuse de bouger sur des yeux fatigués de regarder ! Oui, il faut une certaine force pour en arriver là, que seuls les vieux, les très vieux ont, après avoir traversé presque un siècle, blessés des humeurs de la vie. Mais elle, elle n'était pas si vieille, non pas si vieille. Il y a des épreuves qui font plus vite les rides, qui font que l'on devient ce que l'on n'aurait surtout pas voulu devenir, un être exigu en un esprit étroit, si loin des vérités qu'elle avait presque oubliées.

Angélique ne changerait pas, bien entendu. Chaque personne qui croisait, ne serait-ce qu'un instant, son destin, lui apportait son quota d'adrénaline...

d'humanité. Eh oui ! Il y a tant de gens comme Juliette et bien d'autres encore, des différents semblables que nous ne rencontrons pas, mais qui sont rencontrés par des Angélique, plus attentives sans doute. Ces rencontres la rendaient humble. Comment peut-on juger des gens condamnables sans être passé par où ils sont passés ? Il n'y a d'intégrité humaine qu'à ces conditions-là. Il ne sert à rien de palabrer, de discutailler, pour au final ne faire du mal qu'à plein de monde. Quand on n'a pas vécu ces problèmes, on ne peut demander aux autres de les comprendre. Par contre, on peut tenter de se pencher sur certains destins, hier inconnus et demain... et comprendre que l'on n'est rien qu'un être qui ne peut pas décider de ce que son intelligence voudrait de mal et de bien. Si une personne sur dix traînait un peu son oreille près de destinées oubliées, les volets clos s'ouvriraient en de meilleurs lendemains.

Elle était déjà devant chez Ginette et ne voyait personne. Étonnée un peu, elle regarda de nouveau sa montre. C'était bien cela, elle n'avait pourtant qu'un petit quart d'heure de retard.

Elle s'apprétait à traverser la terrasse pour quérir quelques informations auprès de dame Ginette, quand sa jupe fut agrippée par un objet indélicat qui tentait de coincer celle-ci. Elle en glissait d'ailleurs sur le bassin et par un réflexe de femme au moins, elle tentait de la retenir à la taille et essayait de dégager ce qui lui semblait être accroché à un élément de chaise ou de table. C'est en tout cas ce qu'elle en pensait, quand elle cramponna une petite main pour s'esclaffer.

-Ah, c'est qui ce petit garnement qui veut déjà déshabiller les filles ?

-Zé moi Zuzu, ze veux pas déshabiller Lili !

-Allez, viens plutôt ici me faire des gros bisous.

Elle agrippa le petit qui était caché sous la nappe, prenant soin de ne pas lui cogner quoique ce soit sur la structure en aluminium moulé de la table, l'agrippant ensuite par les deux épaules pour le soulever jusqu'à ce que ces petites joues soient à porter de baisers bien humides des lèvres.

-Ze t'ai bien eue Lili, hein ze t'ai bien eue !

-Oui, mon petit chéri, j'ai eu peur, une grande peur, tu ne peux pas savoir. Mais dis-moi, il est où ton frère et aussi les deux mamies ?

-Là-bas !

-Ah les coquins, planqués derrière le paravent.

C'est la Lolo qui sortit la première de sa cachette, enfin de derrière le paravent.

-Alors ma chérie, tu nous cherchais ?

-Oui, un peu, mais regarde le gros poisson que j'ai trouvé sous la table.

Les retrouvailles, après seulement une demi-journée, furent bien vite consommées et la troupe était déjà installée à une table de la terrasse. Le temps était bien meilleur que la veille au soir, la pluie s'était enfin tue, écartée par des vents disgracieux, un petit soleil de fin de saison arrosait la terrasse. Ce n'était pas Nice en plein mois d'août, mais c'était bien suffisant derrière l'autre côté du coupe-vent. La Lili avait bien compris où était leur table réservée, dressée de six couverts et surtout à son endroit préféré.

-Alors, ma Lili ! Cette visite à cette madame je ne sais plus comment, cela s'est bien passé ?

-Surprenant, très surprenant même et triste en même temps, un destin qui se barre de travers. Je préfère que nous en parlions cet après-midi si tu le veux bien, il y a des détails que ces petites oreilles n'ont pas besoin d'entendre.

-Cela tombe bien, Philippe m'a demandé d'aller chercher quelques informations dans les archives de ton journal. Il sent des choses bien croustillantes dans cette affaire et il cherche aussi à me rassurer, en me laissant avec toi, pas certain que ce soit une bonne idée, n'est-ce pas ?

-Elle n'est pas gonflée celle-là. Tu l'entends maman ?

-Ah ça, elles se chamaillent encore, comme si nous n'existions pas. C'est sympa de venir déjeuner avec vous et dans ces conditions !

-Maman, ça va ! Tu as raison sur le fond, mais n'abuse pas pour autant. Les deux mamies, vous devriez être contente de vous pavanner avec les deux petits ?

-Bon, bon ! C'est bon, nous avons compris. Je prendrai bien un petit apéro.

-Moi zauzi ze veux un apéro !

-Et tu veux quoi comme apéro ?

-Comme toi. Zé les filles qui décident, hein maman ?

-Moi, je voudrais un jus d'orange maman.

-Pour Juju, ce sera un grand apéro au jus d'orange. Et pour les mamies ?

-Pour moi, un petit Kir pêche et pour toi Irène ?

-Comme toi Hélène.

-Et pour toi ma Lili ?

-Juste une petite bière.

-C'est très bien ainsi. Cela en fera deux ; ça tombe bien, voilà Ginette ! Alors, résumons pour Ginette : deux jus d'orange, deux kirs pêche et deux petites bières.

-Des galopins les filles ?

-N'exagère pas tout de même, deux demis. Dis Ginette, nous sommes un peu pressées, avec ma Lolo.

**-Je comprends les filles, deux grandes salades, n'est-ce pas ? Pour les petits, Delphine a préparé des escalopes au beurre avec des chips chaudes préparées maison.**

**-Les garçons, vous avez entendu ?**

**-C'est quoi des chips maison maman ?**

**-C'est comme des frites, mais au lieu d'être en long, elles sont en rond.**

**-Je veux bien maman.**

**-Moi aussi, je veux bien.**

**-Pour les deux gentilles mamies, voici les menus. Aujourd'hui, le plat du jour, c'est civet de sanglier aux chanterelles et aux marrons.**

**-C'est appétissant cela ! On va regarder pour les entrées.**

**-Nous avons un émincé de pleurotes vinaigré sur un lit de lanières de saumon fumé sur un toast maison grillé.**

**-Alors, c'est Byzance, un repas aux champignons sauvages, de l'entrée au plat, bon, je n'ai pas besoin de chercher quelque chose d'autre. Entrée pleurotes et sanglier aux chanterelles.**

**-Bien, moi aussi comme Hélène.**

**-Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais que ce soit pour les mamies, les mamans ou les enfants, tout marche par deux, les boissons et les repas.**

**-C'est un fait Ginette et quelque part presque normal. À chaque âge ses goûts et ses insouciances, n'est-ce pas ?**

**-Oui, en fait c'est une remarque inutile.**

**-Il ne faut pas le prendre ainsi Ginette !**

**Le repas ne s'éternisa pas bien longtemps pour Lili et Lolo. L'après-midi serait chargé. Il y avait encore ce rendez-vous du soir. Cette chose trop secrète et si**

mystérieuse et qui commençait à ronger les nuits de Laurence. Puis, pour avaler une salade, si copieuse soit-elle, il n'y a pas besoin d'une éternité.

-Ma foi, c'était bien délicieux ma Lili.

-Ça, c'est clair ! La petite a vraiment des doigts de fée pour arranger ces trucs-là.

-C'est vraiment bien pour Ginette.

-Elle le mérite bien toutes les deux. Quelque part, cette application à bien faire les choses n'est pas accidentelle. Quand tes parents t'ignorent, pire même, presque te chassent de la maison, c'est un soulagement de trouver un toit, de l'aide et du travail, pour une gamine à peine sortie de l'enfance pour autant. Je comprends pourquoi cette application. Ce n'est peut-être même pas de la reconnaissance, sans doute un peu quand même, mais plutôt un plaisir à vivre comme un être normal qui est enfin respecté. Cela motive, je crois.

-Il y a quelques trous du cul qui devraient prendre exemple.

-Ça c'est certain, malheureusement certain. Bon Lolo, je vais chercher les cafés et régler l'addition. Il faut qu'on y aille, la journée est loin d'être terminée.

-Tu as raison Lili. Regarde les mamies, elles viennent à peine d'entamer leur plat de résistance. Elles ne s'en font pas ces deux-là, elles prennent le temps de vivre. Elles profitent bien des garçons. Elles ont tant souffert dans leur passé que dans cet automne de la vie, elles méritent bien cette récréation.

-Oh les filles ! Ce n'est pas parce que vous avez du travail, qu'il faut nous reprocher quoique ce soit. Nous aussi avons, en d'autres temps, travaillé pour vous nourrir. À chacun son tour.

-Oh maman ! Tu as perdu ton humour ! On te croirait froissée.

-Non, non, allez ! Va chercher les cafés.

**-Susceptible en plus !**

**-Ze vais avec toi Lili, ze finirai après.**

**-Allez, viens petit bonhomme.**

L'addition réglée, les cafés avalés, on peut dire cela ainsi, les deux filles étaient déjà dans l'auto pour rejoindre le journal.

**-Ce trajet-là me file toujours la chair de poule, heureusement que tu ne veux plus conduire, car il est clair que je ne te prêterai plus jamais la voiture.**

**-Il y a des tarés qui jouent aux autos tamponneuses, partout et tout le temps ma Lili. Mais tu as raison, ce trajet me fait aussi frémir.**

**-Il n'y en a pas pour longtemps. Cela fait un bail que tu n'es pas revenue en ce lieu si mythique.**

**-Depuis l'accident, je ne suis pas revenue au journal. Bien entendu, j'ai revu tout le monde, mais pas ici.**

**-Tu vas voir, il y a un peu de changement.**

**-C'est quoi ?**

**-Tu verras bien petite curieuse !**

Laurence s'approcha d'Angélique pour poser sa tête sur l'épaule de sa Lili et placer sa main gauche sur la cuisse droite bien hospitalière, sans pour autant chercher une quelconque réaction coquine. Elle recherchait seulement un réconfort communicable qui entretient les liens d'amour entre des personnes qui tiennent à ce que la force des sentiments ne s'épuise en déserts de petits plaisirs.

**-On arrive ! On arrive ma Lolo.**

**-Dommage, je suis bien comme cela. Tu pourrais conduire des heures que je me contenterais de ce petit bien-être.**

**-Mais pour aller où ?**

**-N'importe où, du moment que c'est avec toi.**

La voiture était stoppée, le contact coupé. Angélique se tourna pour mieux regarder le visage de sa Lolo emprunt de quelques humidités qui soulagent la raison de ses fablesses. Elle la regarda longuement puis approcha ses lèvres, jusqu'à toucher celles de Laurence qui n'attendait pas mieux, pour un baiser sobre dans l'envie, mais profond dans la sincérité. Un baiser qui rend presque invulnérable les sentiments, inoxydable l'intention et qui apaise les mots de la conscience.

-Allez ma Lolo, il faut y aller !

-C'est toujours ainsi, gâcher un moment pareil pour y aller, pour aller où ?...

-Oh ma petite Lolo ! Un petit coup de blues ! Allez ma puce, bouge tes fesses.

Pierre les attendait dans la salle de rédaction. Mais il fallait bien saluer toutes les personnes présentes ici, c'était l'autre famille de Lili, une famille tout aussi importante que la vraie, différente soit, mais qui occupait une place presque aussi importante.

-Alors, les filles ! Quel plaisir de vous voir toutes les deux ! Ce n'est pas si souvent.

-Pierre, c'est aussi un plaisir de te voir dans tes murs, là où l'on sent encore l'encre acide des mots vrais.

-Quel compliment Laurence ! Je n'ai pas beaucoup de temps à vous consacrer. Mais nous avons ressorti toutes les archives sur cette affaire du marionnettiste. Tout est dans la salle de lecture au premier étage.

-Une salle de lecture !

-Je te l'avais dit, ma Lolo, qu'il y avait du changement. Pierre a cassé sa tirelire.

- Laissez-les sur place, le petit stagiaire les rangera demain matin.

-Tu sais que je n'aime pas cela Pierre !

**-Il est plus tête que toi. Cela fait à peine une semaine qu'il est là et il a déjà ses petites exigences. Ce matin, il m'a demandé s'il pouvait travailler avec toi. Ah les petits jeunes ! Exigeants déjà tout petits. Attention, Laurence attention !**

**-Tu fais bien de me le dire Pierre, j'ouvrirai l'œil et le surveillerai du matin jusqu'au soir.**

Les deux filles éclatèrent d'un rire qui se respecte même de loin, de ces rires sincères qui s'expriment quand l'esprit est bienséant et qu'une remarque de ce type tourne en dérision. Le plus gêné n'était pas Pierre qui lui aussi se gavait, mais pas pour les mêmes raisons. Les filles ne pouvaient pas le voir, mais le petit stagiaire était dans la fameuse pièce. Et Dieu qu'elle devait paraître bien grande pour un si jeune bonhomme. Elles comprirent bien vite que la situation devait être bien gênante pour quelqu'un. Elles retournèrent la tête pour apercevoir ce que regardait Pierre. Et le spectacle pouvait paraître cocasse. C'était un petit gars à peine sorti de l'adolescence, c'est ce qu'il paraissait en fait, le visage boutonneux de la reconnaissance de son âge, fluet comme une discrétion, empoté dans une gêne de quelque chose qu'il ne comprenait pas, se sentant la cible de ses faiblesses que personne n'aurait dû connaître. Il y a des jours où l'on souhaiterait être ailleurs et ailleurs n'est sans doute pas assez loin. Il paraissait vraiment dans un embarras ultime avec sans doute une envie d'uriner qui lui coinçait le bassin, les deux jambes ne faisaient plus qu'une et on devinait facilement l'envie. Le pauvre gamin était blême, mais d'un blême presque virginal, coiffé encore à la mode des parents et vêtu de même. On sentait qu'il n'avait pas d'indépendance encore, les marques d'une vie modeste habillaient le même de propreté, mais aussi d'une usure qui avait dû transpirer avec un grand-frère au moins. Lolo ne pouvait le laisser plus longtemps encore en ce

désarroi qui ressemblait bien plus à un exil volontaire, là où le temps n'a plus ses volontés, ni celles des autres d'ailleurs.

-Alors, jeune homme, comme te prénommes-tu ?

La gêne laissa place à une presque arrogance refoulée. Sans doute trop pressé de pouvoir lâcher un mot, le gamin s'embourbait dans sa volonté de parler trop vite. Il restait ainsi muet de tout ce qui se bousculait dans son esprit sans s'exprimer pour autant et qui ne s'entendait même plus à son oreille. Pierre vint à son secours.

-C'est Julien, un autre Julien Laurence, Julien Viniewsky, d'origine polonaise comme toi. Il est dans une école de communication. Il sera avec nous pendant trois ans durant son apprentissage. Ce n'est pas tout à fait ce que l'école souhaitait pour lui, mais il n'a rien trouvé d'autre. Il a tout de même osé frapper à notre porte pour postuler à n'importe quoi, à ce qu'il disait. C'est vraiment une école de merde comme bien d'autres. Ils touchent du fric de l'état, mais ne casent aucun gamin. Et la communication, aujourd'hui, il n'y a plus de débouché ou si peu. Mais ce n'est pas grave, nous prendrons cela comme un challenge. Cela nous connaît les challenges, n'est-ce pas Angélique ?

-Eh bien ! C'est très bien et si la communication ne fonctionne pas, nous en ferons peut-être un journaliste. Regarde, Julien ! Moi j'ai un diplôme de gestion et je travaille ici et pour le plus grand des plaisirs, mais pas pour le plus gros des salaires. Il faut dire aussi que je m'en moque un peu. Nous n'avons pas besoin de beaucoup pour vivre avec Lolo. Et si la vie ne nous a pas gâtées, elle nous a laissé suffisamment d'argent pour ne pas nous plaindre. Bon, j'arrête, tu vas peut-être dire deux mots maintenant ?

Il prit son élan, il ne fallait pas arrêter l'initiative.

-Je veux travailler avec vous.

Le ton était direct et clair, cela tranchait avec l'indisposition de la minute précédente.

-Je veux travailler avec vous.

-Il sait ce qu'il veut au moins le petit ! Mais il n'a pas beaucoup de vocabulaire.

-Bon, bon, devant tant de volonté, je vais devoir accepter des compromis je crois. ! Tu travailleras avec Angélique, OK, mais à mi-temps. Le matin, tu t'occuperas de gérer les pubs du journal avec Gabby et l'après-midi, tu seras avec la Lili. Cela te va ainsi ?

Il ne savait plus quoi dire, il avait craché ses bouts d'envie et il avait gagné. Le visage rosit d'une presque honte d'avoir été si intransigeant. Le reste du corps se relâchait, s'esquissait sur des lèvres fébriles d'avoir trop parlé de si peu de mots, un petit rictus qui se voulait un sourire et dans le regard se dessinait une presque plénitude qui se suffit à un bonheur qui, à cet âge, est bien trop important pour qu'il soit négligé. Il acquiesça de la tête, soulagé sans doute, rassuré sûrement et pourtant à cet instant, il ne savait rien de ce qui l'attendait. C'est ainsi que démarre des vies, quand on quitte une couche que borde encore une maman, à l'assaut d'une aventure à laquelle on ne croyait pas vraiment.

-Eh bien, c'est ainsi. C'est bon Pierre, j'essaierai de m'occuper du petit au mieux. Cela ne me dérange en rien. Aider un jeune, c'est notre rôle, à chacun son tour. Tu m'as bien tendu la main Pierre, n'est-ce pas ?

-Quelque part cela est vrai. Il faut bien rendre un peu de ce que l'on nous a donné. Tu verras mon petit gars, rien ne sera facile, mais je pense que tu vivras une véritable aventure ici. Bon, moi je vous laisse tous les trois, j'ai aussi à assumer le tirage de demain. Il faut bien vivre.

Le jeune homme quitta sa peau de gamin pour retrouver une apparence presque convenable de son âge, un peu plus libéré, certainement prêt à rentrer dedans, dedans quoi, il n'en avait aucune idée.

-C'est bien ici, mais il fait plus chaud qu'en bas ! Non ?

-Toujours à critiquer, la Lolo ! Mets-toi à l'aise au moins !

Les deux filles quittèrent leur veste pour la coller sur le dossier d'une chaise, qui semblait ainsi habillée comme pour une messe d'un dimanche oublié.

-Eh bien ! Il y en a combien de « Une » là-dedans ?

-A peu près un an, madame, du jour où la dame a été trouvée morte au jour où je crois que les journaux n'en ont plus parlé.

-Eh petit gars ! Moi je vais t'appeler Julien et toi, tu vas nous appeler Angélique et Laurence ou si tu préfères Lili et Lolo, c'est comme tu veux. N'empêche que cela fait un peu plus de trois cents journaux à se palper. Le scanner est là, mon ordinateur aussi, allez on s'y colle. Tu prends ce tas Julien, toi ma Lolo celui-là et puis moi cet autre.

-Qu'est-ce qu'on scanne, Angélique ?

-Tout ce qui concerne cette affaire, jusqu'à la plus petite information.

-Je vais essayer de me débrouiller.

-Ne perds pas ton temps à regarder les pages où il n'y a rien à voir avec cette affaire, sinon il te faudra un siècle. Je vais t'écrire sur ce tableau blanc, les pages concernées. Regarde bien, quand c'est une première, il y a toujours d'autres articles à l'intérieur.

Les trois s'affairaient à cueillir la moindre information, comme des abeilles butineuses. Ils n'arrêtaient pas d'aller de la table aux archives débordantes sur le scanner qui semblait avaler toutes

ces écritures sans les digérer. La digestion se ferait après la lecture, et là ce serait sans doute bien plus conséquent qu'une plâtrée de tagliatelles encrémées. Dans un tel cas, il y en a un qui s'active bien plus que les autres, c'est celui qui pousse les aiguilles sur un cadran fatigué de voir ces espiègles s'activer imperturbablement, tournant et tournant quand lui n'a que le choix de les supporter impassible. Dix-huit heures étaient déjà passées et la grande aiguille attaquait la remontée presque aussi vite qu'une marée au Mont Saint Michel, la méchante ! Et aucun des trois n'avait l'air de se rendre compte de cette brèche plus que notoire dans le soir et je pense que ce n'était pas pour déplaire au gamin. C'était sans doute la première fois qu'il s'attelait à une tâche différente, bien différente que de laver de la vaisselle, le ménage dans une chambre ou tondre la pelouse, activités peu reluisantes et peu valorisantes qui incombent à presque tous les adolescents issus des milieux populaires, au moins.

-Ma Lolo, il a dit quelle heure ton fantôme ? Dix je crois, non ?

-Nous avons encore le temps. Qu'est-ce que tu penses de manger un sandwich ? Ici, nous pourrions aller à notre rendez-vous, directement. J'appelle maman, as-tu appelé la tienne ?

-Et moi, je peux aussi ?

-Ah non mon petit Julien, tu vas finir à dix-neuf heures et ce sera déjà bien pour une première journée. Tu as embauché à quelle heure ce matin, neuf heures ?

-Et tu as pris combien de temps pour manger ce midi ?

-Dix minutes, j'ai emmené ma gamelle. Là où mes parents habitent, c'est trop loin, pour rentrer le midi à vélo.

**-Tiens, on va faire une petite pause clope. En bas, on va continuer à discuter, comme cela tu seras prêt à partir. Pratiquement dix heures de travail, je ne suis pas certain que ce soit bien légal. Qu'en penses-tu ma Lolo ?**

**-Je suis d'accord pour la pause cigarette. Allez Julien ! Prends ton blouson et descends avec nous.**

**-Mais je n'ai rien rangé !**

**-Ne t'inquiète pas, nous allons le faire.**

**-Mais ce n'est pas normal !**

**-Allez ! Viens avec nous ! Arrête de discuter ! Tu peux rester encore cinq minutes, on fera mieux connaissance ainsi. Un petit gars courageux comme cela, il doit y avoir de l'éducation derrière toi !**

Elles étaient déjà arrivées sur le pas de la porte, abri pour les fumeurs invétérés et occasionnels. Les deux filles avaient allumé leur dose de nicotine.

**-Je suis presque certaine que tu as déjà fumé en cachette !**

**-Oui, oui, mais pas souvent, franchement je n'éprouve aucun plaisir, je l'ai fait avec des copains et des copines et puis je n'ai pas d'argent pour en acheter.**

**-On connaît cela aussi. Hein ma Lolo ? Nous avions ton âge et les mêmes envies et les mêmes problèmes.**

**-C'est marrant comment vous en parlez ! Dans ma famille, j'ai l'impression qu'ils n'ont jamais été jeunes. Et que peut-être ils sont nés vieux.**

**-Ah ! Leur as-tu parlé ? Leur as-tu demandé ce qu'ils faisaient à ton âge ? Tu serais peut-être surpris de leur réponse. Bien certain que dans ta famille, tout le monde a eu ton âge et a fait des conneries, plus ou moins importantes qu'ils veulent sans doute oublier et dont ils ne veulent pas parler parce qu'ils n'ont plus le temps. Je suis aussi certaine que tu as plusieurs frères et sœurs !**

**-Fais attention Julien ! C'est la Lili, la psy des cours de récréation, la décimeuse des passés, la rapièceuse des souvenirs oubliés des autres, la curieuse qui aime tout savoir des autres, la curieuse de tout et de rien.**

**-Ce n'est pas grave, je n'ai rien à cacher, nous sommes quatre enfants, trois filles et un garçon et c'est moi le dernier.**

**-Pas de chance la Lili, tu t'es plantée au moins sur un point. La détective du journal « La Vérité » a montré ses faiblesses.**

**-Je pensais que tu avais un frangin. Ne le prends pas mal, mais je ne pense pas que tu aies eu ces affaires neuves.**

**-Tu as raison Angélique, c'est à mon cousin qui habite aussi avec nous. Sa mère l'a foutu dehors, il avait à peine dix-huit ans et depuis qu'il est chez nous, je récupère ses fringues quand elles ne sont pas trop usées.**

**-Vous devez avoir une grande maison pour vivre à sept ?**

**-Une maison ! Non, non, même pas, mais un appartement quatre pièces et avec mamie en plus.**

**-De plus, il y a la mamie. À huit dans un quatre pièces ?**

**-On s'arrange, Papa et maman trouvent toujours des solutions. Papa bricole tout dans l'appartement.**

**-Mais quand même huit dans un quatre pièces !**

**-C'est un problème d'organisation. Mes deux grandes sœurs ont une chambre, la petite dort dans celle de mamie, papa et maman ont la leur et moi et mon cousin on dort dans la salle, sur le canapé.**

**-Tout de même, dormir, c'est une chose, mais manger, vivre, vivre à huit... prendre sa douche... aller aux toilettes et bien d'autres choses... écouter de la musique... regarder la télé...**

**-C'est ce que je te disais, un problème d'organisation et seulement d'organisation. Et il y en a !**

**-Mais aussi de respect, de respect de l'autre au moins et des parents.**

**-Ça, nous l'avons appris tout petits, nous ne pourrions pas vivre ainsi si l'un de nous ne rentrait pas dans le moule.**

**-Eh bien ! Belle preuve de solidarité. Bon, nous en reparlerons plus tard. Rentre chez toi maintenant bonhomme ! Le temps qu'il fasse jour encore et à demain.**

**Il s'en allait pour serrer les mains des deux filles, enjoué qu'elles aient pris un peu de temps pour s'enquérir des choses de sa vie à lui.**

**-Allez ! Viens faire un bisou grand dadais !**

**Il ne se le fit pas dire deux fois. Il en avait les yeux qui brillaient. Après un bisou soft mais sincère, il enfourcha une bicyclette qui avait perdu son âge, un vieux clou comme on dit. Un coup de pédale léger lui donnait une allure de sportif qui grimperait un grand col comme on avale un petit déjeuner, heureux comme un nouveau-né qui découvre enfin la vie.**

**-Il est mignon le gamin, ma Lili ?**

**-Tu as raison, je pense comme toi. Je me trompe que rarement sur la qualité des personnes. Oui, je suis de ton avis, ce sera un gars bien, il a plein de mérite ce même. D'où il vient, il faut en vouloir, rien ne te tombe dans les mains sans que tu le mérites.**

**-Voilà les sandwichs et les bières fraîches, les filles.**

**-Merci Pierre. Allez Lolo ! On remonte, il y a encore du taf ?**

**Après avoir enfourné le réconfort, les filles s'étaient déjà replongées dans la pêche à l'information. Et comme pour le reste de l'après-midi, les deux petites**

heures s'étaient écoulées bien plus vite que la raison ne l'aurait voulu.

-Allez hop ! L'ordinateur dans la sacoche, tu redescends les verres ma Lolo ! Je ne voudrais pas rater ton rendez-vous si mystérieux.

-Arrête de me faire flipper ! Tu sais bien que je n'ai pas beaucoup dormi la nuit dernière.

-De toutes les façons, il faut bien y aller. À moins que tu veuilles rester là.

-Non, non, tu le sais bien en plus. Arrête de me taquiner. Tu le fais exprès ou quoi ?

-Oh ! La susceptible, allez grimpe dans la voiture ! C'est moi qui conduis dans ces conditions-là.

## Chapitre 4 : L'automate.

**L'atelier du marionnettiste n'était pas très loin, mais vu le peu de temps qu'il restait, il ne fallait pas le perdre.**

Jean et son collègue Robert patientaient devant la vitrine. La nuit sans lune rendait l'endroit plus sombre, d'autant plus que le lampadaire, tout proche, avait rendu l'âme depuis la veille. Cela accentuait le côté mystérieux de l'affaire. Les deux flics n'étaient qu'une ombre et encore, il fallait bien scruter le noir pour les deviner. Il y avait tout de même le bout rouge d'une cigarette qui se consumait et dessinait des volutes gracieuses et incompréhensibles devant l'un deux. Les deux filles pressaient le pas. Le claquement des chaussures sur les pavés secs déchirait le temps qui trompe la somnolence des habitants presque endormis à cette heure. La cadence était sensiblement la même, un rythme presque militaire.

**-Bonjour Robert.**

**-Bonjour les filles.**

**-Quelle heure est-il ma Lolo ?**

**-Dix heures moins dix.**

**-Alors, Robert ! Quoi de neuf depuis hier soir ?**

**-Pas grand-chose. Tout est resté bien calme. Je n'ai rien trouvé de plus intéressant que ce que vous aviez déjà vu. Pas une seule empreinte ! J'ai photographié la marionnette sous toutes les coutures et on l'a rapatriée au poste. Mais rien, rien qui puisse nous faire avancer. Ah si ! J'oubliais ! Je me suis quand même fait charrier grave par mes collègues. L'arrestation d'une marionnette, c'est cocasse n'est-ce-pas ? Une petite information quand même, demain matin, nous irons faire expertiser la bestiole par un enseignant du lycée professionnel d'ébénisterie, pour tenter de déterminer**

le niveau d'agilité de celui qui l'a fabriquée. Certain déjà que la qualité dégagée est celle d'un bon professionnel . Cela devrait nous permettre de resserrer nos recherches. Dans ce milieu-là, ils ne doivent pas être bien nombreux à pratiquer cet art dans la région, surtout quand on examine de plus près, le travail du visage, une véritable œuvre d'art à elle seule.

-Nous ne sommes pas plus avancés, alors ?

-Tu sais Angélique. C'est souvent ainsi au début d'une enquête, surtout quand elle n'est même pas officielle. Cela risque de bouger avec de petits détails, il suffit de pas grand-chose. Nous verrons bien.

-Tu connais Angélique, Jean. Il lui faut tout, tout de suite. Elle a beaucoup de qualités, mais pas celle de la patience. N'est-ce pas ma belle ?

Ils étaient à quelques mètres de l'atelier. Au loin, la cloche de la vieille église s'ébrouait pour tenter de compter les heures, repère habituel pour tous les gens qui habitent plus loin. Il était l'heure attendue. En même temps, s'élevait une mélodie qui, petit à petit, croissait dans ce noir incestueux. Les quatre étaient attentifs à cette musique, esseulés en ce coin déserté de la ville, oublié de ses habitués. Même si l'endroit était un peu moins morose ce soir que la veille, la pluie avait oublié d'enlaidir ce lieu qui ne serait pourtant jamais de villégiature. Ce vide était pourtant compréhensible à une heure pas si déraisonnable. La mélodie enflait plus encore pour mieux se faire entendre. Les oreilles recherchaient la source de l'intruse, d'autant plus que l'endroit ne devait pas souvent ouïr ce type de musique.

-Euh ! Regardez la lumière dans l'atelier, la vitrine s'est éclairée.

-C'est de là que vient la musique !

-Je crois bien Angélique. J'en suis même certain.

-Dis Robert ! La baraque, elle est bien fermée ?

-C'est moi qui l'ai fermée et depuis votre venue hier, personne, personne n'a pu rentrer et cela j'en mettrai ma main au feu.

-Tu as les clés ?

-Bien sûr, tu veux que j'ouvre ?

-Oui.

Robert recherchait dans le fond de ses poches, le sésame.

-Regarde ma Lolo, dans la vitrine, il y a un automate qui s'anime !

-Alors, Robert ! Tu la trouves cette clef ? C'est le bordel dans tes poches, pire qu'un sac de femme. Si cela se trouve, il y a quelqu'un à l'intérieur. Il a bien fallu mettre ce truc en marche.

-Tiens, tiens, la voilà ! Tu pourrais être patient tout de même.

Robert s'activait à insérer le bout de métal dans la serrure, un peu maladroit, un peu excédé, pour enfin la tourner et libérer la porte. Jean était déjà à l'intérieur à scruter à l'entour si une présence se cachait là. La pièce arrière fut aussi rapidement visitée. Personne, personne à l'intérieur, tout aussi vide que la veille ! La porte arrière était verrouillée par une grande barre de ferraille qui, à elle seule, pouvait décourager les cambrioleurs les plus téméraires.

-Regarde Angélique ! L'automate ! Comme il est étrange ! Il était là hier, je m'en souviens, mais je ne m'imaginais pas qu'un truc comme ça pouvait fonctionner. Il paraissait faire partie des poussières décennales de l'endroit. Et derrière le rideau, il semblait si insignifiant.

-En fait ce n'est pas un automate comme j'en ai vu bien d'autres. C'est plutôt une autre marionnette, activée par des ficelles. Regardez, c'est agité par le haut.

**Il doit y avoir un mécanisme de planqué dans le faux-plafond.**

**-Regardez comme il bouge, on dirait qu'il dit au revoir ou... adieu.**

**-C'est un fait. C'est toujours dans la mouvance de ce que l'on a vu hier. Comme pour nous transmettre un message.**

**-Robert ! Aide-moi à porter la table, je vais regarder ce qu'il y a dans ce plafond.**

**-D'accord Jean.**

**-Qu'en penses-tu Lolo ?**

**-Je n'en sais rien ma Lili. C'est tout aussi étrange qu'hier. Pourquoi une personne nous montre toutes ces choses-là en des configurations si particulières.**

**-Regardez les filles ! C'est un truc de ouf là-haut. C'est de l'art de la mécanique. Il y a au moins dix moteurs électriques et un boîtier électronique qui ne datent pas de vieux. Il me semble pourtant avoir déjà vu un truc semblable, il y a une bonne dizaine d'années. Une revue en parlait et expliquait comment étaient animées les vitrines de grands magasins à Noël. Tout est neuf ici. On voit bien là-haut, il n'y a pas de poussière. Le boîtier électronique a un témoin lumineux qui clignote. Je suis certain que tout a été déclenché par une télécommande.**

**-Sans doute, sans doute. Mais comment n'avons-nous pas pu déceler cela ce matin ? On a pourtant vérifié chaque recoin. On aurait dû deviner à voir les ficelles qui traversaient le plafond, ajouta Robert.**

**-C'est facile à dire maintenant. Quand on voit tout fonctionner, c'est certain qu'on aurait dû comprendre. Mais ce matin rien ne marchait. Qui aurait pu croire ? La marionnette semblait accrochée là-haut, n'est-ce pas ma Lolo ?**

-Lili ! Ce qui est surprenant, ce sont ces mises en scène. Qu'est-ce que cela veut dire ? Il y a un avertissement là-dedans.

-Elle a raison Angélique. Je n'arrive pas à cerner le problème. Qu'en penses-tu Robert ?

-Je pense que nous avons affaire à quelqu'un de très intelligent, qui veut réveiller cette vieille affaire d'il y a dix ans. Cette personne veut sans doute rétablir une certaine vérité qui fut étouffée à l'époque. Cela devrait raccourcir le périmètre des recherches. Un membre de la famille, un proche qui veut se venger peut-être.

-Bob a toujours les synthèses judicieuses pour résumer une affaire. Mais là, je ne suis pas tout à fait d'accord avec lui. On ne trouve pas dans chaque famille, un artiste de cet acabit-là et qui de plus, chercherait à se venger ou un truc de ce genre. Pour moi, c'est quelque chose de bien plus compliqué. Merde ! La marionnette s'arrête. Qui a une lampe ? Je suis certain que nous serons dans le noir d'ici quelques minutes.

-Nous avons des torches Jean. Hier, nous n'étions pas équipées. Nous ne nous sommes pas fait avoir une deuxième fois.

Les deux loupiotes des filles étaient à peine allumées, que la prédiction de Jean s'avérait exacte. Plus de lumière, plus de musique, rien ne servait plus de rester dans l'endroit.

-Angélique ! Peux-tu m'éclairer pour verrouiller la porte ?

-Mais qu'est-ce qu'on fait maintenant Jean ?

-Ça pose problème cette situation. Pas d'homicide ! Pas d'agression ! Pas de vol ! Rien qui permet d'engager des moyens plus importants. Le seul truc, ce sont ces messages que Laurence reçoit. Et même si elle portait plainte et contre qui d'ailleurs, un certain

monsieur X ? Non, je ne suis pas certain qu'on obtienne plus. Je vais en parler à mon responsable pour essayer qu'on ait du renfort. Mais je n'y crois pas du tout, n'est-ce pas Bob ?

-Je suis de ton avis. Nous sommes déjà presque deux pour a priori pas grand-chose. Je vais fouiller dans les archives en attendant mieux. Je voudrais vérifier s'il y a déjà eu des affaires semblables et ressortir ce dossier poussiéreux. J'appelle un planton pour cette nuit. Je n'ai pas dormi la nuit dernière et je tombe de sommeil.

-Tu peux venir boire un café avant de partir ?

-Ce n'est pas de refus et nous allons voir ce qu'on pourra faire ensuite.

Les quatre se dirigèrent, comme la veille, vers le bistrot des derniers assoiffés du quartier. L'ambiance y était presque la même. Les mêmes habitués se cramponnaient au bar pour ne pas tomber. Le Bébert trônait au bout comme un vieux trophée dont on ne veut pas se séparer.

-Ah, Jean ! Toujours en aussi bonne compagnie !

-Merci Bébert, toujours un mot aimable. Que prenez-vous les filles ?

-Un grand café noir et pour toi ma Lolo ?

-Un thé au citron.

-Pour moi, aussi un grand café et toi Bob ?

-Un café et une fine.

-D'accord Bébert ! Tu peux nous emmener cela au fond de la salle. J'aimerais bien que tu nous parles encore un peu de cette vieille affaire.

-Cela tombe bien. Ce matin, il m'est revenu d'autres souvenirs.

Après s'être installés à la table la plus reculée et la plus sombre de la salle, nos quatre compères devisèrent en attendant un breuvage qui se voudrait réconfortant.

Bébert, le serviable, arriva avec son plateau, n'oubliant surtout pas sa pinte de jus de houblon qui ne devait pas être la première. Vu la démarche peu assurée du bonhomme, nul ne lui aurait confié un transport aussi délicat. Mais la conscience de l'état faisait qu'il compensait par une attention bien renforcée ce manque d'assurance.

Il était coquet... une chemise froissée qui ne voyait jamais la dextérité d'une main de femme pour effacer les plis. Un pan dans une espèce de jean qui n'avait plus d'âge, l'autre débordait de la ceinture du pantalon et du ventre bien rond, gavé de tant d'abus de bière. Le pantalon laissait deviner des salissures quotidiennes, il n'avait plus de forme. Les pieds étaient chaussés de sandalettes en cuir qui avait dû traîner sur nombre de pavés sales des vies que l'on oublie. Elles étaient rafistolées à l'extrême pour tenir plus longtemps. Les pieds nus ne semblaient pas très propres. Oui ! Il avait presque l'allure d'un clochard chevronné et repenti, la barbe d'une bonne semaine, mi-blanche, mi-rousse, aussi mal organisée que la chevelure clairsemée et disparate. Pour autant, il ne sentait pas mauvais, ce qui, dans cette pénombre, laissait présager une toilette minimum.

Enfin, il put poser le plateau sans trop de dégâts. Les cafés et thés avaient bien perdu quelques larmes, qui s'étaient écoulées sur les dessous de tasse, pourtant bien propres quelques minutes auparavant. Seule sa bière et la fine du Bob, presque sans faux col pour autant, semblaient intactes.

-Euh là, pas loin du désastre ! J'ai du torcher un peu trop de carburant aujourd'hui, mais tout est là.

-Assieds-toi là cinq minutes Bébert ! Jean lui tira une chaise d'une table proche pour qu'il puisse s'y asseoir. Il ne laissait à aucun autre le droit de distribuer à chacun ce qu'il avait commandé. Une fois tout ce petit

monde installé, Jean engagea directement la conversation.

-Alors, Bébert ! Tu t'es souvenu de quelque chose d'autre?

-Oh le Jeannot ! Laisse-moi un peu de temps pour avaler un peu de ce jus de plaisir.

Il prenait son temps à faire le dégourdi devant cette assistance pourtant bien attentive, courbant la tête vers l'arrière pour faire couler cette bière bien au fond du gosier, toutefois bien rassasié. Il prenait un malin plaisir à prolonger un silence. Il se voulait l'important de l'instant, tel un acteur qui peine à lâcher son phrasé.

-Cela fait du bien, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que tu disais, Jean ? Ah oui ! Le marionnettiste ! Depuis ce matin, c'est la conversation principale du bistrot. Vous avez réveillé une vieille histoire. Les langues se délient. Maintenant qu'est-ce qui est vrai et qu'est-ce qui est inventé, je n'en sais trop rien. Mais ce qui est certain, c'est que tous les habitués qui viennent ici se souviennent de quelque chose.

Il stoppa son élan pour reprendre une rasade avec la malice des gens qui prennent de l'importance dans le regard.

-Je ne sais plus si je vous l'ai dit, mais l'Alexandra, c'était une prostituée. À ce qui se dit, elle avait été vendue par un mec qui l'avait fait venir en France. Elle venait d'un pays slave, l'Estonie je crois, ou un pays dans ce coin-là. Je pense, comme bien d'autres, que ce salaud l'avait fait venir pour un concours de mannequinat. Ainsi, elle s'est retrouvée dans une situation inextricable. Nombre de personnes connaissaient ce passé, mais pas la situation désastreuse dans laquelle elle vivait, jusqu'au jour où son protecteur fut abattu dans la rue tout près d'ici d'ailleurs. Depuis, il n'y a plus de filles dans le quartier.

Tout ce milieu pourri a fui l'endroit pour se réfugier près du bois, de l'autre côté de la ville.

Il s'arrêta de nouveau pour tirer une bouffée de sa gitane mais à peine allumée.

-A ce qu'on dit, le marionnettiste était un de ses clients. Et tout simplement, il lui proposa le mariage et une cure de désintoxication. Son protecteur l'avait rendue dépendante de la cocaïne. Quelque part, pour cette fille, le petit marionnettiste était une aubaine. Quand on vit quelque chose que l'on n'aurait même pas espéré, qu'importe qui vous aide, pour quitter l'enfer, la moindre main tendue devient bien plus grande et se respecte. Nul ne saura jamais si elle l'aimait vraiment cet homme. Mais certains, comme tous ceux qui les ont connus, le disent, elle n'aurait jamais fait le moindre mal à cet individu. Elle le respectait comme on ne peut pas l'imaginer.

De nouveau, il reprit son souffle atone, une gorgée de bière et une bouffée de sa clope, toujours agonisante. Le bonhomme commençait à être marqué par cette vie dissolue. Les abus laissaient des traces irrémédiabes et cela s'entendait à la respiration éraillée et se voyait sur son visage bouffi des abus de la bière. Sans doute encore, une déchéance presque acceptée, une longue agonie qui, si elle ne donne pas du vrai plaisir à vivre, donne à cette abnégation de se battre, une sorte de non courage à changer quoi que ce soit. Encore et sans doute, une blessure de l'âme qui ne se cicatrice que le soir quand l'esprit perd sa conscience, pour mieux faire souffrir au premier battement d'un cil après un sommeil qui n'en est plus un, une parenthèse.

-Les gens le disent au moins, elle était dénuée de mal. Alors, ce qui s'est passé avec ces trois salopards, nul ne le saura jamais. Voilà ce qui se dit.

-Merci Bébert, merci.

Il se leva, penaud, ne voulant pas déranger plus, saluant le quatuor d'un geste de la main.

-Tu peux rester Bébert !

-Je ne vais pas laisser mes copains de bistrot plus longtemps. Ils seraient capables de me piquer ma place au comptoir et cela, il en est hors de question.

Un merci général le salua, quasi respectueux. Cela ne fait plaisir à personne de voir quelqu'un retourner à ses addictions pour abréger encore de quelques jours une vie qui n'en était plus une. L'allure non sereine quittant le fond du bar, ne pouvait pas laisser quelqu'un sans impression.

-Pauvre Bébert, il court à sa tombe. Et quoi faire ?

-Tu sais Angélique, il n'est pas si mal entouré, ses enfants ont tout tenté. Maintenant, quand chaque jour ressemble à celui de la veille, aussi gris, que faire ?

-C'est dommage ! Cela doit être un bon bonhomme.

-Ma Lili, il y a plein de gens ainsi. Regarde ta bonne femme de ce matin.

-Oui, mais le plus inquiétant, ce sont ceux que l'on ne voit pas.

Derrière les volets clos, se cachent d'autres misères semblables, sourdes à toute aide. Mais n'est-ce vraiment qu'une déchéance du corps, celle de l'esprit doit être pire encore ?

-Bon ! Revenons à ce que nous avons vu tout à l'heure. Bob, tu as pu joindre la boîte, pour la surveillance ?

-C'est réglé. Il y a quelqu'un qui est sur place, pour une nuit au moins. Demain nous verrons avec le boss.

-Alors, les filles ! Qu'est-ce que vous en pensez ?

-C'est trop bizarre ! C'est trop bien fait ! Mais pourquoi tant de préparation, tant de travail pour ces mises en scène ? Et quand cela s'arrêtera-t-il ? Qu'en penses-tu ma Lolo ?

**-La même chose que toi. Mais pourquoi passer par moi ? Il doit bien y avoir une raison. Je n'ai plus peur comme hier, mais je m'inquiète pour celle ou celui qui fait tout cela. J'ai l'impression qu'un investissement pareil est le fruit d'une grosse souffrance. Mais qui tire les ficelles ?**

**-Nous allons lire tous les articles de journaux cette nuit. Nous allons peut-être trouver quelque chose. Puis, il y a ces trois hommes. Je vais en voir un demain avec son ex-femme.**

**-J'ai regardé ce que nous avons dans nos archives. Le dossier n'est pas bien épais. Notre homme ne s'est pas défendu après la mort de sa belle. Vrai que les trois salauds ont bien sali la jeune femme et ils ont chargé le mari comme une mule. C'est ce qu'ils ont dit qui a fait pencher la balance. Comme par hasard, pratiquement personne pour le défendre. L'avocat, commis d'office, n'était pas une lumière, il l'a enterré plus qu'autre chose. Il n'y a pas grand-chose à gratter dans ce dossier minimalist. On voit bien que cette affaire a été bâclée, un exemple : personne de ses proches ne fut entendu, il doit bien avoir de la famille cet homme. En fait il s'est pratiquement condamné tout seul, déjà coupable idéal. Une chose importante tout de même, elle est morte trois jours après cette fameuse soirée dans des souffrances extrêmes. L'autopsie a démontré des traces de drogue dans l'organisme, mais pas plus. Il n'y eut pas d'analyse complémentaire pour en déterminer la nature exacte, la quantité absorbée, enfin une analyse sérieuse. Cette drogue serait de la même famille que la drogue des violeurs, mais à l'époque personne ne le savait.**

**-Et le poison ?**

**-Pareil, a priori un cocktail qui aurait dû tuer la jeune femme en quelques heures et pourtant elle a résisté trois jours.**

**-A quelle heure est-elle morte ?**

-Vingt-deux heures ?

-Tiens, tiens, comme hier et ce soir !

-Cela prouve bien que tout est lié.

-C'est bien, Angélique, que tu rencontres ces trois hommes. Moi je vais récapituler le nom de tous ceux qui gravitaient autour de cette affaire. Je crois que c'est suffisant pour aujourd'hui. Tu me rappelles demain Angélique ?

-Oui, bien entendu Jean. Regarde le Bob, il tombe de sommeil.

-Nous aussi, il faut qu'on rentre, on a du taf.

Chacun avait déjà revêtu de quoi se protéger des fraîcheurs de cette soirée pas très folichonne. Les deux hommes s'éloignèrent par un côté de la rue, les deux jeunes femmes de l'autre. Et encore un silence à oublier qui régnait dans le sombre sans lune d'un quartier déshérité. Cela semblait plus triste encore que la veille. Les lampadaires essoufflés ne reflétaient plus leurs blafardes lueurs que sur le bitume encore humide des pluies du jour. Elles avaient bien du mal à atteindre le sol, quand ils fonctionnaient. L'endroit semblait oublié des obligations d'une commune, à croire que chacun voulait laisser le lieu se dissoudre dans les ténèbres pour qu'il n'existe plus, puni ainsi de son passé si peu glorieux et si ragoûtant à raconter.

Les deux filles s'éloignaient, s'estompant peu à peu dans ce noir impossible à déchirer, se tenant les mains comme tout couple amoureux qui veut garder une attache subtile qui rappelle une certaine appartenance de l'un à l'autre. Les doigts étaient croisés dans ceux de l'autre tissant un lien plus fort encore. Elles semblaient vraiment faites l'une pour l'autre. Il y a des situations d'amour qui ne se discutent pas, quitte à troubler les consciences hétérosexuelles qui ne peuvent pas comprendre. Il faut laisser ces amours s'éprouver et

s'épanouir, nul n'a les clefs exclusives des bonheurs qui ne sont pourtant jamais parfaits. L'incompréhension des âmes qui se contorsionnent pour pouvoir exister devrait se taire. L'amour a dans ses formes des respects qui doivent subsister à l'incohérence. Laissons couler en ces artères d'amour les sentiments qui nourrissent une plénitude réciproque. Laissons aux pervers leurs obsécrations sur les rapports plus intimes. Nombreux, de toutes les façons, se nourrissent de phantasmes à peine aboutis qui, sans doute, seraient bien inavouables, derrière les volets clos.

Elles disparaissaient presque aussi sombres que la nuit, bientôt presque invisibles pour n'être même plus un souvenir de l'endroit qu'aucun ne se rappellerait.

Elles avaient retrouvé la voiture garée sous un réverbère un petit peu plus sociable. Un petit bisou sans doute indispensable sur le bout des lèvres leur montra qu'elles existaient toujours l'une pour l'autre avant de s'installer dans l'auto. Angélique au volant, Lolo sur le siège passager avant, pas si loin de sa compagne, la main gauche sur la cuisse couverte de sa Lili, toujours à la recherche d'un contact qui rassure. Qui rassure de quoi ? Nul ne le savait, mais c'était tout aussi indispensable que le bisou. Toutes ces petites choses réchauffent le cœur et apaisent l'inquiétude. Toutes ces petites choses parlent bien mieux que les mots qui ne sont qu'approximatifs. Ce bien-être s'entretient par les effluves qui protègent l'âme.

Il est, notamment dans les prémisses des amours, plein de ces petites attentions, indispensables et pourtant naturelles qui font rappeler que l'un existe pour l'autre et réciproquement. Le besoin de se savoir encore nécessaire, voire indispensable à l'autre, alors que l'on n'est pas si loin que cela, est sans doute un rassurement d'une appartenance mutuelle, alors que rien n'a vraiment changé depuis hier. Rien n'est futile

en ces moments, ces besoins de montrer à l'autre qu'il existe encore pour soi est nécessaire, les 'je t'aime' semblent vraiment superflus. Les sens du corps expriment, bien plus fort que les silences et les mots, les liens qui font que l'on est un peu de l'autre.

-Tu veux que j'augmente le chauffage, ma puce ?

-Non, non, je suis bien couverte.

-Et comment vas-tu ce soir ?

-Rien à voir avec hier. Hier, vraiment je pétochais grave. Je pensais vraiment que quelqu'un m'en voulait. Ce soir, j'ai bien plus l'impression que c'est quelqu'un qui veut nous parler ou qui veut nous faire comprendre quelque chose.

-Je pense que tu as raison. Peut-être que cette personne veut faire rouvrir cette enquête sur ce passé douloureux et nous utilise pour faire pression.

-Mais pourquoi cette mise en scène ? Pourquoi ?

-Sans doute pour ne pas se dévoiler et garder ainsi un anonymat précieux. Cela lui donne un coup d'avance.

-C'est quelqu'un qui aurait quelque chose à cacher ?

-Peut-être pas ! C'est certainement une stratégie pour que nous soyons plus impliquées, ainsi que la police. Imagine bien un mec, ou une nana d'ailleurs, se présenter au commissariat pour essayer de faire rouvrir une enquête, il ou elle n'a aucune chance. « Regardez bien ! Il n'y a même pas de mort, même pas de blessé ». Rien, mais rien ne justifie une enquête et pourtant nous sommes quatre à passer du temps pour essayer de comprendre.

-Ce n'est pas bête ma Lili. Tu aurais bien raison sur ce coup-là. Mais si c'est cela, ça veut dire que la personne a vraiment une imagination débordante.

**-Imagination, mais aussi de l'intelligence et sans aucun doute des doigts de fée. Pour fabriquer ces marionnettes, il faut avoir de l'or dans les pattes.**

**-Tu crois que c'est elle qui les a faites. Pourquoi ne serait-ce pas le mari, le marionnettiste ? Puis cette personne les aurait ressorties d'un autre endroit bien secret.**

**-Tu n'as pas tort, on se fourvoie, à vouloir à tout prix chercher un expert dans cet art. Il ne faut pas écarter cette piste. Ce serait trop facile de le retrouver autrement. Bien joué ma Lolo !**

**-On fait une belle équipe toutes les deux. Hein ma Lili ?**

**-Nous faisons un couple surtout ma chérie. Et pour le reste je n'ai jamais douté de ton intelligence.**

**-Tiens ! Nous sommes presque arrivées. Le temps passe vite quand on discute ainsi. Remarque, avec toi, le temps passe trop vite.**

**-Qu'est-ce que tu veux dire ma puce ? Il faudrait être malheureux pour apprécier le temps qui passe ? Tu m'inquiètes, tu m'inquiètes vraiment. Tu veux dire qu'un de ces demains, je serai plus vite vieille sans m'en rendre compte et sans avoir pu prendre conscience de tout le bonheur qu'on a ensemble ?**

**-Arrête, tu recommences à déconner. Tu ne peux pas être sérieuse un peu !**

**-Ce n'est pas de ma faute si je suis heureuse, heureuse... d'être avec toi. Allez ! Descends Bétinette. Nous sommes arrivées. Tiens ! Regarde ! Les mamies ne sont pas encore couchées. C'est encore allumé dehors et le salon aussi est éclairé.**

**-Elles nous attendent, tu crois ?**

**-Nous allons bien voir. Allez ! Oust ! Je vais rentrer la voiture au garage.**

**-Ça, c'est nouveau ! C'est bien la première fois que je te vois rentrer la voiture !**

**-C'était comme cela avant, avant...que tu viennes t'installer ici.**

**-Ah ! C'est de ma faute maintenant si la bagnole couche dehors !**

**-Mais non. Attends que je t'explique ! Quand tu es venue ici, nous avions installé tes meubles et tes affaires un peu en vrac dans le garage. Les mamies ont tout rangé hier. Tu devrais écouter un peu ta mère de temps à autre. Elle en a parlé ce matin au petit déj.**

**-C'est vrai... c'est vrai, maintenant que tu le dis. Mais je ne pensais pas pour autant que le garage fût libéré.**

**-Elles ont tout installé dans la petite maison. Ma petite maison que mon grand-père m'avait laissée. Allez, allez ! Assez de bavardage, descends ce coup-ci, je n'ai pas envie de dormir dans la voiture.**

**-Je t'attends.**

**-Tu crois que c'est nécessaire ?**

**-Bon Lili ! Je t'attends un point c'est tout.**

Angélique savait qu'il n'y avait plus rien à dire. Il est des situations, quand l'autre décide, qu'il ne faut pas braver. C'est sans doute l'extrême compréhension des amours qui veulent subsister. Les blagues et les mots bleus n'ont plus d'importance, seuls les sentiments existent. Le reste n'est plus que pipi de chat. Angélique savait trop bien les limites des exigences de sa Lolo. Et si Laurence voulait attendre, c'est que c'était trop important pour elle. C'était même plus que nécessaire. Sans doute que rentrer trop seule dans cette maison était déjà l'acceptation d'un amour moins fort, sans doute même, l'excuse muette d'un destin qui se disloquerait. Il ne servait à rien de rajouter un mot maladroit et elle le comprenait bien, trop bien.

Quelquefois, il faut savoir stopper l'indélicatesse avant qu'elle ne soit mal comprise. Les grands sentiments ne peuvent se nourrir d'insuffisance, les silences portent les compréhensions à vouloir exister à deux. Angélique revenait du garage, pas plus pressée pour autant, pour faire languir, d'une impatience imméritée, sa Lolo. Là aussi, tout se mérite, ces petits jeux exacerbent et cherchent à faire faillir la subtilité.

-Alors, ma puce, tu n'as pas trop froid ?

-Arrête Lili ! Tu sais très bien que si je t'attends, c'est que je me moque du froid et de quoique ce soit d'ailleurs.

-Je sais ma puce, je sais. Je te trouve bien susceptible ce soir. Ce n'est tout de même pas dans tes habitudes.

-Lili, tu m'énerves ! J'ai besoin de toi, d'être avec toi, d'être près de toi. J'ai besoin de tes mots, j'ai besoin de tes doigts... j'ai besoin de toi. Tu peux le comprendre quand même ?

-Oh la mémère, elle est déchaînée ! Mais rassure-toi si je n'en dis rien, moi aussi j'ai besoin de toi, de Laurence... de ma Laurence, de ma Lolo... Mais je ne sais pas, comme toi, le montrer.

-Tu m'énerves. Toi, tu es comme tu es et moi je suis autrement. Allez, viens, rentrons ! Nous n'allons pas rester dehors.

-Viens faire un calinou mon amour. Même si je ne te le dis pas assez souvent, je t'aime, je t'aime du plus profond de moi, du plus fort de mes tripes. Quelque part si je te chahute, c'est ma façon à moi de te le montrer.

Les deux jeunes femmes s'enlacèrent pour taire des propos regrettés, s'embrassant langoureusement. Les langues cherchaient, dans ces baisers éprouvés, des morceaux de sincérité, à défaut de vérité que les mots ne peuvent plus exprimer. Elles étaient en une étreinte qui

se suffit sans pour autant, qu'elle n'éveille d'autres besoins. Le monde n'existait plus... qu'ici, quand les sentiments s'échangent sans mots, quand l'effluve des amours s'écoule directement de veine en veine en un silence que même les croyants ne pourraient pas comprendre. Derrière la vitre d'une fenêtre du salon, le rideau était tiré, montrant la curiosité des deux mamies, qui, sans doute, après le bruit de l'auto, s'inquiétaient de ne voir leur fille respective. Elles regardaient muette de curiosité. Tout ce monde était presque figé comme sur un tableau d'une peinture pas encore sèche, mais que l'artiste voudrait modifier. Les jeunes femmes décidèrent, sans le décider vraiment, de rompre le plaisir d'une embrassade qui guérit bien des maux. Elles gardaient encore les doigts entrelacés, comme pour se rassurer que l'instant ne fut pas rêvé et sans doute aussi, pour pardonner des mots qui dépassent un tant soit peu, les pensées que l'on n'aurait pas voulues avoir. Comme deux gamines trop contentes, elles gambadaient presque pour rejoindre les respects de leur sang. Comme par un hasard presque égaré, la porte d'entrée s'ouvrit pour les accueillir dans un mutisme des gens qui se demandent ce qui s'est bien passé, avec une inquiétude qui borde un regard inquisiteur. Rien ne peut rassurer ces petites appréhensions aux âges des mamies qui n'arrivent pas à ressentir le chaud du sang de leur fille, mais quelques mots suffiraient. Pourtant, ceux-ci sont déjà une hypocrisie, tant ils ne sont qu'une traduction quelquefois approximative et bien maladroite de sentiments que l'on ne peut pas comprendre.

-Qu'est-ce qu'il y a les mamies ? Vous en faites une tête !

-Ce sont les enfants... ?

Un nouveau silence dérangea les précédents.

**-Non, c'est vous ! Nous avions l'impression que vous vous étiez disputées dehors.**

**-N'importe quoi les mamies ! N'importe quoi ! Nous avons le droit de discuter tout de même.**

**-Et nous, nous avons le droit de nous inquiéter quand même.**

**-C'est du n'importe quoi !**

**-Nous vous trouvons tellement fragiles.**

**-Fragiles de quoi ! Nous sommes un couple comme tous les autres couples.**

**-Ce n'est pas cela que je voulais dire... mais vous avez tellement souffert.**

**-Arrête Maman ! Arrête ! Tout va bien avec Lili, très bien même et comme pour tout le monde ! Nous ne voulons pas tomber dans la routine qui tue l'intérêt de l'autre.**

**-Allez ma Lolo ! Ce n'est pas grave ! Il vaut mieux cela que le contraire. Je suis certaine qu'il y a de l'eau chaude qui nous attend pour un bon thé, mais je vais prendre une douche avant. La nuit s'annonce longue.**

**-Qu'est-ce que vous allez faire ?**

**-Maman, nous allons travailler une bonne partie de la nuit.**

**-Heureusement que nous sommes là pour les petits, Angélique !**

**-Alors ça maman ! C'est un coup-bas ! Ne t'inquiète pas, nous serons debout avant eux et avant vous, demain matin. Il est vrai qu'en ce moment, nous sommes bien occupées, mais dès que Lolo et moi auront fini cette affaire, nous reprendrons le cours normal des choses. Mais dites donc ! Vous n'avez pas un peu trop sifflé de porto pour être ainsi.**

**-Seulement une bouteille !**

**-Ah quand même... une bouteille... à deux ! Je comprends mieux. Allez, allez aux plumes les mémères. Il est vraiment temps d'aller vous coucher ! Venez nous faire un bisou !**

**-De plus, vous voulez vous débarrasser de nous, c'est incroyable !**

**-Maman, j'espère que tu blagues !**

**-Eh bien oui ma Lili. Oui, je blague. Mais jamais, jamais tu ne pourras nous empêcher de nous inquiéter.**

**-Je sais Maman, je sais. Ah ! Vous avez allumé la cheminée ! C'est génial !**

**-Il y a aussi un plat au four, au cas où vous auriez une petite faim.**

**-C'est quoi ?**

**-Surprise, surprise ! Bon, assez discuté, je vais me coucher.**

**-Moi aussi. Bon courage ma Lolo et pour toi aussi Angélique. Vous êtes vraiment courageuses, travailler ainsi la nuit et pour des prunes.**

**-Ce n'est pas pour des prunes maman, mais pour le plaisir et tu connais ma Lili, dès qu'elle connaît quelqu'un qui est à la rue, il lui faut lui trouver un toit.**

**-Bon courage !**

**Les deux filles serrèrent dans leurs bras, leur mère respective avant l'autre pour un bisou qui rassure les inquiétudes des gens qui ont trop vécu pour garder continuellement une sérénité longtemps chahutée.**

**Les mamies rejoignirent leur couchage laissant leurs amoureuses de filles, seules, comme elles aimaient se retrouver. Non qu'elles fuyaient le monde, mais elles appréciaient d'être seules, pour se butiner du regard et aussi assouvir une faim tenace de sentiments. Elles n'attendirent d'ailleurs pas plus longtemps pour s'étreindre et pour un baiser gourmand et goulu. Les bouches échangeaient les langues pour se parler de mots**

qui ne s'entendaient pas. Les mains aussi assouvisaient une frénésie de caresses sensuelles. Les fringues s'effeuillaient pour tomber à leurs pieds. Angélique se délectait de la poitrine avantageuse de sa Lolo, le soutien-gorge remonté juste au-dessus de celle-ci. Laurence gesticulait pour tenter de le faire glisser par l'épaule. Sa main avertie et d'une habileté érotique s'était engagée dans le string d'Angélique, promenant le majeur sur le clitoris, dégoulinant des excitations et aussi sur les lèvres apprêtées du sexe de sa compagne. Les deux jeunes filles étaient maintenant aussi nues de corps que d'esprit, allongées sur le canapé en position tête-bêche pour se nourrir du jus de l'autre avec des bouches encore plus insatiables. L'ébat dura une bonne demi-heure dans un silence seulement perturbé par le crépitement discret d'un âtre pâtissant du tic-tac de la pendule revancharde et de quelques gémissements retenus qui soulignaient les plaisirs que l'esprit ne maîtrise. Les deux filles se connaissaient bien et savaient les préférences de chacune au plaisir. Nul besoin de phallus orgueilleux pour atteindre le nirvana. Les langues jamais rassasiées, les doigts aussi adroits dans les caresses que dans les pénétrations vaginales, suffisaient amplement aux deux filles. Et s'il y avait une retenue aux cris c'était seulement pour ne pas déranger les sommeils profonds des petits et celui à venir des deux grands-mères. Même si la convenance, quasi religieuse des croyants, n'acceptait pas ces plaisirs autrefois interdits, il faisait beau à les voir ainsi. Elles comblaient totalement les attentes de l'autre dans une plénitude des jouissances que certains couples hétérosexuels ne connaissaient même pas. Il est vrai aussi que qui peut mieux comprendre les plaisirs d'une femme, qu'une autre femme ? Tant pis pour les sexes masculins, écartés, ils se contenteront d'une masturbation en règle. Ces deux filles avaient de plus, dans leurs étreintes, l'attention aux plaisirs de l'autre,

ce qui amplifie encore le ressenti et retardé au plus loin la jouissance ultime et attendue. Elles savouraient un orgasme réciproque en s'embrassant comme pour ne pas vouloir finir un moment tant recherché et qui pourtant, ne peut être éternel. Les mains maculées du jus du plaisir de l'autre continuaient de caresser des zones moins érogènes, toujours pour se montrer comme elles s'aimaient. Elles seraient bien restées des heures ainsi à se parler par les yeux, à se toucher, s'embrasser dans une quiétude retrouvée. Rien ne sert de parler, les autres sens savent aussi être volubiles. Ces moments étaient privilégiés pour nos deux amies. Et dès qu'elles pouvaient se retrouver, elles se rassasiaient de ces plaisirs qui renforcent les sentiments. Leur avidité pourrait montrer un manque régulier de câlins, pourtant leur périodicité était certainement plus féconde que pour les couples dits normaux.

-Bon ma Lili, il faut qu'on se bouge, c'est bien dommage. J'aime bien avoir le goût et l'odeur de ton corps sur mes lèvres. Il y a des jours, j'aimerais bien ne pas me laver pour les garder toute la journée.

-Tu n'es pas un peu dégueulasse ? Remarque, moi aussi j'aime bien le goût de toi sur mes lèvres, mais je me lave après... pas toujours tu vas me dire ! Quand on fait un câlin le soir, je ne vais pas reprendre une douche pour dormir. En fait c'est surtout d'en parler qui fait dégueu, parce tout le monde fait un peu cela, non !

-Ce n'est certainement pas ceux qui disent le plus que c'est dégueulasse qui le font. C'est vrai que c'est une chose encore bizarre, un truc qu'on ne veut pas s'avouer et que pourtant presque tout le monde pratique.

-Maintenant que tu le dis comme cela, non c'est bien vrai, il n'y a rien de dégueulasse là-dedans. Ce serait vraiment hypocrite de dire le contraire. Quelque part on est vraiment cul bénî là-dessus. C'est vraiment nul

de dire le contraire de ce que l'on fait. On a sans doute tous un côté tordu qui voudrait cacher ces pratiques pour une honte peut-être d'en parler. On voudrait sans doute se croire parfait et taire ses petits plaisirs, ses addictions sexuelles qui seraient peut-être interdites dans l'esprit d'autres qui, eux aussi, pratiquent ces interdits qui, en fait, ne devraient pas l'être.

-Bon ma Lili, je vais me doucher. Il est temps de reprendre conscience.

-Dis donc ! Quel bordel dans les fringues ! Les miennes et les tiennes comme cela mélangées, quel désordre !

-C'est toi qui dis cela ma Lili ? Remarque, nous pourrions nous habiller au hasard des fringues de l'une ou de l'autre, ce serait marrant, tu ne trouves pas ? Nous avons pratiquement la même taille pour tout. On prend la douche ensemble ? J'aime bien te laver et quand toi tu me laves. C'est un plaisir que je ne voudrais en rien rater... si tu le veux bien.

-Moi aussi, j'apprécie ces douches partagées, te laver, que tu me laves aussi jusqu'au bout des orteils. J'ai l'impression de me laver avec un regard extérieur, presque une toilette au miroir. Bon, avant d'attaquer, je vais remettre deux ou trois bûches, Maman en a préparé pour plusieurs nuits. Bon à la douche ! Je recharge avant, avant qu'il ne meure et avant que le nôtre ne nous dévore complètement.

-Tu n'exagères pas un peu ? Mais heureusement que personne ne nous voit ainsi ! Deux filles à poil en train de réactiver la flamme, penchées sur l'âtre. Les deux culs bien visibles, situation cocasse. Surtout que, penchées comme nous le sommes, on voit un peu plus que les fesses !

-Tu as des idées bizarres, un peu cochonnes, perverses même. Mais pourquoi ma Lili, voudrais-tu

que quelqu'un nous regarde ainsi ? Cela te plairait tant ?

-Je n'ai jamais dit cela et ça ne m'intéresse pas. Je n'ai pas besoin d'une situation pareille, c'est juste histoire de dire. Allez ma Lolo, à la douche ! Après, je nous ferai réchauffer la surprise des mamans.

Les deux filles grimpèrent, main dans la main, les quelques marches pour retrouver la salle de bain, toujours aussi nues. Cette toilette réciproque avait ses usages, rien n'était laissé au hasard pour que chaque centimètre carré de la peau soit considéré par un gant attentif. Même le shampoing avait son rite, jusqu'au massage du cuir chevelu. Il fallait du temps pour cette aventure soigneuse. Le séchage demandait les mêmes attentions avec de grandes serviettes préchauffées sur le radiateur rien que pour le confort des demoiselles. Heureusement, aucune d'elles ne se séchait les cheveux ; une friction rapide et la chevelure tombait en anglaises dépareillées, toutes naturelles.

-Veux-tu une nuisette ma puce ?

-Oui ma Lili et si j'ai froid cette nuit, je mettrai un gilet. J'aime bien être ainsi, sans rien. C'est un peu de liberté dans ce monde brute. Quelque part si quelqu'un trouve cela indécent, je m'en fous, n'est-ce pas ma Lili ?

-Tu es vraiment branchée cul ce soir ! À croire que nos câlins ne t'ont pas suffi !

-Mais si ma Lili, largement même, largement comblée. Personne ne m'a donné autant de plaisir que toi... j'y prends goût. Quelquefois même, j'aimerais que ce soit éternel.

-Remarque, je pense comme toi. Si je pouvais vivre ainsi tout le temps, ça ne me dérangerait pas, bien au contraire. Bon, je passe par la chambre.

**-Moi, je vais ranger les fringues qui traînent dans le salon et remettre le four en route. Veux-tu boire quelque chose ma Lili ?**

**-J'ai soif, je prendrais bien une grande bière. Il me semble que Maman a racheté un fût. Et toi ma Lolo ?**

**-Comme toi, j'ai aussi l'impression de sortir d'un désert, mais pas celui du plaisir... non pas celui-là. Un petit bisou ma puce !**

**-Tiens ma chérie, pour cacher tes fesses. C'est dommage de cacher tout cela !**

**-Pour toi, c'est pareil. La chemise de ton grand-père est tellement grande que je ne vois que le bas de tes jambes. Tu es plus habillée qu'une nonne en plein jour !**

**-Alors ! C'est quoi la surprise ?**

**-Un gratin d'agneau et de pâtes.**

**-Mon plat favori ! Ta mère nous gâte.**

**-Elle aime cuisiner pour faire plaisir. N'oublie pas que tu es sa bru préférée. Elle t'adore !**

**-Tu te moques encore de moi... sa bru... n'importe quoi. Mais enfin !**

**-C'est bien ainsi ! Un petit verre avant en guise d'apéro et on mange, si tu es d'accord, bien entendu ! Et après boulot. Il est déjà bien plus d'une heure. Je crois que l'on ne va pas beaucoup dormir !**

**-J'ai mis la cafetière en route. Je crois que ce ne sera pas du luxe.**

**-Tu as raison ma chérie.**

Elles s'installèrent sur les deux fauteuils, face à face, assises presque à l'identique, les jambes repliées sous les fesses, sur le côté. Chacune sirotait son jus de houblon en un silence retrouvé. Les regards échangeaient des courtoisies régénérantes et apaisantes. Ce moment était un privilège. Une complicité naturelle égayait les sourires pas encore rassasiés. La plénitude comble le désir de ne rien vouloir se dire et suffit amplement au

besoin de cette heure. De longues minutes s'écoulèrent ainsi, assouvis de sa compagne avec le bien-être d'observer chaque détail d'un visage qu'elles ne voudraient jamais oublier, jusqu'à la moindre ride naissante. La présence de l'autre suffit à être, elle rassasie le manque, le manque d'exister... à deux. Et là, elles existaient ! Plus pour l'autre que pour soi-même d'ailleurs. C'était une image que l'on voudrait perpétuelle, pour que les sentiments qui se voient, soient continuellement exacerbés. Un bon barbouilleur pourrait éterniser le tableau, mais il n'y avait pas besoin qu'il le soit, il se suffisait à lui-même. Il est des impressions indélébiles qui se nourrissent de toutes les façons d'autres encore peut-être plus sincères. L'authenticité transpirait en ces lieux, éclairant la pièce d'un rassurement. Le quiet côtoyait le sublime échange des effluves des âmes et ce jusqu'à ce que la Lolo lève ses fesses pour quérir le succulent plat. Après avoir savouré leur deuxième repas de la soirée, jusqu'à la dernière miette, elles laissèrent leur assiette presque aussi propre qu'avant d'avoir été servie.

-Que c'est bon ce truc-là ! Que c'est bon ! Il faut s'y remettre ma Lolo. Comment va-t-on s'y prendre ?

-Eh bien, je te propose qu'on débarrasse la table avant, n'est-ce pas ? Après, chacune prend la moitié du paquet de photocopies et découpe tout ce qui nous semble intéressant, sur cette pauvre affaire. Qu'en penses-tu ?

-C'est très bien ainsi, je débarrasse et toi, tu vas chercher le grand tableau où on épingle les coupures.

-C'est encore mieux ainsi ma Lili. Mais avant, je voudrais bien cramer une cigarette, mais il doit faire bien frais dehors.

-Viens dans la buanderie ! Elle est chauffée par la cheminée.

**-Je n'y avais même pas pensé, cela fait tout de même quelques mois que j'habite ici !**

**-C'est normal ma puce ! Tu es là depuis le printemps et là, nous sommes au début de l'automne. Jusqu'à ce jour, nous fumions dehors. Tu verras, l'hiver, nous ne vivons plus de la même façon. D'autres plaisirs, mais ça, tu ne peux pas le deviner.**

**-Sans doute, sans doute.**

**-D'accord pour une clope, j'emmène ma bière.**

Après cette pause cancérigène, elles reprirent leur place sur les fauteuils, armées de ces photocopies et d'une paire de ciseaux. La nuit serait longue. La cafetière avait déménagé dans le salon, pour que le café reste continuellement chaud et prêt à être servi, pratique et évitant ainsi les pas inutiles. Elles étaient éclairées par une lampe rapprochée et par les flammes dansantes de l'âtre, qui réchauffaient bien plus que les chairs. Elles étaient sages, retrouvant le calme d'un travail assidu, attentives comme des élèves lors d'un examen important, insouciantes du temps qui pouvait s'écouler sans doute bien trop vite dans une nuit qui serait bien trop courte. Le tableau recevait régulièrement la visite d'une main pour y coller un extrait d'un article de journal. Vu la quantité de papier, Pierre avait dû faire des gros choux de cette histoire.

## Chapitre 5 : Juliette et Hervé

**-Alors les filles ! Déjà debout ?**

**-Bonjour Maman. Eh bien oui ! Déjà debout depuis hier matin.**

**-Angélique ! Tu veux dire que vous n'avez pas dormi ?**

**-Eh bien si, mais c'était la nuit passée, cette nuit, non.**

**-Bien entendu ma puce. Mais croyez-vous que ce soit raisonnable ? Un petit sommeil, c'est bien réparateur. Comment allez-vous tenir toute la journée ? Déjà qu'hier, vous n'aviez pas beaucoup dormi.**

**-Ne t'inquiète pas, nous avons de quoi nous tenir éveillées.**

**Les deux filles s'étiraient les bras un peu endoloris et baillaient à s'en déchirer la mâchoire. Du café serait bienvenu.**

**-Bon, je vais prendre une douche, cela va me retaper, tu viens avec moi ma Lolo ?**

**-Mais laisse un peu Laurence ! N'as-tu pas l'impression d'être un peu pot de colle ? Laisse-la un peu vivre !**

**-Mais Maman, si elle ne veut pas, elle ne vient pas, je ne vais pas la forcer.**

**-C'est bien ainsi Hélène, merci. Mais il faut aussi que je me lave rapidement avant que les garçons ne se réveillent. Je voudrais qu'ils me voient comme des enfants voient leur maman, disponible, fraîche, attentionnée, comme s'il ne s'était rien passé durant la nuit.**

**-Tu dis cela à cause de ce que je t'ai dit hier soir ma Lolo ?**

**-Non, non, Hélène, pas du tout, vraiment rien à voir.**

**-Je préfère, je blaguais hier soir, mais quelquefois, cela peut être mal pris.**

**-Encore une fois, non et non. Il faut bien que je m'occupe de mes garçons. En ce moment, il est vrai qu'heureusement tu es là avec Maman pour nous épauler.**

**-Cela sert à ça les mamies... à aider les mamans débordées.**

**-Allez, allez ! À la douche, la cancanière !**

**-J'arrive, j'arrive.**

La douche cachait les mêmes émois que la veille au soir, un vrai plaisir partagé et quotidien voire, bien plus. Il y a des bonheurs simples dont il ne faut pas se priver. Ils sont pourtant gratuits et à volonté presque. Puis elles revinrent presque aussi fraîches qu'un autre jour, prêtes à saluer les deux petits garçons.

**-Maman n'est pas encore levée, Hélène ?**

**-Mais si, mais si ! Elle est partie chercher une baguette fraîche et sans doute d'autres gâteries.**

**-Sans être coiffée ? Ni lavée ? Et je suis certaine en robe de chambre ! Il y a des moments où elle n'a pas honte.**

**-Tu vois Laurence, tu es de bien mauvaise foi. Elle s'est donnée un coup de brosse et a enfilé un jean et un sweat-shirt.**

**-Maman en jean !**

**-Je crois qu'elle t'en a emprunté un... je n'aurais peut-être dû rien dire.**

**-Non, non Hélène, ce n'est pas un problème, plutôt surprenant, je ne l'ai jamais vu habillée ainsi. J'aurais dû me taire... je suis souvent ainsi à dire... à dire et c'est le contraire qui se passe.**

**-Cela arrive à tout le monde ma chérie !**

La porte de la chambre du haut claqua. Les deux garçons étaient réveillés. Bruyamment, ils dévalèrent le petit escalier aussi vite que possible, pour se jeter dans les bras de leur maman, puis ceux d'Angélique pour finir dans les autres, de la mamie encore là. La porte d'entrée aussi saluait le retour d'Irène, une petite baguette toute croustillante sous le bras et un sac de papier qui transpirait le beurre des croissants. Chacun s'assit à sa place habituelle pour faire honneur aux plaisirs gustatifs du matin, dans un bruit métallique de cuillères qui entrechoquaient les bols.

Les petits plaisirs ne durent que peu de temps. Il est important que ceux-ci soient choyés et respectés, ils font partie des réconforts nécessaires que l'on tente de caser dans des journées bien trop compliquées pour vraiment respirer et régénérer des envies de se battre. Sûr que les grands, les vrais grands comme mère Térésa ou l'abbé Pierre ou quelques autres, que l'on peut compter sur les doigts d'une main, ont aussi respecté ces instants-là pour une paix conviviale rassérénant les envies de justice des hommes. Même s'il fallait qu'ils papotent aussi avec leur soi-disant guide, je reste certain qu'ils se gardaient quelques plaisirs de ce genre, tellement salis par ces agressions du monde qui se veulent toujours bien plus violentes.

-Merde encore ! C'est quoi ce truc qui tombe de la boîte ? J'y vais.

Angélique savait bien que le facteur ne passait jamais si tôt, depuis bien longtemps en tout cas, depuis que le télégramme avait disparu, moyen qui paraissait bien ancestral pour transmettre un message qui bien souvent n'avait rien de bien réjouissant à annoncer, quand ce n'était pas pire. Et si c'était une livraison d'un message par porteur, celui-ci aurait sonné à la porte pour s'assurer de la présence du client.

Elle ramassa une enveloppe par terre, sans adresse, sans timbre, sans nom non plus. Et ni une ni deux, elle ouvrit la porte violemment, courant quelques pas dehors, tentant expressément de regarder à l'entour, cherchant une trace d'une personne qui aurait pu jeter ce rectangle blanc au travers de la porte, par le battant réservé au passage du courrier. Mais rien, rien... Pas même l'ombre d'une intuition, même pas l'impression de parfum d'une présence ? A croire que la missive était tombée directement du ciel.

-Qu'as-tu ma chérie ? Mais qu'est-ce que tu as ?

-Rien ma Lolo, encore un malin qui jette ça dans la boîte. Eh regarde ! Il ou elle ne s'arrange pas. Il n'y a même plus d'adresse, ni de nom, ni de timbre. On ne sait même pas à qui elle est envoyée, pour moi, pour toi, pour les petits, pour les grand-mères ? C'est encore plus étrange !

Angélique, dans son empressement, ne chercha en rien les subtilités des méthodes douces et courtoises. Elle extirpa le papier plié en quatre de l'enveloppe, déchiquetée par un doigt trop pressé.

-Regarde ça ma puce, comme il se moque de nous !

-Au moins, on sait que ce n'est pas un poète. Un peu radin de ses mots, peut-être dérisoires à lui-même.

-La méthode n'est pas cavalière, mais très efficace. Il ne suffisait en rien d'y rajouter quelque chose. Un point très important, il sait où nous habitons. Et il court bien vite pour que je ne puisse pas le voir, je n'ai pas traîné pour autant.

-Tu as raison. Mais enfin, quand cette connerie s'arrêtera donc ?

-Ma Lolo, nous subissons, pour l'instant. Notre étranger a toujours un coup d'avance, voire une partie entière. Je suis certaine pour autant que nous en saurons bien plus ce soir.

**-De toutes les façons, c'est à nous, à moi surtout même qu'il en veut. Cela ne m'impressionne même plus.**

**-Allons finir le petit déjeuner, ça ne me coupe même pas l'appétit.**

**-Tu as raison ma Lili, tu vas aller voir ton premier client ?**

**-Oui, je prends Juliette juste avant, je ne vais pas traîner, je voudrais aller voir un des deux autres aussi cet après-midi, ensuite écrire mon article et après encore, finir le travail d'hier soir. Dis ma Lolo ! Le petit Julien aurait bien fini toutes les photocopies ?**

**-Oui, sans doute ! Mais tu ne passes pas au journal ?**

**-Je ne crois pas. La journée sera bien longue à moins que tu me rejoignes ce midi, vite fait.**

**-Ouais, bonne idée. J'emmène les sandwichs et deux bières.**

**-Bonne idée, prends-en un aussi pour le gamin, il me fait pitié avec sa gamelle, ce n'est certainement pas mauvais, mais à cet âge, on préfère d'autres petits plaisirs. Le bœuf en daube à maman tous les jours, ça doit lasser à la fin. Prends-lui aussi un jus de fruit, c'est tout de même mieux qu'un verre d'eau.**

**-Tout ça me va très bien, c'est une très bonne idée. Remarque, dès l'instant où je te vois... c'est toujours une très bonne idée.**

**-Ah, celle-là ! Quel pot de colle ! Je blague, je blague, je blague... d'accord ?**

**-Tu l'as quand même dit ! Mais je préfère cela qu'un adieu... un adieu... définitif.**

**-Arrête de déconner, arrête s'il te plaît, je ne sais même pas ce que toi tu vas faire !**

**-Eh bien, ce matin, ce sera pour les enfants, mais avant, j'irai porter au gamin ce que l'on a fait cette nuit. Un peu de temps avec eux ce ne sera pas un luxe.**

Cela fait quelques jours que je ne me suis pas bien occupée d'eux. Avec cette affaire, nous n'avons pas beaucoup vu le jour. D'ailleurs Philippe, il a fait bien mieux, il s'est attribué une semaine de congé... Il est parti avec ta tata préférée. L'Italie sans doute, Venise peut-être, la Dolce Vita sûrement. Ce n'est pas beau l'amour ? Pas gêné le pépère, il m'a laissé son numéro de portable pour les urgences du cabinet. Pour le reste de la journée, permanence au bureau.

-Oui sans doute que Venise, c'est bien. Mais crois-tu que c'est impératif comme destination pour montrer que l'on s'aime ? Il est vrai que tata aime bien les cadeaux de ce genre. Mais franchement, approche... approche... plus près encore, je veux te le dire dans l'oreille, il y a trop de petits indiscrets et de grandes indiscretions dans ceux qui lisent ces lignes. Je préfère le canapé d'hier... à tous les voyages en Italie et du bout du monde. C'est mon plus beau voyage et que ce soit dans un canapé ou dans la chambre d'un hôtel avec bien trop d'étoiles, je m'en moque, l'important c'est d'être avec toi.

-Tu as bien raison ma chérie. De toutes les façons, dans ces moments-là, personne ne regarde si les draps sont brodés à la main ou si la glace de la salle de bain est soulignée d'or fin.

-C'est con de penser cela ! Il y a tellement de gens qui dépensent des fortunes pour dormir dans le satin des draps cousus par des mains inconnues. C'est vraiment con de dormir dans ces draps quand on peut y laisser tant de traces des plaisirs !

-Tu sais ma Lili, cela nous arrivera peut-être aussi un jour. L'usure du temps, l'habitude tue beaucoup de choses. La routine, c'est pire qu'un somnifère.

-Oui, je suis bien d'accord avec toi. Alors, profitons-en avant de nous endormir pour de bon sur le confort

**et la sécurité sentimentale ! Tu vas voir ce soir... Hum, j'ai déjà faim de toi.**

**-Oh les filles ! Cela suffit les messes basses. Je comprends bien que ça ne nous regarde pas, mais tout de même !**

**-Tu as raison maman. N'est-ce pas ma Lolo ? D'accord sérieuses ce soir...**

Elles éclatèrent d'un rire qui provoqua l'incompréhension des enfants et des mamies. Rapidement, elles retrouvèrent un minimum de sérénité avant que ce soit les enfants qui éclatent et eux, sans qu'ils aient besoin de comprendre quoi que ce soit.

**-Ma Lili, je vais en profiter pour synthétiser les postits sur le tableau. Je pense, dans un premier temps, tenter de reconstruire l'entourage de ces deux personnes. Au moins ceux qui furent entendus à défaut d'être écoutés après la mort de la jeune femme. J'appellerai aussi Jean pour lui parler de la lettre.**

**-C'est une bonne idée et si tu as le temps, essaie de récapituler une chronologie crédible des événements. J'aime bien comprendre l'histoire de l'histoire.**

**-Tu en demandes un peu de trop peut-être. Je voudrais passer un peu de temps avec les fistons, tu le comprends bien j'espère. De toutes les façons, je ramène ça à Julien.**

**-Bien entendu, bien entendu, la priorité reste et restera toujours les enfants. Je m'emballe un peu vite. Nous nous voyons ce midi, n'est-ce pas ? Ne t'inquiète pas si j'arrive plus tard. Je n'ai aucune idée de comment les choses vont se dérouler. Mais pour bien commencer, je ne veux pas être en retard chez Juliette.**

Angélique joint plus vite les actes aux mots. Après un bisou rapide mais sincère, ainsi qu'un bye bye des mains aux angelots, baignant dans le chocolat et aux mamies attentionnées, elle s'éclipsa.

Rapidement elle fut devant la porte trop monumentale de la demeure de Juliette. Elle avait réussi à garer la voiture à quelques encablures seulement, afin d'éviter à Angélique de s'éterniser en une errance de temps. Là aussi, les choses ne traînèrent pas bien longtemps. La lourde porte ébranla ses chagrins et surtout, le manque d'attention fit crier les gonds d'une faim de graisse nécessaire. La personne présente devant Angélique ne ressemblait plus très bien à la Juliette de la veille. Elle semblait bien moins écrasée par ses manquements. Le visage avait retrouvé un semblant de fraîcheur, l'effet d'un maquillage bien adroit. Même le regard paraissait moins vide, souligné d'un coin de ciel bleu plus entreprenant. Les lèvres, avantageusement colorées, d'une indiscretion presque attendue, rehaussaient cette impression. Une chevelure bien rangée, presque impeccable, comme bien souvent pour des personnes de ce rang-là et de cet âge, finissait d'afficher cette allure trompeuse de bourgeoise. Les fringues sentaient l'argent, bien que d'une mode dépassée. C'était presque une autre femme, non pas presque... c'était une autre femme, seulement enivrée d'un petit plaisir oublié, celui d'une petite sortie accompagnée. Même si sous le regard, des poches soulignaient des abus d'ivresse et certainement aussi de médicaments, les bajoues étaient aussi un peu trop gonflées. Malgré cela, elle redevenait presque complètement intégrée à ce monde, comme pour une parenthèse nécessaire, histoire aussi peut-être d'essayer de se rassurer que la fin n'était pas encore pour demain. Elle gagnait ainsi une bataille contre tous ceux qui quelque part l'avait jetée entre ses murs. L'image était bien plus sympathique qu'hier. Elle recouvrait aux yeux d'Angélique, presque une allure de respectabilité et si ce n'était pas complètement pour son rang de

bourgeoise, au moins pour celui d'une femme qui se considérait encore. Le mal n'était peut-être pas si profond que cela, l'apparence de celui-ci était certainement trompeuse. Comme quoi et toujours, il ne faut pas se faire une opinion de quelqu'un sur son apparence. Certain que ceux qui s'affublent de vêtements dont ils ne peuvent soutenir la taille, paraissent bien ce qu'ils ne sont pas. Mais il y a aussi l'opposé, ceux qui paraissent ce qu'ils pourraient être, dépravés, abandonnés et pourtant, et pourtant ces gens-là peuvent être bien autre chose que nul ne pourrait envisager.

-Ah Angélique ! Et à l'heure en plus !

-Eh bien Juliette ! Dites-donc, si je peux me permettre, quelle métamorphose !

-Quelle métamorphose ! Mais cela dépend par rapport à quoi ? Mais croyez-moi mademoiselle, ce n'est pas cette image presque puritaire qui me correspond. Je revendique sans aucun problème comme tu m'as vue hier. C'est ainsi que je me ressemble et je me moque complètement de ce que chacun en pense. Si aujourd'hui je suis ainsi, presque présentable, c'est par respect pour les personnes qui soignent l'autre et surtout pour toi. Tu ne mérites pas d'être vue avec une alcoolique presque clocharde, fortunée certes, mais pas dans sa tête. Je te l'ai déjà dit hier, j'accepte ma décadence comme méritée, sans aucun doute, et plus du tout cette facilité nécessaire à l'apparence. Je n'y suis plus, donc je reste, c'est ainsi. Je reconnais ta sincérité dans tes propos, mais merci de ne plus me faire comprendre ce que je ne suis plus vraiment. L'important n'est pas l'apparence, ce serait plutôt la transparence. Le crime est de paraître et non de transparaître.

Angélique se doutait bien que la femme d'hier, dans l'ambiance édulcorée d'un alcoolisme permanent,

devait taire une certaine culture et une intelligence refoulée au plus profond d'un vieux tiroir poussiéreux et coincé, suffisamment coincé pour que personne n'ait la moindre intention de l'ouvrir. Elle n'était pas trop surprise de ces propos bien établis. Quelque part, rien ne la gênait dans ce comportement si divergent. Celui de cette femme, qui n'en avait que faire, était bien plus sincère que celui de tous ces autres presque carrés, d'apparence au moins. Ils taisent quelque peu leur volubilité, tant l'apparence se sauve, à défaut d'être sauvée.

-Bon, Juliette ! Ma voiture est tout proche, je préférerais que nous partions tout de suite.

-C'est très bien ainsi ma petite, je vais chercher mon sac ainsi qu'un vêtement plus chaud et quelques friandises pour cet abruti d'Hervé.

-Je vous attends là.

Rien ne se fit trop attendre. Il était à peine neuf heures trente, que déjà, les pneumatiques de la vieille auto d'Angélique froissaient l'accueil trop régulier des graviers blancs de l'allée qui traversait un parc pour mener dans un cul de sac de la conscience. L'endroit paraissait sincère, excepté cette bâtisse indélicate qui traînait au milieu de ces arbres semblant s'en excuser. Si le bâtiment lui-même avait encore le charme de ses pierres, sans doute bien plus que centenaires, une atmosphère bizarre, proche de celle des cimetières se ressentait. Les arbres du parc étaient bien trop rangés, bien trop rasés, la pelouse bien trop tondue. La vie extérieure était absente, sans doute endormie en des mémoires déprimées qui oublient là ceux qui dérangent leur vie. On sentait bien que l'endroit n'était habité que par l'indolence de personnes, jeunes et moins jeunes, abonnées à une certaine déraison, plus ou moins involontaire, plus ou moins pour longtemps.

**Les deux femmes quittèrent l'auto, garée, seule sur un parking bien trop dimensionné pour la conscience humaine.**

**La prison devait être dehors, tant tout ici présentait un vide de vie, devant cette maison de l'oubli.**

**-Ce n'est pas bien gai ici ! C'est bizarre comme impression !**

**-Tu vas voir à l'intérieur, c'est encore plus dérangeant. C'est une maison de convalescence pour les personnes ayant eu des accidents psychiques de la vie. Enfin, c'est ce qui était prévu, c'est plutôt un fourre-tout pour tous les timbrés du coin qui ne sont pas classés dangereux. Je ne sais pas ce que fait Hervé ici, il n'a rien à faire là, il dénote d'ailleurs, tu verras. Je sais qu'il est bizarre dans son comportement, c'est ce qui a justifié ma main courante. Mais rien à voir avec ce qui se mérite ici. À moins que le zozo de là haut, lui ait jeté quelque chose sur la tête.**

**Juliette avait la main sur l'immense porte d'entrée, prête à rentrer dans un autre monde sans l'appréhender vraiment. Encore une bien épaisse barrière qui protège la bonne conscience des bien portants, au plus loin de leur regard, presque jusqu'à un endroit que personne ne voudrait plus connaître. Pourtant, la réalité leur rappelle quelquefois, que nul n'est à l'abri d'un petit problème psychique ou mental.**

**Angélique n'avait d'yeux trop grands ouverts pour regarder et voler toutes les images furtives d'une autre vie qui ne se voit pas et ne se comprend à l'extérieur. Elles étaient dans la salle de vie collective, là où chacun tente de trouver une occupation, à tuer les journées bien trop longues et qui durent presque des siècles. Dans ces endroits, le réveil du matin annonce le calvaire d'une journée à sentir le poids de chaque seconde qui ne veut pas s'échapper. Ici, le temps ne peut fuir, chaque porte, chaque fenêtre restent presque éternellement clos pour**

qu'il ne puisse s'échapper. Seule la nuit, avec les traitements qui tuent la raison, semble être un refuge. Cette activité journalière tentait d'arrimer l'atmosphère. Chacun, à défaut du personnel soignant, était vêtu d'habits de ville. Pourtant, rien ne faisait illusion, tout semblait vivre au ralenti extrême, surtout celui de penser. Les médications provoquaient sans doute ces états. Au fond de la salle, autour d'une petite table, discutaient une infirmière et le fameux Hervé. Il était facile à Angélique de deviner le bonhomme, comme Juliette se dirigeait droit sur lui, en un endroit de la pièce presque désert.

**-Madame Bouquin ! Madame Bouquin s'il vous plaît ! Puis-je vous voir cinq minutes ? Vous seule, s'il vous plaît !**

**-C'est une amie, une grande amie. Elle peut tout entendre.**

**-Alors, pouvez-vous me suivre dans mon bureau ?**

**-Bien entendu.**

Le Hervé continuait comme si de rien n'était. Il avait pourtant bien aperçu Juliette arriver.

Les deux femmes suivaient celle qui les avait invitées. Une petite bonne femme assez ronde, au caractère qui semblait bien affirmé, vêtue d'une blouse bien repassée, recouvrant au moins un pantalon tout aussi blanc. Elle n'était pas bien grande, mais elle activait le pas comme pas possible. Même Angélique, au compas bien mieux mesuré, avait du mal à la suivre. Ce n'était pas bien grave, il n'y avait qu'une vingtaine de mètres à parcourir pour entrer dans un bureau raisonnablement dimensionné, pour sans doute une activité bien plus proche des malades que pour consulter certains sites internet.

**-Madame Bouquin ! Si vous voulez bien vous asseoir et vous aussi madame...**

**-Angélique Lelièvre !**

**-Oui madame Bouquin, voulez-vous bien fermer la porte, s'il vous plaît ? Je suis désolée, l'endroit est assez étriqué, mais c'est largement suffisant habituellement, il est rare que je reçoive ici. De toute façon, c'est bien rare que j'y sois, je préfère être près de nos patients. Bon ! Parlons un peu de Mr Bouquin, votre mari, madame. Vous savez bien qu'il n'a rien à faire ici, si nous l'avons gardé quelques temps, c'était pour lui établir un check-up de tout ce qu'on peut soigner ici. En dehors de quelques pertes de mémoire et de petits comportements anecdotiques, mais qui n'ont rien d'exceptionnels pour autant, il se porte comme un charme. Les différents scanners et IRM n'ont rien révélé de grave.**

**-Je comprends bien madame. Mais ce qui me chagrine, c'est ce changement de comportement radical, je suis certaine que cela ne vient pas de lui, il en est incapable. Je reste persuadée qu'il a subi quelque chose.**

**-Je saisiss bien votre propos madame Bouquin. Mais maintenant nous ne pouvons plus rien pour lui et pour vous. Vous devrez vous satisfaire de cette amélioration de son comportement, nombre de personnes se satisferaient de cela. Puis ce changement conscient et inconscient est peut-être voulu. Monsieur Bouquin s'est peut-être converti à une religion ou un truc semblable. Il a été examiné par nos trois psys séparément et ils en ont tiré la même conclusion. Votre mari est charmant, prévenant. Il doit retrouver une vie normale.**

**-Je l'admetts bien. C'est mon problème après tout. Je reste malgré tout surprise. Il y a certainement une autre explication, plus rationnelle sans doute. J'ai vraiment du mal à croire qu'il ait changé de son propre vouloir, mais je tiens à vous remercier de l'avoir accepté ici, même s'il n'y avait rien à faire d'autre que tous ces examens.**

**-Puis-je vous demander s'il y a eu une radio infrarouge ? Continua Angélique.**

**-Quelle question ! Ce n'est pas banal comme examen et bizarre qu'une visiteuse en parle ainsi.**

**-Il y a quelques années, après un grave accident de la vie, j'ai subi plusieurs fois ce type d'examen, pour vérifier les conséquences sur mon cerveau.**

**-C'est exact, c'est pour ce type de problème que nous utilisons cet examen.**

**-Cela sert à quoi ?**

**-Madame la directrice vous l'expliquera bien mieux que moi.**

**-C'est un examen très particulier qui révèle la chaleur émise de certaines zones du cerveau quand il réagit à différents types d'émotions. Cela permet, en analysant ses zones activées et les autres endormies, de définir celles qui sont potentiellement atteintes. Un petit exemple, si quelqu'un pleure, on trouve une activité dans la zone des émotions, par contre si elle dort, cette zone est froide, alors que celle des rêves est éveillée.**

**-Alors ça, belle explication, madame ! Eh bien oui, nous avons fait cet examen. Mais comprenez bien qu'en général, quand les résultats sont considérés négatifs, nous ne divulguons aucune information de ceux-ci, nous ne gardons même pas les résultats pour nous, bien trop personnel. Alors, pour monsieur Bouquin, rien, rien et rien.**

**-Vous en êtes certaine ?**

**-Madame Bouquin, si nous vous disons que monsieur Bouquin n'a rien, c'est qu'il n'a rien. Comprenez bien que cet examen est très confidentiel. Je vous rappelle que cet examen peut nous révéler des comportements très particuliers comme par exemple, pour une femme, une activité cérébrale intense en regardant une photo d'une autre femme et rien pour celle d'un homme alors**

qu'elle est mariée et mère de famille. Vous voyez que c'est très personnel et confidentiel et très sensible. De plus, ces analyses ne nous donnent pas de résultats aussi fiables qu'une analyse de sang. Alors, quand je vous dis qu'il n'a rien, votre mari n'a rien.

-Mais, moi, je m'en fous de ce qui peut lui arriver, il l'a bien cherché. Je voudrais juste connaître ce bienfaiteur qui en a fait ce qu'il n'était pas.

-Si vous vous en moquiez tant que vous le dites, vous ne seriez pas ici. Maintenant, je ne peux rien pour vous et votre mari. Il vous faudra assumer tous les deux, cette situation au mieux pour chacun d'entre vous.

-Je vous remercie encore. S'il faut, il faut ! Nous verrons cela à la maison. Quand dois-je le reprendre ?

-Eh bien au plus vite madame Bouquin et si possible après notre entrevue.

-Bien, je ne m'y attendais pas !

-Vous comprenez bien, pour nous, le garder ici, cela a un coût. Et votre mutuelle a suspendu les remboursements. Nous avons déjà fait suffisamment, je crois.

-Oui, je comprends bien, mais je n'avais rien prévu pour cela.

-Juliette, ce n'est pas bien grave, j'ai suffisamment de place dans ma vieille voiture.

-C'est gentil Angélique, mais il y a aussi ses affaires.

-Juste un sac madame Bouquin. Alors que comptez-vous faire ?

-Nous l'emmènons madame, n'est-ce pas Juliette ?

-Oui, oui ! Puisque c'est ainsi. On va le chercher.

-Attendez deux minutes tout de même, il y a des formalités à remplir !

-Bien entendu.

En quelques minutes, le tour fut joué. Hervé fut casé sur la banquette arrière, le visage enjoué tel un gamin découvrant l'objet de tous ses rêves. La situation arrangeait bien Angélique quelque part. Elle aurait tout loisir de pouvoir discuter avec ce personnage ; chez Juliette ce serait sans aucun doute bien plus facile qu'au milieu de cette clinique perturbée par un environnement aléatoire et non prévisible, sans beaucoup d'intimité.

Le voyage retour bouclé, chacun se retrouva devant le monstre de bois massif à souhait qui barrait l'accès aux appartements de Juliette, laissant à l'extérieur les mauvaises langues privées des commérages aléatoires.

-Hervé, tu veux boire quelque chose ?

-Oui, un café, un grand café avec du lait et du sucre.

-Tu ne prends jamais de café habituellement ! Avant c'était une bière, voire plusieurs.

-Non, non je t'assure, un grand café.

-Et pour toi Angélique ?

-Comme Hervé, un grand café.

-Laissez, si vous voulez bien je vais le faire, ne bougez pas !

-Mais, Angélique...

-J'ai vu comment vous le préparez hier, asseyez-vous. Cela ne vous gêne pas ?

-Non, non, c'est que... je n'ai pas l'habitude, j'ai toujours fait le café. Mais puisque tu te proposes, pas de problème, cela fait du bien que quelqu'un prenne soin de moi, ce n'est pas arrivé bien souvent. Ma vie, ma vie... je mérite bien sans doute... tout ce qui m'arrive.

-Ah ! Ne le prenez pas comme ça. Prenez-le... comme une aubaine, simplement une aubaine.

-Tu as raison. Mais regarde ! C'est un comble. Regarde Angélique ! Doux comme un agneau, plutôt comme un vieux mouton.

**-C'est sympa en tout cas. Cela va vous changer !**

**-Allez Hervé ! Viens t'asseoir deux minutes. Angélique voudrait te parler un peu. Tu es encore chez toi ici... même si cela fait bien longtemps que tu n'es pas venu.**

**-J'arrive Juliette.**

**-Assieds-toi ici !**

Il obéissait sans discuter. Juliette devait prendre quelques plaisirs à le considérer ainsi, une revanche sur le passé. Puis s'il est vrai que cet homme fut une peau de vache autrefois, elle avait sans doute raison. Il était difficile pour autant de l'imaginer autrement que ce qu'il représentait là aujourd'hui, une espèce de bénit ouï ouï. Il avait bien la tête de ce qu'il paraissait, un être humble et affable. On ressemble toujours à ce que l'on paraît, à croire que la nature nous burine à l'image de notre esprit.

**-Hervé, je suis Angélique Lelièvre, journaliste à « La Vérité ». Vous connaissez peut-être ? Je voudrais vous parler de Pierre et Alexandra, vous vous rappelez ?**

**-Oui, oui je connais votre journal. Pierre et Alexandra...oui, c'était il y a pourtant bien longtemps, bien longtemps... je ne saurais trop vous dire...**

**-Vous connaissiez bien Pierre n'est-ce pas ?**

**-C'était un ami, un grand ami... quelqu'un de bien, si je me rappelle bien, il était menuisier.**

**-C'est presque cela, marionnettiste.**

**-Ah oui, peut-être !**

**-Tu débloques complètement Hervé ! Tu ne pouvais pas l'encadrer. Si tu jouais aux cartes avec lui, c'était pour sa bonne femme... une belle garce celle-là que tu as peut-être sautée ou espéré le faire comme bien d'autres, au moins tes deux connards de potes.**

**-Alexandra... elle s'appelait Alexandra.**

**-Vous rappelez-vous quand elle est décédée ?**

-Non... quand elle est décédée ? Non, je ne me rappelle pas.

Angélique le laissa tenter de ramasser un peu ses souvenirs pour quelque chose de plus consistant. Il avait vraiment l'air à la rue. Elle réfléchissait à l'état de cet homme. Feignait-il d'avoir oublié ou était-il ce qu'il montrait vraiment ? Elle doutait d'un comportement simulé, il semblait si sincère et si fragile en même temps. Pour Juliette ce devait être incompréhensible. Elle a connu, vécu et souffert du comportement de cet homme à une époque et elle le retrouvait ainsi comme un sosie si différent. Aujourd'hui, pourra-t-elle s'y faire ? C'était une situation bien particulière et bien difficile à comprendre pour émettre un jugement. Bien entendu, être débarrassé d'un homme au comportement si vil, pouvait être une délivrance, mais le retrouver ainsi, c'était comme vivre avec un étranger et quelque part, un étranger reste un étranger. Comment accepter de rentrer dans un lit avec une personne que l'on ne connaît pas ou plus ? C'était certainement un sacré problème que la législation ne pourrait pas comprendre. Elle avait un mari et même si celui-ci était devenu bien plus facile à vivre, elle serait bien obligée de l'accepter, même si maintenant... c'était un autre homme inconnu à son cœur et à toute autre partie de son corps. Le pire était peut-être à venir ; comment accepter des caresses et des rapports intimes avec un inconnu qui ressemble à un tyran que l'on honnit ?

-Tu vois bien Angélique, c'est devenu une lopette maintenant, un bon à rien. Je te l'avais bien dit comme il était devenu. Et l'autre bonne femme qui dit qu'il n'a rien et qu'il est en pleine santé, je rigole ! Tu vois bien, il a des trous de mémoire et on croirait qu'il ne voit plus la vie qu'en rose, c'est incroyable tout de même !

**-Juliette, vous devriez prendre rendez-vous avec le spécialiste qui m'a suivie. Vous avez gardé le numéro de téléphone ?**

**-Oui... oui... où est-ce que j'ai foutu ce satané bout de papier ? Ah ! C'est dans cette poche, je vais appeler dès demain.**

**-Vous m'en parlerez Juliette ? N'est-ce pas ?**

**-Tu peux venir avec nous si tu veux !**

**-Volontiers, j'aurais quelques questions à lui poser à ce spécialiste. Je vais vous laisser Juliette, nous devons avancer sur cette enquête. Certainement que tout tourne autour du marionnettiste et de sa compagne.**

**-Tu pars déjà ? Tu me laisses avec ce rabougris du cerveau !**

**-Je suis désolée Juliette, mais comprenez bien que j'ai d'autres obligations. Je repasserai, déjà pour vous accompagner chez ce spécialiste, je repasserai Juliette, promis, je repasserai.**

**-Je comprends bien... je comprends bien ma petite. Je ne sais pas comment je vais faire, mais enfin... enfin.**

**-Allez Juliette une petite bise !** Elle étreignait Angélique comme pour une séparation sentimentale inéluctable et définitive, un truc qui brise l'être et ses pensées et qui perturbe profondément la raison du cœur. Hervé regardait cela, hébété, l'air surpris lui aussi, de ces sentiments que sa femme éprouvait pour la jeune fille, lui qui n'eut le droit qu'à une poignée de main ferme mais sincère. Il donnait l'impression de ne pas faire partie de l'histoire, d'être la tache qui perturbe l'œuvre d'un Picasso.

Angélique entendit la grosse porte de bois se refermer, comme à regret, oubliant derrière elle, les mots des maux et les maux des mots.

## Chapitre 6 : Julien.

Angélique se sentait un peu coupable de cette situation. Quand on s'incruste, même le plus discrètement possible, dans la vie des gens, on influe le cours de l'histoire de celle-ci. Quelque part, on redonne quelques espoirs embryonnaires, certes, mais espoirs tout de même à des âmes qui n'en demandaient pas du tout, sans avoir les moyens de les faire vivre plus longtemps. Elle partait ainsi, laissant ses embruns d'espérance retrouver un désespoir derrière des volets clos où plus rien ne devait transpirer. Les gens de l'extérieur ne pouvaient s'en rendre compte.

A-t-on le droit de s'immiscer comme cela dans l'intimité des gens pour les laisser comme avant ? Un peu plus blessés, un peu plus meurtris, un peu plus désespérés ! Cela se lisait sur son visage, assombri par les circonstances, presque terni même par des pseudos remords. La conscience ne blesse la conscience que si elle existe.

Angélique conduisait sa voiture presque par automatisme, la tête ailleurs, distraite comme cela n'est pas permis, loin de sa Lolo, trop près encore de Juliette, s'inquiétant des moments qu'elle aurait à passer avec son mari, enfin ce qu'il en restait. Bizarre l'attitude de cet homme, presque certain qu'il ne travestissait pas la vérité. Alors que fallait-il en penser ? Serait-ce un état durable ou temporaire et quelle était la raison de cette situation ? Elle n'arrivait pas à comprendre le pourquoi de cet état de fait, mais elle comprenait bien, qu'en l'état des choses, elle ne pourrait rien tirer de ces deux personnes. Pour comprendre l'état du mari, elle tenterait de questionner le psychiatre, lors de la visite avec Juliette. Elle avait un peu de temps d'avance avant de rejoindre le journal et y était d'ailleurs pratiquement arrivée. Le voyage lui parut bien court, certain que sa

conduite n'avait dû être irréprochable et dans ses absences, elle avait bien plus compté sur la vigilance des autres que sur la sienne pour éviter certaines embrouilles. Mais que voulez-vous ? On ne changera pas Angélique, surtout dans sa bonté si généreuse envers les autres, au risque de froisser une tôle non avertie.

Après avoir garé rapidement l'auto, après un salut rapide aux collègues du journal, elle grimpa les marches deux par deux, pour retrouver le petit Julien, le gaillard présentait une belle toise qui ne ferait pas rougir un basketteur.

-Ah Angélique ! Tu tombes bien, j'ai fini de trier tous les articles. Regarde, tout est là !

Il était fier le môme, de montrer son travail, vrai qu'il pouvait l'être, mais encore fallait-il que ce fût cohérent.

-C'est bien Julien, mais voyons cela. Comment as-tu trié tout ça ? Ah ouais ! Pas mal, pas mal du tout même. De plus, tu as souligné au marqueur les noms et les dates. Chapeau petit gars, chapeau !

-Ce n'est pas tout, Angélique, ce n'est pas tout. Regarde le tableau blanc ! Mais fais-le pivoter avant ! Regarde de l'autre côté !

Elle fit pivoter le tableau et là encore, bonne surprise. Le gamin avait dessiné une espèce de toile avec, en son centre, Alexandra et Pierre et avec des liens qui gravitaient autour d'eux, amis, familles, clients et avec un post-it qui récapitulait les adresses, voire un numéro de téléphone, enfin tous les renseignements pour les joindre ou les rencontrer si nécessaire et ceci en fonction, bien entendu, des informations qu'il avait retrouvées dans le bottin ou sur internet.

-Ça c'est génial Julien ! Tu as vraiment le sens du métier. Là, d'un coup d'œil, on trouve tout ce dont on a

besoin et ce qui manque, nous le compléterons. C'est vraiment du bon boulot, du bon boulot de jeune journaliste. Tu as trouvé les adresses des deux autres mecs qui jouaient aux cartes avec Pierre. Je vais pouvoir y aller rapidement sans perdre de temps. Et puis, tiens ! Pierre a un frère ! Je ne le savais pas. Tu as fait un sacré travail. Je vais appeler le rédacteur en chef, le boss, il faut qu'il voie qu'il a bien eu raison de t'embaucher comme apprenti.

Elle dévala l'escalier aussi vite qu'elle avait englouti les marches en les montant, bousculant sa Lolo au bas, chargée des victuailles et des boissons.

-Eh bien ma Lili ! Tu pourrais faire attention, c'est moi tout de même !

-Bah ! Ce n'est pas grave ma puce. Il n'y a rien de casser. Je t'aide à ramasser et j'arrive, je vais chercher Pierre. Monte là-haut, tu vas voir le boulot du gosse.

-Pierre ! Puis-je te déranger ? Excuse-moi, Patrick, excuse-moi.

Pierre était en pleine discussion avec l'un de ses journalistes. Angélique arrivait vraiment comme un chien dans un jeu de quilles.

-Ce n'est pas grave Angélique. Si tu débarques ainsi c'est qu'il y a une raison nécessaire. Tu peux demander à Pierrot ce que tu veux, de toutes les façons, nous avions presque terminé. N'est-ce pas Pierrot ?

-Tout à fait ! Alors Angélique, qu'y a-t-il de si urgent ?

-Viens voir... viens voir ce que le gamin a fait. Viens voir !

-C'est si urgent ?

-Non, mais c'est une si bonne surprise. Et une bonne surprise doit se savourer toute fraîche.

**-Tu as raison. Allons donc voir, puis cela va nous changer un peu des tristes nouvelles quotidiennes. Tu viens avec nous Patrick ?**

**-Sans problème, il faut s'intéresser aux personnes motivées.**

**La petite troupe grimpa le colimaçon orgueilleux pour arriver à l'étage.**

**-Qu'y a-t-il d'intéressant à voir Miss Angélique ?**

**-Julien ! Peux-tu tourner le tableau s'il te plaît ?**

**Le gamin ne se fit pas prier, certain qu'après la réaction de Lili, il aurait sans doute une reconnaissance de son petit milieu. Pour lui, ce serait bien la première fois qu'il ramasserait un compliment, personne ne refuserait cela.**

**-Bien cela ! C'est du bon boulot petit gars. J'espère que les filles ne t'ont pas trop mâché la tâche.**

**-Non Pierre, quand nous sommes parties hier soir, nous avions... disons à peu près trié la moitié de ce que nous avions emmené. Il restait bien une bonne moitié à faire et puis en plus, les coupures que nous avions triées et que Lolo a ramenées tôt ce matin. Et voilà le travail, il a fini tout seul.**

**-Eh bien ! C'est bien mon petit Julien, un bon point. Preuve que tu t'intéresses à ton travail. C'est comme ceci que l'on apprend le métier. N'oublie pas que la route est longue, c'est un bon début et cela reste un début. Mais il vaut mieux un bon début qu'un mauvais. Allez, chacun reprend ses activités !**

**-Bon Julien ! Après ces remerciements, il ne faut pas prendre la grosse tête, bonhomme. Ça nous fait gagner pas mal de temps, nous allons pouvoir aviser sereinement pour la suite. Je propose une pause casse-croûte, bien méritée, n'est-ce pas Julien ?**

**-Oui, bien entendu.**

**-Avant, il faut que j'appelle Jean pour ce soir.**

-Ce n'est pas la peine. Il a appelé quand tu présentais le travail du petit.

-Et alors ?

-Eh bien, je lui ai raconté ce qui est arrivé et puis il a dit qu'il viendrait. C'est aussi simple que cela !

-Tu as pensé à lui demander s'il avait quelque chose de nouveau ?

-Non, mais comme nous nous voyons ce soir, je n'ai pas pensé que ce serait important. En fait je n'y ai pas pensé du tout même.

-Ce n'est pas grave ma puce, nous nous voyons ce soir !

-Dis donc Lili, cet après-midi, on va pouvoir avancer, on a une belle plage de temps jusqu'à vingt-deux heures.

-C'est vrai, c'est vrai, mais tu sais très bien que le temps passe vite et que l'on peut perdre tout ce que l'on a gagné au moindre grain de sable.

-Julien ! Non, non, ramasse ta gamelle ! Tu vas manger comme nous. Qu'as-tu emmené ma chérie ?

-Il y a du choix, que du bon, du naturel. C'est moi qui ai préparé les sandwichs. Il y en a au jambon beurre, au jambon camembert, au poulet froid salade. Et tout ceci avec des baguettes toutes fraîches, ça jette n'est-ce pas ?

-Allez ma Lolo, arrête de frimer ! As-tu pensé au dessert au moins ?

-Eh bien évidemment, une teurgoule maison, une salade de fruits du jardin et puis comme boisson, une grande bière chacune et du jus d'orange pressé pour le jeune homme. Alors Julien, à toi de choisir le premier !

-Bien, non ! Choisissez, vous d'abord, c'est normal, ce sont vos casse-croûte.

-Il y en a un pour toi, donc tu peux choisir. Nous, de toutes les façons, nous aimons les trois.

**-Ah bien, c'est malin ! Bon, eh bien jambon s'il y a.**

**-Jambon camembert, tu aimes ?**

**-Parfait ! Mais t'as pas vu le morceau, j'y crois pas !**

**Tu n'y as pas été de main morte.**

**-Un petit jeune comme toi, il faut que ça mange. Tu te dépenses assez avec ton vélo pour venir et repartir chez toi.**

**-C'est gentil, vous êtes très gentilles. À la maison, on ne mange jamais de baguette fraîche, c'est trop cher. Mamie achète un pain de six livres pour la semaine. C'est du bon pain, mais à la fin de la semaine, il commence à être bien rassis.**

**-Moi, j'aime bien ce pain-là. Quand j'allais chez mes grands-parents, c'est aussi ce que nous mangions. Pas toi ma Lolo ?**

**-Non, pas forcément, mon grand-père était boulanger et nous habitions juste à côté, imaginez un peu !**

**-Oh la veinarde ! Pain frais chaque jour, tout chaud sorti du four.**

**-Mieux que cela, quand il n'y avait pas d'école, j'allais à la boulange, et le grand-père me laissait faire mon pain.**

**-J'en bave, je te comprends bien Julien. Eh bien, profites-en ! Tiens, voilà un jus d'orange, cela va te retaper. Combien as-tu de kilomètres pour venir ici ?**

**-Oh, une bonne dizaine.**

**-Et tu mets combien de temps ?**

**-Cela dépend, le matin à peine une demi-heure, cela descend tout le temps. Et le soir, trois quarts d'heure, une heure.**

**-Il faut être courageux tout de même.**

**-Tu sais, mon père il est vieux, presque à la retraite et il fait cela tous les jours, cinq fois par semaine en tout**

cas et une semaine sur trois de nuit. Il fait les postes et où on habite, les bus ne passent pas à moins de deux kilomètres et le reste à pied. Nous sommes les derniers habitants du plateau, les derniers à quatre kilomètres à la ronde à peu près, nous avons donc plus intérêt à prendre le vélo.

-Il n'a pas de voiture ton père ?

-Si si, mais l'essence coûte cher et la voiture elle a déjà pas mal de kilomètres. On ne s'en sert qu'une fois dans la semaine pour faire les grandes courses.

-Pas facile pour tout le monde, la vie, non pas facile... n'est pas Lili ?

-Oui, c'est sûr ! Certains ne connaissent pas leur bonheur... c'est bizarre comme on y pense. Personne n'a le choix de sa vie, personne, surtout quand on est encore un enfant. Déjà que l'on naît d'une coïncidence du temps, un câlin d'une minute plus tôt ou plus tard et on n'est plus ce que l'on est. Pire encore, quand tu penses qu'il n'y a qu'un seul spermatozoïde sur des millions qui te fait vivant. Et si c'était un autre, pareil on n'existerait pas, on serait un autre. Et il y en a qui naissent dans des lits d'or et d'autres trop près de l'indigence comme seul héritage.

-Bien Lili, n'embête pas Julien avec tes conneries, garde-les pour moi, j'y suis habituée.

-Tu as raison. Mais dis-donc Julien ! Tu as une bonne descente.

-Oui, c'est bon ! Avec du beurre... du vrai, même pas de la margarine.

-Quant à faire petit, il faut faire bien. Un sandwich, même un sandwich ne doit être fait qu'avec de bons produits.

-Tu as bien raison Laurence. Tu ne dis plus rien Angélique ?

-Je vous écoute papoter, c'est un plaisir.

**-Tu sais Julien, un des plus grands plaisirs de la miss Angélique, c'est l'espionnage. Elle espionne tout le monde... elle écoute ce que disent les gens, pour comprendre ce qu'ils sont et ce jusqu'à essayer de violenter les pensées des autres.**

**-Ah ça suffit ma Lolo ! En fait, c'est Lolo qui parle et moi qui écoute.**

**Elle se prit un bon coup de journal sur la tête, histoire de calmer ses propos.**

**-Elle est gonflée celle-là, madame parfaite !**

**-Bon Lolo, arrête de te plaindre. On va s'attaquer à la chronologie des événements, si mademoiselle veut bien.**

**-Attends deux minutes ! Je vais préparer du café, si tu veux bien madame Angélique.**

**-Ne le prends pas comme cela mademoiselle l'arrogante.**

**La situation faisait rire le gamin qui prenait plaisir à ces jeux puérils d'adultes avec encore des relents d'adolescentes.**

**L'après-midi s'annonçait bien, il en sortirait certainement quelque chose de positif, une chronologie de plus de dix ans.**

**-De quoi part-on Angélique ?**

**-Qu'as-tu trouvé Julien ?**

**-Dans les journaux, cela démarre le jour où la dame a été trouvée empoisonnée.**

**-C'était quand cela ?**

**-Deux jours avant qu'elle ne meure.**

**-Qui l'a trouvée ?**

**-Son mari, au milieu de la nuit.**

**-C'est bizarre tout de même qu'il ne se soit pas inquiété avant. Elle a dû rester un bon moment, seule à agoniser ! Qu'en penses-tu Lolo ?**

**-Rien ne dit qu'elle était seule tout ce temps. Puis si ce qui se dit est vrai, elle est restée à l'atelier pour une excuse ou autre chose.**

**-Bon, admettons... ensuite Julien ?**

**-Elle a été hospitalisée dès que le mari l'a retrouvée. C'est en tout cas ce qui est relaté dans le journal.**

**-Si c'est dit dans le journal, c'est que cela doit être crédible ; Pierre ne fait pas dans l'amabilité d'habitude. Le Bébert nous a embrouillées sur ce coup-là, mais on va vérifier, comme quoi.**

**-Elle est morte deux jours après, soit trois jours après son empoisonnement. À une ou deux heures près, cela correspond à un empoisonnement vers vingt-deux heures.**

**-Cela a le mérite d'expliquer nos rendez-vous du soir. C'est clair, au moins.**

**-Lolo, sais-tu quels examens elle a subis durant son agonie et après ?**

**-Oui, bien sûr, nous avons le dossier médical et les résultats de l'autopsie.**

**-De quoi est-elle morte exactement ?**

**-D'une crise cardiaque, mais pas très naturelle.**

**-C'est le poison qu'elle aurait ingéré qui, petit à petit, a paralysé le cœur comme bien d'autres muscles d'ailleurs. Il s'est arrêté après une agonie irrémédiable, rien ne peut ralentir l'effet dévastateur de ce produit, aucun médicament efficace.**

**-On sait ce que c'était ?**

**-Oui et non. Les analyses ont démontré que c'était un poison de synthèse conçu dans un laboratoire. Mais c'est tout, pas d'analyse plus détaillée.**

**-Il faut être un spécialiste pour faire cela ma Lolo ?**

**-Ou en connaître un, ajouta Julien.**

**-A-t-on trouvé d'autres cas d'empoisonnement de ce type dans la région ?**

**-Non, à l'époque et à ma connaissance non. Mais depuis, il faudra se renseigner.**

**-Julien ! As-tu trouvé d'autres articles de presse relatant des affaires semblables ?**

**-Non, mais je n'ai pas encore trop cherché cela.**

**-Le temps que tu fouilles dans tes notes, je vais chercher dans les archives informatiques d'abord.**

**-Il y a beaucoup de chance que nous ne trouvions rien ailleurs, mais il faut s'en assurer. Ce sera une piste à écarter, n'est-ce pas ma Lili ?**

**-Tu as bien raison Lolo.**

**-Julien, tu nous aides ? Tu finiras le tableau demain.**

**-Dis Angélique, tu n'oublies pas que dans les analyses de l'époque, il y avait aussi des traces d'une autre substance, sans doute un truc comme la drogue des violeurs. À l'époque, elle n'était pas encore trop utilisée.**

**-Ah c'est vrai ! Mais ils auraient dû persister tout de même dans leurs analyses. C'est pareil, pas de trace de la date de l'injection. C'est léger, mais un point est certain, elle ne s'est pas suicidée. On peut s'empoisonner pour en finir, mais pas en ayant ingurgité ce produit avant et il n'y aurait pas d'intérêt à le prendre après. On peut imaginer facilement qu'Alexandra ait avalé cette drogue, s'en doute quelqu'un voulait prendre du plaisir sans le demander, ce n'est qu'ensuite qu'elle aurait été empoisonnée, mais combien de temps après, cela, nous ne le savons pas.**

**-Ont-ils trouvé des traces de rapport sexuel ?**

**-Rien dans ces documents concernant un rapport consenti ou pas d'ailleurs.**

**-On peut raccourcir tout de même son emploi du temps. Elle est arrivée à la boutique vers vingt heures et**

son mari l'aurait retrouvée vers deux heures du matin, déjà bien mal en point. Il faut qu'on se renarde sur les effets des poisons.

-Bon allez ! Je recherche dans les archives, des cas similaires. Julien fouille dans les affaires policières. Toi ma Lolo, peux-tu rechercher les informations sur le temps d'effet des poisons ?

Ils étaient occupés pour quelque temps. Les touches des claviers des ordinateurs s'activaient bruyamment pour lancer des recherches sur le Web.

**-Dis-Lili ! Je ne retrouve vraiment rien.**

**-Moi non plus et toi Julien ?**

**-Eh bien pas mieux que vous. Quelque part, c'est un point positif, cela prouve que ce n'est pas un multirécidiviste !**

**-Pas bête gamin, pas bête. Tiens tiens ! Jean nous a envoyé des informations concernant l'enquête de la police.**

**-Et alors ?**

**-Attends que je puisse ouvrir le fichier attaché tout de même. Bon, voyons... Le mari a été entendu le jour même où il a trouvé sa femme et personne ne l'a revu après... vivant en tout cas ! En fait, il n'a pas été condamné, puisqu'il n'y a pas eu de procès.**

Laurence lisait par-dessus l'épaule de sa Lili.

**-Il n'y a pas grand-chose là-dedans.**

**-Attends, il y a quelques informations sur cette fameuse soirée.**

**-Eh bien raconte ! Raconte.**

**-Ces dires ne sont confirmés que par un des trois joyeux drilles. Il raconte que tous les trois sont arrivés**

autour de vingt heures, comme d'habitude pour une partie de cartes...

-Et alors ?

-Sois patiente Lolo ! Il dit qu'ils ont été accueillis par Alexandra et ils seraient repartis presque aussitôt, en laissant la belle en parfaite santé.

-C'est ça la version officielle. Mais ce n'est pas celle qui court dans les ragots. Comme quoi, la médisance est bien plus forte que la vérité. Les gens colportent ce qui les intéresse, pour faire mal. Mais qui est le premier à lancer la rumeur ?

-Comment veux-tu ? Il n'y avait pas beaucoup d'autres témoins, à par elle et, a priori, elle a vite sombré dans le coma. Mais je reviens toujours à cette drogue. Pourquoi en aurait-elle ingurgité elle-même ? Les trois lascars n'ont sans doute pas dit la vérité. Quand aurait-elle ingurgité le produit ? Et par qui ? Ils mentent ou alors il y a quelqu'un d'autre derrière cette affaire.

-C'est vrai ma Lili, mais comment lui ne s'est-il pas inquiété que sa femme ne soit pas rentrée ?

-Il n'a pas dit grand-chose à la police, seulement ces quelques mots. Il aurait pris des médicaments pour dormir, pour soulager ces douleurs violentes à l'estomac. Puis, la nuit quand il s'est réveillé, il n'a pas senti sa femme contre lui. Il l'aurait cherchée dans la maison avant de se résoudre à venir à l'atelier pour découvrir le pire.

-Bien entendu, pas d'analyse pour vérifier ce qu'il aurait avalé ?

-Non, à mon avis le procureur tenait un client idéal pour résoudre une affaire en moins de temps qu'il ne le faut. Surtout qu'après, il ne prononça plus un mot pour se défendre, d'autant que les trois imbéciles avaient la même version.

**-Pourtant, la police a bien indiqué que quand ils l'ont retrouvé, il était dans un état pas possible, pas coiffé, pas rasé, en robe de chambre. Je ne vous explique pas le rapport qu'ils ont fait sur son état psychique.**

**-C'est le procureur qui a bâclé ?**

**-Je le pense bien. Ça ne veut pas dire qu'il soit innocent. Cela veut dire qu'il n'est pas certain qu'il soit coupable.**

**-Lolo, peux-tu appeler Jean ? Demande-lui de nous envoyer le détail des dépositions des trois loustics.**

**-Bien sûr ma Lili, ce sera notre punition de ce soir, n'est-ce pas ?**

**-Punition c'est presque certain.**

**-S'il s'avère que ce n'est pas le marionnettiste qui est coupable, on va friser le meurtre parfait.**

**-Oui, oui, mais quelque part ils ne lui ont donné aucune chance et de la façon dont lui s'est défendu, c'était prévisible.**

**-J'ai vraiment du mal à croire que ce soit lui. Pourquoi l'avoir empoisonnée ? Pour un coup de jalousie ? Le poison, ça demande à être préparé et puis celui-ci ne se trouve pas si facilement dans le commerce. Il faut connaître quelqu'un, encore une piste à investiguer.**

**-Tu as raison ma puce. Il faudrait rouvrir une enquête officielle. Pour cela, il faut trouver des arguments convaincants. Nous allons en discuter avec Bob et Jean.**

**-J'ai une petite idée ; il faudrait rouvrir le cercueil d'Alexandra. J'ai entendu dire que l'on pouvait retrouver des traces de poison sur les restes d'un corps, des années après. C'est ce qu'ils ont fait pour Toutankhamon.**

**-Quitte à en arriver là, je demanderais la même chose pour son mari. Lili, il faut quoi pour rouvrir un dossier ?**

**-Un événement nouveau, non connu à l'époque des faits et susceptible de remettre en cause l'accusation, une preuve qui disculpe un accusé ou une qui accuse quelqu'un d'autre ou un alibi irréfutable.**

**-J'aimerais que l'on contacte sa famille. Mais qu'est-ce qu'il reste de sa famille ? Qu'en reste-t-il ?**

**-La petite ou le petit, je ne sais plus. Où est-il ? Qui a eu des nouvelles ? Depuis quand ?**

**-Angélique, dans tous les articles, je n'ai rien lu sur lui depuis l'arrestation de son père, c'est-à-dire juste après la garde à vue, trois jours après la mort de sa mère.**

**-Quel âge aurait-il aujourd'hui ?**

**-Je ne sais pas... dix-huit, vingt ans, pas beaucoup plus en tout cas.**

**-On ne disparaît pas ainsi à son âge ! Tu dois avoir raison Julien, il avait dix ans à l'époque. Il faut que l'on approfondisse cette disparition avec Jean et après nous aviseraons.**

**-Dis Lolo ! Pour le reste de la famille ?**

**-Pour Alexandra ? Il ne lui restait que son père, venu dans le pays pour suivre sa fille. À ma connaissance en tout cas, c'était un homme discret, effacé, complètement écrasé par cette histoire. Il est mort juste quelque temps après, écrasé par le chagrin.**

**-Qu'avait-il dit à l'époque ?**

**-Rien ma Lili, rien. Muet comme une tombe. Il faut dire qu'il ne parlait pratiquement pas notre langue. Entendre toutes ces saletés sur sa fille, une putain des trottoirs de la ville, celle qui l'avait fait venir de si loin quand sa mère est décédée pour qu'il ne reste pas seul. Elle lui avait caché son activité coquine. Tu imagines le**

coup de massue sur la tête, un truc à ne pas s'en remettre.

-Angélique, il y a aussi le frère de Pierre. Puis c'est tout. C'est tout ce que les flics ont trouvé.

-Flics, flics... Julien, un peu de respect !

-Excuse-moi... policiers si tu veux !

-Ce n'est pas grand-chose, mais quand même. On a l'adresse de ces gens-là ?

-C'était il y a dix ans, Angélique ! Mais j'ai retrouvé celle du frangin.

-Il faut qu'on parle de tout cela à Jean avant ce soir. Il n'y a pas grand-chose de nouveau pour lui. Mais cette idée de refaire les tests sur nos deux morts me plaît bien, très bien même.

-Julien, nous allons te laisser chercher du côté des affaires de viol sous l'effet de cette drogue.

-J'appelle Jean. S'il est libre, on y va après.

-Jean ! C'est Angélique Lelièvre...

-On te rejoind... où ?... à la maison, chez Alexandra ! D'accord... quelle est l'adresse ? Oui, oui, je crois... c'est au bout de la rue de la boutique. Dans une demi-heure... parfait.

-Bon ! Changement de planning. Grâce à toi Julien, cela avance et maintenant place au terrain, c'est mon endroit préféré. Il reste un sandwich et un jus d'orange. Petit ! Tu ne vas pas caler là-dessus.

-Ce n'est pas un problème Laurence, mais je ne voudrais pas abuser. Tout est à vous, c'est vous qui avez tout acheté. C'est plutôt à vous d'en profiter.

-Ah petit gars, tu m'énerves ! Si tu as faim, tu manges... compris ! Si tu as soif, tu bois. Pour mon compte, je suis rassasiée, je vais aller faire du café. Et toi ma Lolo ?

**-Julien ! Angélique a raison. De toutes les façons, le sandwich ne sera plus frais demain et vois-tu ce soir, j'ai bien envie de manger autre chose qu'un bout de pain beurré ? Je préfère un petit repas entre amoureuses, avant de rencontrer une fois de plus notre fantôme.**

**Il ne se le fit pas dire deux fois. Il croquait de ses plus belles dents d'adolescent en fin de croissance, le pain comme un affamé d'avenir. Laurence souriait à le voir ainsi. Que cet âge est sans soucis, vierge sans doute des peines de sa vie future. Le fait d'être issu d'un si petit milieu, grandissait encore ce côté naïf. Il est certain que le jeune homme ne pouvait qu'attendre du mieux. Si son courage persévérait, il pourrait espérer bien plus encore. Sans doute inconscient de cette situation, il profitait de l'aubaine. Combien de fois, il avait dû envier d'autres jeunes de son âge qui profitait, au mieux, des plaisirs d'une vie plus facile.**

**-Eh bien ma Lolo ! C'est quoi ce sourire presque niais ?**

**-Il est si mignon le petit que j'aimerais bien que mes garçons soient ainsi à son âge.**

**-Ils seront ce qu'ils seront ma Lolo ! Personne ne peut-être comme un autre. Chaque histoire de vie est une histoire différente. Certes, il y en a de plus belles que d'autres. Mais chaque histoire, tant qu'elle respecte celles des autres, doit être respectée.**

**-C'est vrai ce que tu dis Angélique.**

**-Lolo, prends le temps de les voir grandir ! Ma Lolo, ton café et il va falloir sans doute se remettre au boulot, n'est-ce pas ma chérie ?**

**-Ouais... ouais... merci.**

**-Bon, bon, avant que tu ne t'apitoies mère Térésa, comment s'organise-t-on ?**

**-Je vous propose de rétablir le sens de l'histoire en laissant des blancs que nous comblerons plus tard.**

**-Oui, c'est bien Julien. Il faut vraiment que l'on sache ce qui s'est vraiment passé la nuit de la fameuse partie de cartes annulée. Je vais commencer par aller voir Eric Dujardin. Je ne veux pas appeler avant, je veux bénéficier de l'effet de surprise, quitte à ce que je trouve la porte fermée. Et toi ma Lolo ?**

**-Puisque l'on sait où habite le beau-frère d'Alexandra, je propose d'y aller.**

**-C'est très bien ainsi. Toi, Julien ! Tu ne traînes pas ce soir. Tu rentres chez toi de bonne heure. D'accord ?**

**-C'est bon. De plus ce soir, mamie fait soirée crêpes bretonnes dans la cheminée, un plaisir... hum !**

**-Le petit cochon, il va nous donner l'eau à la bouche !**

**-Si vous voulez venir, ma mamie serait contente. Depuis que je lui ai parlé de vous, elle me tance pour que je vous respecte un max. Elle dit que j'ai beaucoup de chance... je le crois aussi.**

**-Allez, allez petit monstre, fais un bisou à ta mamie de notre part.**

**-Mais oui, toi aussi ma Lolo, c'est bien que tu ailles chez ce monsieur. Il me reste bien une demi-heure, je vais préparer mon papier pour demain. J'ai une bonne idée, j'espère que Pierre va apprécier.**

**-C'est quoi ma Lili ?**

**-J'ai envie d'écrire mes papiers sur cette affaire comme un feuilleton, avec des portraits discrets, mais sincères, histoire de donner une vraisemblance aux personnes que l'on rencontre. Avec déjà un sous-entendu d'erreurs judiciaires à réparer, seulement un soupçon pour tenir les lecteurs en haleine, objectivement.**

**-Ce n'est pas bête, et ça peut donner quelque chose de sympa.**

**-Allez au boulot !**

**-Dis Lili ! Tu pourras me déposer chez cet homme, je reviendrai par le bus ?**

**-Où habite-t-il ce mec ?**

**-Tout près de l'atelier de réinsertion.**

**-C'est pas loin de la maison !**

**-Là où il y a le mauvais mur.**

**-Je sais, je sais ma puce, il ne faut pas y penser. Ce n'est pas un problème, cela ne me fait faire qu'un petit détour pour aller chez les Dujardin.**

**-C'est très bien ainsi. Allez ! Au boulot !**

Après avoir essuyé les miettes qui traînaient sur la table, chacun replongea dans un travail individuel, en un silence que jalouseraient bien des cathédrales. L'humeur était studieuse, l'ambiance, trompeuse. Le calme, seulement ponctué du bruit des touches du clavier de l'ordinateur, était surréaliste. Le sérieux côtoyait la concentration, certain que le fruit de ces travaux donnerait un jus au goût bien acerbe.

**-Bon ma Lolo, il faut déjà ramasser, je n'ai pas assez avancé. Je finirai ce soir à la maison.**

**-Julien ! N'oublie pas de plier les gaules de bonne heure, n'est-ce pas ?**

**-Oui Angélique, c'est promis.**

Les documents rangés dans les serviettes, les deux filles sautèrent dans la voiture d'Angélique.

**-Il faudra bien, qu'un jour, tu changes de voiture ma Lili. Elle commence à souffrir. Elle grince de partout, elle doit être envahie des arthroses des automobiles.**

**-Je sais, je sais, mais tant qu'elle roule... elle roule. J'attends qu'elle me lâche, c'est la voiture de mon papy... tu me comprends. Il en prenait tellement soin !**

C'était un orgueil pour lui, d'avoir pu s'acheter une voiture neuve.

-A ta place ma puce, j'achèterais une voiture plus récente, française bien entendu. Je garderais celle-ci pour faire des balades le dimanche, de temps à autre avec ton petit amour.

-Ah ! Ça, c'est une bonne idée... je pourrais ainsi la garder bien plus longtemps. Je vais y penser sérieusement. Parce que... je fais la fière, mais j'ai bien peur qu'elle nous lâche le jour où nous en aurons le plus besoin. C'est toujours comme ça que cela arrive, n'est-ce pas ma puce ?

-Oui, tu as bien raison.

-Nous arrivons Lolo, je te laisse où ?

-Bien... là, non non, un peu plus loin... tiens au bout du chemin. C'est près de là qu'il habite, tu vois dans le virage la barrière !

## Chapitre 7 : Eric Dujardin.

Lolo disparaissait dans le rétroviseur de la voiture, pas assez grand pour qu'Angélique voie sa puce plus longtemps. Elle devenait déjà presque un souvenir qu'on ne voudrait pas voir s'évanouir de si tôt. Angélique se reconcentrait dès lors sur sa visite à venir. Elle s'appliquait à sa conduite, respectant les contraintes d'un comportement civilisé vis à vis des autres. Elle se savait trop inconstante sur le sérieux de cette tâche, l'esprit souvent ailleurs. Elle perdait même quelquefois les exigences d'une survie nécessaire à son amour et à ceux... qu'elle pouvait croiser. Le temps n'était pas folichon, au sens de la météo bien sûr, pour le reste, elle rayonnait d'un bonheur perceptible. Elle était dans une béatitude qu'on ne sait pas toujours expliquer... sans aucune mauvaise pensée qui dérange l'humeur et sans doute grâce à plein de petites choses qui chassent et donnent une impression de bien être presque naturel. Elle s'approchait tranquillement du lieu de sa visite, ni pressée, ni rebutée à l'idée de rencontrer encore des inconnus. Elle s'approchait du carrefour d'un chemin qui devait mener à la famille Dujardin. La petite route était déserte comme menant nulle part et surtout pas à Rome, sans doute même dans une direction opposée, si cela pouvait exister. Et quand on dit désert, le Sahara devait être un plaisir à côté de l'endroit. Non que des dunes de sable y soient infranchissables, mais ici, le vide d'un absolu jetait une inquiétude sur le lieu qui, en d'autres temps, devait paraître plus accommodant. C'était sans doute dû à cette impression d'arriver vers une fin de quelque chose, la fin d'un univers qui se refuse à la visite, l'antichambre d'une mort annoncée. La Lili ressentait maintenant comme un dérangement, elle se sentait gênante à défaut d'être elle-même. Il est vrai qu'elle

n'avait pas l'impression d'arriver quelque part, mais plutôt en une ambiguïté avérée. La petite route devenait chemin, à peine entretenu, sans doute l'accès à un enfer où n'habiterait même pas un diable. Le chemin était bordé d'arbres dont la plupart n'avaient plus la mémoire d'avoir ressenti des bourgeons déchirer l'écorce pour faire croire à une résurrection. Cela devenait vraiment lugubre, un sentiment d'entrer dans un cimetière abandonné des dieux et des hommes, aux tombes vides de leurs habitants et des certitudes. Elle ressentait des frissons cause d'une fraîcheur de l'émotion comme quand elle était entrée à Burkinau à Auschwitz. Là où on a encore l'impression de sentir les fumées des fours qui brûlaient des Juifs gazés sous une douche fictive, plus d'un demi-siècle auparavant. Là où même un oiseau n'ose même plus s'aventurer si longtemps après, dans un endroit de non vie, on en avait tant supprimées. Passé les herbes folles qui masquaient l'environnement figé de ces troncs nus d'écorce et lisses comme une mauvaise histoire, une énorme grille barrait le passage. Une monstrueuse barrière d'acier que même une prison refuserait et sans doute aussi ce camp de la désolation. Cela dénotait tout de même ; cette route et ce chemin ne menait qu'à ce monument de ferraille, dernier obstacle pour arriver au paradis ou avant peut-être plus rien, un néant. Il est vrai qu'ici était l'antonyme des barres bétonnées du 93. Elle descendit de l'auto, jeta un regard inquiet sur l'entour, tentant de ressentir un semblant d'une énergie, cherchant un embrun de vie. Pas de boîte à lettres, pas de nom, aucune indication, rien qui laissait croire que derrière existe quelque chose et encore moins quelqu'un. Elle pensa même un instant à rebrousser chemin. L'inquiétude grandissait, une chair de poule envahissait chaque endroit d'une peau hérissée, Hitchcock pouvait bien se ranger, la vraie vie était plus impressionnante que la fiction. Elle craignait que le portail ne

s'entrouvre seulement que pour l'engloutir définitivement en cet endroit du monde où personne ne la retrouverait. Elle se ravisa malgré tout, la raison retrouvait une force, une espèce d'interphone était bien coincé entre les pierres d'un pilier qui soutenait le monstre de ferraille, à peine visible. Et quand on dit pilier, ce n'est rien de le dire, les colonnes qui supportent les façades laides de nos vieux tribunaux auraient honte de leur svelte stature. Elle savait qu'une fois passée ce seuil, plus rien ne serait pareil pour elle. Ce ne serait pas la première fois, elle était tellement avide de connaître des personnes qu'il était bien normal que cela influe sur sa façon de vivre Il ne faudrait pas non plus que cela prenne trop d'importance pour autant, au risque qu'elle perde sa raison d'exister dans celle des autres, jusqu'à oublier les vraies réparations du sommeil.

Elle appuya sur un bouton disgracieux qui enclencha un bip tout aussi pareil, languissant telle une faiblesse pour enfin libérer une petite voix féminine.

-C'est qui ?

-Bonjour. Je suis Angélique Lelièvre, journaliste à La "Vérité".

-Tu veux voir ma mère ou l'autre, mon père ?

-Les deux, si c'est possible, ma petite chérie.

-Je vais chercher Maman, l'autre il doit dormir.

-Merci, ma petite...

La voix d'une jeune fille rassurait quelque peu Angélique. L'endroit ne devait pas être le trou du cul du monde comme pressenti. Si une petite fille pouvait y survivre, il y avait quelques espoirs. Elle attendait, plus sereine, sans aucune impatience réelle, en une quiétude retrouvée, comme quoi l'humeur des gens dépend de pas grand-chose, d'une voix d'enfant au milieu d'un pilier de pierres. Malgré tout, il n'est pas si simple de

rentrer ainsi dans la vie des gens, sans y être invité et quelquefois la déranger jusqu'à ce qu'elle ne soit plus tout à fait pareille après.

-Allô, allô ! Qui êtes-vous ?

-Bonjour Madame Dujardin, je suis Angélique Lelièvre, journaliste à La "Vérité".

-Journaliste ! Mais que nous voulez-vous ? Qu'est-ce qu'une journaliste nous voudrait ?

-Ce n'est pas facile d'en parler ainsi derrière un interphone. Ne vous inquiétez pas ! Il n'y a rien de grave. Je voudrais juste vous rencontrer ainsi que votre mari pour discuter quelques minutes.

-Mais qu'est-ce que vous voulez à Eric ?

-Je voudrais seulement quelques nouvelles de lui, puis lui parler de son ami Hervé Bouquin.

-Qu'est-ce qu'il a encore fait cet abruti ?

-Puis-je entrer pour en parler avec vous ?

-D'accord... mais cinq minutes seulement !

-Bien entendu, je n'abuserais pas, promis.

Un bruit de verrou qui libère plus qu'une conscience, délivra les deux vantaux qui s'entrouvrirent, dans un vacarme de ferraille désarticulée et gémissante, avant de les ouvrir plus grand, lentement à la vitesse d'un train de sénateur, jusqu'à ce que l'auto puisse y franchir le pas, sans risque de rayer la vieille voiture du papounet. Elle aurait pu attendre un peu plus, car les dimensions de l'ouverture pouvaient laisser passer des engins démesurés.

Elle ne voyait pas encore l'ombre d'une bâtisse. Le chemin se poursuivait, toujours gardé par ses soldats de bois mort d'une guerre sans bataille. Il montait tranquillement jusqu'à un horizon proche, mais vide. Rien, ni à droite, ni à gauche ne dépassait d'une ligne, un endroit seulement peuplé de prairies abandonnées

des animaux. Cela devait redescendre après, vers quoi ?... Sans doute une drôle de surprise. La propriété semblait immense, en surface de sol bien entendu. Ce vide d'horizon, qui coiffait la verdure, augmentait cette impression, à moins que derrière lui ne soit que le néant.

Angélique roulait au pas, il y avait peut-être des animaux ici. Il valait mieux les éviter au risque d'accroître l'amabilité de la dame de l'interphone. Elle arrivait au sommet du chemin. Là, au moment de basculer... une surprise, une énorme surprise se dévoila. Bien sûr que le chemin continuait son errance en cette incommensurable prairie, jusqu'à presque mourir dans un lac au bleu des émeraudes les plus pures. Impossible d'imaginer les dimensions de cette surface d'eau, un coup d'œil à gauche et à droite ne permettait même pas d'en déterminer une quelconque limite. En face sur la rive opposée, encore une surface d'herbe vierge d'habitation et de mouton, encore un endroit qui semblait privé de vie. De ce côté-ci de la rive, le chemin menait à une grande demeure. Se dessinait maintenant le faîte d'une toiture encombrante, coiffant des murs imposants de pierres, les murs d'un château même, un très grand château, plus grand encore au fur et à mesure qu'elle avançait. Le portail aux piques dont la dorure était usée, méritait sa dimension au vu du reste de la propriété.

« Dans quel merdier, je vais me foutre encore ? Je n'aime pas trop ces gens friqués, ils ne se prennent pas pour rien en général, souvent des imbus en plus. Enfin, je vais bien voir. Je fais quelques photos avec le portable pour faire baver la Lolo. Elle ne va pas me croire autrement. »

Aussitôt dit aussitôt fait, avec la discréction habituelle de la Lili. La demeure, sans doute du dix-huitième siècle, aux constructions de pierres blanches et de

briques rouges, avec un toit tout noir d'ardoise, avait belle allure. En approchant de celle-ci, elle aperçut une petite fille qui se dirigeait vers elle, lui faisant de grands signes pour lui montrer qu'elle était attendue... avec un certain plaisir.

Certain qu'ici, les visites ne devaient être légion, les hivers devaient y paraître une éternité. Il est vrai que ce jour, sous un temps quelque peu agréable, le site pouvait être imaginé comme plaisant, mais austère. Mais durant les sombres soirées pluvieuses d'un hiver arrogant, dans le bruit du vent qui siffle dans des branches nues et endormies et celui du clapotis permanent et régulier d'une eau très agitée qui protège des secrets séculaires, il fallait certainement avoir du cran ou des habitudes aux idées noires pour supporter les gémissements d'une soirée rancunière. Cela devait être pire encore, lors de nuits d'orage, quand les éclairs éclaboussent les murs des pièces en panne d'électricité, quand le souffle de l'orage fait souffrir les pierres et les bois dans leurs arthroses.

L'auto s'approchait de la bâtisse, la petite fille batifolait autour d'elle. Le devant imposant du parc se jetait dans l'eau Iroise. impressionnant les quelques hectares de celle-ci, il montait jusqu'à une terrasse de pierres bien plus dimensionnée que le raisonnable ne le voudrait. Il y avait suffisamment d'espace pour y faire dîner quelques centaines d'invités. Certainement qu'en d'autres temps, certaines fêtes avaient dû égayer l'endroit. Cela devait être il y a bien longtemps, la nature ne semblait plus se souvenir de tels moments. Seule une quiétude dérangeante régnait ici, une impression bizarre d'un lieu presque abandonné, un peu comme un château dessiné dans une BD de Tintin. Il semblait figé dans une histoire de papier pour y rester des années, avec ses personnages immobiles, accrochés

aux bulles pour ne presque rien dire. Et encore, celui-ci semblait bien plus vivant que celui-là.

-Bonjour, je suis Angélique. Et toi comment t'appelles-tu ?

-Melissa. Viens je t'emmène voir maman !

-Tu fais un petit bisou avant ?

La petite se laissa bisouter sans histoire. Sa petite taille, normale pour son âge, la rendait vulnérable devant l'imposant bâtiment, comme une erreur dans l'histoire.

-Alors, tu viens ?

Angélique, la main dans la main de la gamine, grimpa l'imposant escalier aux marches essoufflées de supporter cette gigantesque terrasse. La façade du château en imposait vraiment, avec un nombre de fenêtres et de portes qui rendrait jaloux le vitrier du paradis. La personne, qui avait en charge de nettoyer les carreaux, avait du travail à l'année ici. Mais la bâtie imposait encore plus d'un manque de vie que du poids de ces pierres ; rien ne traînait dehors, pas même un salon de jardin bon marché, ni un banc, ni un vélo d'enfant et encore moins une plante florifère accrochée dans une jardinière. L'endroit était triste à mourir, comme ancré dans un espace intemporel où les cris d'une horloge n'auraient aucune influence sur la pérennité inviolable d'une histoire monocorde, comme dans un cimetière abandonné de ses habitants.

-Eh bien dis donc ! Elle est grande ta maison.

-Trop grande !...

-Vous êtes combien à habiter ici ?

-Maman, moi... et Eric.

Angélique n'osa aller plus loin dans la conversation de crainte d'être maladroite. Cet Eric, était-ce le papa, un beau-père ? Ou, ou...

Enfin, elle arrivait au seuil de ce qui semblait la pièce principale. Une entrée digne des châteaux royaux qui menait directement en un hall qui s'ouvrait sur un double escalier de pierres imbriqués l'un dans l'autre. Ils menaient à l'étage. La petite la guida vers la gauche, vers un corridor lumineux et aussitôt après, en un lieu démesuré qui devait servir de salon, certain que pour se marcher sur les pieds ici, il fallait que ce soit intentionnel. Derrière un fauteuil, lourd de son confort et sans qu'aucune indication ne laisse présager qu'il soit occupé, une volute désordonnée s'échappait sans doute d'une pipe, l'odeur épicee du tabac ne pouvait tromper une narine avertie.

-Maman ! Maman ! C'est Angélique.

Une tête à la chevelure désordonnée et abondante dépassait maintenant le dossier pour délivrer enfin une image de quelque chose de bien vivant. Puis la personne se tourna pour venir à l'encontre de sa visiteuse. Une charmante femme au demeurant, quarantaine flamboyante et bien apprêtée, à l'apogée de la beauté naturelle d'une femme et au fait de ses charmes. Visiblement, elle n'avait pas prévu de sortir aujourd'hui, ni de recevoir d'ailleurs. Elle était encore vêtue des satins légers dont certaines femmes se parent après une douche matinale et salvatrice pour éloigner les torpeurs d'une nuit à oublier. Une deuxième peau qui ne cache en rien les formes avenantes d'un corps encore bien agréable à regarder. Elle dénotait un peu avec l'endroit, une fraîcheur spontanée dans une ambiance lancinante d'une noblesse dépassée. Le visage était vierge d'artifice, il dévoilait des contours simples et agréables. Une grande chevelure noire et frisée, à peine arrangée, tranchait avec un hâle des soleils plus tempérés d'ici. Un sourire esquissé égayait une bouille moins sévère que ce que la voix présageait. Le regard, aussi noir que l'ébène des cheveux, pétillait d'une

certaine impatience. L'accueil semblait franc et vraiment sincère. Bien que peu apprêtée, l'allure était bien plus que respectable. Cette femme dégageait une impression de charme pérenne. On pouvait se demander si cette tenue, quelque peu négligée, était normale pour l'endroit. Il dut abriter tant de femmes en tenue d'apparat, lors de soirées mondaines de grandes compagnies. L'atmosphère d'aujourd'hui était bien vidée de ses sens. Il y avait un décalage profond et presque choquant dans la destinée originelle des murs et le poids du vide qui pesait sur des plafonds bien trop haut pour une connivence et bien trop bas pour qu'il soit un ciel sans azur.

-Bonjour, je suis Anne Dujardin.

-Merci, Angélique Lelièvre.

-Je vous ai préparé du café et quelques viennoiseries.

-C'est sympa !

Angélique n'était pas du genre à dire que ce n'était pas nécessaire. Bien au contraire, elle trouvait qu'un café garni faisait partie des politesses des rencontres.

-Mélissa ! Peux-tu aller chercher le chariot à la cuisine ? Je suis désolée, les employés sont en congé, mais quand je dis les, je devrais dire l'employé est en congé.

-Ce n'est pas bien grave. Vous avez-là une belle demeure !

-C'est bien trop grand, un bien hérité du père de mon mari. Vous l'avez connu sans doute, Raymond Dujardin, le comique ?

-Oui, bien entendu, il est décédé il y a une dizaine d'années, il me semble.

-Douze, exactement. Pour chacun de ses fils, il avait acheté un château... des enfants pourris gâtés. Ah merci ma chérie ! Heureusement que j'ai ma petite puce, car ici, c'est plutôt triste. L'hiver je quitte

l'endroit, c'est impossible à y vivre, c'est à y mourir d'ennui.

-Votre mari, je pourrais le rencontrer ?

-Mais pourquoi vouloir le rencontrer ?

-Vous devez vous souvenir de cette affaire du marionnettiste, il y a dix ans ! Eh bien, de nouveaux événements ressortent aujourd'hui et mon journal m'a demandé d'essayer de comprendre ce qui s'est vraiment passé à cette époque. C'est peut-être un coup d'épée dans l'eau, voilà la raison pour laquelle je suis ici.

-Oui, bien entendu que je m'en souviens. Il avait témoigné contre celui qui a tué sa femme.

-Vous les connaissiez ?

-Café, thé, jus d'orange, que désirez-vous ?

-Un café s'il te plaît Melissa. Mais il ne fallait pas, c'est vraiment trop.

-Vous savez, à part quand je sors du château, et ce n'est pas si souvent, je ne vois plus personne. Alors, quand on a une visite, on essaie de bien recevoir. Même si tout à l'heure je n'ai pas été très aimable, je vous prie de bien vouloir m'en excuser. Le peu de personnes qui frappe à cette porte, c'est pour des emmerdements. Je dois être méfiante, ce n'est pas Eric qui réglera quoique ce soit et encore moins, maintenant. N'hésitez pas à prendre des gâteaux, j'en fais pour la petite, les jours de congé de notre employé.

-Ils sont très bons.

-Ah oui ! Est-ce que je les connaissais ? Non pas du tout, en fait je ne les ai jamais rencontrés. J'en ai entendu parler pendant l'enquête, par les journaux. Mon mari ne m'en disait rien, il m'ignorait. Vous savez, il ne m'a jamais vraiment considérée comme sa femme, mais plutôt comme un objet. Alors, pour ce qui de partager une discussion sur ce sujet, c'était hors de question. D'ailleurs à cette époque, tout était différent ;

notre vie de couple n'était déjà plus qu'une apparence. Il me trompait à tout va et j'étais bien obligée d'accepter cette situation. Je ne sais pas pourquoi je vous parle de ça, c'est personnel quand même. Vous, en tant que journaliste, vous écrirez tout ce que l'on se dira ?

Angélique connaissait bien ce comportement de méfiance quand elle présentait sa carte de presse. Elle savait qu'il fallait rassurer objectivement. Elle avait sa méthode, efficace et honnête.

-Ne vous inquiétez pas pour cela ! Tout d'abord, en premier lieu, c'est juste pour vous rencontrer ainsi que votre mari, pour parler de ce passé, pour essayer de comprendre ce qui s'est vraiment passé. Vous voyez mon dictaphone, il est à l'arrêt et je ne prends aucune note. Si je devais parler de vous, de près ou de loin, je vous ferais parvenir l'article avant la publication afin que vous ne soyez pas surprise. Enfin, le journal qui m'emploie a une certaine réputation d'objectivité. Je ne vous dis pas que le ton n'y est pas un peu trop caustique quelquefois, mais toujours pour la bonne cause. Quand on découvre des injustices ou des situations où certains profitent ou ont profité d'un système abusivement, alors là on mord et ça peut faire mal, très mal. Mais nous ne sommes pas dans cette situation, du moins pas encore.

Elle lâcha cette fin de phrase avec un léger sourire acide, une étincelle de malice éclairait son regard un peu moins compatissant qu'auparavant. Elle savait qu'il fallait attendre maintenant une réaction de son hôte, son propos lui semblait sincère. Ou bien elle se recroquevillerait en un silence qui deviendrait presque perpétuel ou bien elle se laisserait aller à des confidences qui pourraient tomber même dans l'intime. Cette porte de l'intérieur pour franchir le "soi" n'était pas bien épaisse, mais lourde, très lourde de conséquences. Son accès n'était pas si simple, son

entrebâillement dévoilait le plus profond de l'être mettant l'âme à nue quand ce n'était pas plus.

Angélique fixait son hôte bien dans les yeux pour que la sincérité ne fuie le propos et le flux des regards. Son interlocutrice montrait des gestes d'inconfort de la conscience. Elle tripotait une bretelle de soutien-gorge qui importunait une chair irritable. Les lèvres s'agitaient sans prononcer un seul mot. Le bout de la langue impatiente humidifiait celles-ci. Le cerveau devait s'agiter d'incertitude, la situation d'un inconfort de la raison secoue les neurones qui s'entrechoquent pour réfléchir, sans le faire vraiment... tentant de trouver, sur une position défensive, un comportement aussi neutre que possible à adopter.

-Angélique ! Je peux me permettre de vous appeler Angélique ?

-Bien entendu.

-Moi, c'est Anne, appelez-moi ainsi !

Angélique savait que la bataille de la confidence était presque gagnée. Elle avait entrouvert cette porte de l'intime qui cache, comme pour beaucoup, des secrets souvent inavouables, enfouis quelque part au plus profond des oublis forcés. Elle donne encore le droit de paraître à défaut d'être. Le personnage s'autorise un respect aux yeux des autres. Des absences de ressentiment taisent encore plus loin des situations encore plus méprisables. Pas besoin de curé pour un pardon, là se trouve ce qui est impardonnable.

-Puis-je me mettre plus à l'aise ? Cette veste m'empâte. J'aime bien plus de facilité pour discuter.

-Bien entendu, mettez-vous à l'aise. Vous savez dans cette affaire, je n'ai rien à me reprocher. Pour Eric, je ne serais pas étonnée qu'il soit mêlé à quoi que ce soit. Les gens qu'il fréquentait la nuit, n'étaient pas toujours bien recommandables.

Tout en écoutant Anne, Angélique regardait la petite qui ne la quittait pas des yeux, avec un sourire impétueux et une insistance que ne cachait pas le regard. Elle ne devait pas avoir souvent de la visite et quand il y en avait une, cela devait être le meilleur moment de la journée. Elle devait avoir six ou sept ans, tout au plus, bien habillée, à la mode, du moins de celle qu'Angélique pouvait voir dans les magasins. Le visage était envahi d'anglaises aux boucles sauvageonnes qu'il fallait repousser sans arrêt en arrière. Elle était mignonne à croquer et pourtant, Angélique devinait chez cet enfant, déjà des souffrances dues sans doute aux adultes et qui marqueraient à jamais sa jeune vie et influencerait sans aucun doute ce qu'on ne voudrait pas pour les siens.

Angélique portait de nouveau son inquisiteur regard sur cette mère qui ne respirait pourtant pas le bonheur. Mais comment, une si belle femme, présentant si bien, pouvait en arriver là ? Elle semblait pourtant se relâcher un peu, quittant peu à peu un état de méfiance pour retrouver un regard las, atone, terne, une obligation à vivre une vie que l'on n'a pas forcément choisie.

Elle était vraiment séduisante d'autant plus que sa tenue légère mettait en valeur des formes que l'on ne peut pas cacher. Angélique ne s'y trompait pas d'ailleurs, Anne sentait bien que le regard de son hôte se baladait sur ses attributs.

-Angélique, je suis désolée de vous accueillir ainsi. N'y voyez surtout pas une quelconque provocation, mais c'est ainsi quand je suis ici. J'aurais pu faire un effort quand même.

Elle posa sa tasse de café qu'elle n'avait même pas encore effleurée des lèvres, pour relâcher son dos sur celui du siège qui en avait sans doute vu bien d'autres, tant la vannerie semblait usée par le poids de fesses

inconsistantes. Elle croisa les jambes bien serrées et tira la nuisette au plus bas, sur les cuisses, pour que l'on ne devine rien de l'intime entrecuisse. Les mains se croisèrent sur le genou replié.

Angélique remuait l'amertume de son café sans sucre, entrechoquant la porcelaine avec une cuillère qui ne servait à rien d'autre que de donner une consistance de comportement.

-Votre mari n'est pas là Anne ?

-Si, si, il est encore au lit. J'irai le chercher plus tard. J'ai envie de discuter un peu avec vous avant. Vous savez, depuis que nous habitons ici, les visites sont rares et depuis quelque temps, c'est encore pire. Eric ne quitte plus sa chambre. Je ne sais pas pourquoi, mais il a un comportement bizarre. Mais comme il m'ignore depuis si longtemps, je ne lui demande plus rien. J'espère malgré tout, que ce n'est pas trop grave. Il ne m'a pas beaucoup donné de bonheur, mais pour autant, je ne lui souhaite rien de mal. Il m'a sortie d'un merdier pas possible quand j'étais jeune, rien que pour cela je lui en suis reconnaissante.

-Pouvez-vous me parler un peu de la vie d'avant ? Rien que par curiosité ! Si vous le voulez bien, bien sûr. J'aimerais bien comprendre ce qui rend votre visage triste.

-Cela se voit tant que cela ! C'est une histoire comme bien d'autres. Vous savez, je ne suis pas certaine que cela soit intéressant.

-Je suis curieuse de la vie des gens par nature et surtout ceux que je rencontre. On ne se connaît que depuis un quart d'heure et j'ai l'impression, malgré tout, que l'on se reverra après cette visite. Je ressens quelque chose de sincère avec vous et je ne me trompe pas souvent. Je n'arrive pas à l'expliquer, mais c'est ainsi.

**-C'est un peu pareil pour moi. Vous paraissiez si gentille et bien à l'écoute des autres.**

**-C'est un peu mon métier, mais il est vrai qu'avec les femmes surtout, j'ai des ressentis plus faciles, pas avec tout le monde heureusement. Cela peut s'apparenter à un défaut ou un vice, un truc dans ce genre en tout cas. Mon amie me reproche souvent de trop m'intéresser aux autres. Je n'y peux rien, c'est ainsi.**

**-Vous vivez avec une femme ?**

**-Oui, cela vous gêne ?**

**-Non, non pas du tout. Je trouve ça mignon même. Quand on voit les hommes qui nous entourent, certain qu'il y a plus de sincérité chez nous les femmes.**

**-Avec ma Lolo, on en a soupé des hommes. Moi c'est mon père et elle, avec les pères de ses enfants.**

**-Cela fait une famille originale.**

**-Vous pouvez le dire, d'autant plus que nos mères vivent aussi avec nous, sous le même toit. Cela fait une grande famille, un peu particulière, mais cela se passe très bien. Je pense qu'on a les mêmes problèmes que les couples normaux, mais il me semble qu'il est plus facile de réagir, sans l'orgueil refoulé des hommes. Pourtant, j'ai aimé un homme... un vrai... c'était mon papy, une autre histoire.**

Angélique s'arrêta là, estimant en avoir suffisamment dit de son intimité pour qu'Anne se sente plus à l'aise à discuter. Un sourire un peu niais se dessinait sur des lèvres avides des plaisirs perdus. Anne se dévoilerait un peu plus encore. Angélique le sentait bien, le climat deviendrait plus disert.

**-La vie n'est facile pour personne, mais il est heureux que chacun ne porte, visible, sa croix. Elle ne serait alors qu'un cimetière d'espoirs, avec des marbres si lourds à faire glisser. Les vrais se suffisent déjà de leur atmosphère.**

-Vous avez bien raison Angélique, mais le passé est quelquefois lourd à porter. J'avais un papa d'amour et une maman très attentive. Puis un jour, leur voiture s'est encastrée sous un camion, morts tous les deux sur le coup. J'avais sept à huit ans à peu près et j'ai tout perdu ainsi. J'étais la seule enfant de cette famille, sans doute un peu trop gâtée, une vie de miel et après, plus jamais rien ne fut pareil. Je me suis retrouvée chez le frère de ma mère. Au début, je trouvais ça pas trop mal, un moindre mal en quelque sorte. Ils m'avaient sortie de l'orphelinat, je n'y étais pas restée bien longtemps pour autant. Mais dans ces endroits, quand on a connu une autre vie, on comprend vite ce qu'est l'enfer. Puis j'ai vite compris que ce serait difficile et bien plus encore dès que je fus installée chez eux. Ma tante était gentille, mais lui, ne m'aimait pas ; dès que je fus plus grande, il m'humiliait, il me traitait comme son esclave, me frappait avec sa ceinture. Moi, je ne disais rien à personne, de peur de me retrouver encore à la DASS, comme avant d'être chez eux. Vous savez, c'est dur d'accepter cela surtout quand cet inconscient me lâchait des « elle ne fout rien cette petite fainéante ». J'avais la trouille de lui, ces remarques désobligeantes, je les subissais en pleurant et ce pauvre con, ça lui faisait plaisir. Ce n'est pas normal, à douze ans d'être aux ordres d'un homme violent. Alors, j'ai fugué. Un jour, j'en ai eu marre de supporter tout ça. Je devais avoir quatorze ans la première fois, je dormais comme une sauvage dans les coins les plus reculés des campagnes, là où ne passe presque personne, que quelques jours par an. Mais cela ne dura pas bien longtemps. Au bout de quelques jours, pour calmer la faim, j'ai volé dans une épicerie. Là, je suis vraiment retournée à la DASS. Contrairement à ce que me disait cet oncle dépravé, je m'y sentais mieux que chez lui. Si cet endroit était banni d'amour, s'il fallait se battre pour exister, au moins personne ne m'obligeait à être l'esclave de la

violence. Puis au contact des autres, je suis devenue comme eux, un animal presque sauvage. Personne ne veut adopter des enfants grands, bien trop difficiles à vivre.

Anne reposa le verbe et saisit de nouveau sa tasse sans doute pour repousser des larmes qui commençaient à tromper le regard. Angélique la regardait, silencieuse, compatissante, respectueuse des douleurs d'un passé, sans trop le montrer pour autant. La petite, sans avoir beaucoup bougé, était restée comme quelques minutes avant, l'attention plombée par Angélique, ignorant le sens des propos de sa mère, assouvie de cette présence féminine étrangère, presque inespérée.

-Melissa ! Veux-tu venir sur mes genoux ?

La petite ne devait attendre que cela. Elle ne se le fit pas dire deux fois, jetant auparavant un petit coup d'œil vers sa mère, cherchant une quelconque approbation ou le contraire. Elle levait déjà sa jambe droite pour tenter de chevaucher la cuisse gauche de la Lili. Celle-ci la prit par la taille pour l'aider à la manœuvre. Aussi rapidement que possible, elle fut face à sa mère, le dos collé contre sa bienfaitrice de l'instant, remuant un petit peu son corps pour mieux se caler encore. Elle bravait ainsi malicieusement le regard de sa mère.

-N'abuse pas ma chérie !

-Ce n'est pas grave, j'ai l'habitude avec les fils de Laurence.

-Ils ont quel âge ?

-Trois et cinq ans.

Anne trempait ses lèvres dans le café devenu froid. Angélique partageait une viennoiserie avec son hôte d'un genou sans provoquer plus d'émoi chez la petite.

-Voilà mon adolescence Angélique ! Une longue descente aux enfers, vers un univers inconnu et brutal,

isolée dans un monde qui ne prépare à rien de plus que passer le temps et à être plus âgée sans vieillir vraiment. Heureusement cette vie était ponctuée de quelques visites. Certains notables, sans doute pour blanchir une conscience entachée, venaient apporter quelques réconforts goulus et aussi de l'argent pour améliorer les conditions de l'existant. Parmi ceux-là, il y avait une femme, Yvette Dujardin, la femme de l'acteur Raymond Dujardin. Elle s'investissait beaucoup pour nous, financièrement. Elle y passait aussi beaucoup de temps, pas comme bien d'autres, non. Elle prenait le temps de discuter et aussi d'activité avec nous, avec presque l'aisance d'une mère. Au début je ne comprenais pas pourquoi, mais petit à petit, j'ai saisi qu'elle était passée par cet établissement dans sa jeunesse, comme nous. Bien entendu, elle connaissait le fonctionnement ou plutôt le non fonctionnement de cette prison de la jeunesse ainsi que tous ses travers. Je n'ai jamais su comment elle avait rencontré son mari d'acteur. Ce qui est certain c'est qu'elle n'oubliait pas d'où elle venait. Elle était vraiment un petit rayon de lumière pour tous les pensionnaires. C'était bien le seul, même les jours de grand soleil. Peu n'ont pas honte de leur passé, elle, elle s'en moquait royalement. Elle s'affichait ici sans aucune pudeur sociale. L'important pour elle, c'était nous, un petit bout de son autre famille sans doute aussi. Nous, on ne voyait qu'elle.

Elle touillait sa tasse vide avec sa petite cuillère avide d'un sucre qui était absent, une consistance qui cachait une fébrilité sensuelle. Une certaine désolation baignait un regard perdu en des souvenirs sans saveur, mais sans doute moins pénibles que beaucoup d'autres. La petite Mélissa regardait sa mère sans trop de surprise a priori, ces états d'âme n'étaient sans doute pas qu'éphémères.

**Trop de personnes portent sur leur passé des croix si lourdes, qu'elles se voient.**

Pourquoi tant d'autres n'ont apparemment que du sucre à savourer ? Est-il possible que l'histoire soit si injuste avec certains ? Quelle justice décide de ces états ? Qui se permet ces acharnements du sort sur ces mêmes personnes ? Pourquoi et pour quelles raisons ? Pourquoi ne choisit-on pas sa naissance, ni ses géniteurs, ni le vainqueur des batailles de la vie qui voit un seul spermatozoïde faire ce que l'on est, alors que l'on aurait pu être quelqu'un d'autre avec d'autres plaisirs et avec d'autres peines ? Pourquoi les parents n'ont-ils pas pu se retenir cinq minutes de plus seulement pour qu'un enfer ne soit plus qu'une douce agonie ?

**-Tiens maman, il y a Dick qui est rentré... il n'a pas le droit d'être ici !**

**-Laisse-le ma puce ! A quoi bon, cela ne changera rien. Excusez-moi Angélique, il n'est pas méchant. C'est un gros lourdaud, mais très câlin. Il est, lui aussi, content de vous voir, lui aussi s'ennuie ici. Pourtant, il a de la place dehors, mais il préfère traîner dans nos pattes. Son maître doit être réveillé. Vous pourrez voir mon mari dans quelques instants.**

**-Ce n'est pas grave Anne ! J'aime les chiens et puis vous êtes chez vous. Et pour votre mari, je peux attendre. D'ailleurs comment l'avez-vous connu ?**

**-Je finis mon gâteau, je vous raconterai après.**

Angélique traînait ses doigts dans la chevelure abondante de la petite qui se satisfaisait bien de l'attention, tendresse inopinée et bien venue. Angélique restait la plus transparente possible aux yeux d'Anne, pour ne pas trop peser sur les propos révélateurs d'une lassitude à ne rien comprendre. Elle était très attentive à chaque détail, à chaque petit mouvement qui pourrait trahir une autre affliction ou un ressentiment enfoui en

une peine plus grande. Anne essuyait avec attention les restes presque invisibles d'une larme réfractaire au temps, fuyant le regard d'Angélique, comme pour une excuse à ses maux.

-Bien entendu, grâce à Yvette ! En fait, elle organisait régulièrement des sorties ici, dans ce château. À l'époque, c'était autre chose, le parc était accueillant avec des animaux en liberté, des jeux pour les enfants, un espace baignade et bien d'autres plaisirs. Mon beau-père aimait voir s'ébattre, ici, les protégés de sa femme. Comme il avait gagné beaucoup d'argent avec le cinéma, il aimait redonner du plaisir à ceux qui en étaient privés. J'avais des beaux-parents extraordinaires, bien moins égoïstes que les deux fils qu'ils ont bien trop gâtés. A quoi tient le respect pour les autres ! Certainement pas grâce à l'argent hérité des parents, ça c'est incontestable ! Les parents étaient riches certes, bien que leur milieu d'origine fut bien plus modeste. Elle de la DASS comme moi, lui d'une famille ouvrière du nord de la France. Un jour, quand j'ai eu mes seize ans, ou un peu plus peut-être, elle me demanda si je voulais apprendre un métier. Elle me proposait un apprentissage de gestion comptabilité, pour que plus tard je sois la gouvernante du château. Je n'ai pas réfléchi longtemps, vous pouvez me comprendre ? Sortir de cet endroit triste de vie pour ne plus y venir que pour dormir, l'autre partie se faisant à l'école et au château. Voilà comment, sans vraiment l'avoir voulu, j'avais déjà un pied dans cette demeure. Ce qui devait se passer arriva. À l'aube de mes dix-huit ans, je cédai aux avances d'Eric. Les deux frères m'avaient mis auparavant une énorme pression pour que je cède à leurs avances. J'ai cédé à Eric qui me paraissait plus sensible et plus honnête. Rapidement je me trouvai enceinte. Bien entendu, je ne voulais pas garder le bébé. Je ne me faisais aucune illusion sur

l'importance de cette liaison pour lui, une aventure de jeunes de notre âge, ce qu'il considérait ainsi tout au plus. Jamais, je n'aurais imposé quoique ce soit concernant mon moi personnel. J'étais enceinte, à moi de me débrouiller de cet état de fait. Je pensais que je n'avais aucun droit vis-à-vis de ces personnes qui m'avaient tant aidée. Comment faire du mal à ceux qui vous font du bien ? Non, pour moi je ne pouvais pas. Je n'avais aucune ambition dans cette relation et j'avais honte de cette situation. Pourquoi avais-je cédé à ce jeune homme, qui lui, n'avait pas besoin de moi pour vivre ? Je le savais bien quelque part, la libido bien entendu, mais peut-être aussi un petit espoir d'un amour sincère. Toute jeune femme croit au prince charmant, moi ce n'était pas le cas, le poids de mon passé ne m'y donnait pas le droit. Mais j'avais quand même encore un petit espoir de vérité, on ne peut pas non plus vivre continuellement dans une souffrance qui se voudrait perpétuelle. J'ai alors demandé un congé... pour me faire avorter au pays des aiguilles à tricoter, sans rien exiger de personne, ni des parents, ni de l'amant. Mon secret devait ne rester qu'à moi.

Elle s'arrêta de nouveau... Ces révélations blessaient son attitude, elle était consciente qu'elle irait jusqu'au bout de son histoire et sans regret sans doute. Il devait y avoir bien longtemps qu'elle n'avait pas pu soulager ses blessures de vie. Il est difficile de garder pour soi le poids de son passé quand il pèse tant sur un presque plaisir à revivre. Pourtant, devant quasiment une inconnue, de plus journaliste même si elle s'était promis une certaine réserve, elle se déshabillait totalement, encore plus qu'une fille nue de ses tissus. De légers tremblements des doigts révélaient un ressentiment qu'elle voulait cacher auparavant en simulant un touillage efficace d'une tasse de café vide. Et toujours fuyant le regard adouci de sa visiteuse qui, elle aussi,

tentait un ménagement, pour hypocritement moins peser sur la conscience... de l'autre. Avec un certain courage, après un soupir révélateur, elle continua son histoire, une histoire vraie, une véritable agonie qui tue depuis tant d'années.

-Ce que je n'avais pas prévu, c'est qu'Yvette avait des yeux et des oreilles partout et surtout qu'elle s'occupait aussi des jeunes filles désemparées et enceintes, dans des situations incongrues. La personne qui devait m'aider pour avorter était un membre de son association, tout près de celles qu'il fallait vraiment assister. Bien entendu, il l'informa et, en fait, c'est tout ce que j'ai su vraiment. Elle fit tout pour que je ne me fasse pas avorter, jouant sur la ferveur religieuse, invoquant les punitions d'un ciel qui devait être bien embarrassé. Deux mois après, elle me demandait carrément la main de son fils, sans m'expliquer, sans rien justifier de plus, juste pour qu'officiellement, sa famille répare un certain préjudice d'amour. Elle considérait cette aventure comme abusive de la part de son fils et comme par hasard, Eric devint rapidement bien plus prévenant et courtisant. Il cachait bien son jeu, mais je voulais y croire malgré tout, restant sur mes réserves, toutefois. J'avais vécu une période si noire auparavant, que je me sentais bien malgré tout. Même s'il me donnait peu d'amour, au sens affectif bien entendu, je voulais y croire, un peu de mieux c'est toujours mieux que rien. Ce mariage, j'avais bien réfléchi, j'étais certaine que ce ne serait pas la solution, mais j'ai quand même cédé à une certaine facilité. Yvette était présente et voulait absolument que les choses soient faites dans les règles. Elle oubliait que les comportements ne sont qu'apparences et que les vrais sentiments ne peuvent pas être de concession, plus à notre époque en tout cas. Eric semblait s'être résigné à la situation, presque proprement au moins au début,

mais cette convenance était bien que de paraître. Petit à petit, bien entourée par Yvette, protégée même, je me disais, qu'avec tout ce que j'avais vécu, c'était peut-être une bonne chose. Aujourd'hui, je ne le regrette pas. Je ne suis pas une femme comblée, loin s'en faut, ni une femme battue. J'ai ma petite Jessica et une vie qui ferait rêver plus d'une femme s'usant la peau des mains dans des travaux de bas étage de la vie moderne, à nettoyer des chiottes. Tu sais Angélique ! Des Cosettes ! Il y en a à la pelle, mais un Jean Valjean, il n'existe que dans l'œuvre de Victor Hugo.

Puis vint ce mariage, on va dire de convenance. J'avais choisi une certaine simplicité, par respect sans doute à cette congruence, par facilité aussi. J'avais choisi comme témoins deux filles de la DASS... comme moi. Cela ne dérangeait en rien les parents d'Eric, mais calmait bien les grandeurs de leur fils. Lui, il s'en foutait d'un mariage d'amour. Ce qu'il voulait c'était un mariage grandiose, people, pour frimer dans les journaux et épater les autres. Il s'en moquait, ce n'était pas lui qui payait de toutes les façons. Enfin, et grâce à sa mère, j'avais réussi à retenir les ambitions hypocrites de celui que j'allais épouser. Mais comme quoi les regards extérieurs jalouisaient quand même, une fille de la DASS épousant le fils d'un acteur célèbre, riche à souhait, c'était une nouvelle version d'un conte d'Andersen ou de Perrault, un conte de fées, bien entendu, largement couvert par la presse people nationale et internationale. Enfin, l'apparence enrichit les journaux et les journalistes populaires à défaut de les rendre intelligents... Angélique ! Voulez-vous un autre café ?

-Volontiers, il est vraiment savoureux, un mélange raffiné de plusieurs essences sans aucun doute. Je suis presque certaine que ce café vous ressemble, il y a de vous là-dedans.

-C'est un de mes plaisirs. Je prends beaucoup d'attention à ce que je peux offrir. Ce n'est pas pour cela qu'on a beaucoup de visites pour autant ! Mais cela est encore une autre histoire... sans sucre, il me semble.

-Tout à fait.

Tout en servant Angélique, elle tenait d'une main la poignée de la cafetière et de l'autre, le couvercle pour qu'il ne puisse trop s'ouvrir.

-La petite n'est pas de lui, elle le sait, je lui dis tout. C'est pour cela qu'elle l'appelle Eric. Elle n'a pas connu ses parents non plus. De ma première grossesse, j'ai fait une fausse couche, quelque part c'était bien mieux ainsi. Les parents d'Eric se sont tués dans un accident d'hélicoptère. C'est lui qui pilotait, le père d'Eric, un jour de trop grande brume. Tout cela pour aller aider l'autre fils, un caprice de môme gâté, ils ont réussi à tuer leurs parents.

Après, j'ai bien compris où était ma place. Le mariage il s'en foutait, mais royalement. Il attendait son heure et son heure était arrivée. Il me considérait de nouveau comme un jeu... sexuel surtout et jusqu'au-boutiste. Il m'entraînait dans des soirées où j'avais honte d'aller. Vous me direz que je n'avais qu'à dire non. C'est vrai, c'est vrai... mais que serais-je devenue si j'avais refusé ? Il m'emménait à ces soirées avec d'autres couples comme lui ou avec d'autres filles canons de corps mais avec un petit pois dans la tête ou avec d'autres mecs tout aussi dépravés. Cela commençait toujours de la même façon, un apéro costaud avec des cocktails délicieux, mais carabinés, de façon à commencer à ramollir les réticences et les hésitations, puis par quelques joints quand ce n'était pas d'autres drogues plus dures qui, elles, annullaient complètement la raison. En fait tu te retrouvais à poil, dans un lit, dans un canapé ou sur le bord d'une piscine à baiser avec quelqu'un que tu ne connaissais pas :

garçon, fille, les deux ou plusieurs. Et le lendemain, tu te retrouvais l'entre cuisse irrité, le sexe, pommadé d'éjaculation. C'est Eric qui organisait ces soirées et il les filmait pour son plaisir personnel. Il les projetait certains après-midi avec des amis pour se moquer de certaines personnes, une bière à la main. C'est ainsi que je suis tombée enceinte, je ne savais même pas de qui et hors de question de le chercher. J'aurais pu choper le sida ou une hépatite, quelque part c'était un moindre mal.

Cet événement fut un virage important, cela m'a permis de changer la donne. Ce coup-ci, je décidai de tout faire pour que le bébé puisse arriver à maturité. Je ne sais pas si c'est ce que j'ai fait de mieux, pour elle surtout. Pour moi, cela changea complètement les choses. J'ai pu mettre beaucoup de distance avec ces orgies de sexe et d'alcools sans qu'il ne trouve trop à en redire. Bizarrement même, tout s'est arrêté. J'en étais soulagée, enceinte oui, mais surtout j'avais échappé au VIH. Toutes les relations se faisaient sans préservatif, une sorte de roulette russe, en quelque sorte. Il y en a quelques-uns et quelques-unes qui doivent le regretter maintenant. La trithérapie, c'est un sacré handicap ! Cela ralentit les effets de la maladie, mais jette tout de même bien plus tôt sous les marbres abandonnés au fond des cimetières, écartés au loin, à croire que même après la mort, la maladie reste contagieuse. Voilà maintenant, vous connaissez à peu près mon histoire, pas très reluisante, mais depuis sept ans, je vis bien. Ce n'est pas très glorieux, plus de rapport physique, cela ne me manque pas vraiment. Je lui ai tout donné sans le vouloir vraiment pour n'être presque qu'une pute pour lui.

Puis, vous allez le constater tout à l'heure, il a bien changé. Depuis quelques mois, il n'est plus le même. J'espère qu'il en sera ainsi longtemps encore. Je ne sais

pas pourquoi, mais il ne quitte plus le château. Avant, pourtant, il en passait du temps dehors, quelquefois, il ne revenait qu'après plusieurs jours sans m'avertir bien entendu. Je m'occupe de tout ici maintenant, il m'a même cédé une procuration sur son compte principal il y a quelques semaines, je n'y comprends rien... je ne lui ai jamais rien demandé pour autant. Depuis le décès de ses parents, il avait tout viré dans le parc, il ne voulait plus voir les enfants de la DASS. C'était un poulailler à putes qu'il disait. Même pour sa mère... quelle reconnaissance ! Mais je vais reprendre tout cela pour rendre ce lieu comme sa mère l'avait aménagé autrefois. C'est la moindre des choses que je puisse faire et ce, dès la semaine prochaine. J'attends une grande partie du matériel pour qu'ici tout soit aussi accueillant qu'avant. Si je réussis cela, j'aurais servi au moins à quelque chose sur cette terre. Vous voyez, que ce n'est pas parce qu'on habite un château que l'on vit une vie de princesse ou de châtelaine. Les belles histoires n'appartiennent qu'aux livres que je ne lis plus depuis longtemps. Pour ma petite Melissa, il faut bien que je lui prépare un avenir, il ne l'a pas reconnue, bien entendu... personne ne l'a reconnue à part moi. Elle mérite bien d'être traitée comme une princesse.

Elle s'arrêta d'un coup, tournant la tête prestement vers une porte qui tentait de soulager ses souffrances avant de délivrer l'image d'un homme ou ce qu'il en paraissait. Le personnage était bizarre, tel que sorti d'un sommeil d'un siècle ; la belle au bois dormant serait ridicule à côté de lui. Les cheveux mi-longs étaient si désordonnés. Ils étaient comme après une nuit de bataille qui aurait duré bien plus longtemps qu'une guerre de cent ans, sans les anglais, ni les anglaises. Bien entendu, une guerre envers personne ou si plutôt, si, contre ce que l'on devient et que l'on ne voudrait pas devenir. Une barbe n'ayant pas vu le fil d'un rasoir

depuis quelques jours, sans doute plus d'une semaine au moins, accentuait encore l'image peu enthousiaste d'un homme hors de son époque. Le pyjama froissé comme des draps après une grande nuit d'amour, un peu trop grand, cachait des pieds qui poussaient des savates usées à force de caresser le pavé. La manche tombait sur la main pour y cacher sans doute des traces de nicotine. Il puait le tabac froid à faire vomir un Gainsbourg réveillé. Il avait la démarche grossière d'un être qui se serait trompé d'histoire, égaré là, comme une erreur du temps que l'on subit. Il avait malgré tout, une mine assez reposée, mais sans aucun ressentiment apparent, de loin comme d'ici, atone, blême de vie. Un bonjour presque indélicat à l'entour, ignorant presque Angélique, même pas un regard. Rien ne semblait troubler son inexistence, rien, à croire que la situation était habituelle, coutumière au moins.

-Qu'est-ce qu'il fout là le clébard ?

-Il a bien le droit d'être avec nous, au moins dans la journée. Puis, ce n'est pas ce que tu t'en occupes... de ton chien, n'est-ce pas ?

-D'accord, d'accord, de toute façon, tu as toujours raison ! Dis, Jessica, tu ne me fais pas un bisou ?

La gamine ne se le fit pas dire deux fois, elle respectait ce mec, la petiote. Pas son père, mais pas pire non plus, il était au moins là, c'était sans doute bien mieux que tout autre indésirable.

-Je te présente Angélique Lelièvre, une journaliste. Elle est venue pour toi.

-Pour moi ! Eh bien dis donc, je ne me savais pas si important !

-Je suis désolée, mais je suis ici pour une vieille affaire, mais je ne suis pas pressée, prenez le temps dont vous avez besoin, et s'il le faut nous pouvons nous voir plus tard.

Il ne répondit pas, sans plus un regard vers Angélique, sans aucun pour Anne qu'il ignorait complètement. Il se dirigeait vers une autre pièce.

-Vous voyez Angélique ! Il y a quelques mois, le chien aurait été chassé à coups de pieds au cul et vous peut-être aussi. Il m'ignore pratiquement, c'est ce que j'ai gagné. Je préfère cette situation à celle du passé. Il est gentil avec la petite et cela me suffit.

-C'est vrai qu'il a l'air plus bourru que méchant, un peu étrange tout de même.

-Mais, ce n'est rien. C'est un agneau que vous voyez maintenant.

Il revenait, un grand bol à la main, traînassant toujours ses chausses, la démarche était plus celle d'un petit vieux à la dérive de son âge que celle d'un quadragénaire encore svelte malgré tout. Mais si les petits vieux sont usés et s'ils ne veulent plus lever la jambe pour marcher, c'est pour montrer aux autres le respect qui sied à ces usures. Lui, n'était pas dans ce cas, cette démarche n'était pas due à une fatigue physique, mais plutôt morale ou psychique quand le poids du passé ne peut plus être supporté par des épaules affaiblies. A chacun sa croix, pour ceux qui y croient encore.

-Alors ! Qu'est-ce que vous voulez ?

Angélique reposa sa tasse sur la table et s'essuya les commissures des lèvres avec le soin de la politesse.

-Je voulais vous parler un petit peu de cette triste affaire d'Alexandra et Pierre Mestanger.

-Oh là là, c'est loin ça ! Je ne me rappelle pas grand-chose de ce truc-là. Depuis quelques temps, je perds un peu la mémoire, je ne sais pas pourquoi... non, pas pourquoi.

**-Je voudrais seulement que vous me confirmiez ce qui s'est passé la nuit où on a retrouvé Alexandra dans le coma ?**

**-Je crois que Jessica n'a pas besoin d'entendre certaines choses, de plus cela ne m'intéresse pas. Tu viens ma puce ? Viens, on va jouer avec le chien dans le parc !**

La petite ne se le fit pas dire deux fois, elle enfila son petit blouson, alla quérir une balle rangée on ne sait où. Le chien non plus ne se le fit pas dire deux fois. Jouer dehors avec sa petite maîtresse était sans doute son loisir favori et courir lui faisait aussi du bien. Il faut dire qu'ici, ce n'est pas la place qui manquait.

**-Combien d'hectares votre propriété ?**

Angélique voulait rebondir de suite. La situation devenait particulière. Elle avait réussi à discuter, voir même plus avec Anne. Maintenant, celle-ci n'était plus là, elle restait avec un parfait inconnu. Ce n'est pas cela qui la rebutait, elle aimait découvrir les gens, mais là, le changement de situation était brusque.

**-Une centaine environ, mais pour moi, je m'en fous je n'aime pas la campagne.**

La Lili cherchait à ne surtout pas brusquer la conversation. Elle avait dit qu'elle avait du temps, mais c'était plus une formule de politesse qu'autre chose. Elle avait hâte de retrouver sa Lolo pour lui conter une autre histoire. Mais il ne fallait pas faire la fine bouche, cet homme était un témoin clé de l'histoire, il ne fallait rien rater de ce qu'il voudrait ou pourrait dire.

**-J'aimerais bien, moi... mais ce serait trop grand, surtout à entretenir. La maison de mon grand-père me suffit amplement.**

**-Vous aussi, c'est un héritage ?**

Le ton était désagréable, bizarre comme remarque. A croire que bien souvent, on lui avait sorti celle-ci pour

**lui montrer qu'il n'était que le fils d'un riche. La Lili sentait bien le piège d'une question ambiguë.**

**-D'une certaine façon, oui... mais c'est une autre histoire, pas très intéressante.**

**-Ah oui ! Pourquoi déjà, les Mestanger ?... Je ne me souviens plus de grand-chose.**

**-Je voudrais juste des informations concernant la soirée.**

**Elle pesait ses mots, certaine de marcher sur des œufs pas très frais, certaine aussi qu'il pourrait se renfermer sur lui comme une huître protégeant le secret interdit de la fabrication des perles.**

**Elle le voyait bien dérangé par la question, dix ans c'est loin, mais une histoire comme cela on ne l'oublie pas, on ne l'oublie jamais même, elle marque les esprits pour toujours. Vérité ou mensonge, ou les deux peut-être, sont imprimés dans une mémoire à peine rangée. Il faisait peut-être semblant de réfléchir, mais s'il le faisait, il le faisait bien. À ce qu'Anne avait dit, il paraissait sincère dans sa volonté de rassembler sa mémoire. Elle devait être devenue comme un puzzle géant qui se serait déchiré après assemblage et aux pièces éparpillées maintenant. Angélique se demandait bien ce qui allait en ressortir.**

**-Ah ! La belle Alexandra. J'aurais bien voulu me la faire celle-là.**

**-Qu'entendez-vous par là ?**

**-Eh bien, je l'aurais bien sautée, comme vous d'ailleurs, vous devez être bien mignonne à poil.**

**Angélique rosit... elle craignait de montrer son émoi. Il était gonflé ce mec. Elle trouvait la remarque bien indécente et avec un vocabulaire qui, s'il n'était encore vulgaire, était bien coloré et dérangeant.**

**-Oh ! Ne vous inquiétez pas ! C'est juste histoire de dire que vous êtes bandante. Ne serrez pas vos cuisses**

comme cela ! Je ne suis pas un si mauvais gars. J'aimerais bien autre chose, mais il paraît que j'ai fait souffrir trop de personnes. Regardez Anne ! Elle m'ignore. Non elle ne m'ignore pas, c'est pire elle me condamne. Elle me domine même maintenant, remarquez... il doit y avoir de quoi !

-C'est déjà bien de s'en apercevoir !

Elle ne savait pas quoi rajouter d'autre. La Lili était embourbée dans cette discussion et elle ne trouvait rien pour s'en sortir honorablement. Lui n'y voyait rien, bien heureusement. Il aurait pu la mettre plus bas encore. Ce n'était pas souvent, mais là, elle était à la merci d'une mise à mort morale.

-Vous voulez dire que vous n'avez pas touché Alexandra ?

Elle tentait de s'en sortir comme elle le pouvait. Tant pis si cela s'avérait une maladresse, mais elle ne pouvait pas en rester là. Elle avait besoin de reprendre l'avantage, comme on dit dans certains sports.

-Non, ou alors il aurait fallu que je sois dans un drôle d'état pour ne pas m'en rappeler. Cette femme-là, j'aurais bien voulu me la faire, mais conscient, bien réveillé quoi.

Angélique ne voulait pas trop en rajouter, le propos était quelque peu discordant avec les on-dit des comptoirs de bistrots. Il faudrait vérifier cela. Mais bien entendu tout était enregistré sans le dire vraiment. Cela lui suffisait pour aujourd'hui. Après la gêne des propos machistes de cet homme dans un déclin certain, il lui fallait trouver un motif plus élégant pour repartir poliment et pour autant sans paraître pressée de quitter les lieux. Elle le regardait se goinfrer le petit déjeuner, ce n'était pas dans la délicatesse. Il est vrai pour autant, que pour lui, esseulé en un endroit qui n'a plus de valeur du temps et encore moins de repère, quel est le problème de vivre ainsi ? Un petit déj en fin d'après-

midi ne dérange que celui qui le mange le matin de bonne heure. Certes, ceux-ci sont de loin les plus nombreux. Mais derrière les volets clos des sollicitudes, l'étranger ou celui qui l'est devenu, est maître de ses volontés, voir de ses non volontés, voire même des contre volontés. Le temps n'a alors plus la même valeur. Dans les dérélictions paroxystiques et délibérées, rien ne gêne plus celui qu'on ne voit plus. Cela faisait un bout de temps qu'il continuait sa glotonnerie sans vraiment s'occuper d'une présence qu'il négligeait complètement.

-Je vous dérange, peut-être ?

-C'est cela oui ! C'est cela ! Qu'est-ce que j'en ai à faire de vous ? Une journaliste qui veut remuer mon passé pour en exhiber des odeurs nauséabondes. Vous savez ! Je m'en branle complètement, je ne sais pas pourquoi d'ailleurs vous me faites chier et je ne vous envoie même pas traire... la connerie des hommes, je deviens faible.

Angélique le trouvait vraiment déplaisant, mais sans plus. À ce que lui avait dit Anne, elle attendait vraiment pire, mais mieux aussi. Quelque part, ses propos n'étaient pas faux, qu'est-ce qu'une donzelle comme elle venait faire ici ? A-t-on le droit de déranger ainsi la vie des autres ? On n'imagine pas que cet homme eût pu être autrement, il était très crédible maintenant. Alors, s'il était si différent, quelle ordure fut-il ? Comment Anne a-t-elle pu accepter cela ?

-Tu peux te barrer... je n'ai plus rien à te dire. Tu voulais savoir si je l'avais baisée et bien non vois-tu. Tu n'es pas venue pour rien, mais ne reviens plus. Si tu veux revoir Anne, elle s'en fera un plaisir, mais ce sera ailleurs qu'ici. Ici, je suis chez moi, je ne fais plus chier personne et je ne veux pas qu'on me fasse chier non plus. Tu comprends, n'est-ce pas ? Même ton cul, je

m'en branle, même si pourtant t'es bien foutue, casse-toi ! Casse-toi !

-Bon, je ne vous dis pas à une autre fois.

Aucune réponse. Il était retourné à son état d'animal, à lamper son café sans se soucier des autres. Cela arrangeait bien Angélique, ses propos l'avaient, quelque peu, mise mal à l'aise. Rapidement, elle revêtit sa veste sans pour autant le quitter du regard pour le laisser sans aucun regret dans son antre où nul ne viendrait le déranger avant longtemps. Cet être était vraiment inintéressant, un bel homme malgré tout, peu soigné pour autant, une contradiction de nature, un non-sens de vie.

-Alors Angélique, charmant le fauve !

-J'en ai encore des frissons dans le dos. Quel homme frustré ! J'en ai vu des comme lui, mais quand même, pire cela doit être bien rare.

-Quand je vous dis qu'il est différent, vous ne pouvez pas vous imaginer.

-Non, j'en conviens. Je n'ose imaginer ce que tu as dû endurer. Excusez-moi, c'est sorti tout seul, voilà que je vous tutoie !

-Ce n'est rien, tu peux me tutoyer sans aucun problème. Je ne sais pas pourquoi, mais mon petit doigt me dit que ce ne sera pas la dernière fois que nous nous voyons, nous nous reverrons c'est certain.

-Je voulais t'en parler justement. J'en profite, la petite est assez loin pour ne rien entendre. Il vient de me dire quelque chose d'assez personnel concernant cette histoire.

-Cela me surprend de lui. Même ayant quelque peu changé, il garde tout de même les pieds sur terre. Qu'est-ce qu'il a dit ?

-Eh bien, qu'à la fameuse soirée, la dernière vivante d'Alexandra, il ne l'avait pas touchée, qu'il ne l'avait

d'ailleurs jamais touchée. Ce n'est pas l'envie qui lui manquait, mais non.

-C'est vrai que ce n'est pas tout à fait ce qui s'est dit à l'époque. Mais la version officielle je ne la connais pas. Je ne sais pas ce qu'il a dit aux flics.

-Penses-tu que cela vienne de son état, des sortes de pertes de mémoire ?

-Je ne crois pas. Je ne me suis pas aperçue de perte de mémoire. Certain que son discours est autre. Il faut dire qu'avant, il ne discutait même pas avec moi. Il m'endormait de ses mensonges, je n'en sais rien en fait.

-Avez-vous été voir un spécialiste, un psy ou quelqu'un de ce genre ?

-Non ! Il n'en a jamais été question d'ailleurs.

-Bon ! Ce n'est pas grave. Aurais-tu un moment de libre demain matin pour un petit café en ville ?

-Avec plaisir, je serai avec Jessica.

-Ce n'est pas un problème, j'emmènerai de quoi l'occuper. Tu sais, j'ai deux enfants aussi, quand je dis j'ai, ce n'est pas tout à fait cela, enfin, nous en reparlerons demain. Anne ce fut vraiment un plaisir de te rencontrer, sincèrement un plaisir.

-Eh bien, figure-toi, malgré ma réticence initiale, c'était un ravisement de discuter avec toi. Tu vois, cela m'enthousiasme de te revoir.

-On se fait la bise ?

-Pourquoi pas ! Jessica ! Viens dire au revoir à Angélique.

La Lili se releva après le bisou à la petite. Elle devinait bien que le rideau qui protégeait la porte d'entrée des regards indiscrets, tremblait. Il devait être derrière à les surveiller, non plutôt à les scruter, sans peut-être aucune autre raison non plus, juste histoire de montrer qu'il était bien là. Angélique, après une

franche bise, retourna à son carrosse, cabosse serait plus appropriée vu l'état dans laquelle était l'auto.

Elle était d'une humeur particulière, entre le reste d'une certaine angoisse d'avoir rencontré cet odieux personnage, en rédemption paraît-il et la sérénité d'une force que dégageait son hôte d'un jour. Qu'il lui fallut souffrir pour en arriver ainsi, mature d'âme et des pensées, sûre de son bon vouloir, certaine de son pouvoir et de son passé si on peut parler ainsi de cette agonie avant terme. Il y en a qui souffre jusqu'à l'extrême pour mourir et d'autres peut-être pire encore pour enfin vivre coincés au bord d'une fenêtre qui ne s'ouvrira jamais. Enfin vivre est peu dire, profiter au moins de moments moins graves. Quand la souffrance est absolue, qu'elle étouffe le vouloir, qu'elle subjugue le pouvoir, un brin de ciel bleu, même s'il n'est pas vraiment bleu est une bouée d'espoir, de petits espoirs, mais qui ne sont plus refoulés. Elle semblait se résigner à ne plus s'inquiéter de quoique ce soit, certaine que le macho endormi, dans la réalité d'un fabuliste, se ferait jeter à la moindre réflexion.

Elle fuyait par la route bosselée et sinueuse de l'endroit qui avait enseveli ses splendeurs en ses fondations pour qu'on les y oublie. Il était devenu un mausolée à la morosité et à la tristesse d'une femme qui gâcha ici et sans doute ailleurs une jeunesse qui ne méritait pas cela, qui n'aurait jamais mérité cela. Embourbée dans ses pensées, elle avait du mal à comprendre comment en deux jours, elle avait pu rencontrer deux destins si blessés, à croire que dans ce milieu, ils étaient tous comme cela. Elle se rassurait tout de même, les deux hommes étaient semblables, puisque amis, ceci devait bien expliquer cela. Ça la peinait quand même, ces deux sorts de femmes la marquaient. Comment, comment avoir vécu et vivre ainsi ? Il n'y avait pas besoin d'être féministe pour comprendre ce

qu'elles avaient supporté comme douleurs et quand je disais douleurs, le mot semblait bien faible. Seuls, ceux qui pouvaient avoir subi de moments semblables, pouvaient comprendre. Comment pouvait-on supporter tant de blessures, tant de hontes, tant de tout ce que l'on ne souhaitait pas pour soi et encore être là... avec un sourire ? Là, le destin des deux femmes ne se ressemblait plus, celui de Juliette allait au pire conscient, alors que celui d'Anne semblait un tant soit peu meilleur et quand on disait meilleur tout était relatif. Le relatif n'est pas le même quand on souffre ou quand on a souffert l'enfer. Rappelez-vous l'enfant battu le jour, il espérait la nuit, il attendait la nuit, même s'il souffrait encore des blessures de la veille, mais la veille c'était déjà du passé. Il lui semblait sans doute que cette pause de violence était plus supportable dans la douleur des maux, que les maux eux-mêmes. C'est presque déjà une convalescence, un tout petit espoir que demain cela ne se reproduira pas. Tout est bien relatif et si Anne laissait entrevoir certains demain à peine prometteurs. Qui ? Qui ? Qui lui envierait cette vie-là ? Même si celle-ci était de château qui n'étaient même plus d'Espagne, ni de sable, ni d'ailleurs. En resterait-il suffisamment pour bâtir des maisons de rêves ? Rêves qui finissent dans les yeux des enfants pour leur faire croire qu'il est bon d'exister quand on n'y croit pas vraiment.

## Chapitre 9 : Le clown géant.

Quels farceurs ces conteurs ! Quels menteurs ces écrivains ! Des Goncourt qui ne vendent que des livres, des écrits dans des pages, des mots qui ne racontent plus que du rêve pour leur donner du fric pour exister. Certes, leur prose a bien d'autres couleurs au sens des esthètes de la langue qu'ils n'ont même pas créée, sans aucun doute. Si le sens du mot est respecté dans l'art de l'écriture, quel poids a-t-il dans les yeux de ceux qui essaient de le lire ? Moi, je voudrais bien tout donner, mes mots, mes lignes, mes phrases et les Liques de mes livres même s'ils ne sont pas reliés, mais pas pour ces gourmands de lire des rêves, les nuits sont faites pour cela. Pour ceux qui voudraient exister, il faut comprendre les autres pour qu'une vie se mérite. Au diable, les beaux parleurs qui n'usent que leur salive ! Au diable les penseurs qui ne font que penser ! Au diable les philosophes qui ne font que philosopher ! Au diable tous ceux que j'entends et qui voudraient qu'on les écoute, alors qu'ils n'entendent même pas les gémissements enfouis de ceux qui n'existent vraiment plus. Angélique avait mal, très mal, mal aux tripes, mal au cœur, mal à être, mal à penser, mal à tout. Tout ça pour se dire que ce qu'elle avait enduré de son passé, dans les draps blancs d'un hôpital où les malins et les anges jouent la vie aux dés, n'était pas si tragique que ce qu'elle en pensait. Elle se disait que sa misère n'était rien, rien à côté de celles de bien d'autres, une grosse parenthèse qu'on n'oublierait jamais, mais une parenthèse seulement. Son bonheur de couple, de presque maman même, semblait protégé de ces tourments. Derrière les volets clos, même ceux qui paraissent les plus heureux ne s'endorment pas tous dans un bonheur passé d'une journée soi-disant réussie. Non, il faut laisser traîner le regard sur le blanc d'un

plafond et penser à ces autres rencontrés, qui, eux, n'ont même plus de volet à leur fenêtre, voire plus de fenêtre à leur habitation. Nul ne les voit plus, nul n'entend plus les douleurs apaisées du noir de leurs pensées.

Même si certains trouvent cette écriture insuffisante, altérée, inappropriée, sachez qu'elle n'essaie que de vous réveiller, nous réveiller.

La nuit baignait déjà les entours de la route, seuls les phares essoufflés de cette bagnole fatiguée tentait de faire reconnaître les flancs des bords de la voie. Il lui fallait bien d'attention, ces soirs où la lune était cachée derrière d'épaisses nuées qui jouaient à faire reluire une chaussée détrempée. Il ne fallait pas se rater, une fausse manœuvre et dans le décor, comme la Lolo, il y avait deux ans passés. Elle recroquevillait ses sens pour accroître l'attention. Inconsciemment, cela lui permettait de mettre de côté, ces deux visages de femme qui, quelque part, valaient bien plus que bien des hommes. Elle approchait de la maison du Papy, deux ou trois kilomètres peut-être encore, puis elle retrouverait sa Lolo au moins. Elle passait vite fait de la pensée réconfortante à la pensée réconfortée, elle n'avait plus aucune notion de l'heure et encore moins des obligations à venir. La seule chose importante était de rentrer pour embrasser sa Lolo. La vieille voiture glissait enfin sur les cent derniers mètres de ce chemin de gravier gémissant, surtout les nuits presque sans lune. Lili était pressée de s'arrêter au plus près de la porte pour se jeter enfin dans des bras bien accueillants. La portière claquait déjà, une souffrance encore pour cette vieille bagnole, bien conciliante ma foi, encore sans doute protégée d'un bout d'âme du grand-père.

Elle bouscula la grosse porte de bois qui, elle, était fabriquée pour cela, la refermant sans aucun autre

ménagement, tout aussi brutalement et sans s'inquiéter de qui était ou n'était pas là. Elle entama, en marchant, un effeuillage, un déshabillage plutôt sans concession d'ailleurs. Elle ne s'inquiétait aucunement de qui pourrait la voir ainsi, aussi nue qu'une pécheresse au sortir d'une confesse, nue de corps, mais l'esprit peuplé de trop d'images. Elle se ravissa toutefois quelques secondes, le string encore dans la main.

« Il y a de la lumière et il n'y a personne. Les grands-mères et les enfants sont-ils là ce soir ? Je ne m'en souviens plus... si je dis ça à Lolo, elle va encore m'engueuler et me reprocher que je n'écoute pas ce qu'elle dit. Elle n'a pas tort, c'est vrai, il faut bien le reconnaître. Mais j'ai bien mieux à faire... à écouter son cœur qui, lui, me parle sans maux, volubile à souhait. Bon, je vais me mettre quelque chose sur le cul vite fait ! »

Elle s'exécuta au plus vite, pour être certaine de ne choquer aucun regard, celui des garçons surtout.

« Mais je suis conne, que je suis conne. Il faut que nous retournions au magasin du marionnettiste ce soir. Je suis à côté de tout ! Allez, bonne excuse pour une douche ! »

Elle grimpa l'escalier, sans trop se poser plus de questions sur le pourquoi des lumières qui éclairaient l'entrée et tout le rez-de-chaussée et pourquoi la porte n'était pas fermée à clé et pourquoi a priori, il n'y avait personne.

-Lolo ! Lolo ! Tu es quelque part ? Arrête, arrête de faire l'andouille ! Cela ne me fait pas rire !

Elle avait beau questionner, interroger, crier. Rien, rien, ni même un écho usé ne dérangeait son ouïe. Puis bruyamment, la lourde porte de chêne, gémit de ses arthroses.

-Qui c'est ? Qui c'est ?

**-Eh bien, c'est moi patate ! C'est moi. Qui veux-tu que ce soit ? Tu attends quelqu'un ? Un prince charmant peut-être !**

**-N'importe quoi, tu n'es même pas drôle, je suis épuisée, je vais me doucher.**

**-Tu pourrais me faire un bisou tout de même !**

**-Mais au fait que faisais-tu dehors ?**

**-Bien, puisque tu le demandes enfin, il y avait toujours la fuite d'eau dans la cuisine. Ce n'est pas normal, j'ai resserré le raccord, cela fuit encore un petit peu, il doit y avoir un problème. Mais à force de le serrer, il va péter. Et là ce sera l'inondation !**

**-Eh bien, tu fais bien d'en parler ! Un petit post'it et maman s'occupera de cela demain matin.**

**-Demain matin tu es certaine ?**

**Elle eut un doute qu'elle voulut rapidement dissiper, certaine que sa Lolo tentait de la piéger.**

**-Eh bien oui demain matin !**

**-Je croyais que tu ne t'en rappelais plus !**

**-Mais non, mais non, allez, viens me faire un bisou !**

**Et ce fut un long bisou, un gros bisou langoureux.**

**-Je croyais que tu allais te laver !**

**-Oui, mais ce n'est pas pressé.**

**-Je vais rentrer du bois, j'ai déjà les mains sales et je te rejoins !**

**-Je vais t'attendre... non, non je remets un vieux jean et je vais t'aider.**

**-C'est sympa !**

**-Dis donc, on dirait un vrai mec. Elle fait de la plomberie, elle s'occupe de la cheminée, bientôt elle nous fera du béton !**

**-S'il faut le faire, pourquoi pas ?**

**-Bon active-toi. Tu te souviens que l'on doit descendre à la boutique ce soir.**

**-Ouais, ouais.**

Après cette corvée de quelques minutes, elles retrouvaient enfin leurs instants préférés, toutes les deux sous la douche, à se laver mutuellement avec le soin qu'elles n'auraient peut-être pas assez pour chacune. Il est vrai qu'à cette tâche, elles prenaient beaucoup de plaisir à promener leur main sur leurs endroits intimes, pétrissant de lèvres avides le téton avenant et bien rigide d'une envie. Les mains erraient sur un pubis clairsemé, bien plus humide d'un ressenti que par les gouttes de cette pomme éberluée. Le temps n'avait plus d'emprise, elles restèrent ainsi longtemps, très longtemps jusqu'à ce que chacune libérât de petits gémissements craintifs et sincères qui montraient à l'autre l'aboutissement de plaisirs partagés. Cela ne suffisait encore, elles continuaient à se caresser plus subtilement, comme pour un regret que la jouissance soit trop vite consommée. Certain qu'en d'autres jours, elles auraient remis le couvert, mais inconsciemment, elles se savaient un peu coincées par le temps. C'était plutôt comme une prolongation de petits plaisirs qui atténuent le regret et avive l'espoir de pouvoir recommencer plus tard. Elles étaient libres des enfants ce soir et des mamies aussi.

**-As-tu faim ma puce ?**

**-Oui, oui, une faim de loup... non de louve.**

**-Je descends préparer quelque chose en cuisine.**

**-Tu vas te mettre quelque chose sur les fesses tout de même! On ne sait jamais !**

**-Une chemise à Papy, c'est tout. Je suis bien ainsi avec toi. J'aimerais rester tout le temps ainsi... à poil avec toi.**

**-Tu n'es pas pudique tout de même !**

**-Cela gêne qui ? Dis-moi, ça te gêne toi ?**

**-Non, non, bien au contraire, j'aime bien même, voir le bout de tes seins entre les boutons et entrapercevoir tes fesses quand tu te penches... à croire que tu le fais exprès d'ailleurs.**

**-Ça, tu ne le sauras jamais ma mémère !**

**-Allez, bouge-toi le popotin, j'ai faim et je vais mettre la table.**

**-Mais au fait, quelle heure est-il ?**

**-Je ne sais pas trop, mais vingt heures passées, c'est certain.**

**-Et quand es-tu rentrée ?**

**-Après, après, que tu m'aies raconté ton après-midi, que je pense édifiant.**

**-Tu peux le dire ! Viens à la cuisine, je vais te raconter.**

Les deux filles, pas plus habillées l'une que l'autre en fait, devisaient dans la cuisine autour du fourneau en fonte. Le feu faisait lâcher aux gamelles, des parfums de mets qui augmentaient encore l'impression d'une faim, torturant plus encore l'estomac pour crier famine. Angélique s'enquit auprès de sa belle de son après-midi passé au château des mille et une nuits. Il n'y avait que des nuits d'ailleurs, le jour n'existant sans doute pas et encore, que par la lumière, dans un lieu presque artificiel.

**-Eh bien dis donc ! Encore une drôle de vie, plutôt que drôle je dirais singulière.**

**-Tu peux le dire, étrange rencontre de destins presque irréels. J'ai presque l'impression qu'ils mentent tant cela paraît absurde.**

**-Et toujours un gros con dans l'histoire. Il n'y en a pas tant que cela dans la vraie vie quand même !**

**-Celui-là, il respire la vulgarité, le non-sens, comme une erreur à vivre. Tu sais, il a presque réussi à m'intimider.**

**-Alors-là ! Il faut faire fort. Mais vu ce que tu dis, comment était-il avant ?**

**-Je n'ose même pas l'imaginer, un monstre sans doute. Je n'ose même envisager la vie qu'Anne a dû subir durant toutes ces années. Comment peut-on accepter un esclavage pareil ? Jusqu'au sexe. Cela me dégoûte, abuser des faiblesses sociales des gens pour les prostituer ou presque, de corps et d'âme. Ce n'est pas une vie !**

**-Non, c'est certain ! Mais putain, ces trucs-là, un mec les écrirait dans un journal, personne n'y croirait. C'est juste bon pour faire vendre des feuilles de choux. Mais non, non tu sais, quelque part nos moments de bonheur sont presque honteux. Cela devient indécent d'être un tant soit peu heureux, vu ces histoires.**

**-Tu le dis ma Lolo, mais que je te rassure, je ne donnerais en rien un fragment de notre bonheur. Je veux bien compatir activement pour soulager un peu certaines souffrances, mais j'ai ma vie maintenant aussi et nos deux enfants.**

**-Cela fait plaisir de t'entendre ainsi ! Mais je reste certaine que ce soir encore, tu auras beaucoup de mal à t'endormir, les yeux embués d'éclats de tristesse, muette de leurs maux et surtout loin d'être indifférente à ceux-ci. Je te connais trop.**

**-Ce soir, ce sera ce soir. Pour l'instant, c'est maintenant et maintenant ta présence m'illumine, alors ne gâche pas ça s'il te plaît ! Ah oui ! J'ai omis de te dire le plus important, c'est que ce monsieur affirme qu'il n'a jamais touché Alexandra... sexuellement j'entends.**

**-Il va falloir que l'on se paye les rapports d'enquête et ceux du tribunal. Je crois que nous avons presque tout en version papier.**

**-Tu sais, ma puce ! Nous allons encore nous amuser comme des folles, cette nuit. J'ai bien l'impression que même si cette affaire n'est vieille que de dix ans, les médisances, les on-dit, ont dû bien déformer l'histoire que chacun veut bien raconter aujourd'hui. Il y a certainement de grandes parts de vérité, mais des détails importants s'arrangent du récit de chacun au gré d'une jalousie ou d'une rancune mesquine. Sûr que certains n'ont pas entendu la même chose que d'autres. C'est souvent ainsi, ce pauvre bonhomme avait un énorme défaut, il avait épousé la plus belle femme du coin. La rumeur publique ne pardonne pas ces erreurs de casting, à croire que les hommes laids ne devraient épouser que des femmes laides. Bon, à toi maintenant ! Raconte-moi. On va se mettre à table et prendre un apéro.**

Maintenant assise, devant son verre vierge de ses lèvres avides, les deux coudes sur la table, les mains soutenant le menton, elle écoutait, attentive au moindre détail, le récit de sa compagne.

**-C'est un personnage ce monsieur Sergio, un homme tout en couleurs, un méridional égaré en notre région, exilé presque même.**

**-Je croyais qu'il se prénommait Jean Claude !**

**-Ah oui ! Jean Claude c'est vrai. A priori, ce serait son prénom officiel, mais il préfère qu'on le prénomme Sergio, va-t'en savoir pourquoi ! Bon, par quoi je vais commencer. C'est un peu brouillon ce qu'il m'a dit, en y réfléchissant bien je suis certaine qu'il ne m'a pas tout dit. Il a simplement répondu poliment à mes questions, sans pour autant en éviter une seule, en fait c'est ce qui m'a semblé. Pour certaines, la réponse était bien de complaisance, mais enfin.**

**-Un malin, ce monsieur. Bien si tu commençais par le gamin par exemple !**

**-Très malin même. Le gamin, tu as raison. Eh bien ! C'est un garçon, un très grand garçon même, presque dix-neuf ans maintenant. J'ai une photo que le bonhomme a bien voulu nous donner. Regarde...**

Angélique scrutait la photo dans tous les sens, la rapprochant sous une lampe plus ambitieuse, pour ne rien rater de ce que pourrait dévoiler ce bout de carton révélé. Quelques secondes d'un calme seyant, quelques rictus sur un visage inquisiteur, quelques tortures des lèvres et autres tocs significatifs affûtaient l'intérêt de la jeune femme. Rien ne devait échapper à sa perspicacité, chaque détail était mémorisé, plus fidèle qu'en celle volatile d'un ordinateur essoufflé, malgré ses cent cinquante gigaoctets. Même le dos de la photo était expertisé sans presque retourner le document. Si quelque chose était masqué, dans la trame du support, certain qu'elle remarquerait un défaut. Elle était comme cela la Lili, curieuse, voire quelquefois inquisiteuse de la pointe du regard jusqu'aux bouts des doigts.

**-Qu'est-ce que tu fouilles encore ? Ce n'est qu'une photo tu vois bien !**

**-Eh bien non, tu vois, ce n'est pas qu'une photo, il ne faut pas regarder que ce que tu as envie de voir. Si tu regardes bien la nature, cela semble le printemps et nous, nous sommes en automne.**

**-Ouais ! Mais elle n'a peut-être pas été prise récemment, il y a six mois, hein !**

**-Regarde bien le cul de la voiture sur le côté-là. Il y a à peine un mois qu'elle est commercialisée, c'est incroyable n'est-ce pas ?**

**-Tu t'y connais en bagnole maintenant ?**

**-Ce n'est pas compliqué ma chérie. Cette bagnole, tu l'as vue la semaine dernière. À force de m'emmerder avec la vieille épave du papounet, j'avais consenti à**

aller chez Renault voir leur nouveau modèle avec toi.  
Tu ne te rappelles pas ce qu'il a dit le vendeur ?

-Non, enfin à peine.

-Il nous a dit que celle-ci n'était commercialisée que depuis un mois et comme ce modèle est encore assemblé chez nous, je doute qu'ailleurs ils aient pu s'en fournir une avant.

-Bien sûr miss Sherlock, bien bien, je prends encore la leçon !

-Mais non, mais non, ne le prends pas ainsi ! J'ai cette faculté de regarder là où personne ne regarde, curiosité qui pourrait devenir malsaine d'ailleurs. Tu n'as peut-être pas cette aptitude aussi affûtée que moi, mais tu as tellement d'autres qualités que je n'ai pas. Je ne me serais pas permis une allusion déplacée. Fais-moi un bisou avant de te reprocher tous les maux de cette société !

-Tu ne te fous pas un petit peu de ma gueule des fois ? J'en ai bien l'impression.

-Non... non, je te promets... mais sur la tête de personne.

-Ah, celle-là ! Bon j'ai compris miss parfaite.

-Oui... cela me va bien miss parfaite. Parfaite illusion sans doute, toujours des mots gentils. Bon ! On arrête la chamaille ou quoi ?

-Quoi, quoi ! Qu'y a-t-il d'autre sur la photo ? Quand je te vois ainsi, c'est que tu n'as pas tout dit.

-Tu aurais pu me dire qu'elle avait été prise dans l'hémisphère sud ! Il n'y a que là-bas qu'il y a un printemps en ce moment et avec un numéro de bagnole pareil. Jean nous renseignera sur le pays.

-Eh bien, chapeau mémère ! Donc, le petit n'était pas en France et ne l'est peut-être toujours pas du reste. Remarque, maintenant que tu le dis, il ne m'a pas parlé

**beaucoup du gamin, mais jamais je n'aurais pu penser qu'il ne vivait pas chez eux. C'est un malin.**

**-Oh tu sais ! Peut-être bien plus malin que tu ne peux le croire. S'il t'a laissé la photo, c'est peut-être volontaire, ou pour nous donner une piste bonne ou mauvaise pour nous induire carrément en erreur. Mais ce n'est pas grave, nous pouvons ainsi cerner le personnage. C'est même très bien. Tu vois, si j'avais été avec toi, je n'aurais sans doute pas remarqué ces détails qui n'en sont pourtant pas. C'est toujours plus facile, quand tu es en dehors d'une histoire d'avoir un regard différent. Le gamin, c'est un beau mec quand même, un peu jeune, mais un beau mec quand même. Il n'a pas les défauts physiques de son père, cela est certain.**

**-C'est ce que disait son oncle, qu'il ressemblait trait pour trait à Alexandra. Bon, arrête de me couper ! On a presque fini l'apéro et il me reste tant à dire.**

**-La susceptible ! C'est incroyable, je t'écoute, je t'écoute... et tu critiques.**

**-Ah quand même ! Alors, pour revenir au jeune garçon. Après la mort de sa mère et de son père c'est son oncle qui le prit sous son aile. Il s'était marié. Il a eu beaucoup de problèmes avec l'administration. Il n'y avait pas des lustres qu'il s'était marié, deux ou trois ans à ce que j'ai compris. Ils n'avaient pas d'enfant. En fait c'est Mickael, le gamin qui a insisté auprès du juge pour enfants ; il souhaitait son oncle comme tuteur. En tant que frère du père et seul à demander le tutorat, il fut désigné, mais sous contrôle de la DASS.**

**-C'est un peu normal tout de même !**

**-N'oublie pas la femme du fils de l'acteur ! Souviens-toi comme son oncle s'est bien occupé d'elle. Il faut bien un contrôle de tout cela quand même !**

**-C'est vrai, c'est vrai, mais c'est un garçon.**

**-Fille ou garçon, pour certains vicelards, c'est pareil. Aujourd'hui dans ces histoires de gamins, il y a pratiquement autant de filles que de garçons qui se font abuser physiquement.**

**-Tu as raison ma Lolo. Alors, depuis le décès de ses parents, il est avec eux, là où vit le tonton ! C'est un beau geste tout de même, un très beau geste, vraiment très beau.**

**-Oui, tu as raison, il y en a tant qui ne le font pas. Quant à ta question... bah... je suis bien incapable de te répondre. C'est même bizarre. Cela me paraît tellement évident de te dire oui... et pourtant je n'en sais rien en fait. Je crois qu'il m'a encore embuée sur ce coup-là.**

**-Je le note pour ne rien oublier. Nous irons le revoir de toute façon et il faudra bien qu'il soit plus précis sur son histoire. C'est intéressant tout de même. Il y a quoi, à peine dix kilomètres qui nous séparent. Allez ! Maximum une douzaine entre l'atelier et chez le tonton et personne n'a plus jamais eu de nouvelles de ce gamin. Il faudra approfondir. Cela donnera du boulot au petit Julien, téléphoner dans les écoles du coin, du CP au lycée, c'est à sa portée. Pratiquement, il n'y en a pas des tonnes. Un lycée et deux ou trois collèges, pour les primaires un peu plus. Cela va lui plaire de s'occuper de ça.**

**-Tu as raison ma puce, maintenant on va parler d'Alexandra, au moins de ce qu'il a bien voulu m'en dire. C'est lui qui a connu Alexandra le premier... quand elle faisait le trottoir. Cela corrobore les dires du Bébert, ça au moins c'est cohérent. Elle est bien venue d'un pays de l'est, de Lettonie je crois, enfin je l'ai noté dans le dossier. Elle est venue ici pour être mannequin. Et puis... et puis comme bien d'autres, le piège, après un bon dressage, elle est devenue l'esclave de son maquereau, propriétaire de son corps et presque de son âme. Il avait acheté cette femme pour la jeter en pâture**

à ses clients... cela m'énerve cet esclavage. Quand feront-ils quelque chose pour ces femmes, pour les protéger ? Faire le trottoir par obligation, il doit y avoir des avenirs plus prometteurs, si au moins elles avaient eu le choix de le faire. L'esclavage a été aboli quand même !

-Je sais ma puce, je sais. Mais nos politiques sont frileux à ce sujet. Les maisons closes ou autres choses de ce genre, leurs mémères n'en veulent pas. Les mecs doivent attendre que leurs bonnes femmes aient envie, tant pis pour leurs pulsions, tant pis pour les dégâts psychiques. C'est d'un autre siècle, mais nous œuvrons là-dessus, nous avons une commission de filles qui travaille sur ce sujet pour proposer un texte. Nous avons lancé une pétition, nous avons déjà environ quarante pour cent qui seraient favorables. Il faut savoir présenter la chose objectivement et dans l'intérêt de l'humain et non partisan. Bon ce n'est pas le sujet, tu peux continuer ma chérie.

-Donc, il était client assidu d'Alexandra. Il la trouvait triste dans son activité, si elle en est une d'ailleurs et avec un détachement presque irrévérencieux pour le client s'il en est un aussi. Mais il l'avait trouvée sincère et une fois, au lieu de s'enfoncer dans les bois qui bordent la route, il resta à couvert à discuter avec elle, plusieurs fois même, lâchant un peu plus d'argent que la prestation supposée exigeait, la sommant de planquer la différence pour qu'elle en profite elle-même. Triste période pour cette femme, avide d'un avenir doré et qui pratiquait la fellation dehors, aux orées d'un bois qui n'avaient sans doute jamais connu de belle au bois dormant. Quoique, maintenant que j'y pense, la fable aurait pu être autrement, Pierre dans le rôle du prince, elle en princesse bien plus belle, je t'expliquerai plus tard. Enfin, à force de passer ces moments non consommés,

ils devenaient plus confidents, ils se dévoilaient des informations plus personnelles. Lui ne voyait pas comment l'aider plus encore et je pense qu'à l'époque, il ne voulait pas non plus s'encombrer d'une femme si belle fut-elle. Il en parla à son frère aîné, les dimanches midi, rituels gastronomiques des deux frères. Au début, Pierre n'accrocha pas à l'histoire, il se demandait même pourquoi son frère insistait sur cette jeune femme bien trop belle dans la peinture que son cadet lui faisait. Il était bien conscient de ses disgrâces naturelles et de son handicap. Il se souvenait bien aussi des railleries si nombreuses et méchantes dont il avait été l'objet. Cela donnait du recul de faire face à une réalité qui, à la fin ne le dérangeait plus. Jamais d'ailleurs, il n'avait envisagé de s'installer avec quelqu'un. Pourtant au fur et à mesure, c'était devenu le premier sujet des conversations dominicales, un peu comme une histoire qui fait toujours plaisir à se raconter. À tel point que la jeune femme prit forme dans son esprit et commença à vivre suivant les dires du frangin. Elle devint presque réelle.

-Eh ma Lolo ! Fais une pause, tu vas t'asphyxier ou mourir de soif. On va entamer une bouteille de Sancerre rosé, tu aimes bien le Sancerre, hein ma puce ? Puis, cela te fera du bien, quand on parle comme ça, le vin réconforte un peu, n'est-ce pas ?

-N'importe quoi ! Quelle excuse faut-il que tu inventes pour boire un coup de vin, si bon soit-il. Fais, fais, je n'ai même pas bu le deuxième verre de porto. Prends le temps, toi ! C'est quoi qui sent dans la cuisine, c'est peut-être en train de cramer ?

-Non, non, c'est à feu doux.

Malgré tout, la Lili s'échappa vers la cuisine, toujours aussi légèrement vêtue, Laurence replongea en ses pensées, le regard perdu dans la robe du verre

**solidement ancré dans ses deux mains, pour ne pas le laisser échapper.**

**-Alors, ma puce, la suite de ton histoire ?**

**-Hein ! Ah oui ! Oui. C'est bizarre de s'incruster ainsi dans la vie des gens pour quelque part leur voler ce qui nous intéresse et presque aussitôt les oublier.**

**-C'est ainsi ma Lolo. Pour une vérité, il faut piocher dans la vie des autres. Ce n'est peut-être pas très loyal, mais c'est ainsi. Cela nous enrichit aussi, nous rend plus fourbes. Quand on peut comprendre ce qui se cache derrière des volets clos, ça ne me donne plus du tout envie de fermer les nôtres pour crier comme on est bien, bien... bien moins malheureux que d'autres.**

**-C'est vrai ce que tu dis, mais nous y laissons aussi nos forces. Voir ces gens ainsi ne nous laisse vraiment pas indifférentes et bien souvent cela altère notre humeur.**

**-C'est exact ma Lolo. Mais c'est ainsi.**

**-Bon ! Continuons, avant de manger tout cramé. Ah oui ! Je te disais que Sergio commençait à s'imaginer Alexandra. Sans doute, c'était de même pour elle... Pourquoi pas ? Puis un jour, Sergio proposa une fois de plus à Pierre de rencontrer Alexandra... sur le bord de la route des plaisirs dérobés, là où elle ne serait pas à son avantage, loin des hypocrisies, plus près de la vérité. Il mit du temps à accepter, par gêne... par respect... par timidité aussi peut-être, par pudeur aussi et bien entendu, conscient de ce qu'il pouvait représenter.**

**-Il était certain que ce n'était pas les conditions de la belle qui le gênaient, mais bien la sienne... physique. Un jour, ils se rencontrèrent et ce jour-là, ce fût un choc pour Pierre, un grand choc !**

**-Il mit plusieurs jours à s'en remettre. Il l'avait imaginée belle... belle comme son frère le disait. Mais là, elle était si belle, qu'il ne pourrait prétendre à**

quoique ce soit. Elle était faite pour un beau garçon, pas pour un mec qui boitait grave et qui était plus laid que l'imagination le permettait. Dixit son frère, Pierre avait passé une bonne heure avec elle. Elle refusa que quiconque paye quoique ce soit. Sergio était content de son coup, Alexandra ne lui parlait plus de son frère qu'en bien, aveugle sans doute des lacunes physiques du frérot. Pierre, contrairement à ses petites habitudes, devenait discret sur la jeune femme. Dès le lendemain, il me semble, il ne voulut plus bouger de chez lui, certain que cette beauté, même si elle n'était divine, n'était pas pour lui. Non, non, comment envisager un bout de sympathie entre des gens aussi différents, différents de plastiques, différents de presque tout. Non, non, Victor n'était pas là pour accommoder Esméralda avec le bossu, ou un autre personnage de Perrault ou d'un autre avec sa bête dérangée par une belle insolente. Tout ne devenait plus que l'inavaisemblance d'un scribouilleur en manque d'imagination.

-Pierre en était chamboulé, à ne plus dormir, même si ses travaux prenaient du retard. Pourtant, il ne quittait plus son atelier, oubliant son appartement, se goinfrant de casse-croûte ou de pain rassis et d'eau croupie. Il restait dormir dans le vieux fauteuil installé près de sa devanture quand plus une âme ne pouvait le voir, engoncé en des pensées qui n'étaient peut-être plus très catholiques. Quand on imagine une femme si souvent, les pensées ne s'arrêtent plus forcément qu'à l'âme, certaines se promenaient sans doute au-dessous de la ceinture et avaient bien d'autres sens que l'amour tel qu'on le prêtait à Platon.

-Cette rencontre l'avait chamboulé au point d'en perdre la notion de la réalité, loin de ses préoccupations quotidiennes. Au point que le frangin se demandait s'il avait bien fait d'avoir organisé cette rencontre. Il continuait, lui, à voir Alexandra, plus souvent même

qu'auparavant. Selon ses dires, elle lui refusait maintenant toute aide d'argent, plus rien si ce n'est qu'une causerie très amicale où Pierre n'était jamais bien loin du propos. Elle souhaitait vraiment le revoir. Elle le trouvait charmant et intéressant à discuter et surtout, il lui paraissait sincère. Pourtant Sergio, à force de trop en dire, se posa une question un moment, était-elle intéressée ? Un intérêt d'argent ou de facilité à vivre ? Sans rien regretter pour autant, il craignait plus pour son frère, certain que lui, était déjà malade de sentiments purs et durs qu'il ne pourrait plus oublier pour la jeune slave. Il lui semblait aussi qu'elle lui vouait des sentiments sincères. Aussi profonds, il ne le savait pas ! Elle semblait dans son propos bien plus honnête que bien d'autres personnes, mais les sentiments d'amour s'expriment-ils ainsi ? Aussi simplement, aussi facilement. Il la connaissait maintenant depuis quelque temps et cela donnait quelques rassurements, quelques certitudes, mais quand on n'est sûr de rien, quand on n'a pas l'expérience de ces situations, qu'en dire ? Dans les faits d'hiver pourtant, on voyait bien des situations plus chaudes que cela. Peut-être qu'il n'aurait pas dû le faire, mais il l'avait fait. Il sentait bien que son frère se la jouait prude, voir prudent. Il devenait malgré tout impatient sans vouloir le montrer, Alexandra prenait trop d'importance pour lui. Elle aussi, devenait pressante à le rencontrer de nouveau, pressante et peut-être trop pressée de revoir Pierre. Il ne savait plus trop quoi faire le Sergio, les couilles dans les bottes et l'envie de bien faire... sans se tromper. Pourtant, il y eut ce jour, celui qui est souvent le plus important, mais qui, cependant, fut certainement le début de leur fin. Donc un jour, elle débarqua à l'atelier, accompagnée de Sergio, sans que celui-ci n'ait informé Pierre. Des détails de cette visite impromptue, pas grand-chose, seuls étaient présents, Alexandra et Pierre, rien, rien

n'avait transpiré. Il n'en sut rien le frangin. Il s'aperçut pourtant rapidement d'un changement, il n'entendit plus parler ni de l'une ni de l'autre en privé. À chaque fois qu'il les rencontrait séparément, un silence surprenant qu'il n'osait briser, faisait qu'il ne se doutait pas vraiment de ce qui se passait... jusqu'à un dimanche midi, un dimanche où le soleil était plus dans le cœur que dans le ciel. Il trouva Alexandra, chez son frère, s'activant, prétendant aider le frère pour préparer le déjeuner. Il comprit alors que ce n'était certainement pas la première fois que la belle jeune femme venait là. Elle donnait vraiment l'impression de bien connaître l'endroit. C'est vrai qu'un deux pièces, ce n'est vraiment pas très grand, mais tout de même.

La Lolo s'arrêta quelques secondes pour laper un petit coup de Sancerre et rafraîchir ainsi une voix un peu trop emballée.

-Attends deux minutes ma puce, je vais chercher le repas !

-Prends ton temps !

-Cela doit être prêt.

-Je vais me régaler, ce gratin de pâtes à la viande, c'est un vrai délice. Attention aux kilos, mais une fois de temps à autre, hum ! Pas de perte de viande comme cela, n'est-ce pas ?

-Je ne t'entends pas de la cuisine. Parle plus fort ou bien attends que je revienne !

-Ah, celle-là ! Jamais contente.

-Qu'est-ce que tu marmonnes dans tes moustaches, mémère ? Allez, chaud, chaud devant ! Peux-tu me placer le dessous de plat ?

-Bien entendu, mais pour la mémère tu abuses quand même !

-Allez, continue ton histoire. C'est vraiment trop chaud. Attends ! Je te sers.

**-J'en étais où alors ?... Ah oui ! Au repas du dimanche. Ce dimanche fut le premier de bien d'autres qui suivirent. Puis, un jour, Pierre demanda à Sergio comment régler un épineux problème. Comment aider Alexandra à quitter le milieu de la prostitution ?**

**-Ouais ! Un drôle de problème.**

**-Eh bien oui figure-toi. Ce ne fut pas si difficile malgré tout. C'est le Sergio qui s'en occupa. Il prit contact avec le protecteur d'Alexandra par l'intermédiaire d'une connaissance bien ancrée dans le milieu. Quand on dit milieu, ici, c'est un grand mot.**

**-C'est une démarche bizarre, pour le peu originale au moins.**

**-Tu peux le dire. Le protecteur demanda de l'argent, beaucoup d'argent. Pierre en avait économisé beaucoup. Son métier rapportait bien, même très bien et sa vie quasi monastique ne lui faisait pas dépenser grand-chose. Sergio tenta tout de même de le raisonner, que les cinquante mille euros pouvaient aussi bien partir en fumée. Quelle parole pouvait-il attribuer à un mec comme ça ? Dans ce milieu-là, à qui faire confiance ? Mais tête comme une mule, il débloqua l'argent et le remis à son frère pour la transaction qui, en fait, se passa sans aucun problème, d'autant plus que l'homme en question fut abattu quelques jours après dans un règlement de compte. Voilà, en raccourci, comme elle fut installée chez le marionnettiste.**

**-Une belle histoire ma foi, si on n'oublie pas que Pierre a quand même acheté sa compagne. Ce n'est tout de même pas très correct et certainement condamnable voire punissable.**

**-Tu vas loin tout de même ! Il a plutôt racheté la liberté d'Alexandra ! Tu vois, les choses ne sont pas tout à fait semblables, pas forcément répréhensibles, selon le regard qu'on y porte.**

**-Un point pour ma Lolo. Allez ! Mange ce coup-ci avant que cela ne refroidisse de trop!**

**-Tu as raison. Après, tu verras, je te raconterai l'histoire du garçon. Elle n'est pas vilaine non plus.**

Elles savouraient avec délicatesse le mets réconfortant, s'offrant leurs regards pour continuer une conversation des sens et de l'esprit, celle dont ne se lassent pas les amoureuses, convaincues et transies, celle qui parle plus fort de mots inavouables, celle qui ne peut être que de sentiments, vrais et volubiles. Un repas copieux pour apaiser les âmes, un repas qui fait pétiller le fond d'un iris assoiffé. Elles prenaient le temps qu'il fallait sans pour autant traînasser. La table fut vite débarrassée et nettoyée.

**-Tu vas me raconter la suite dans la voiture. Il faut que l'on se resape.**

**-Très bien, jean et tee-shirt.**

**-Tu mets un soutif tout de même ?**

**-Non, jean et tee-shirt et un petit string.**

**-N'importe quoi ! Comme si un string pouvait être petit. Pour moi ce sera pareil.**

Les deux filles, rhabillées de raison, étaient déjà installées dans la bringuebalante auto de Lili.

**-Alors ! Le môme, ma Lolo.**

**-Là ! Tu ne vas pas y croire, et pourtant.**

Laurence, après avoir bouclé sa ceinture, se réinstalla, pliant son genou gauche, pour s'asseoir sur la jambe. Maintenant, elle était face à Angélique, enfin face à son profil pour mieux la respirer.

**-C'était à l'époque où Alexandra faisait encore le trottoir, au tout début de sa rencontre avec Pierre. C'était un lundi, il me semble, quand son protecteur l'avait emmenée à l'orée du bois où elle travaillait. La bagnole était à peine partie qu'Alexandra devina comme un paquet ou un truc comme cela, à peine caché**

dans la broussaille, tout près de sa zone de tapin. Elle trouva ça bizarre, certaine que la veille rien ne se trouvait à cet endroit. Au fur et à mesure qu'elle approchait, il lui semblait entendre des bruits, des cris même. Et quand elle eut soulevé un tissu qui recouvrait une boîte en carton, elle y vit un bébé, un tout petit bébé, à peine né et déjà oublié par quelqu'un. Un bébé là, où elle travaillait ! Ce ne pouvait pas être une coïncidence. Il lui fallait faire quelque chose, mais quoi ? Quoi faire de ce truc qui chialait déjà ? L'abandonner plus loin ? Le rapporter ? Mais à qui ? Et avec quelle voiture ? C'était mal barré, mais là encore, dans son malheur, un concours de circonstance favorable vint l'aider à sortir de cette mouise. Sergio, passait par là, sans doute pour discuter d'un bout de gras, avant qu'un client ne s'arrête. Surprise, bonne surprise pour elle, pour lui, un nouveau problème à résoudre. Ils en discutèrent quelques minutes, puis grimpèrent rapidement dans la voiture avec l'encombrant colis. Elle avait pris une décision sage et rapide, il fallait faire quelque chose pour cette petite créature, sans doute que tout moment perdu était un risque à sa vie. Elle n'y connaissait pas grand-chose en gamin, mais les souvenirs d'une maman attentive réveillaient en elle, des réflexes de survie.

*'Allez ! Loin de là, où tu veux, mais loin de là. Ce n'est pas la place d'un bébé ici !'*

Elle avait décidé de partir, au risque de se faire matraquer par son protecteur. Je suppose que cela ne se fait pas dans ce milieu-là ?

-Tu as raison. Mais quelque part, c'est à ce moment qu'elle prit la bonne décision. Elle retourna chez son souteneur avec le bébé. Bien entendu à pied sans rien justifier de comment elle était revenue. Au dire de Sergio, c'est vraiment ce qui sauva l'enfant. Bien entendu le beauf n'accepta pas la situation, mais il lui

imposa de se débarrasser avant midi du mioche, comme il disait. Elle rejoignit au plus vite son chauffeur pour qu'il l'emmène, elle et son encombrant paquet, dans le centre-ville. Elle se changea dans la voiture, en roulant, pour retrouver une respectabilité nécessaire, mais quelle discrétion ! Elle se fit déposée en un endroit où personne ne la connaissait, où personne ne poserait de questions sur le gamin qu'elle portait dans les bras. C'est ainsi que disparut l'enfant, pour un long moment au moins, sans que personne ne sut quoique ce soit, sauf Alexandra bien sûr, évanouie l'erreur du temps, dans un brouillard plus dense que le fog londonien.

-Du caractère la petite dame !

-Tu peux le dire ! Parce que ce qui est le plus intéressant, c'est que l'histoire entre elle et le gamin ne s'est jamais arrêtée pour autant sans que personne ne le sut. Jusqu'à ce qu'elle s'installât chez Pierre, elle allait le voir chaque semaine à l'orphelinat où elle l'avait laissé. Elle avait demandé même à discuter avec l'administration tatillonne pour expliquer son cas. Elle dut être très convaincante, pour faire avaler un mensonge gros comme une baraque. Elle se fit reconnaître comme la mère du petit, avec un accouchement sauvage. Elle expliqua qu'en tant que prostituée, elle ne pouvait prendre soin de l'enfant pour l'instant, mais que dès que la situation s'améliorerait, elle s'occuperait de lui. Il fut bien entendu laissé à la DASS hors des listes d'adoption, d'autant plus que chaque mois, elle leur laissait une somme non négligeable qui permettait de calmer les ambitions d'un quelconque fonctionnaire. Incroyable hein ! Incroyable, mais c'est comme cela que ça s'est passé.

-Elle a été gonflée sur ce coup-là, raconter une histoire pareille ! Quelque part il y a une énergie qui vient dont on ne sait où et qui force le respect. Pourtant ce n'est pas elle la mère, pas la vraie mère. La mère

naturelle devait sans doute avoir des problèmes, des gros problèmes et elle aurait peut-être voulu un jour revoir ce même, né et abandonné dans une galère qu'elle n'avait pas demandée. Elle n'avait sans doute pas le droit à ce mensonge.

-A ce que dit Sergio, cela lui semblait normal comme démarche. Elle s'était dit que si le bébé avait été placé sur le bord de cette route, c'était pour qu'elle s'en occupe. Sinon, pourquoi ne pas l'avoir abandonné ailleurs, au pied de la porte d'une église ou celle d'un orphelinat par exemple ?

-C'est vrai, peut-être, mais cela reste un vol de bébé. Et un vol dont personne ne se plaindrait, officiellement au moins.

-Tu y vas fort quand même Lili ! Il faut penser au gamin quand même.

-C'est une histoire particulière et quand on joue avec l'histoire des autres, on prend de gros risques.

-Ah la vache ! Ainsi il n'y a eu aucune vérification, analyse de sang, ADN et j'en oublie !

-L'ADN, on n'en parlait même pas à l'époque ! Mais au moins ils auraient pu faire le minimum.

-C'est vrai, c'est quand même bizarre.

-Tu sais Lolo ! Elle a dû bien jouer son coup. Il n'y a pas eu de plainte d'enlèvement et son culot a rendu crédible la situation. Mais toi, tu en connais des gens qui abandonneraient les enfants des autres, à part un malade mental peut-être ?

-Oui, tu as raison, c'est crédible !

-Tous les dimanches, plus tard, avant d'aller dîner chez Pierre, elle passait une heure ou deux avec l'enfant et elle laissait une enveloppe pour qu'il ne soit privé de rien.

-Tu te demandes comment elle pouvait faire et par quel subterfuge, elle avait pu soutirer autant d'argent à

son protecteur et lui mentir ainsi. Elle a réussi à en manipuler quelques-uns pendant quelques mois. Les choses perdurèrent ainsi quelques temps encore, jusqu'à ce qu'elle décida d'en parler à Pierre. La suite se passa comme dans un conte de fées ; elle quitta le trottoir, se maria avec Pierre puis engagea le rapatriement du petit. La démarche fut longue et fastidieuse, il fallait bien démontrer la sincérité et un changement radical de vie. En attendant, les visites se rapprochèrent et devinrent de plus en plus longues. Les enquêtes morales et le suivi probatoire eurent enfin raison du scepticisme normal de l'administration.

Ainsi s'était formée une petite famille de trois personnes, une famille bizarre, née d'une rencontre fortuite sur le bord d'une route, avec une femme achetée et un gamin volé et malheureusement bâtie sur un mensonge.

-Quelle histoire ma puce ! Quelle histoire ! C'est extraordinaire ! Cela pourrait bien, en grattant un peu plus loin le vernis, expliquer pourquoi on en est là aujourd'hui.

-A priori, tout continua ainsi jusqu'à la mort d'Alexandra et de Pierre !

-Et après ?

-Attends quand même Lili ! J'ai besoin de boire un peu.

-Je comprends, mais j'ai hâte de la suite.

-C'est bon hein ! Tu peux attendre un peu quand même.

-Tu te moques de moi là !

-Et pas qu'un peu. Je vais en profiter, pendant que tu conduis, que tu ne peux pas te défendre.

-La garce celle-là...bon d'accord j'ai tort. Ce n'est pas souvent, mais là j'ai tort.

-Je préfère...je préfère. Concernant la mort de sa belle-sœur et de son frère, Sergio ne sait rien de plus, mais il n'a jamais cru à la version officielle et n'a jamais cru son frère coupable de quoique ce soit. Il pense que l'enquête a été bâclée, sans que jamais, ni lui, ni son avocat ne puissent se faire entendre. Comme de toutes les façons, il n'y a pas eu de procès, l'enquête s'est close sur un suicide qui arrangeait bien la police et la justice de l'époque.

-Ah oui ! Mais pourquoi Pierre n'a-t-il pas attendu le procès ? Il aurait pu au moins se défendre !

-Là, le Sergio a une version qui tient la route. Il dit que c'était surtout pour ne plus salir son Alexandra. Ça, il ne l'aurait sans doute pas supporté. Entendre des personnes dire sous serment, les pires choses qu'il n'aurait pas voulu entendre, je peux le comprendre.

-Oui... j'entends bien, mais quand même, c'est de la prison qu'il risquait, à vie peut-être, mais que de la prison.

-Ma chérie, il y a des gens qui n'aiment qu'une fois et qui ne pourront jamais vivre sans l'autre.

-Pour moi, c'est un comportement bizarre. Il y a toutes les chances pour que si les rôles étaient inversés, l'autre, comme tu le dis, ne penserait sans doute qu'à se sauver avant de penser à son conjoint.

-Tu dis cela pour nous ? Tu t'en moquerais, toi ? Tu sauverais ta peau sans t'occuper de ceux qui me cracheraient sur le dos ?

Angélique tentait quelques coups d'œil sur le côté droit, histoire de voir si c'était du lard ou du cochon. Bien, elle ne rigolait pas la Lolo. Elle sentait la moutarde monter, il fallait éteindre l'incendie avant qu'il ne détruise plus que le superflu.

-Toujours du premier degré. Ma Lolo, ce n'est pas notre vie et puis même, comment veux-tu que je sache

d'avance comme je me comporterais. Toi, tu le sais peut-être madame je sais tout. Eh bien moi je ne le sais pas. Je pense que si tu leur avais demandé à tous les deux, comment ils auraient réagi, ils t'auraient peut-être répondu comme moi.

-C'est facile à dire !

-Eh bien oui ma puce ! C'est facile à dire. Le dire pour faire plaisir à l'autre, c'est facile ! Moi je préfère ne rien dire.

-On retrouve la madame parfaite, en plus elle me fait la morale.

-Bon Lolo, arrête-là, s'il te plaît! Je t'aime, je t'aime et peut-être bien plus que tu l'imagines. Parce que si tu en étais bien consciente, tu ne m'aurais pas dit tout cela.

-Ah, la petite mère ! Elle fait comme si elle était en colère. Je te connais bien tu sais. Tu es en train de faire du cinéma.

Angélique se retourna encore, tentant de ne pas oublier que l'auto se trimballait sur une route, avec un sourire redoutable, des yeux soulignés d'un autre ciel, des lèvres assagies.

-Ah la coquine !

-Bon ! Et après alors ?

-Et alors et alors...c'est encore une autre histoire. La vie se fit à trois comme on ne peut l'espérer mieux, jusqu'à cette fin tragique.

-Et après ?

-Tu es bien pressée, tu connais presque la fin pourtant !

-Après la fin, la fin des parents !

-Pendant cette période, Sergio s'amouracha lui aussi d'une jeune femme et ils s'étaient installés ensemble, mais sans enfant...je n'ai pas osé demander pourquoi.

**-Pour une première visite, je le comprends bien. Bon et après ?**

**-Tu es vraiment pressée ou quoi !**

**-Bien figure-toi que cette balade ne va pas durer une éternité !**

**-Je te résume...sans te résumer vraiment parce qu'en fait, je n'en sais pas beaucoup plus. Si ce n'est qu'ils adoptèrent le gamin, le Sergio et sa femme. Ils partirent très loin à ce qu'il m'a dit en tout cas.**

**-Argentine, Brésil, Afrique du sud ? Afrique du sud.**

**-Comment as-tu deviné ?**

**-Te souviens-tu de la photo ? La voiture tout à l'heure ? Hémisphère sud, un pays sans trop de risque où tu peux investir sans être reconnu. Je te parierais dans la pharmacie, ou un truc si proche ?**

**-Eh bien dis donc miss Sherlock ! Ça tourne les neurones là-haut.**

**-Tu sais, seulement un peu de jugeote. J'imagine, le père de Pierre et de Sergio n'était ni un intellectuel multilingue, ni un financier et encore moins un rentier. Quand on est doué dans un domaine, on reste dans ce domaine.**

**-Mais comment sais-tu que le père de Pierre était dans la pharmacie ?**

**-Je ne sais pas, une intuition...**

**-C'est un peu tiré par les cheveux, tu ne crois pas ?**

**-Ben oui, patate ! C'est Jean qui l'a dit. Ça t'apprendra, tu n'as pas dû écouter, une fois de plus !**

**-Ah c'est bon ! Et en plus tu te fous de moi !**

**-Donc, ils sont revenus, il n'y a pas longtemps, quelques semaines, quelques mois tout au plus.**

**-En effet, dès que leur maison fut libérée par les locataires.**

**-Et le garçon là-dedans ?**

-Je ne sais pas de trop, rien en fait. Est-il avec eux ou pas, je n'en sais rien ? Comme sa femme d'ailleurs. Je crois qu'il m'a bluffée, en fait.

-Sans doute, sans doute, mais nous retournerons le voir. On peut rayer la recherche des établissements scolaires pour le gamin.

-C'est vrai ! Mais ma Lili tu penses vraiment à tout !

-Oui ! A s'arrêter surtout quand on est arrivé, si près de la maison pour que mademoiselle n'ait pas froid, sous cette pluie glaciale. A peine cinquante mètres, tu pourrais dire merci quand même de cette petite attention !

-Oui, oui, mais ça vaut aussi pour toi ! N'est-ce pas ? Comme ça, elle n'aura pas besoin de se sécher les cheveux ce soir.

-Tu es gonflée quand même ! Mais n'importe quoi ! Allez oust ! Allons rejoindre les experts.

-Ne te moque pas d'eux ainsi. Ils font bien leur boulot, tu n'es pas d'accord ?

-Si si, juste un peu d'humour... si mademoiselle le permet.

La Lolo en profita pour se pendre au bras de sa Lili et posa sa tête sur son épaule. Pas très pratique pour marcher, mais enfin, elle était encore en manque de son amie. Quelque part l'Angélique, elle aimait bien, non par fierté, qu'elle puisse manquer à qui que ce soit, mais surtout de sentir sa Lolo tout contre elle, échanger avec elle les fluides qu'expirent les sens dans un monde temporaire, mais non temporel. Ces moments ont la puissance de ressentir, sans en être pour autant bien conscient. On y oublie presque que l'on existe quand l'autre existe en soi, quand les chaleurs insidieuses s'échangent en une exquise langueur. Mais là, vite, la réalité tut le ressentiment. Là, le bruit des voix couvrit les véritables conversations silencieuses des cœurs. Le

réveil devint brutal, trop brutal. On espérait autre chose et pourtant on n'a eu que ce qu'on est venu chercher.

-Alors, les filles ! Un peu frisquet, n'est-ce pas ?

Le Jeannot se frottait les mains et tapait le sol du pied pour tenter d'éviter l'ankylosement.

-Ah cela va quand même ! C'est un temps de saison dirait-on.

-On est un peu en avance, je crois !

-Pas de beaucoup, mais c'est suffisant. Je ne sais pas quelle surprise nous aurons ce soir.

-Si cela doit être une surprise, que cela soit une surprise !

-Bah Angélique, tu pourrais être aimable au moins !

-Elle est comme ça depuis tout à l'heure.

-Oh, oh, arrêtez, arrêtez ! C'est quoi cette musique ?

Vous n'entendez pas ?

-Oui, oui, tu as raison. On dirait que cela vient de là-bas.

-C'est quoi ? On dirait une musique de foire ou de cirque, un truc de clown.

-Regardez les filles ! Regarde Jean sur la devanture du magasin ! Il y a un clown qui gesticule, il a du sparadrap sur la bouche.

-Çà vient du vidéo projecteur de la fenêtre, là-haut. Regardez ! Nos gars sont déjà sur place.

-Attends, ils m'appellent... il n'y a personne là-haut... la vidéo et la musique ? ...déclenchées à distance... avec une télécommande... du sacré matos de pro... le receveur HF est sensible à plus de cent mètres... merci.

-Bon si j'ai bien compris, la personne qui a activé ce bordel doit être loin maintenant !

-Regarde les deux côtés de la rue sont déserts jusqu'à ne plus voir. Mais il est peut-être encore planqué quelque part.

-Mets deux gars à ce bout de la route et deux autres de l'autre côté. S'il est là, il ne pourra pas sortir sans qu'on le voie.

-Tu as raison ! On va fouiller les baraques une par une, je demande du renfort. Qu'est-ce qu'on fait du matos ? On stoppe tout et on embarque ?

-Non, non ! Laisse le spectacle aller à son bout. Puisqu'on nous a fait venir, profitons de l'intention.

-Tu as raison Jean ! Regarde ! Les fouilles ont déjà commencé à chaque bout de la rue.

-Ils étaient où Bébert ?

-Dans le bus, deux rues plus loin. On avait bien prévu, n'est-ce pas ?

-Exact, mais regarde un peu maintenant !

Le spectacle devenait surprenant. On voyait sur la façade de l'atelier, un clown blanc de plus de cinq mètres de haut, gesticulant comme pour se libérer les mains, entravées. Un sparadrap énorme barrait la bouche et semblait taire des mots. Maintenant la musique faisait place à des ricanements qui devaient s'entendre à des lieues tant la sono était puissante. Le message était on ne peut plus clair pour les filles.

-Il n'y a pas photo, c'est Pierre qu'on veut faire revivre ainsi. Le père des marionnettes est devenu une marionnette, pieds et poings liés, la bouche tue pour que personne ne puisse l'entendre, quand il entendait lui-même toutes ces moqueries pour lui rappeler sans doute tout ce qui se disait dans la rue sur lui, le laid cocu et elle, la belle putain. Il peut maintenant traverser les murs de sa geôle ou les parois du caveau familial sans aucune autorisation, pour essayer de rétablir une vérité, sa vérité.

**-Tu as raison ma Lolo. Le message est indéniable, les deux premières surprises relataient Alexandra et celle-ci son mari. Un rappel pour ne pas oublier.**

**-Les filles, ce coup-ci c'est certain. Il faudra chercher dans le milieu proche de la famille. Il n'y a pas grand monde, n'est-ce pas ? Cela devrait être plus facile, d'autant plus que vous en savez bien plus que nous.**

**-Tu as raison Jean. On va te raconter ça après... au bistrot. Mais j'ai bien l'impression que, ce coup-ci, ce sera le dernier spectacle. Je veux bien que cette personne ait une imagination débordante et de l'argent aussi, parce que le matos de ce soir, il y en a pour un paquet de fric.**

**-C'est du matériel de location, je suis certain qu'on va trouver là-haut une adresse où le renvoyer quand on n'aura plus besoin de celui-ci pour l'enquête. Mais tu as raison Angélique, je pense comme toi. D'autant plus que demain paraîtra dans les journaux, un appel à témoin. On rouvre l'enquête officiellement et si le but recherché était cela, il est bien atteint.**

**-Je ne savais pas que quelqu'un était au courant au journal !**

**-Normal, j'ai envoyé l'info par mail juste avant de venir. On met la même équipe que pour Ludine avec le Bob en plus.**

**-Chouette nouvelle, n'est-ce pas ma Lolo !**

**-Oui, oui !**

**Le spectacle était fini, Lolo reprit possession du bras de sa compagne et pendant que les autres flics débarrassaient le matériel et fouillaient le coin, les quatre repartaient vers le bistrot du coin.**

**-Cela ne sert à rien de rester ici, Bob. S'il est là, on le retrouvera, mais à mon avis, il est bien loin d'ici à l'heure qu'il est. Nous t'appellerons tout à l'heure.**

**-Je le pense aussi.**

**-Alors Bébert ! Toujours à faire le pied de grue pour deux belles femmes.**

**-Mais bien entendu, pour mesdames. Je n'en ferais pas autant pour vous messieurs !**

La voix était déjà engluée dans des phrases un peu mâchées sur un ton plus haut qu'à l'habitude, sans doute l'effet de quelques verres bien abrités.

**-Alors, quoi de neuf Jean ?**

**-Pas grand-chose, toujours ces surprises pour qu'on n'y comprenne rien.**

**- Eh bien ! Allez-vous installer dans le coin, là-bas ! Je vais chercher ma bière et je vous rejoins. J'ai des petites infos, ça vient d'ici, mais on ne sait jamais. Tout ce qui se dit dans un bistrot n'est pas toujours complètement faux.**

**-D'accord Bébert ! D'accord ! Peux-tu nous emmener la même chose qu'hier, n'est-ce pas les filles ?**

**-Très bien ainsi, cela te va ma Lolo ?**

**-Moi aussi, très bien ainsi !**

Ils s'installèrent comme la veille auparavant, les filles les informèrent de leur découverte.

**-C'est très étonnant cette galerie de personnages ancrés dans cette histoire. On dirait un raccourci de société, enfin du mauvais côté de la société. Mais quelque part, ce n'est pas si étrange, dans toutes les histoires comme celle-là, il y a toujours des choses pareilles. C'est bien pour cela qu'il y a des drames. Avec des gens normaux, entre parenthèse normaux, il ne se serait rien passé.**

**-Tu as raison Jean ! Mais là tout de même ! Ils ont ramassé tous les bizarres de la ville pour construire ce drame.**

**-C'est vrai, C'est vrai. Mais à force de tirer sur le fil de la vérité, tout se comprendra et quelque part si la**

**mort n'est pas normale, les circonstances, elles, le sont bien, bien au cœur du propos.**

**-Bon demain matin, les filles, c'est nous qui reprenons en main cette enquête. Je vous propose ceci : vous continuez à faire le tour des personnes proches et nous on se paye les dossiers et l'enquête officielle. On a déjà commencé et comme d'habitude, cela commence mal. Le dossier de l'enquête de police et celui du procureur ont partiellement disparu. Ils sont égarés ou perdus. Certainement de façon accidentelle, c'est courant.**

**-C'est gênant quand même, il va falloir que l'on retrouve des témoins de l'époque, on se garde ça les filles.**

**-Mouais, ça me convient ma Lili et toi ?**

**-Pareil, pareil !**

**-Par contre, dans le peu que l'on a retrouvé, on a pratiquement tous les interrogatoires de Pierre. Il n'a jamais rien fait avant, rien dit même, mutisme complet. Il n'a même pas voulu répondre à son nom.**

**-Tu parles s'il n'a rien dit ! On vous en dira plus demain, ce soir boulot !**

**-Vous n'êtes pas les seuls les garçons, nous, ce sera le troisième où on aura que deux ou trois heures de sommeil.**

**-Ah le Bébert ! Il se fait désirer celui-là, lui et les boissons, bien entendu.**

**-Tu sais petit Jean, c'est la célébrité, je suis trop connu ici. Alors, à chaque fois que quelqu'un rentre dans le bar, il faut discuter un peu, tu comprends ?**

**-Bon qu'est-ce que tu as à nous dire de nouveau ?**

**-Pas grand-chose, si ce n'est qu'il se dit que le brave ébéniste, il les plumait les trois autres au poker. Et pas qu'un peu à ce qui se dit, des sommes monstrueuses.**

**-Tiens, tiens, ça c'est du grain à moudre. Enfin une piste, une vraie piste. Cela rend ces trois-là suspects... très intéressant. La mort de Pierre a dû les soulager.**

**-Tu sais avec le fric qu'ils ont, Pierre n'était pas près de les ruiner. Tu te rends compte, ils n'étaient pas dans la même catégorie que lui. Accepter de perdre de l'argent ainsi, même si c'était conséquent, ça cache sûrement quelque chose. Mais comme tu le dis, Jean, c'est une bonne piste. Qu'en dis-tu ma Lolo ?**

**-Rien, trop rien... Je réfléchis, je commence à bien digérer toutes ces mises en scène.**

**-Angélique ! Tu vois le troisième larron demain matin ?**

**-Oui Jean et l'après-midi, nous retournerons chez le frère de Pierre, Sergio. Il n'en a pas assez dit. Puis avec notre Julien, on va essayer de cerner les emplois du temps de chacun en remontant jusqu'à l'arrestation de Pierre. Il y a certainement des zones de recouvrement que chacun devra justifier. Là, ça dépasse nos compétences, nous on n'a pas le droit de taper sur les doigts pour qu'ils avouent.**

**-Oh Angélique ! Que vas-tu dire ainsi ? N'exagère pas tout de même, nous ne sommes pas des bourreaux. Vrai que l'on a des techniques qui déstabilisent les gens. C'est un autre métier. Mais tu as raison, c'est à nous de le faire. Bon je vais retourner au taf. N'est-ce pas Bob ? On va vérifier les dossiers et demain, on va pister.**

**-Oui Jean. Mais moi je vais dormir, je suis naze.**

**-On vous laisse les filles !**

**-Oui, oui, mon thé est trop chaud pour que je l'avale d'un trait. Tu restes avec moi Lili ?**

**-Bétinette, tu m'emmerdes avec ces remarques désobligeantes.**

**-C'est pour te taquiner. Allez, à demain les garçons ! Il faudra qu'on trouve un moment pour discuter.**

**-Tu as raison ma Lolo. Je vous rappelle à l'heure du petit-déj au cas où nous recevrions une autre missive.**

**-C'est bon ! On fait comme cela les filles, bye.**

**-Bye !**

Les deux flics s'éclipsèrent presque sans bruit, sortant de la pénombre vers un peu plus de lumière, accompagnés du Bébert qui n'avait pas le pas très certain, plutôt chaloupé même, jusqu'à retrouver un comptoir salvateur.

Angélique changea de chaise pour se retrouver face à sa Lolo. Celle-ci se redressa pour mieux sentir le souffle prometteur des mots de sa compagne. Elle était toujours assise sur ses jambes, une position pas très esthétique.

**-Cela ne s'arrange pas ton dos ?**

**-Tu sais, je suis fatiguée surtout et les séquelles de l'accident de voiture n'aiment pas la fatigue. Elles m'interpellent pour me rappeler que de toutes les façons, rien ne sera plus comme avant.**

**-Tu exagères encore. Tu es toujours très jeune.**

Angélique prit tendrement la main de sa Lolo pour la blottir dans les siennes, rapprochant les deux visages. On pouvait comprendre d'un peu plus loin que les deux ombres discutaient de mots qui respectaient le silence. Le peu de mouvement de celles-ci amplifiait encore cette conversation des âmes, qui, si elle ne s'ouït des oreilles, se comprend du cœur. Cela interdisait le hasard d'autres rencontres. Il est des moments qui se respectent sans qu'on se demande pourquoi.

**-Comme je suis bien là, avec toi. Comme je voudrais rester ici jusqu'à ce que mes yeux en tombent.**

**-C'est vrai ma puce, il est déjà tard. Dans quelques minutes, l'estaminet sera fermé. Il faut bien que le patron dorme aussi. Ainsi que le Bébert et sa clique.**

**-C'est certain, ils auront besoin de sommeil ces deux-là !**

**-Ma Lolo, il faut qu'on rentre. On sera mieux et plus à l'aise à la maison. Les mamans et les garçons dorment.**

**-Tu as raison, mais le côté sympa, c'est d'être là, c'est l'impression d'être seules au monde, dans un monde que pour nous, rien que pour nous, où l'heure ne défilerait que pour le plaisir de voir des minutes s'ebattent sur un cadran fatigué, mais respectueux.**

**-C'est vrai ma puce, c'est vrai... mais il faut y aller.**

**-Tu tues le charme du moment. Tu m'arraches à mes rêves. Tu es un peu garce quand même !**

**-Peut-être... peut-être, mais tu vois, demain au petit déjeuner, tu verras si les garçons te laisseront le temps de rêver.**

**-Bon, bon ! On y va briseuse de bonheur.**

Elles quittèrent l'endroit et le bar aussi, retrouvant les lumières fatiguées d'une nuit mensongère. Elles s'évanouirent des regards de quiconque pour ne presque plus exister. Il y a toujours des moments ainsi où on n'existe plus pour personne, seulement pour soi.

Elles avaient retrouvé le salon et comme à leurs habitudes, s'étaient débarrassées des charges du jour et du regard inquisiteur des autres qui obligent à ce qu'on paraisse plus raisonnable à la conscience collective. Là, seulement le nécessaire sur les fesses et la poitrine, la température ambiante était supportable. Pire, avant la douche réparatrice et pour bricoler cette histoire brisée, cela était bien suffisant.

**-Bon ! C'est reparti Lolo. J'ai commencé à établir l'histogramme de nos personnages principaux, nous le compléterons avec les gars au fur et à mesure de l'avancement de l'enquête. Elles étaient côte à côte, plus près l'une de l'autre, les regards jetés sur l'écran de l'ordinateur du journal pour terminer l'article qu'il fallait envoyer rapidement.**

## Chapitre 10 : Mickael

Après quelques minutes, l'article prit forme, démontrant des lacunes de l'enquête comme celles des emplois du temps et d'autres détails qu'il faudrait documenter. Les deux points non encore renseignés étaient l'histoire du même Mickael et de la femme de Sergio, Cendrine.

-Bon, demain après-midi, le Sergio devra être plus loquace.

-C'est plus clair ainsi ma Lili !

-Tu sais, demain matin, nous allons demander à Julien de remplir tout ce qui est officiel au moins.

-Oui, bon, il est trois heures encore ma chérie. Je vais prendre une douche.

-Attends, je vais avec toi.

-Mais, écoute Lili ! Ecoute... on dirait que cela vient de la porte d'entrée.

En effet, de petits cognements discrets semblaient venir de celle-ci, comme si un doigt tentait d'éveiller une attention sans pour autant réveiller l'autre monde endormi.

Il est clair que l'éclairage du salon devait montrer quelques insomnies, ou une présence embryonnaire éveillée. Puis le petit volet couvrant l'ouverture du courrier dans la porte d'entrée gémit d'une attention particulière et de celle-ci, chut une enveloppe un peu fripée et sans adresse.

-Attendez ! Attendez ! J'ouvre.

Le temps que la Lili décroche la clé et ouvre la porte, plus rien, plus rien que le silence raccourci d'une nuit peu familière.

-Eh Lili ! Tu ne vas pas sortir comme cela ! T'es consciente de ce que tu as sur le cul ?

-Je ne suis pas à poil quand même !

-Non, mais pas loin.

**-Je m'en fous, j'y vais.**

Sans plus attendre, en string et en tee-shirt elle s'enfonçait dans le noir, les pieds nus sur les graviers, un brin inconsciente.

**-Elle va encore se plaindre après, je vais au moins allumer une lampe de poche.**

Lolo arrosait, avec le faisceau de lumière de sa lampe, tout ce qu'elle pouvait, sans rien percevoir du tout, si ce n'est les cuisses de la Lili qui revenait toute essoufflée.

**-Tu es dans un état ma petite vieille.**

Angélique s'appuya d'une main sur l'huisserie et tentant de récupérer un souffle diminué et se pencha en avant, s'efforçant de ralentir sa respiration. Des gouttes de sueur perlaient un peu partout. Du front, elles s'écoulaient dans le regard. Le tee-shirt était déjà trempé, bien trempé.

**-Tu es dans un état. Allez, rentre ! Tout le monde voit ton cul.**

**-N'exagère pas ! Il n'y a personne. Tu vois bien qu'il n'y a personne !**

**-Si cela se trouve il y a un taré qui te regarde au travers de la clôture ou de la haie sans qu'on le distingue. Ton tee-shirt te colle à la peau, on devine bien tes attraits !**

**-Tu as raison, j'ai l'impression que le livreur des attentions inattendues se cache quelque part par là et qu'il nous épie. Mais aussi bizarre que cela puisse paraître, je ne ressens aucune violence et encore moins une agression.**

**-Ce n'est pas une raison Angélique. Rentre, rentre tout de même ! Arrête de t'afficher ainsi ! Ou si tu veux y retourner enfile quelque chose de plus décent sur tes fesses.**

-Non, non, c'est bon. Allez, ferme la porte ! Cela suffit pour ce soir.

-Tu n'as pas mal aux pieds ?

-Eh bien si ! Tu crois que c'est facile de courir les pieds nus dans du gravier ?

-Tu n'avais qu'à mettre des pompes !

-Eh toi, tu crois que j'avais le temps ? Eh bien oui j'ai mal aux pieds, très mal aux pieds.

-Avant la douche, je vais te préparer un bain de pied. Assieds-toi, montre. Allez, lève la jambe et donne celui-là ?

-Oh, Oh ! Cela va ! Je ne suis pas handicapée quand même.

-Eh bien dis donc, je m'attendais au pire. Tu as les pieds tout rouges ma chérie avec plein de petites coupures. Tu vas souffrir demain. Tiens, pendant que je remplis la bassine, tu pourrais ouvrir la lettre et la lire.

Angélique prit la missive, la retourna dans tous les sens, l'approchant de son nez pour tenter de sentir une quelconque odeur, la scrutant de tout bord.

-Lolo ! Avant que tu ailles dans la cuisine, regarde, c'est une enveloppe ordinaire. Elle n'est même pas collée. Dis, on devrait peut-être appeler les gars. Le Jean, il ne doit pas dormir.

-Tu sais, le temps qu'il vienne, il n'y aura plus personne. Qu'est-ce qu'on risque ?

-Tu as raison, si c'était pour nous agresser, il y <sup>2</sup> & a longtemps qu'il serait rentré ou bien il aurait pu t'attaquer dehors. Puis, il a pris beaucoup de précautions pour ne réveiller personne. Attends, le bain de pieds sera pour plus tard.

-Tu es certaine ?

-Oui, Oui, regarde ! C'est une lettre tout à fait ordinaire. Il n'y a pas grand-chose d'écrit dessus : « *Rendez-vous devant la fontaine des amours*

*perdus à sept heures, demain matin, sans les deux flics, sinon je ne viendrai pas.* » Et devine qui a signé, parce que ce coup-ci c'est signé. Regarde, regarde... Mickael, c'est Mickael !

-Mickael, c'est le fils de Pierre et d'Alexandra. Ouah ! Quelle nouvelle ! Je vais chercher l'eau chaude.

Angélique resta quelques minutes, dubitative, l'esprit déjà ailleurs à tenter de penser à quelque chose.

-A quoi penses-tu ma chérie ?

-A Mickael. Mais qu'est-ce que tu as mis dans l'eau ?

-C'est trop chaud ?

-Trop... non, chaud oui.

-De l'eau, du gros sel, du vinaigre, du synthol et un peu d'eau de javel...

-Parfait ma puce, parfait. Alors qu'est-ce qu'on fait pour demain matin ? On prévient Jean ?

-C'est ce à quoi je pensais. Qu'est-ce qu'on risque si c'est lui ? Mais si ce n'est pas lui, si c'était un piège ? Y as-tu songé ma Lolo ?

-Non, c'est toi qui penses ici. Mais tu as raison, je n'avais pas envisagé cela. Mais pourquoi ce serait un piège, pourquoi ?

-J'ai une idée. On y va toutes les deux seules. On demande à Jean de nous surveiller. Si c'est bien le gamin, il nous laisse continuer. Si c'est un piège, il intervient.

-C'est génial, il faudra qu'il soit discret !

-Je l'appelle.

Angélique expliqua la situation à Jean par mobiles interposés. Il n'était pas encore couché, c'était prévisible. A voir la tête d'Angélique dodeliner de haut en bas, il devait acquiescer aux propositions de la jeune femme.

-Alors ?

**-C'est d'accord, cela tombe bien, il connaît très bien le bistrot d'en face de la fontaine.**

**-Ah les flics ! Ils connaissent plus de bistrots que le commun des mortels.**

**-Il arrivera à six heures, à l'ouverture et s'installera sous la verrière, occupé à lire un journal.**

**-C'est très bien ainsi. Allez aux plumes ! Tu ne voudrais pas que je te porte en plus ?**

**-Non, non, tu es vraiment vexante. Tu sous-entendrais que je suis trop grosse peut-être ! Ou bien que je suis handicapée ! Mais cela va aller, je crains quand même pour demain.**

**-Allez au plumard ! Je te laisse la cuvette ?**

**-Je te rejoins ! Tu peux mettre le réveil à six heures ?**

**-Oui, oui, encore une nuit d'enfer, viens vite !**

Angélique était sur le dos, le bras gauche sous l'oreiller et la tête. Laurence, sur le côté gauche, la tête reposant sur la poitrine de sa compagne, le bras droit sur le ventre, l'autre bras le long du corps. Les deux compagnes cherchaient le sommeil sans le chercher vraiment, les sens bien affûtés pour cette prochaine rencontre, silencieuses pour être certaines de ne pas nuire à l'autre, patientes et impatientes. En fait, elles attendaient sans doute déjà les paroles désagréables d'un radio réveil qui n'oublierait pas la mission confiée quelque temps plus tôt. Et s'il n'y avait pas de sommeil des yeux et de l'esprit, il y aurait une douche abondante et vivifiante qui donnerait l'illusion d'un repos étiré et qui ne serait certainement pas éternel. C'est souvent ainsi, le sommeil ne se commande pas toujours, non, surtout quand la fatigue physique anesthésie l'esprit et ne supporte plus que l'attente.

Laurence approcha ses lèvres au plus près du bout du sein de la Lili. Doucement, tendrement, elle caressa le téton avec une délicatesse sensuelle et éprouvée, avec

une langue qui, si elle n'était trop avide, montrait bien son dessein. Angélique ne pipait mot, semblant presque indifférente à ces attentions, mais sans aucun regret de l'intention. Elle feignait quasiment un désintérêt pour obliger Laurence à plus encore de câlins, histoire que ce titillement dure bien longtemps. Elle ne pouvait simuler plus longtemps, le téton était gonflé au plus anesthésiant la volonté. Lolo promenait maintenant sa main droite sur le ventre plat de son amie, appliquant de petites pressions des doigts, simulant de petites caresses multiples. Là aussi, le désir rencontrait une certaine approbation qui encourageait la main à plus d'initiative et à investiguer des zones bien plus érogènes. Elle gardait l'avantage d'une maîtrise du plaisir de sa mie.

Elle glissa ses doigts, hors le pouce, sous l'élastique bien conciliant d'un string de dentelle avenant, pour les laisser se promener sur un pubis éclairci, bien éclairci, désert même d'un moindre duvet. Elle les laissa s'égarer sur des lèvres accueillantes avant de caresser avec une langueur à faire fondre un glaçon austral, un clitoris bien humide. Elle n'attendit pas de réaction de sa Lili. Quittant le sein nourricier et bien rebondi, les lèvres s'échappèrent rapidement vers les doigts qui faisaient glisser la dentelle, seule protection d'un endroit qui était pourtant interdit à toute autre main, au moins le croyait-elle. Angélique était complètement nue maintenant si on pouvait dire qu'elle était habillée auparavant. La Lolo aussi d'ailleurs, mais elle l'était déjà avant de se coucher. Elle décida d'ailleurs qu'il était temps aussi que sa compagne éprouvât les mêmes sensations qu'elle et enfourcha Lili pour que son mignon s'échouât tout près de la bouche. S'en suivit un long moment de caresse, de léchage, de suçage intime en un tempo qui respecterait un insomniaque en sommeil. Le spectacle était sensuel, d'un érotisme de satisfaction

mutuelle, chacune tentant d'apporter au moins autant de plaisir qu'elle en recevait. Tout dura des minutes ainsi jusqu'à ce que les doigts agiles pétrissent et pénètrent le périmètre vaginal, stimulant d'autres zones érogènes que peut-être bien peu d'hommes n'avaient jamais trouvées. Il en fut ainsi jusqu'à ce que les corps amplifient aussi chaque caresse, accroissant le plaisir jusqu'à une extase partagée, certain que celles-ci n'étaient pas simulées. Cela s'évanouissait en un bien-être ultime et partagé qui transsiait certains muscles du corps, jusqu'à ne presque plus respirer, atteignant un orgasme sublimé.

Les deux filles se retournèrent sur le dos, tentant de réguler un souffle court tout en essayant de garder cette langueur active, taisant les mots superflus. Un long moment silencieux suivit, l'esprit se dégageait des soucis quotidiens, un baume pour l'âme et la raison, pour mieux repartir à présent.

Quelle heure était-il maintenant ? Elles s'en moquaient royalement. Elles savaient malgré tout qu'il restait du temps, un peu de temps, combien... qu'importe... il en restait assez pour ne pas s'endormir et encore moins pour dormir.

**-Dis Lili, quelle heure est-il ?**

**-Je ne sais pas. J'ai mis une fringue sur le réveil pour ne pas le voir.**

**-Bah, tu pourrais regarder quand même !**

**-A quoi bon ! Cela ne sert à rien. Et moi, j'aime bien ces moments. Ils n'ont pas de consistance et ne sont pas quantifiables. Nous sommes là à attendre, sans attendre vraiment en minutes, en quarts d'heure, en demi-heures, en heures peut-être. Qu'importe... comprends-tu ma Lolo ? Et en silence, c'est encore mieux.**

**-Bon, quelle exigence ! Tiens, c'est bien fait pour toi, il sonne déjà !**

**-Tu m'as gâché une minute, une minute de plaisir de plus. Ça va se payer sous la douche.**

**-Je ne serai qu'un peu plus mouillée et après.**

Elles quittèrent rapidement la couche, la journée serait longue et il ne fallait surtout pas rater le rendez-vous de sept heures. Quelle idée d'ailleurs, une rencontre à cette heure, quelle idée ! C'est toujours quand il faut y aller que l'on se dit cela. Hors de question pour autant de rater le petit déjeuner. Ce serait à la débrouille, les mamies n'étaient pas réveillées pour préparer quoique ce soit.

Il était moins le quart, la Lili suivit la Lolo pour se jeter dans la voiture, enfilant en cours la dernière manche d'un imperméable d'une main et croquant la fin d'un croissant de l'autre. Laurence, elle, était apprêtée avec exactitude et attention, parée depuis plusieurs minutes de corps et d'esprit. Il lui fallait cela à la Lolo, elle ne pouvait passer du coq à l'âne sans recaler ses pensées. Il lui fallait se préparer et elle l'était. Angélique, presque aussi, s'installait au volant comme un garçon pressé.

**-C'est bon ma chérie, il n'y a pas le feu. C'est à cinq minutes. On aurait presque pu y aller à pied.**

**-N'exagère pas Lolo ! À pied, il faudrait au moins une demi-heure.**

**-C'est vrai, c'est vrai, mais piano piano. Tu sais bien les bagoles pour moi, ce n'est pas une partie de plaisir. En fait, je crois qu'avant cela n'en était déjà pas. Mais là, là...**

**-Je comprends ma puce, je vais faire attention.**

**-Dis... quelle tête tu crois qu'il a ?**

**-Je n'en sais rien moi ! Tu as vu les photos des parents ? S'il ressemble à sa mère, il doit être un grand et beau garçon. S'il ressemble à son père, il doit avoir le droit de porter plainte. Mais je ne sais pas, je l'imagine tout de même beau jeune homme.**

**-J'ai du mal à l'imaginer. Dis, Lili ! As-tu vu une photo de lui quand il était petit ?**

**-Maintenant que tu me le demandes, non... non, non. C'est bizarre ça. Qu'après le drame, on l'ait protégé, je peux comprendre, mais avant, il devait bien y avoir des photos avec ses parents au moins. Il faut en parler à Jean.**

**-Regarde, c'est par là ! Essaie de trouver une place au plus près, il pleut.**

**-Il pleut... il pleut, tu as peut-être peur de fondre ma mémère. Tu sais, je ne vais pas faire le tour de la ville pour trouver une place, rien que pour madame.**

**-C'est sympa ça !**

**-Allez, celle-là est très bien. C'est à quoi... à peine deux cents mètres !**

**-Je te préviens, si j'en trouve une plus proche, je te fais la gueule toute la journée.**

**-Il ne manquait plus que cela. Allez ! Éjecte, éjecte ! L'histoire nous attend.**

**-Tiens Lolo ! Nous approchons. Il a bien dit près de la fontaine de pierre des amants perdus. Quel nom pour une fontaine !**

**-Tu ne connais pas l'histoire ? Eh bien c'est simple, tu vois : un jour, une jeune femme y a jeté une pièce de monnaie pour que son amoureux revienne de la guerre et... je te le donne en mille... il est revenu.**

**-Je parie que maintenant, pour certaines séparations, l'un ou l'autre des amants, vient ici jeter une pièce au fond de la fontaine.**

-Tu es certaine que c'est celle-là ? Parce que moi, je connais l'histoire, mais je n'y suis jamais venue !

-Oui Lili ! Il n'y en a qu'une dans cette ville.

-J'y serai peut-être obligée un jour.

-Allez, allez ! Déconne encore, profites-en que je n'ai pas envie de te répondre. Allez ! Presse le pas, presse le pas !

Les deux jeunes filles s'approchaient du monument qui crachait tout le long du temps, des pluies fines et gracieuses sur le bassin de ses pieds de pierre. Elle représentait, dans une approche moderne et stylisée, une femme qui pleurait par ses yeux pour une détresse inconnue aux passants. Seul l'artiste devait savoir les souffrances de ces roches taillées par des mains expertes.

Personne ne semblait attendre, près d'ici, le centre de la place était plus désert qu'une certitude. Il faut dire que sous cette pluie diluvienne, peu de personnes s'aventuraient dehors et le peu qui le faisait c'était par nécessité, et ils évitaient de s'égarer vers le centre, trouvant sur les côtés de la place quelques protections d'auvent bien conciliant. Le charme de l'endroit devenait inconséquent et quelconque. L'intérêt de chacun s'arrête à ses contraintes et peu stoppe pour contempler une statue pleurante de caillou et d'eau, les jours de grandes lessives. Angélique en serait bien capable, un peu tordue sur le comportement social et sur ses vues sur l'art.

Elles scrutaient aux entours le désert d'humanité. Elles pensaient déjà à un lapin, sans terrier, lorsqu'un jeune homme vint les accoster.

-Bonjour mesdames. Laquelle de vous deux est Laurence ?

-C'est moi ! Bonjour, qui êtes-vous ?

**-Je suis Mickael, l'inconnu qui vous importune depuis quelques jours. Et vous, vous êtes Angélique, la journaliste ?**

**-Tout à fait, tout à fait. Comment devons-nous vous appeler ?**

**-Mickael ! C'est ainsi que je me prénomme depuis toujours.**

**-Pour nous, quelle surprise ! Bien entendu, on attendait un jeune homme, mais dans l'histoire, vous êtes toujours un enfant. On a du mal à vous remettre dedans comme vous êtes aujourd'hui, il faut qu'on trouve un endroit tranquille.**

**-Il y a une brasserie sous les arcades. Nous y serons au chaud, qu'en penses-tu ma Lolo ?**

Angélique voyait bien d'ici le Jean, attablé derrière un journal, aussi discret qu'une pendule en retard.

**-Oui, bien entendu.**

Laurence hochait de la tête, surprise... un peu déconcertée, déboussolée, muette aussi ou presque. Il y avait de quoi. Elle était tout près de celui qui lui avait fait tant peur, regardant son visage, se demandant si c'était bien possible.

Elle n'était pas d'un tempérament bien suspicieux mais plutôt naïf. Mais malgré tout, passées ces premières minutes de surprise, son cerveau bouillait de questions. Angélique voyait bien son amie complètement bouleversée, dans ce silence de quelques dizaines de mètres. Elle voulait rompre l'isolement des pensées de chacun en cherchant un petit mot. Mais contrairement à ses habitudes, rien de consistant ne pouvait se parler. L'attitude du jeune Mickael la perturbait aussi. Elle gardait, pour autant, une clarté d'analyse. Le sang froid flegmatique du jeune homme la laissait coite. Il était vraiment étonnant et surtout son allure de grand dadais à peine sorti d'une adolescence

perturbée, ne présageait en rien une responsabilité dans la mauvaise histoire. C'est bien lui qui appelait Laurence au téléphone et lui envoyait les messages pour l'informer de toutes ces mascarades.

Angélique prit les devants pour ouvrir le sas de l'endroit, cela lui permettrait de regarder Mickael de face sans montrer une quelconque insistance.

-De quel côté préférez-vous vous installer Mickael ?

-C'est comme vous le voulez Angélique !

-Eh bien, à droite au fond, nous serons tranquilles. Qu'est-ce que tu en penses ma Lolo ?

-Très bien ma puce, je vais me mettre carrément au fond contre le mur. J'aime bien être calée dans un coin.

Elles passèrent ainsi devant Jean, rassuré de la tournure des choses. Le jeune homme semblait vraiment inoffensif, d'apparence au moins. Il décida de rester là. La Lili avait bien choisi son coin privant Mickael de voir Jean et le contraire pour l'inspecteur qui, lui, pouvait savourer le spectacle.

-Bien, vas-y ! Tu n'enlèves pas ton imper ?

-Si, si, il fait bon ainsi.

-Eh bien, donne le moi ! Je vais le pendre au perroquet. Mickael, passez-moi le vôtre ?

-Je vous en remercie Angélique, vous êtes bien aimable... comme mes vrais parents.

-Merci, que prendrez-vous ?

-Un thé s'il vous plaît !

-Et toi Lolo ?

-Je vais prendre quelque chose de fort... je n'en reviens pas. Un cognac, tiens, un grand cognac !

-Pour moi... ce sera un double expresso. Garçon ! S'il vous plaît garçon... oui, oui bonjour... ce sera un thé, un double expresso et un double cognac.

-Bien entendu mademoiselle.

**-Vous savez ! J'ai bien reconnu l'inspecteur, assis là-bas et l'autre sous le porche. J'ai su hier soir qu'une enquête serait, de nouveau, ouverte et c'est tout ce que je demandais... c'est tout ce que je voulais. Si j'ai profité de votre perspicacité, c'est pour arriver à cela. Je vous remercie, c'est dégueulasse comme je me suis comporté avec vous, mais j'espère que vous me comprendrez, plus tard. Je vous remercie aussi de votre discréction avec eux, de votre protection, je comprends bien, je vous remercie sincèrement.**

Laurence, bien calée au fond de la banquette, avec toutes les excuses du monde pour ne plus bouger, était plongée dans le visage de Mickael. Elle n'en croyait pas ses yeux et doutait de cette vérité dérangeante. Elle promenait son regard sur chaque recoin du visage du jeune homme, inquisiteur, mais y cherchant le réconfort d'un bout de véracité. Un petit enfant, qu'elle n'avait jamais connu et qu'elle avait construit dans son irréel, seulement par le peu qu'on lui avait dit, était un grand garçon, sans vraiment avoir eu le temps de grandir dans son imaginaire. C'était troublant, perturbant, cela cassait un statut, imprévisible statut.

**-Allez Mickael ! Vous pouvez nous dire maintenant ce qui s'est passé entre l'enfant dont on nous a parlé et le beau... jeune homme que nous voyons maintenant.**

Le jeune homme était propre dans sa stature, assis bien droit sur la chaise, imperméable aux sentiments éprouvés des autres, d'apparence au moins. Il était bien habillé, avec pourtant un costume qui sentait bon marché, trop serein pour son âge, comme ayant vieilli trop vite. Le regard était sans éclat, terni de trop de nuits à veiller ses maux pour les comprendre. Il n'était pas là pour faire la fête, c'était évident, un sérieux presque trop exemplaire. Il était empreint d'une sérénité qui sied aux gens blessés, rien ne permettait d'y lire un quelconque ressentiment. Il attendait vraiment

cette situation, sûr de pouvoir lire sur le visage des autres une circonspecte attitude.

-Je voudrais encore m'excuser auprès de vous deux Laurence et Angélique de vous avoir utilisées dans mon histoire. Mais avais-je vraiment le choix ? Vous êtes les seules à pouvoir comprendre mon passé. J'ai tout lu sur vous et aussi entendu, tout ce que vous avez fait pour Ludine Mercier, par mon oncle. Mon choix d'avocate me semblait évident.

Le fait qu'Angélique soit journaliste amplifiait encore mon envie de vous contacter. J'étais vraiment certain d'arriver à ce rendez-vous, devant vous deux. Vous n'avez rien trahi, ni dénoncé, ce qui montre votre honnêteté et votre intégrité, comme on m'en avait parlé. Je vous remercie du plus profond du cœur d'être là.

-Mickael ! Vous saviez que nous serions là, toutes les deux ?

-Ici, non. Mais vous deux, oui. C'est une stratégie qui a bien fonctionné, n'est-ce pas ? Mais si vous le voulez bien, nous pourrions revenir à mon histoire.

Il avait le calme verbal et la dextérité des mots qui siéent aux gens qui ont mûri, pendant des années, une situation qui, enfin, se révélait. Comme un vieil acteur qui se serait répété inlassablement les mêmes textes pour ne jamais les oublier, il parlait d'une voix presque trop rassurante, crédibilisant le propos. Les deux mains étaient posées sur le bord de la table. Les doigts bougeaient au rythme des paroles comme un soulignement prononcé et visuel aux propos.

Laurence relâchait son allure de méfiante, elle s'était rapprochée de la table, y posant les deux avant-bras, l'un derrière l'autre, le regard moins sombre, la pupille toute dilatée. Sur les lèvres, pointait une sorte de sourire qui remplaçait peu à peu le scepticisme par de l'incrédulité. Elle avait encore quelques hochements de tête presque discrets. Elle ne questionnait plus l'autre

être, mais tentait seulement de rechercher dans ce visage de jeune homme, quelques bouts de traits de l'enfant qu'elle n'avait pas connu.

-Alors, dîtes-nous Mickael ! Quelle est cette raison de nous voir près de vous, ici ou ailleurs ?

Angélique retrouvait son naturel blagueur, débarrassée de la moindre gêne et suspicion.

-Pourquoi ? C'est simple, vraiment très simple. C'était il y a quelques mois, le jour de mes dix-huit ans en fait. Mon oncle m'a emmené chez son notaire, en France. J'ai compris aussi plus tard que c'était une des raisons de notre retour au pays. Le notaire m'a remis une enveloppe, une enveloppe toute simple, sans timbre... sans adresse... sans même la trace d'un coup de tampon.

-Un peu comme les vôtres !

-C'est certain, excusez-moi encore pour ceci. Sur cette enveloppe, seulement cette phrase écrite en tout petit, une assertion à déranger : « *Pour Mickael, mon amour de fils* ». Et dans cette enveloppe, il y avait une lettre de maman Alex.

Le jeune homme refluait la glotte, sans doute pour éviter de montrer un tourment. Les deux filles le regardaient avec une attention bien particulière. Elles le voyaient, là, troublé, à évoquer ce souvenir. On peut toujours essayer d'afficher une certaine neutralité qui donne à la personnalité une force de respect, on ne peut pas malgré tout être insensible à tout. Ici, c'était le fait d'évoquer sa maman qui montrait les failles du garçon. Des failles, le mot était un peu trop gros peut-être, disons plutôt que le personnage avait au moins un cœur et des émotions. La Lolo sentait aussi poindre quelques brillances au fond de ses prunelles. Angélique restait plus neutre, mais émue tout de même. L'expression « *maman Alex* » était empreinte d'une attention bien plus forte que celle du respect, plus forte que de

l'amour, une blessure douloureuse, si douloureuse qu'elle ne se ressentait plus, portée par les humeurs d'un temps irrévérencieux. Il y a des façons de parler qui ne trompent pas sur la profondeur du ressenti, les mots ont alors le poids de chacune de leurs lettres.

-Cette lettre m'expliquait toutes les circonstances de mon adoption.

-Intéressant, cela doit être très passionnant !

-C'est pour cela que j'ai voulu faire rouvrir une enquête. De plus, tant ont sali maman Alex et papa Pierre, que cela renforçait plus encore cette volonté. Je vous ai fait une copie, je vous la donnerai quand nous quitterons l'endroit. Regardez là-bas, votre petit inspecteur, il vient de la recevoir par le serveur.

-Dîtes-donc ! Vous avez bien préparé ton coup !

-Je veux juste rétablir l'honneur de maman Alex et papa Pierre. Pour cela, je ferais tout ce que je peux, quitte à y perdre la vie s'il le faut. Des personnes qui m'ont donné tant d'amour, sans rien demander en retour, donner pour eux paraissait si simple.

-C'est le rôle de tout parent, non ?

-Je ne sais pas. Vous ne pouvez pas savoir comment j'étais heureux avec eux et je voyais bien autour de moi que peu, vraiment bien peu de mes copines et de mes copains pouvaient se targuer du dixième de ce que je recevais. Je ne parle pas de gâterie matérielle, mais du reste, de tout ce qui ne s'achète pas. Je voudrais vous parler des premières phrases de maman Alex.

-Mais pourquoi maman Alex ?

-Parce que ma maman, ce n'est pas celle qui m'a abandonné. Non, ma maman c'est Alexandra, ma maman Alex. Je ne peux pas me tromper, c'est ma maman d'amour. C'est elle qui passait des heures, le soir, à me caresser de ses grands doigts, pour que je

**m'endorme. Maman, c'était ma princesse, tellement elle était belle... et aimante. Je m'égare.**

**-Non, non, nous avons le temps ! Dites ce que vous avez envie de dire, dans l'ordre que vous le ressentez.**

**-Le début de la lettre, je veux commencer par cela.**

**-Allez-y c'est très bien ainsi !**

**-« Mon petit chéri, je sais qu'aujourd'hui, tu as dix-huit ans et je te souhaite un bon anniversaire.**

**-Mesdames, monsieur, votre commande !**

Cet intermède coupa l'élan vocal de Mickael. Chacun en profita de ranger plus ou moins son petit devant, pour avoir tout sous la main, pour sucer, remuer les tasses. Des bruits métalliques et belliqueux dérangeaient l'atmosphère, mais donnaient à chacun une consistance, occupant les mains et sans doute récréant l'esprit. Laurence entourait délicatement le verre de cognac, le pied du verre entre les doigts, comme elle l'avait vu faire par des connaissances. Elle le faisait sans vraiment savoir pourquoi, faisant tourner l'alcool sur la paroi pour qu'il lâche quelques parfums qu'elle humait, invitant à goûter le breuvage, bien plus détendue que dix minutes auparavant. Mickael, lui, la regardait sans feindre d'occupation, soulagé que l'inquisition de ce regard s'évapore d'un esprit aussi sensible. On a beau être dans des situations qui dérangent, voire même plus, on ne peut s'habituer à ces yeux inquisiteurs à la limite d'une perversité malsaine, sans vraiment savoir le fond de la pensée des autres. Que pensent-ils d'ailleurs ? Que se disent-ils ? Le poids du non savoir peut éveiller des faiblesses, des secrets que l'on ne veut surtout pas dévoiler.

C'était au tour de Mickael de scruter Laurence. Il semblait mieux organisé dans son discernement, une froideur sans doute due à ses souffrances. Rien ne transpirait plus de ses émotions, il était retourné dans

un cocon. Pourtant, ses lèvres se croisaient pour esquisser une impression. Il tendit sa main vers celle de Laurence et posa la paume sur le dessus. Le geste était-il trop impétueux ? Non, sans doute dicté par une sincérité qui n'avait rien d'éphémère. Laurence releva doucement la tête, un peu surprise de la démarche, sans retirer la main pour autant et rejoignit le regard du garçon avec une délicatesse qui rassure les desseins. Ils s'échangèrent des émotions qui taisent les convenances et qui devaient être interdites à Angélique. C'était bien la première fois qu'elle voyait ainsi sa Lolo, émue, pénétrée par cet échange incongru, chamboulée de l'audace d'un jeune homme qui devait bien avoir besoin de tant de réconfort.

Angélique était en dehors, complètement en dehors de cet échange, elle en souriait, c'était une situation cocasse. Quelque part, elle préférait, cela lui permettait de garder une réaction objective. Voir sa Lolo empêtrée ainsi lui donnerait quelques occasions de chahuter sa compagne.

**-Bon, bon, Mickael, si vous nous parliez de la lettre de ta maman ?**

*-Oui, oui, bien entendu, j'abuse de votre temps et de votre gentillesse aussi. « Si tu lis cette lettre, c'est que je ne suis plus auprès de toi. Ce n'est pas que je m'inquiète pour ma santé pour autant et je ne pense pas que quelqu'un veuille me faire disparaître. Si je t'écris cette lettre, c'est qu'il y a quelque chose que je ne sais pas comment aborder, un sujet trop important qui te concerne et je ne sais pas comment te le dire. Ce n'est pas bien courageux comme démarche, mais au moment où j'écris cette lettre, je pense que tu n'es pas encore en âge de comprendre, il faudrait que je t'en parle plus tard, mais plus tard en aurais-je le courage ou serais-je encore vivante pour t'en parler ? Voilà pourquoi cette lettre, mon fils, voilà. Au moins quoiqu'il se passera, un jour, quand*

*tu seras en âge de comprendre, tu pourras lire cette lettre... tu sauras ainsi la vérité sur ton passé, sur ta naissance.*

*C'est pourquoi, je vais commencer par notre première rencontre, ce n'était pas comme pour la grande majorité des enfants, dans une maternité. Non, c'était sur le bord d'une route, près d'un bosquet d'arbres qui cachait un chemin de terre. En fait je ne suis pas la maman qui t'a mis au monde, je ne la connais même pas d'ailleurs. Ce jour-là, tu étais peut-être né la veille, ou peut-être le matin même. Tu étais tout petit, tout petit, dans ton carton qui te servait de couffin, propre comme un sou neuf. »*

Le jeune homme devenait pâle, livide même, plus il avançait dans son récit. Les filles écoutaient, entièrement attentives à son propos. Il gardait une certaine fierté, pour ne pas trop dévoiler un émoi compréhensif, à deux presque étrangères. Il est certainement dérangeant de dévoiler des secrets de famille, des secrets lourds de conséquences. Mais s'il voulait être aidé, il n'avait pas beaucoup le choix. La Lolo commençait à mouiller son mouchoir, elle était aussi sensible que l'onde l'est à la brise. Des histoires comme cela, ça la touchait. Quelque part le malheur des autres étaient un peu le sien, comme Angélique d'ailleurs, mais les deux filles ne l'exprimaient pas de la même façon, l'une plus introvertie, l'autre plus extravertie.

*« Si aucune mauvaise langue ne te l'a encore dit, cet endroit était mon lieu d'esclavage... j'étais une prostituée. Comment je le suis devenue est une autre histoire dont tu n'as besoin de t'encombrer. Je croyais que jamais, je n'aurais pu te l'écrire, mais vois-tu, c'est fait. Je n'en suis même pas soulagée, je ne peux pas être fière de dire ces choses-là à mon petit chéri. Mais tu vois aujourd'hui, tu as eu cinq ans, et je suis consciente que jamais, jamais je ne pourrai te le dire en te regardant*

*dans les yeux, non ce n'est pas possible. Je n'ai pas honte, je ne peux même pas avoir honte, Je n'avais pas choisi cette situation, non, pas choisi. Mais ce n'est pas cela qui est important, ce qui est important, c'est toi, toi que j'ai trouvé un matin, sur le bord de cette route, dans un carton, bien emmitouflé. Rien d'autre que toi, dans ce carton, certain que tu ne pouvais avoir froid, mais un bébé de quelques heures, dans ces conditions, c'était de l'inconscience, et pas un mot pas un écrit, rien qui pouvait expliquer un désarroi. Ce jour-là fut le plus beau jour de ma vie et je ne le savais pas encore. »*

La voix devenait tremblotante, un profond trouble transpirait de partout chez le jeune homme. Les yeux clignaient à un rythme désordonné et plus saccadé pour évacuer toutes les misères du monde. Angélique devinait les moiteurs qui suintaient notamment des mains qui torturaient les doigts, pour calmer une douleur qui devait tordre les viscères, pour effacer celle de la mémoire du cœur. Le pauvre gamin se violentait, bien plus que l'apparence ne le montrait, pour tenter de garder un minimum de contenance. On peut imaginer ce que fut la première lecture, certain que le papier avait dû absorber du jus lacrymal et celui des doigts transpirant. Laurence compatissait, discrète dans ses larmes à elle qui s'égaraient en silence dans un carré de Cholet au tissu bien détrempé. Angélique percevait bien le poids des ressentis.

**-Mickael, on peut s'arrêter là pour aujourd'hui. Il n'y a pas d'urgence, tout peut attendre. Je sens que cela vous fait mal, je le comprends bien. Je ressens une profonde douleur qui vous tourmente.**

**-Non ! Je vais continuer. Ma maman mérite que je me batte pour elle et pour papa aussi. Ce mal, cette torture, quelqu'un me les a laissés, quand il a tué maman Alex. Je vis avec chaque jour depuis et si je**

n'avais pas Sergio et Cendrine pour m'aider, je me demande bien ce que je serais devenu.

Il reprit un peu de thé, prenant son temps. Il avait besoin de rassembler ses forces mentales pour rééquilibrer le propos et donner le bon sens qui sied aux mots qui viennent du cœur. Son regard n'osait plus se brancher sur celui des filles. Il errait en une nébuleuse de sentiments qui ne peuvent pas se savourer. Il perdait son élégance, mais retrouvait une certaine quiétude et sensibilité et une sincérité qui ne se discute pas. L'authentique côtoyait la manière, plus réaliste encore, plus vraie, rien ne souffrait discussion, rien, rien, rien. Sa volonté de continuer, malgré tout, lui allouait une grandeur d'âme qui ne se mesure plus. Il était petit et grand à la fois, discret et géant aussi, petit de tout ce qui se voit et grand de tout ce qui ne se distingue pas. Il émanait de lui une sincérité qui s'impose au temps, une vérité qui tue toute velléité à pouvoir dire le contraire. L'amour n'a de limites qu'aux frontières de l'absurde. Là, l'immensité irréelle du jardin des sentiments laissait au loin, loin des clôtures immatérielles de l'esprit, perdurer des horizons inavoués. Il ravalà une petite gorgée de son breuvage, gesticulant sans assurance.

-Ce jour-là fut le plus beau jour de sa vie, sans doute un jour sans matin et sans soir, un jour sans heure et sans minute, peut-être le vrai jour de sa naissance. Ce jour-là, elle me rencontra.

Il ne lisait plus la lettre, la commentait seulement certain de se rappeler le moindre détail, plus actif dans l'histoire de sa mère.

-Mon oncle Sergio, une relation de maman, je n'en connais pas l'origine mais qu'importe. Il la retrouva à cet endroit où elle m'avait trouvé, le lieu sans doute où je suis vraiment né, sur le bord d'une route qui ne mène nulle part, dans les bras d'une prostituée. Ils repartirent tous deux vers la ville, pour obtenir

quelques heures du souteneur et pour qu'elle aille seule au commissariat le plus proche pour déclarer cette découverte. Et puis et puis, ce fut la DASS. Heureusement je ne m'en souviens pas du tout, j'étais trop petit.

Il pleurait chaudement. La résurgence de ce passé inconnu, réveillait les douleurs d'un esprit qui ne sera jamais plus apaisé, le fut-il un jour ? La Lolo, aussi était aux abois, Angélique restait stoïque, respectant le courage du jeune homme. Certain qu'il souffrait des maux du diable, certain qu'il ne maîtrisait plus l'ombre de la moindre émotion, mais il était beau, paré de sa souffrance, habillé de cette véracité qui sied aux êtres humains qui ont encore la liberté de vraiment s'exprimer.

*« Chaque jour, je pensais à toi, petit orphelin et chaque jour je me posais les mêmes questions. Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi moi, pourquoi t'avoir laissé là ? Là, au bord de ma vie, en un endroit qui n'est pas fait pour cela, en un endroit où des adultes soulagent autre chose qu'une conscience. Chaque jour, je pensais à toi et chaque semaine, j'allais te voir pour surtout ne pas t'oublier, pour ne pas oublier chaque trait de ton visage, ton sourire qui m'accueillait, sans doute aussi pour que tu ne te sentes pas abandonné, pas complètement en tout cas. Et un jour, je me suis juré que tu vivrais avec moi... que tu serais mon fils. »*

-Quelle volonté, cette jeune femme ! Quelle force ! Ajouta Angélique

-Maman Alex avait dû souffrir dans sa jeunesse et je pense qu'elle ne souhaitait cela pour personne et encore moins pour moi, providence accidentelle ou intentionnelle. Qu'importe ! Petit à petit, je devenais le centre de sa vie. Puis, il y eut papa Pierre. Tout bascula vraiment le jour de leur rencontre. Cette histoire je ne la connais pas dans le détail, si ce n'est que, quelques

mois après, maman Alex alla s'installer chez lui. Ils se marièrent et après quelques mois, ils engagèrent la procédure d'adoption.

-C'est une belle histoire !

-C'était une belle histoire... il ne reste plus que moi et pourquoi ? Pourquoi ? Je ne le sais même pas.

Un nouveau silence des voix dérangeait celui des esprits, plus rien ne s'entendait... au cœur, trop occupé à absorber cette vague d'émoi qui gonfle les artères, jusqu'à étouffer le sang pour qu'il n'irrigue plus le pouvoir de la pensée. Chacun était en situation de gêne. Dévoiler le plus profond des sentiments ne peut laisser de bois, même pour un vieux Pinocchio façonné par des ciseaux mal affûtés. Le climat opprimait les intuitions endormies, le ressenti tuait la suggestion. Chacun se terrait en un espace illusoire où la parole s'interdit de mot, le regard suffit à comprendre... la détresse de l'autre. Mickael essayait de reconquérir un certain calme intérieur, une possible expression, inconsciemment sans doute. Tout son visage révélait des crispations qui enlaidissaient le propos, la chemise était trempée de l'écume de l'expression, le front se déplissait sans retenir les pleurs d'une peau qui se manifestaient. Les lèvres tordaient la bouche, pour tenter de distraire un regard aux abois, si près et si loin, parti dans un monde inconnu aux autres et qui n'appartient qu'à soi, là où on enfouit ses pensées et ses détresses au plus profond d'un esprit perturbé, pour tenter de les oublier. Mais là, il renaissait sans le vouloir vraiment, transpirant par tous les pores d'un corps dépassé par l'expression d'une âme en son émoi.

-Mickael, je comprends, j'essaie de comprendre ce que vous éprouvez. Votre peine est lourde, peut-être trop lourde. Ce qui est arrivé à vos parents, fut un drame, un épouvantable drame. Nous irons jusqu'au

bout maintenant pour vous aider. Cette lettre nous donnera des informations primordiales pour l'enquête.

-Merci Angélique. Je savais que vous et Laurence vous m'aideriez à établir une vérité et à redonner son vrai visage à maman Alex. Celui d'une vraie maman, attentive et celui d'une femme amoureuse et respectueuse et non comme certains l'ont dépeinte, une prostituée. Ces femmes-là n'ont pas toujours eu la chance de vos parents. Ce métier si c'est un métier, elles ne l'ont pas choisi, pour nombre d'entre elles. Pourtant, ces femmes sont aussi des mamans, avec un cœur pour aimer, comme beaucoup d'autres devraient le faire. Moi, je n'ai pas été un gamin battu, ni violé, ni vendu au diable. Non, moi j'avais des parents, des vrais qui m'aimaient, moi qui n'étais même pas leur fils, moi qui suis tombé du ciel comme une mauvaise nouvelle, comme un gâteau empoisonné. Excuse-moi maman Alex, excuse-moi ! Alors, quand on dit d'elle que c'était une putain, vous comprendrez bien le mal que ça me fait. Personne ne mérite cela, personne... personne... et surtout pas ma mère.

Il reniflait quelques sanglots coincés au fond d'une gorge affamée de mots d'amour. Il s'essuya machinalement du revers de la manche de chemise déjà auréolée des expressions du corps. Le front et les yeux pleins d'amertume luisaient à la lumière attentive d'un lustre trop curieux. Il ne pouvait plus tenir la tasse de thé d'une seule main, les tremblements étaient trop perceptibles. Il but, un peu plus apaisé, le reste du breuvage, sans rien attendre du fond de la tasse. Il semblait vidé, anéanti et soulagé aussi peut-être. Il avait dû mûrir ce moment depuis bien longtemps, peut-être même de l'autre bout du continent africain. Et cela s'était sans doute passé comme il ne l'avait surtout pas imaginé. Mais c'était presque fini, fini, enfin fini... et certain qu'il avait oublié bien trop d'autres choses, bien

d'autres messages, bien d'autres... et de dire comme il aimait sa maman Alex.

La Lolo était tétanisée, sa sensibilité de maman était très perturbée, à la dérive. Pourtant, l'attention de ce presque homme à sa maman, montrait une force profonde, maladroite, mais indestructible. Comment expliquer une force d'amour qui ne s'explique pas ? Entre un presque fils et une presque maman, sans oublier pour autant un papa qui avait dû les protéger de toute son attention. Le temps n'avait pas de prise ni sur la peine, ni sur ce manque d'aimer. A croire que maman Alex, n'avait rejoint le paradis des vraies mamans que quelques jours auparavant. Lolo, le visage défaït, complètement vide d'expression, aussi pâle que le glabre d'un visage linceulé, regardait le gamin, d'une attention absente des émotions évacuées vers un cœur trop plein. Elle ne retenait même plus ses larmes qui suintaient d'un œil atone, glissant sur une pommette pâle avant de s'évanouir dans son mouchoir encore plus humide, coincé au creux d'une main qui soutenait la tête avant qu'elle ne sombre en un désert de trop de trop. Elle compatissait trop grave, certain que son esprit tentait d'évacuer les émois de Mickael. La Lili n'était pas mieux pour autant et même si le visage semblait plutôt impassible, la crispation d'une bouche muette et d'un regard en souffrance trahissait des émotions aussi en tourment.

-Je vous ai joint aussi deux photos. Les deux seules que j'ai trouvées. Regardez celle-là ! C'est l'espèce de panier dans lequel maman Alex m'a trouvé. Je m'en rappelle encore, elle l'avait gardé, elle disait que c'était un panier bonheur... puis celle-là, c'est maman Alex et papa Pierre et dans les bras de maman, c'était moi, j'étais tout petit à l'époque.

Le ton était moins stressant. Un certain relâchement dans la voix redonnait un peu d'éclat au propos.

**-Vous les avez trouvées où Mickael ?**

**-Dans l'enveloppe... avec la lettre. Heureusement que maman Alex a pensé à les joindre, ce sont les seules que j'ai.**

**-Nous aussi, nous n'avons pas retrouvé de photos dans les dossiers de justice et de police. C'est bizarre, faute de mieux. Comme si quelqu'un avait voulu tout effacer, pour te faire oublier, ou pour te protéger aussi.**

**-Mais ce n'est pas normal !**

**-Non, c'est un fait ma Lolo.**

**Il n'était pas facile de tenter de cacher des expressions de pitié et de satiéte, pour ne plus enfouir le jeune homme en une gêne plus grande encore.**

**Le temps, insatiable, indifférent passait trop vite encore quand on lui confiait des aiguilles virtuelles. Il affolait leur cours pour dévorer des minutes plus vite.**

**-Mickael, nous sommes désolées, on voudrait bien rester plus longtemps, mais il va falloir que l'on se sépare, il faut qu'on se retrouve ce soir. Là, nous devons rencontrer le troisième homme qui jouait aux cartes avec ton père.**

**-Je me souviens, je ne les aimais pas ces trois-là.**

**-Puis, il faut aussi que l'on retrouve votre oncle Sergio et sa femme Cendrine. J'aimerais bien que cela ne traîne pas. Vous pouvez voir ça avec eux Mickael ?**

**-Oui, bien entendu. Cet après-midi c'est trop tôt ?**

**-Non, c'est très bien. Tiens, notez nos numéros de portable ! Pouvez-vous nous donner le vôtre ?**

**-Donnez-moi vos portables, je vais mémoriser directement cela tout de suite.**

**Le temps qu'il s'applique à sa tâche, Angélique régla l'addition et les deux filles rassemblèrent leurs sacs et vêtements pour quitter presque à regret l'établissement. La séparation s'effectua en des étreintes serrées et sincères et presque viriles, en des sanglots intérieurs et**

sourds aux autres. Un échange fort d'émotions et d'excuses presque à exister, sans mot, mais dans la violence du ressenti, un truc qui fait mal, très mal et du bien en même temps.

Angélique voyait Jean s'approcher d'eux discrètement, l'imperméable plié sur le bras.

-Bonjour jeune homme, je suis l'inspecteur de police Jean Lucide.

Jean lui tendait une main franche et sans arrière pensée.

-Je comprends bien, c'est quand vous voudrez !

-Il n'y a pas urgence. C'est juste pour vous poser quelques questions, la routine, rien que la routine. Vous n'avez rien à craindre.

-Bon alors, demain matin à huit heures, c'est possible ?

-C'est bon. Laurence, pourras-tu être présente ? C'est ton client tout de même !

-Bien entendu et Lili ?

-Tu ne peux pas t'en passer de ta Lili ! Eh bien je suis désolé, ce n'est pas possible, pas de journaliste pendant une déposition. Ou alors, elle restera à attendre dans la salle des pas perdus.

-Nous verrons cela demain. Dis Jean ! Nous retournons voir l'oncle et la tante de Mickael, nous voudrions qu'ils soient plus précis sur l'histoire d'Alexandra et de Pierre.

-J'aimerais bien être avec vous, pour un témoignage plus officiel, mais je n'aurai pas le temps aujourd'hui. Voilà ce qu'on va faire. Vous y allez et si vous décelez quoique ce soit qui peut éclairer l'enquête, vous me téléphonez.

-C'est bien ainsi, mais ce coup-ci, il faut que je prépare la Une de demain. Pierre a décidé de frapper fort.

**-Je veux bien mais, attention de ne rien dévoiler de confidentiel. On est d'accord Angélique, n'est-ce pas ?**

**-Ne t'inquiète pas Jean et si tu veux, je t'envoie l'article pour que tu le valides.**

**-Non, non, mais reste diserte quand même, je te connais bien. Je n'ai pas envie de me faire bousculer par le procureur.**

Les deux filles et Jean quittèrent l'endroit. Étonnamment, Mickael resta encore quelques instants. Avant de franchir définitivement la porte de l'établissement, les filles se retournèrent pour saluer encore le jeune homme d'un petit geste de la main et d'un regard qui, même si quelques mètres les séparaient, semblait plus spontané qu'une bouche maladroite et trop avide. Lui aussi, salua les filles de la même façon, un peu pataud et malhabile, pourtant il paraissait bien plus serein qu'une heure plus tôt, soulagé sans doute que le poids de son malheur soit un peu partagé. Mais surtout, apaisé que la recherche d'une vérité soit engagée par des personnes motivées et convaincues.

**-C'est fort tout de même, très fort. Tu ne peux pas comprendre Jean. Ce gamin c'est une boule d'amour, une grosse boule d'amour... qui souffre. Et quand je dis qui souffre, je crains que le mot ne représente pas vraiment son état. Existe-t-il un mot d'ailleurs pour écrire ce désarroi ? Je ne crois pas, non je ne crois pas.**

**-Tu as raison ma Lili. Quelle baffe dans la gueule ! Quelle baffe j'ai pris ! Moi qui pensais que seule une femme pouvait exprimer une puissance d'amour qui renverserait des montagnes. J'ai rencontré quelque chose d'indescriptible, quelque chose d'inexplicable. Ce gamin a déjà rencontré l'amour de sa vie... le jour de sa naissance. Ce n'est pas si étonnant pour autant ! Ce qui est étonnant c'est qu'il en soit conscient, imprégné. Il**

est lui... et sa mère en même temps, le mot fusionnel devient presque indécent.

-Eh bien les filles, vous êtes vraiment complètement chavirées, complètement à plat.

-C'est peu dire Jean, c'est peu dire. Bon Jean ! On te tient informé.

-D'accord les filles, d'accord. Bonne continuation !

-A toi aussi.

Les deux filles passèrent devant la vitrine de la brasserie, tout près de Mickael, seule la vitre les séparait vraiment. Il s'était rassis, la tête dans les deux mains. Il semblait parti ailleurs qu'ici, loin, très loin de ce monde, en un endroit où l'on cache ses misères pour ne plus jamais les extirper. Angélique cogna discrètement le carreau d'un doigt plié. Mickael souleva la tête doucement à peine surpris, doucement pour la tourner vers un bruit entendu. À voir les deux filles, un sourire d'espérance se dessina sur une bouche apaisée. Il était content déjà de les revoir, à peine quittées. Les filles aussi affichaient un visage plus détendu, mais compatissaient. Il est des rencontres et des histoires de vie qui ne peuvent pas laisser imperturbable. Et celle-ci est à ranger dans celles qui préoccupent l'esprit, dans celles que l'on ne peut pas inventer, tant personne n'y croirait. Elles croisèrent leur regard pour ne rien se dire, si ce n'est échangé un sentiment de gêne et d'attendrissement. Le bruit des chaussures sur le bitume des histoires tristes des gens qui promènent leur tourment sans presque laisser une trace dessus, s'évanouissait pour ne plus exister.

Leur allure avait pris du poids. La légèreté naturelle d'une démarche nonchalante, laissait place à une autre empreinte du plomb d'une conscience chahutée. Elles s'éloignaient, devenant plus petites à chacun de leurs pas sans vraiment quitter l'endroit.

Il est des lieux qu'on ne peut pas oublier, tant l'histoire racontée laisse une trace inaltérable aux concernés et pourtant invisible à tout autre. Heureusement d'ailleurs, sinon chaque endroit de la terre pèserait de chaque misère rencontrée et serait encombrée jusqu'à ne plus être accessible.

-Eh bien ma Lolo ! Il y a des vies que l'on préfère voir vivre à d'autres.

-C'est bien vrai ce que tu dis ma Lili. Nos misères semblent anecdotiques et pourtant, pourquoi tant s'acharnent sur certaines personnes ? Le pauvre gamin, il fait pitié, j'aurais presque honte de sourire maintenant.

-C'est vrai, comment peut-on sortir intact d'une situation si dramatique ? Je pense qu'il en restera malgré tout toujours une blessure tenace et vivace. Mais à le voir ainsi, il en sortira certainement plus fort.

-Je le pense aussi. Mais il est sûr que sa vie sera inconsciemment guidée par cette situation. C'est vraiment triste, tu as vu tout à l'heure, au travers de la vitre, il était complètement perturbé.

-Oui, c'est compréhensible. Quand on entend un jeune parler ainsi de sa mère, c'est beau, c'est beau, cet amour intact depuis si longtemps et cette pauvre femme qui ne peut même pas en profiter.

-Lolo, on est arrivé à la voiture. Tu viens toujours avec moi ?

-Oui, oui, tu vas me supporter... toute la journée.

-Eh bien ! Ça va être une épreuve. Tu te rends compte, comment vais-je pouvoir endurer cela ?

-Arrête la déconne, ouvre la voiture ?

-Tu peux grimper dedans ! Tu sais bien qu'elle ne ferme plus depuis longtemps.

-Ah oui ! C'est vrai, je ne m'y ferai jamais.

Après s'être coulée dans la voiture par la portière, elle s'installa, le plus confortablement, assise sur sa jupe bien repliée sous ses cuisses. Ensuite, elle se tourna vers sa Lili, le regard plus profond que la pensée d'un philosophe.

-Embrasse-moi ! Embrasse-moi ma chérie !

La Lili ne se le fit pas dire deux fois, elle approcha ses lèvres. Tendrement elle prit la nuque de sa Lolo dans sa main droite pour un baiser langoureux dans un manège caché de langues qui apaisent la lourdeur d'une atmosphère dérangeante. Le baiser fut long, comme on en a tous besoin, pour combler l'absence de l'autre dans un temps ignoré des bien-pensants. Aucune ne tentait d'apaiser cette langueur, le moment perdura encore aux yeux de tous, aux yeux de certains passants curieux qui périreraient de cette incompréhensible situation et d'autres qui passaient sans vraiment être dérangés, un sourire malicieux aux lèvres accroché.

-Ma Lolo, il faut qu'on y aille !

-Je sais ma puce, je sais. Mais qu'est-ce que j'aime ces moments de tendresse ! Ces moments où on n'existe presque plus que pour nous deux, seules au monde, un instant seulement, loin de tous nos problèmes et loin de ceux des autres.

## Chapitre 11 : Frédéric Dujardin.

**-La journée n'est pas finie ma puce. Allez en route !**

La vieille auto rouge du papy s'ébroua pour quitter ce bord de trottoir, pour partir pour un nouveau voyage dans l'inconnu, au moins pour elle. Elle n'était pas rancunière la bagnole, obéissant sans aucune arrière-pensée à la volonté un peu désordonnée d'Angélique, pour retrouver le même lac que la veille, en cet endroit du monde presque oublié par l'homme. La vieille auto étirait ses arthroses sur le chemin noueux de lacets controversés.

**-Dis donc, ma Lili ! Où m'emmènes-tu ? On dirait que cette route ne mène nulle part, vers un néant attendu.**

**-Tu verras ! Cela mène au bout du monde, au bout d'un monde. Attends ! Là il faut que je prenne celle de gauche, sinon je retourne où j'étais hier.**

**-Cela impressionne quand même. De plus, c'est aussi désertique qu'une montagne pelée. Il n'y a quasiment pas de végétation. Il n'y a que de la caillasse partout. C'est d'un triste. Tu n'as pas peur pour la voiture ? Cela grimpe quand même.**

**-Oh tu sais, elle en a vu d'autres !**

**-Mais elle est vieille, elle pourrait rendre l'âme, d'un moment à l'autre.**

**-J'ai pris rendez-vous chez le garagiste, pour en acheter une neuve.**

**-Quand même !**

**-La vieille mémère, on ne la sortira plus que le dimanche, de temps à autre pour les grands événements. En attendant, elle fera encore l'affaire.**

**-Eh bien c'est une bonne nouvelle, d'autant plus que la mienne n'est pas beaucoup plus rassurante. Pour aller au boulot, c'est suffisant. Remarque ! Je pourrais**

presque y aller à pied. Mais pour aller en vacances... ah j'oubliais ! Nous, on ne part jamais en vacances !

-Ça y est, tu remets cela !

-Non, c'est juste pour plaisanter, je sais, je sais... l'important n'est pas là.

-Nous essaierons de faire des coupures plus souvent. Mais tu sais très bien que la misère des gens ne part pas en vacances. Je ne m'autorise même pas à penser que quelqu'un ne puisse pas être aidé parce que nous serions en vacances.

-Bon, bon ! Je connais la musique, alors quelle auto vas-tu choisir ?

-Une grande auto bien entendu ! Nous sommes une grande famille et si nous voulons partir quelques jours tous les six, alors il nous faut une sept places. Il ne faut pas oublier le chien à maman. Viendras-tu la choisir avec moi ?

-Mais elle est pour toi !

-Nous vivons ensemble, même si nous ne sommes pas encore pacées, nous sommes une famille. En tant que couple, nous devons prendre nos décisions ensemble.

-Tu ne vas pas choisir mes strings tout de même ?

-Pourquoi pas ! De temps en tant j'en enfile bien un, alors autant qu'ils me plaisent, qu'ils nous plaisent.

-Tu as raison remarque. Ce serait marrant que je choisisse les tiens, des crashs des très crashs. J'en rigole d'avance !

-Je m'en fous, il n'y a que toi qui pourras le savoir et les voir.

-Tu veux toujours avoir le dernier mot. C'est encore loin Lili ?

-Non, nous sommes presque arrivées. Tu vas voir, nous allons basculer vers un monde meilleur.

**-Il est temps, ce paysage me donne la chair de poule. Je n'imagine même pas tomber en panne la nuit ici.**

**-Regarde, nous commençons à distinguer un peu de végétation dans le virage, là haut. A mon avis, nous sommes arrivées.**

**-Enfin, j'ai l'impression de retrouver le monde des vivants. Regarde ma Lili ! Il y a un lac.**

**-Je te l'avais dit !**

**-C'est vrai, mais il n'est pas comme je l'imaginais. Il grandit, il grandit, il est immense !**

**-Il fait douze kilomètres de long.**

**-La vache ! Et cela pour deux familles seulement !**

**-Eh bien oui ! Tu vois, tout leur appartient, plus de trois cents hectares pour les deux frères, une grande partie est en cailloux, mais deux châteaux tout de même.**

**-Quand même ! Je n'y connais rien au monde du cinéma, mais dis-donc cela paie un paquet d'être fils d'acteur !**

**-Ouais, tu te rends compte que ces deux-là n'ont pas besoin de travailler. Ils louent les surfaces qui sont cultivables et le village qu'on a traversé, en bas, avant de grimper ici. Plus de la moitié des habitations leur appartiennent. Le bar, l'épicerie, la boulangerie, la boucherie, la pharmacie sont aussi à eux. Les fonds de commerce sont en gérance.**

**-Oh la vache ! Le fric, ça fait un paquet de fric ! C'est autorisé cela ?**

**-L'argent va à l'argent ma Lolo, c'est bien connu. C'est vrai que cela paraît quasiment indécent, mais ce n'est pas de l'argent volé pour autant.**

**-Je ne suis pas jalouse Lili, mais quand même ! Tant mieux pour eux, quand même c'est choquant. Que le père ait gagné autant d'argent, déjà je ne trouve ça pas très normal. Tu te rends compte, la plupart des gens qui**

ont été le voir ont bien du mal à boucler les fins de mois et ça roule en Porsche ou autre voiture de luxe.

-Tu oublies quand même, que personne n'oblige ces gens à aller voir ces films ! C'est un système pervers, mais c'est ainsi.

-Ah la vache ! Le château ! Ce n'est pas permis une demeure pareille ! Il est pratiquement construit sur le lac.

-Tiens ! Il n'y a pas de grille, pas de portail, pas de clôture ici. On arrive directement au château.

-Il n'y a pas une âme qui vit ici.

-Tu aurais vu hier, c'était pire encore, rien à l'extérieur. Là au moins, il y a des plantations et un beau jardin. Bon ! Je vais me garer à côté de la Jaguar.

-Tu vas leur faire honte !

-C'est ainsi ma Lolo ! C'est ainsi, un tas de ferraille qui côtoie un tas de ferraille. La seule différence, c'est qu'il y en a un qui est bien plus récent que l'autre.

-C'est impressionnant, il y a combien de pièces dans ce bâtiment ?

-Compte les fenêtres ! En général, il y a deux fenêtres par pièce en moyenne.

-Il y en a au moins une cinquantaine !

-Bon Lolo, on descend !

-Quelqu'un nous attend ?

-Oui, j'ai eu la propriétaire, hier. Nous sommes malgré tout un peu en avance.

-Dix minutes !

-Nous n'allons pas attendre dans la voiture quand même ! Cela la foutrait mal !

-Tiens ! Regarde, il y a quelqu'un qui sort.

-Réajuste-toi Lili ! Ta jupe est de travers et elle est froissée. Attends je te remets cela.

-Tu as emmené un fer à repasser ?

-Tu te fous de ma gueule une fois de plus !

-Je me gênerais, encore.

-Voilà, tu es un peu plus présentable.

-Mais comment tu fais, toi ? On croirait que tes fringues sortent du pressing.

-Je fais attention, je prends soin de mes affaires. Pour m'asseoir, j'ai bien replié ma jupe sous mes cuisses. Enfin, tu ne changeras pas !

-Bonjour, je suis Béatrice Dujardin.

-Moi, c'est Laurence Métayer, avocate et mon amie Angélique Lelièvre, journaliste.

-Bien, bien, heureuse de vous rencontrer Madame Dujardin.

-Voulez-vous bien me suivre ? Je vous ai préparé un petit buffet.

-C'est sympa, merci.

-Vous êtes éloignée de tout ici ?

-Angélique... je crois. Puis-je vous appeler Angélique ?

-Oui, bien entendu.

-C'est un fait, surtout depuis quelques mois, depuis que Frédéric a viré sa cuti. Avant, c'était la fête tous les week-ends, ici. Mais vous avez raison, il ne faut pas oublier sa baguette de pain, quand on va faire les courses sinon pénurie. J'exagère quand même un peu, parce que tous les deux jours le boulanger et l'épicier passent en fourgon, le boucher et le poissonnier une fois par semaine.

-Ça fait de la visite !

-Autrement on ne voit personne. Enfin maintenant. Avant, quand il invitait, il avait plein d'amis, maintenant c'est plutôt le désert des proches. C'est triste, mais je me sens beaucoup mieux, depuis que j'ai

coupé les ponts avec ce monde des paillettes, depuis que Frédéric...

-Qu'est-il arrivé à votre mari ?

-Mari est un bien grand mot. Il ne m'a pas beaucoup considérée en tant que femme, plutôt comme son larbin, à cela oui comme son petit joujou à tout faire. C'était avant, parce qu'aujourd'hui, je ne sais même pas s'il peut assumer quoique ce soit encore.

Angélique laissait Laurence faire la conversation avec Béatrice Dujardin. Elle se tenait un peu en retrait derrière, pour mieux cerner la situation. Elle aimait ainsi décortiquer les gens pour mieux les comprendre. Vu le langage un peu simple de son hôte, certain qu'elle n'était pas du sérail que fréquentait son mari. Mais physiquement, c'était une très belle femme, apprêtée et habillée avec un très grand goût. Sûr que les fringues n'étaient pas de Chine, ni du Maghreb, taillées sur mesure dans des tissus de très grande qualité, en des étoffes qui ne sont réservées qu'à la grande couture. Ces habits d'une grande maison rehaussaient une impression de grande bourgeoisie. Le verbe, lui, atténuaît l'impression. La personne arborait un sourire absent de tracas, un sourire radieux et communicatif. Elles arrivèrent toutes les trois dans une grande pièce au plafond perché si haut que les plus grands cocus ne pourraient pas y abîmer leur bois. Une pièce immense qui paraissait vide, tant les meubles, au demeurant imposants, semblaient ridicules. Elles traversèrent l'endroit pour s'approcher d'une porte-fenêtre qui ne datait pas d'hier. L'hôte entrouvrit l'huis pour inviter sa compagnie à rejoindre une table accueillante d'intentions.

-Entrez, entrez ! Prenez vos aises. C'est mon endroit préféré, cette pièce est la seule à garder une taille humaine et sa toiture en verre double la réchauffe presque tout l'hiver.

**-Merci, merci.**

Les deux filles ne se firent pas prier deux fois. Elles s'étaient soulagées de leur vêtement d'hiver, pour paraître un peu moins empâtées et légères, bien confortablement installées dans des fauteuils en osier bien enveloppants.

**-C'est charmant, jeta Laurence.**

Angélique scrutait l'endroit, sa curiosité naturelle était comblée. Comme d'habitude, la Sherlock en jupon investissait cette pièce de son regard acéré et précis.

**-Comme je vous le disais, à part les jours de grandes chaleurs, je vis ici, je me sens moins écrasée par le poids des pierres. Ce château est une très belle demeure, mais il y fait froid, de température, mais aussi dans son atmosphère. Il me file la chair de poule. Frédéric, lui, vit de l'autre côté.**

**-Est-il informé de notre présence ?**

Pendant que Laurence tapait la discute avec Béatrice, Angélique continuait à scruter la personne, en un silence respectueux. Elle continuait à poser son inquisiteur regard sur les traits détachés du visage de son hôte. Elle la trouvait vraiment jolie, avec le charme naturel des femmes trentenaires, natures, fraîches, sans aucun artifice sur le visage. Celui-ci était d'une finesse sans aucun excès dans ses formes, c'était un mélange subtil d'équilibre et de douceur. Il émanait de ce visage, comme une bonté sauvage et indomptable, mais une bonté qui vient du fond de l'âme et du cœur. Cette impression était amplifiée par de grands yeux bien noirs qui montraient de plus, une grande force et soulignaient ses maux. Cette femme était vraiment une belle personne dans tous les sens du terme. Mieux encore, si le vocabulaire était un tant soit peu grivois, il renforçait encore plus l'impression d'une intégrité humaine.

**-Oui, oui, il le sait. Mais ne faites pas attention, il est un peu bizarre en ce moment et quand je dis bizarre... enfin vous verrez.**

**-Depuis combien de temps est-il ainsi ?**

**-Comme son frère, quelques mois, quatre ou cinq peut-être !**

**-Que lui est-il arrivé ?**

**-Je n'en sais rien et je ne veux même plus le savoir. Tant qu'il est ainsi, il ne m'emmerde plus. Il ne m'oblige plus à participer à ses soirées obscènes. Il ne me touche même plus, à croire qu'il a été touché par la grâce. Je m'en contente bien, ce salop m'a trop fait souffrir.**

**-Il vous a battue ?**

**-Café thé, jus de fruits ?...**

**-Café pour moi, et toi, ma Lili ?**

**-Moi aussi, un grand !**

Elle avait servi ses visiteuses, évitant ainsi une réponse à une question gênante. Elle approcha, plus près des deux filles, des amuse-gueules sucrés et s'assit, bien calée au fond d'un fauteuil qui n'avait rien de Voltaire.

**-Il ne m'a jamais battue, non, non, quelle idée ! Mais ce n'était peut-être pas mieux. Merci de ne pas en parler dans votre canard n'est-ce pas Angélique ?**

**-Non, non, je vous le garantis ! On ne fait pas l'intimité.**

**-De toute façon, si j'ai accepté de vous recevoir, c'est pour vous en parler. En fait j'étais son esclave... et quand je dis esclave, j'étais vraiment son jouet et du jouet, il n'avait aucun respect.**

**-Mais vous auriez pu partir d'ici ?**

**-Fuir, mais pour aller où ? Je suis seule et sans famille, et je ne connais personne en dehors de lui et de**

sa clique. Je n'ai pas un rond, je n'ai pas de métier, vous imaginez bien comme il me tenait ! Cela fait presque quinze ans que je vis ainsi. Il m'a séduite, j'avais à peine seize ans, Bien sûr j'y ai cru au mariage d'amour. J'ai vite déchanté, lui et son frère sont de gros pervers. Maintenant, j'espère que les choses resteront ainsi. Ils ne sont pas mieux les uns que les autres. Je ne sais pas ce qui les a transformés ainsi, mais nom de Dieu, on devrait filer la Légion d'honneur à ce bienfaiteur.

**-Vous pensez que c'est quelqu'un ?**

**-Les deux en même temps, encore que le changement semble plus radical pour Frédéric. C'est tout de même bizarre, c'est pour cela que je pense que c'est une personne qui a fait cela, oui. Ils ont tellement d'ennemis ces deux abrutis, ils ont tellement humilié de personnes, de femmes surtout, que quelque part rien n'est étonnant. Si cela s'avère comme je le pense, le crime serait presque parfait, mutiler l'esprit sans outrage au corps.**

**-Pouvez-vous nous expliquer comment vous vous êtes aperçue du changement ? Qu'est-ce qui a vraiment changé ?**

**-Eh bien, c'est comme a dû vous en parler Anne. Avant, c'était de vrais cochons et dans tous les sens du terme, alcool, sexe et drogue et à des limites qui ne sont même pas racontables. La débauche sans borne, je l'ai vu se faire des jeunes femmes à peine conscientes, eux complètement bourrés, du pas beau à voir, la déchéance de la déchéance. Rien que de me souvenir cela, ça me donne envie de gerber. Les pauvres femmes qu'ils embarquaient dans ces aventures comme ils le disaient, ne pouvaient pas s'imaginer, non elles ne pouvaient pas. Nous avec Anne, on en faisait le minimum, on avait déjà bien trop donné, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus très conscients. On se retirait dans une autre chambre à**

attendre le matin, sans dormir la plupart du temps. Comment dormir quand on voit ces orgies-là ? Le Frédéric, c'est une lopette maintenant, venez voir par ici, venez voir ! Il fait bronzette sur la pelouse, il fait à peine dix-sept degrés dehors, il faut en avoir un grain quand même pour faire cela.

-Mais il est à poil ! Complètement nu !

-Vous savez, cela ne date pas d'aujourd'hui. Monsieur aime à se trimballer à poil, cela, été comme hiver. Mais avant, quand il faisait frais, il était à poil... mais dedans.

-C'est un naturiste, ce n'est pas interdit !

-Oh, lui, naturiste ! Non, non, un pervers oui. Il disait qu'être à poil, c'était pour être prêt à servir. C'était vraiment un gros taré de la bésette. Tu vas me dire, c'est sans doute à cause de cela qu'il est ainsi. Il est peut être tombé sur la reine des nuits qui lui aurait avalé une partie de ses neurones.

Angélique sourit de l'image. Elle était vraiment crue son hôte, nature irait mieux sans doute. Laurence, elle, ne se désunissait pas. Elle restait stoïque dans la conversation, ignorant presque le grivois des propos de Béatrice.

-Je vais vous le chercher.

Elle joignit le geste à la parole et traversa la baie entrouverte de la véranda pour ramener son bourreau.

-C'est bizarre, comme pour les autres ma Lolo ! À croire qu'ils sont drogués en permanence, ou un truc dans ce genre-là.

-Elle est mignonne. C'est étonnant de rencontrer quelqu'un comme elle, ici.

-Connaissant les loustics, rien d'étonnant, rien. Chacun d'eux a une femme qui ne peut pas se rebeller, ce n'est pas un hasard, c'est voulu, c'est encore plus vicieux qu'on pourrait le penser.

**-Tu as certainement raison, mais cela n'explique pas comment ils sont devenus ainsi !**

**-Imagine, imagine un peu ! Imagine que les trois femmes se soient entendues pour les mettre dans cet état.**

**-Ce n'est pas bête ! Elles se connaissaient, elles vivaient à peu près le même calvaire, c'est crédible, alors on en parle à Jean ?**

**-C'est juste un exemple ma Lolo ! Il y a certainement une autre explication. Ne t'inquiète pas, le Jean il est en train de cogiter pour trouver une vérité.**

**-Regarde, elle lui enfile une robe de chambre.**

**-Il se laisse faire comme un môme. Ça aussi, c'est commun aux trois bonhommes, les trois femmes continuent malgré tout de s'occuper d'eux. Elles pourraient profiter de leurs faiblesses, peut-être passagères, mais elles ne le font pas.**

**-Elles sont certainement moins cruelles qu'eux, ou plus intelligentes, pour mieux nous égarer.**

**-Je crois surtout qu'elles n'ont pas beaucoup le choix. C'est peut-être aussi une autre façon de se venger, se rendre indispensables à leurs faiblesses et ainsi maîtriser leurs destins.**

**-Oh la vache ! Il est balèze le bébé !**

**-En effet, au moins un mètre quatre-vingt-dix pour une bonne centaine de kilos et pour autant, pas beaucoup de graisse !**

**-De neurones non plus ma chérie !**

**-Tu vois Frédéric ! Ce sont Angélique et Laurence, les deux jeunes femmes dont je t'ai parlées hier.**

**-Bonjour Monsieur Dujardin, je suis Laurence.**

**-Angélique Lelièvre, bonjour.**

**-Qu'est-ce que vous me voulez ?**

**-Seulement vous parler un peu.**

**-De quoi ! Je n'ai rien à dire.**

**-Ce n'est pas grave, nous essaierons de discuter de choses et d'autres.**

**-J'ai déjà du mal à me rappeler ce que j'ai fait il y a une semaine, alors !**

**-Mais ce n'est pas grave !**

**-Voulez-vous vous asseoir ?**

**Angélique lui prêtait son siège.**

**-Non, non Angélique ! Il va prendre le mien. Je reviens avec une chaise paillée pour moi.**

Pendant ce temps, l'homme s'était assis. Un silence gênant plombait les minutes. Lui, s'en moquait royalement. Il remuait imperturbablement le café qu'il s'était servi et un sucre hypothétique qu'il n'avait pas pris, avec une petite cuillère qu'il voulait bruyante comme pour montrer qu'il existait encore, l'air d'être innocent à souhait. Angélique se retenait pour ne pas pouffer de rire, la situation lui paraissait si risible.

**-Alors, tu es bien silencieux Frédéric ! Elles t'impressionnent ces deux belles dames ?**

**-Des gonzesses, me faire peur ! Tu déconnes la Béa ! Je n'ai pas envie de parler, un point c'est tout.**

**-Il y a encore quelques semaines, on n'aurait entendu que toi. Tu aurais fait le beau, pour essayer de t'en mettre une dans ton lit.**

**-Ah bon, tu crois ?**

**-J'en suis certaine.**

**-Il a des pertes de mémoire comme ça ?**

**-Eh, dis la greluche ! Je n'ai pas de pertes de mémoire, je ne me rappelle pas, c'est tout. Puis, occupe-toi de ton cul d'abord cela ne te regarde pas !**

**-Dis ! Tu restes poli Frédo, n'est-ce pas ?**

**-Bon Frédéric ! Je peux vous appeler Frédéric ? Que faites-vous de vos journées ?**

**-Eh bien... rien, rien et rien, toujours la même chose, c'est la routine.**

**-Il ne bouge plus d'ici. Cela fait au moins quinze jours qu'il n'est pas sorti. Il ne lit même plus le journal. Si je ne lui gueulais pas après, il ne se laverait même pas. Au début, j'ai vraiment cru qu'il était malade. Parce qu'auparavant, c'était autre chose, il n'était jamais ici, quelquefois, il ne rentrait pas pendant une semaine. D'autre fois, bien plus encore, pour des jeunes filles qu'il embarquait dans des aventures pas très avouables, des trucs à ne pas avoir le temps de remettre une petite culotte pendant plusieurs jours. Des trucs que l'on ne peut même pas imaginer tant ils sont pervers. Maintenant, je le supporte tous les jours.**

**-Avez-vous vu un spécialiste ?**

**-Oui, il a même subi un check-up complet. Le toubib nous a dit qu'il était en pleine forme physique et que pour le reste, tout reviendrait peu à peu.**

**-C'est étonnant quand même ! Trois hommes, trois amis, mêlés à la même histoire, avec un problème de santé semblable.**

**-Qui est le troisième ?**

**-Hervé Bouquin !**

**-Leur grand copain des soirées cochonnes ! Je crois que vous ne pourrez pas tirer grand-chose de lui aujourd'hui.**

**-Ce n'est pas grave, nous avons fait connaissance. La prochaine fois ce sera mieux.**

**-Il n'y aura pas de prochaine fois, je ne veux plus vous voir, vous m'emmerdez ! C'est clair ?**

**-Ce n'est pas grave, nous ne vous dérangerons plus. Nous, Béatrice, nous pouvons garder le contact ?**

**-Oui, sans problème !**

**-Moi, je ne veux pas, je veux que tu restes là !**

**-Toi, tu te tais ! Tu es bien trop désagréable. Va te mettre devant la télé ! Tu m'énerves.**

**Il ne se le fit pas dire deux fois. La grande carcasse, vêtue de son peignoir mal ajusté et qui laissait entrevoir entre ses pans, les attributs bien au repos d'un homme dépassé, complètement dépassé, complètement hors d'un monde qu'il n'avait pas pensé, il se traînait comme traînaient ses charentaises sur un sol pavé des angoisses de ne plus exister. Il faisait pitié, si la pitié avait sa place ici.**

**-Laissez-le ! Il devient de plus en plus con. Mais bien entendu, nous restons en contact. Ce n'est pas bien souvent que je peux discuter avec de charmantes personnes et de plus, de choses normales de la vie. Je vous laisse mon numéro de portable et mon adresse e-mail, je m'impose peut-être ?**

**-Non, non ! C'est très bien ainsi, mais je propose qu'on en parle avec votre belle-sœur et Juliette la femme d'Hervé, si cela ne vous gêne pas ?**

**-Oui, bien entendu ! Vous savez, moins je passe du temps ici, mieux je me porte. Je ne veux pas non plus le laisser trop longtemps comme cela. Vous allez me dire, il ne demande rien, mais on ne sait jamais, je n'ai pas envie de le voir flotter sur le lac. S'il disparaissait, il me resterait le château, que je ne pourrais même pas vendre. J'ai seulement le droit d'usure jusqu'à ma mort. C'est déjà pas mal même si grand et rien de plus pour ma gamelle, pas un radis. Mais comme on dit, je suis venue avec rien, je repartirai avec rien. Il faudra que je trouve un boulot et je ne sais rien faire, mais je ne suis pas pressée, vous comprenez comme il me tient ce salopard ! Il m'a fait payer grave le droit d'être à peu près une femme, de physique au moins, parce que mon esprit est détruit, mon cœur aussi, je ne suis même plus capable d'aimer. Mais enfin, je suis libérée de ces**

soirées où je prostituais plus mon âme que mon corps en somme, comme une pute d'ailleurs.

-C'est une situation particulière quand même. Vous n'avez aucun droit sur lui, aucun. Pas mariée, pas pacsée et si son cas se détériore, vous ne pourrez même pas demander une tutelle, encore moins une curatelle. Vous vous rendez compte que votre belle-sœur, voire votre nièce ont plus de droit que vous ! Vous ne pouvez même pas demander une hospitalisation pour lui !

-Je m'attends au pire. Vous allez me dire le pire il y a quelques mois, le plus grave, c'était ces sales soirées. Maintenant le pire, c'est un peu moins grave et surtout un peu mieux, pour aller un peu plus loin, mais pas non plus trop loin.

-Vous allez pouvoir en discuter avec Anne, votre belle-sœur ! Je ne sais pas si c'est très légal, mais elle s'est couverte, elle a réussi à contourner le contrat de mariage.

-Anne... ma belle-sœur ! J'ai beaucoup de mal à prononcer ces mots. Ces deux salauds nous ont obligées à nous gouiner contre nature. Alors, vous comprendrez que quand on se voit, il y a une terrible honte qui s'installe. Je ne sais pas laquelle est la plus gênée des deux. Ce que je sais, c'est que quand on se revoit, j'ai l'impression que le goût et les parfums de son corps reviennent à mes sens et des images plus honteuses les unes que les autres troublient ma mémoire. J'ai honte... j'ai honte... Cela doit être pareil pour elle, mais nous, nous n'avons rien demandé, cette vie, on nous l'a imposée. Et si, quelquefois, malgré tout, j'éprouvais quelques embruns de plaisir, elle, Anne, le faisait à la limite de vomir.

-Il faudrait que vous en parliez malgré tout. Vous seriez plus fortes à deux, en fait vous vous connaissez peu. Mais votre parcours de vie se ressemble, si on peut

appeler cela une vie. Je pourrais vous aider si vous le souhaitez.

-C'est sympa Angélique ! C'est vraiment sympa ! Mais je voudrais évacuer tout cela... si c'est possible ou au moins en atténuer les effets sur mes pensées. Je vais essayer de garder un contact sincère avec Anne, mais avec ces restes qui blessent nos souvenirs, est-ce possible ?

-Angélique ! Il faut y aller, je suis désolée, mais je voudrais voir mes garçons ce soir.

-Vous avez des enfants Laurence ?

-Oui, deux garçons, de quatre et six ans.

-Vous avez de la chance, moi c'est peanuts. Vous allez me dire avec un mec comme cela, on peut imaginer le pire des mômes. Et vous, Angélique ?

-Je partage les deux mêmes.

-Oui, j'aurais dû m'en douter, excusez-moi de ma maladresse !

-Vous n'avez pas à vous excuser. Il n'y a rien de mal dans vos propos, bien au contraire.

-Vous avez de la chance, vous semblez heureuse !

-C'est vrai Béatrice ! C'est vrai. Bon, bon ! On ne s'ennuie pas avec vous, mais il faut que l'on parte, je vous rappelle demain, d'accord ?

-Oui, oui, je vous raccompagne, je vous accompagne.

Elle suivit les filles comme si elles étaient de grandes copines de vieille date.

Elle resta longtemps présente dans le rétro de la voiture d'Angélique, jusqu'à ce qu'elle devienne si petite qu'on ne remarquait plus ses mains s'agiter pour un revoir sincère et aimable.

-Je suis certaine qu'elle est encore en train de nous saluer.

-Oui, tu as raison, elle est charmante, belle, mais comment peut-on tomber sur un connard pareil ?

-C'est vrai, là, on touche le fond ! De vrais gros salauds ce trois-là et encore je suis certaine que les deux premières ne nous ont pas tout dit.

-Ils méritent qu'on leur coupe le sexe.

-Dis Lolo ! On se lâche. Je t'imagine bien avec le sexe dans une main, le couteau dans l'autre, la lame bien affûtée, effilée comme Excalibur, tranchante comme une guillotine pour, avec soin, couper le coupable pendant des heures. Tu prendrais plaisir à jouer à une bouchère qui trancherait avec soin le cou d'un poulet trop curieux condamné à la casserole.

-Arrête la déconne Lili ! C'est trop sérieux, j'ai honte pour eux.

-Tu n'as pas à avoir honte, tu n'y es pour rien quand même ! Regarde, comme ils sont aujourd'hui les beaux baiseurs, de vrais moutons, un peu enragés certes, mais moutons quand même. Comble de la pauvre vie de ces filles, on ne pourrait même pas les poursuivre, personne n'a porté plainte.

-C'est dégueulasse Angélique, c'est dégueulasse !

-Mais c'est ainsi ! Tu sais, si nous savions tout ce qui se passe derrière les volets clos de certaines demeures ! Je suis certaine qu'il s'y cache les hontes les plus inavouables, ce n'est pas le prix du volet qui protège le plus des misères cachées derrière.

-J'en conviens maintenant. Quand on entend tout cela, on a du mal à croire que toute cette misère des esprits ne soit concentrée que dans trois cerveaux de moineau.

-C'est un fait. Béatrice est une charmante personne qui mériterait d'être mieux considérée. On s'occupera d'elle après, comme ces deux autres femmes humiliées par ces fourbes. Qu'en penses-tu ma Lolo ?

-Je suis de ton avis ma Lili. On étendra notre cercle de filles, il y a encore de la place à nos petites soirées de copines du vendredi soir chez Ginette.

-Quelle heure est-il ma Lolo ?

-Midi et quart.

-Il faut qu'on s'active !

-Mollo, mollo, tu sais bien que je n'aime pas quand tu roules vite.

-C'est vrai ma puce. Peux-tu appeler Jean ? Il faut qu'on le rencontre en début d'après midi. Appelle aussi les mamies pour leur dire que nous serons en retard !

-Je vais dire à Jean de venir à la maison, s'il le peut, on gagnera du temps ainsi !

-Tu as bien raison, c'est plus judicieux.

-Allô ! Jean ! C'est Laurence... oui bien sûr, tu peux nous rejoindre pour le café... à la maison... pour quatorze heures cela te va ? A tout à l'heure Jean.

-Qu'a-t-il dit ?

-Il y a du nouveau à propos d'Alexandra, ils exhument le corps cet après-midi.

-C'est génial !

-C'est génial... exhumer un corps, c'est génial ? Ma pauvre Lili tu délires !

-Allô ! C'est Hélène ! ...Oui, oui... on arrive dans un petit quart d'heure.

-Dis-lui que Jean nous rejoindra pour le café !

-Pas de problème Hélène ! Pas de problème.

-Ah ! Quand on n'arrive pas à midi pile, elle grogne. Elle est comme ça ma mère, midi c'est midi, midi une tu es en retard ! Elle a dû te le répéter, c'est une chiante de ce côté-là.

-Non, non, elle a uniquement dit : « *c'est bien d'Angélique, jamais à l'heure !* »

-Tu ne m'as même pas défendue !

**-Pourquoi, je te défendrais ! Je veux rester bien avec ma belle-maman.**

**-Ah ! Tu es bien une garce quand même.**

**-Ah, tu crois ?**

**-Et tu fais l'ingénue ! La nunuche ! Bon, revenons à notre visite de ce matin.**

**-Oui, tu as raison.**

**-Mais tu te moques de moi, en plus. Qu'importe ! Dis-moi au moins ce que tu penses de la situation.**

**-Eh bien, plus on avance, moins je crois que c'est Alexandra qui a provoqué les trois monstres. Quand on entend ces pauvres femmes esclaves parler de leur mec ainsi, on peut imaginer le pire ou même rien. Il ne faut pas oublier que le mari de Juliette a même dit qu'il ne s'était rien passé avec Alexandra.**

**-Je suis de ton avis. Il faut absolument que l'on sache ce qui s'est passé ce soir-là, loin des mensonges et des fausses vérités, des rumeurs et des phantasmes des commères du quartier. Il faut que l'on sache.**

**-Avec l'état de ces trois abrutis qui sont incapables de se souvenir de quoi que ce soit !**

**-Mais le poison ma Lolo ! Le poison ! Un truc de synthèse que tu ne trouves pas dans le commerce, il y a bien quelqu'un qui l'a fabriqué. Dis, appelle le petit Julien ! Il faut qu'il retourne aux archives, qu'il cherche dans les deux ou trois ans avant et après la mort d'Alexandra s'il ne trouve pas quelque chose autour de cela, la découverte d'un laboratoire clandestin, ou l'arrestation d'un chimiste, enfin tout ce qui tourne autour de la chimie et qui n'est pas normal, tu vois bien ce que je veux dire ?**

**-Oui, oui, je comprends bien, mais ne crois-tu pas que dix ans après cela soit trop tard ?**

**-C'est une piste au moins. Si on ne trouve rien, on ne pourra pas dire qu'on aurait dû faire. On ne peut pas**

éviter de se ramasser des gamelles. Je ne me souviens pas d'avoir lu ou entendu grand-chose là-dessus sur les journaux de l'époque, mais je ne suis pas infaillible. Au début de nos recherches, ce n'était pas une piste qui nous aurait alertées.

-Non, c'est vrai, je l'appelle.

-Allez, on arrive, tu appelleras de la maison.

-Ouais, mais avant, un bisou aux enfants, bisous, bisous.

-Ils me manquent aussi les mômes, c'est vrai.

La voiture était à peine stoppée que les deux petiots jaillissaient de la porte d'entrée pour retrouver leur mère et belle-mère. La Lolo n'avait pas encore posé un pied par terre que ses deux fils s'enfournaient par la portière et se jetaient au cou d'une maman, d'un seul coup encombrée. Le petit Julien continuait à s'enrouler autour du cou de sa mère, provoquant la Lili, d'un sourire des lèvres et du regard et de lui lancer :

-Dis Lili, c'est maman d'abord.

Angélique s'extirpa de son siège pour retrouver les petits, côté passager. Elle s'attaqua au plus grand, moins engagé dans la voiture que le petit, en lui faisant des guili-guili sous les aisselles. Il éclata d'un rire sincère, bruyant et volubile, il se tortillait pour essayer d'échapper à l'épreuve murmurant des propos incompréhensibles. Angélique libéra Laurence d'Aurélien, il était maintenant dans les bras entourant le cou des deux siens, les lèvres collées sur la joue de la Lili, les smacks s'entendaient à la ronde.

-Eh bien dis donc Réré ! Maman, elle voudrait bien un peu des bisous que tu donnes à la Lili, si cela continue, il ne restera plus rien pour moi.

-Moi, j'aime Lili, maman, ce n'est pas interdit ?

-Moi z'aussi, z'aime Lili !

**-Allez les garçons ! On rentre pour manger. Lili et Lolo sont un peu pressées de grignoter.**

Laurence avait retrouvé ses deux enfants, un peu assagis, chacun dans un bras. Angélique referma l'auto pour retrouver les mamies, sans doute pour un repas qui se devait être exemplaire malgré un retard d'une demi-heure.

**-Alors, maman, nous ne sommes pas trop en retard ?**

**-Non, non, mais tu as bien fait d'appeler. J'ai retiré le gigot du feu, l'agneau trop cuit, ce n'est pas bon.**

**-Ah maman ! Toujours des remarques désobligeantes. Tu ne vas pas me faire une maladie, parce que je suis en retard... pour une fois.**

**-Pour une fois ! Tu n'es pas gonflée toi. Si Lolo n'était pas là, ce serait tous les jours, ou presque. Pourtant, tu habites ici, heureusement encore.**

**-Bon, maman, ça suffit ! A table, j'ai faim. Mais d'abord, j'ai une soif du diable.**

**-J'ai acheté des bières, elles sont au frais dans le frigo !**

**-Lolo, une bibine ?**

**-Oui, oui, ma chérie.**

Lolo resplendissait, le regard affûté des plaisirs des yeux, le reste relâché du visage donnait l'impression d'une sincère léthargie, une espèce de bonheur fugace qui rassure la volonté. Une sorte d'autosatisfaction donnait aux autres une perception de simplicité à vivre, sans l'ombre d'une discorde, sans l'ombre d'un petit problème. Elle savourait l'instant se gavant de ces minutes. D'autres, plus tard, seraient sans doute moins conciliantes. Angélique aussi, savourait le silence des âmes quand celui des hommes n'était perturbé que par l'avidé faim qui fait cogner les fourchettes sur la porcelaine des assiettes.

**-Pourquoi me regardes-tu ainsi ma Lili ? Tu te moques de moi ?**

**-Non, non... pas du tout. Je savoure... Cette petite famille atypique me comble d'un bonheur profond et presque inespéré. Là, je me dis que ces moments méritent d'être espérés, vécus surtout. Je n'aurai pas tout raté dans ma vie, dans notre vie, car cela n'a pas de prix, cela ne s'achète pas, cela se vit.**

**-C'est parce que tu le mérites ! Tu reçois... parce que tu donnes beaucoup de toi. Tu reçois... parce que tu es bonne.**

**-Arrête ! Tu vas me faire chialer, arrête ! Tu sais ! Le plus bizarre, c'est qu'en fait nous sommes un couple comme presque tous les couples. Le bonheur n'est pas où les religions et où les politiques voudraient qu'il soit. Le bonheur est là où il y a de l'amour. Le bonheur est là dans cette pièce.**

**-Mais pourquoi ? Pourquoi tu te poses toujours ces questions à la con ? Pourquoi ? Tu es vraiment une conne quand même ! Il faut vraiment être tordu pour penser comme cela.**

**-Parce qu'il faut y penser. Il faut se poser les questions du pourquoi c'est ainsi et pas autrement.**

**-Bon les filles ! Vous revenez avec nous ?**

**-Oui Hélène. Alors, quoi de bon ce midi ?**

**-Rien de spécial, enfin vous verrez bien.**

**-Ma Lili, cette bière est un plaisir, dis-donc !**

**-C'est vrai que cela fait du bien. Bon ! Il faut attaquer les surprises. Le Jean va arriver dans une petite heure.**

**Hélène revenait de la cuisine, les mains accrochées à un plateau qui devait transporter un trésor, tant elle prenait de soin de ne pas chahuter le déjeuner. Les chaussons glissaient sur le carrelage avec une progression lente, précise et mesurée. Le plateau était**

stable, la surprise était protégée, surtout la sauce qu'elle n'aurait surtout pas voulu renverser. Arrivé près de la table, le plateau montrait de petites terrines individuelles, couvertes et discrètes, protégeant encore un secret qui pourtant, lâchait des parfums aiguisant une faim, agaçant l'estomac qui réclamait un dû.

-Eh bien ! Que de délicatesse et de secret ! Donne-moi le gant maman que je serve tout le monde ? Et les petits que mangent-ils ?

-Eh, eh ! Chaque chose prend son temps.

-Irène s'en occupe. Jambon frites pour les garçons.

-Eh bien dites-donc ! J'ai hâte de basculer le couvercle, tout ça sent si bon, qu'est-ce qu'il y a dedans ?

-Eh bien vas-y !

-Non, non Hélène ! Angélique va attendre que vous soyez à table. Tu peux attendre deux minutes quand même !

-Je ne sais pas... seulement pour voir.

-Non, assieds-toi et attends !

-Ah la peau de vache !

-C'est comme ça, un peu de respect pour celles qui ont mis du temps à te préparer ce délice.

Angélique se rassit, se croisant les bras sous sa poitrine ferme, un peu vexée de s'être fait rabrouer, mais surtout avide du fumet qui lui léchait les babines et lui torturait l'esprit et les tripes.

-Allez ! C'est bon les filles. Angélique tu peux soulever !

La chipie faisait comme si elle n'avait rien entendu, un peu boudeuse, sifflotant une rengaine inavouée qui agace, dans un certain détachement qui, lui, exaspère. Elle attendit que sa Lolo soulève le couvercle de terre cuite pour libérer des effluves extrêmement aguichants, un crime de lèse-majesté pour une anorexique engagée.

Angélique fit de même, la narine croisant le bouquet pour réveiller une étincelle au fond d'un regard pas rancunier. Elle plongea le nez en plein dans le fumet, les yeux mi-clos, tentant de deviner les ingrédients mélangés ainsi que l'attendu au goût. Un parfum de beurre noir, mêlé d'ail et de persil fondus dans celui-ci, s'évaporait. Des champignons grillés et émincés et des escargots baignaient dans le jus. Des croûtons rajoutés, trempés dans une oseille fraîche du jardin, coiffaient le dessus encore nappé d'un gratin de fromage du coin.

-Ah maman ! Cela faisait longtemps, bien longtemps, le plat préféré de papy que mamie lui préparait avec tant d'attention. Tout venait du jardin, même les petits gris que papy ramassait les soirs de pluie sur la clôture de pierres qui entoure la maison. Je m'en souviens quand, toute petite, je cueillais les feuilles de salade pour nourrir tous ces nombreux baveux bien encombrants. Ma Lolo, je ne t'en avais jamais parlé encore, mais tu vois, c'est un bout de souvenir, de bons souvenirs.

-C'est délicieux, un plaisir extrême, un mélange subtil des parfums mêlés au goût, du délicat, de la finesse. Rarement, j'ai mangé quelque chose de si sublime. Félicitations Hélène ! J'adore les escargots, mais là, rien à voir !

-Tu sais Laurence ! C'est ma mère qui m'a appris ce plat. C'est un bonheur que l'on n'offre qu'à ceux qu'on aime sincèrement.

-Je n'en reviens pas, il faudra que je m'y mette pour ma Lili !

-Ce n'est pas la peine ma puce, je sais les préparer. Avec mamie, je préparais tout sauf le dégorgement des escargots, c'est un peu dégueulasse.

Les enfants grignotaient les frites, avec les doigts. Les femmes, elles, se délectaient de cette entrée dans un silence révérencieux. Ici, il ne pouvait surtout pas être

religieux. Hélène était retournée à la cuisine, pour engager la suite. Irène, elle, ramassait les terrines, les filles se regardaient, ravies de ce moment de grand goût, patientant une suite, qui, certain, réservait encore de bonnes surprises. En effet, les mamies portaient chacune une gamelle en fonte. Et l'odeur, presque échappée, enjolait plus encore les papilles de la Lili.

-Je sais maman, je sais ! C'est un gigot en croûte, cuisson basse température durant de longues heures, à feux doux. Dans l'autre, des pommes de terre cuites dans du saindoux avec du jus de tomate. C'est jour de fête maman ! J'avais oublié... c'est l'anniversaire du décès de papy, cinq ans... cinq ans déjà. C'est bien maman de me rappeler à mes obligations en ce jour. Et ce, par des délicatesses qui ne viennent pas d'un dieu. Je passerai au cimetière ce soir.

-Je pourrais aller avec toi, ma Lili ?

-Bien entendu ma puce, bien entendu.

-Allez, les filles, place à la douceur.

-Lolo !

-Une tranche, maman, une tranche et une petite louche de pommes de terre.

-Dis Hélène ! Pourquoi nous avoir caché ces plaisirs et ce talent ?

-J'aime garder en réserve quelques surprises. Cela me donne l'impression d'avoir une raison à exister.

-Tu n'as pas besoin de cela maman, pour te rendre indispensable. Mais quelque part, ces surprises sont des plaisirs qui ne nous rappellent que de bons moments.

-Bon ! L'instant est à la dégustation, si c'est vraiment bon, cela se savoure.

Et de nouveau, ce que l'on baptise de religieux, pesait sur le moment. Tout s'appréciait en silence, seuls les bruits des couverts maladroits sur la porcelaine des

dimanches orphelins déchiraient l'attention des sens, sorte de plénitude de ressentir qui se respecte.

-Hélène ! Cette viande quelle tendresse ! C'est étonnant, fondant. Un papy édenté pourrait la déguster sans aucun problème.

-Des secrets que je t'expliquerai Laurence. Le vin ! J'ai encore oublié le vin.

-J'y vais maman, je parierais bien pour un vin de Loire !

-La bouteille de Sancerre rouge qui est sur l'évier.

-Tiens, qui sonne ?

-Gros à parier que c'est le Jeannot ! Avec une bonne demi-heure d'avance.

-Je vais chercher une assiette, certain qu'il n'a grignoté qu'un sandwich de vieux célibataire avec du pain rassis à souhait et une tranche de jambon à moitié sèche qui traînait au fin fond du frigo et encore. Il craquera facilement.

-Juju, veux-tu bien aller ouvrir la porte ?

-Ze veux bien Lili !

Il se déchaussa de la chaise pour aller ouvrir la porte, sur la pointe des pieds pour atteindre la clenche.

-Zé le Zannot !

-On voit bien comme on me considère ici !

Une fois de plus, des éclats de rire communicatifs réveillèrent les arthroses des vieux murs.

-Bonjour tout le monde, je suis un peu en avance. Qu'est-ce qui sent si bon ?

-Tiens, assieds-toi ! Prends cette assiette et goûte. Tu m'en diras des nouvelles.

Le petit père ne se le fit pas dire deux fois. A peine le bonjour rangé aux oubliettes, il caressait une tranche de gigot avec une lame affûtée et sensuelle pour en extraire une bouchée délicieuse qu'il glissa avec avidité dans une

bouche pressée. Il mâchait avec délicatesse le mets pour en épancher la quintessence d'un plaisir ultime, une extase singulière.

-C'est un délice Hélène ! Vraiment un délice, félicitations ! Puis ces pommes de terre, c'est une merveille.

Il n'oublia pas pour autant de glisser ses lèvres sur le verre de Sancerre pour en faire couler une petite gorgée sur une langue curieuse, après les avoir essuyées un peu bruyamment avec la première serviette rencontrée.

-Maman ! Peux-tu donner une serviette à Jean ? Celle-ci est celle d'Aurélien et je ne sais pas quel trésor elle peut renfermer en ses plis.

-Non, ce n'est pas la peine les filles.

-Jean ! En veux-tu une autre tranche ?

-Merci, il ne faut pas abuser des bonnes choses, au risque de les banaliser au rang des habitudes.

-N'exagère pas quand même !

-Je vous en remercie, c'est bon, très bon même. Mais, je ne suis pas là pour ça. Alors, les filles, quoi de neuf ? Qu'est-ce que tu m'as dit tout à l'heure, Laurence ? Je n'ai pas tout compris.

-Attends un peu quand même. Veux-tu un bout de fromage ?

-Pourquoi pas, tiens, pour finir le vin.

-Non Jean ! Non, avec le fromage, c'est un autre vin, un Bordeaux grave, un vin rugueux et viril.

-Tu t'y connais Angélique !

-Tu sais, avec un papy qui avait sans doute la plus belle cave du coin.

-Il avait aussi ce talent-là le papy ?

-Eh oui !

Les filles desservirent les grandes assiettes pour préparer celles des fins de repas. Place au fromage,

salade et aux fruits de saison. Des abeilles studieuses s'activaient pour se retrouver encore ensemble pour d'autres plaisirs plus communs, mais pour autant aussi sympathiques et nécessaires à l'équilibre d'un repas familial.

Jean ne se fit pas prier, dans une politesse presque gênée. Il savourait, le sandwich était oublié.

-Jean, on peut y aller maintenant ! Alors, tu disais... ah oui ce matin. Lili tu t'y colles... je commence.

-Tu as l'air si pressée, laisse-toi aller. De plus, tu racontes bien mieux les histoires que moi.

-Il y a encore une insinuation que je ne comprends pas là-dedans. Tu ne peux pas dire les choses plus simplement.

Jean souriait, vrai qu'Angélique n'était pas facile à comprendre, entre humour rigide et vérité.

-Raconte, nous n'avons pas de temps à perdre !

Lolo, satisfaite, se lança dans le récit de cette rencontre aussi bizarre que les autres. Elle se délectait des détails les plus croustillants, tentant de coller au plus près de ce qu'elle avait pu ressentir. Exercice peu facile, les gestes des mains et l'expression du regard comblaient le manque de sincérité de certains mots.

-Eh bien, quelle histoire ! C'est incroyable comme ces trois couples se ressemblent dans leur vie.

-C'est ce qu'on disait avec Lolo ce matin. De plus, on croirait vraiment que le pire que la société ait pu engendrer fut résumé ici. Ce n'est pas possible qu'à chaque porte ouverte, nous traversons l'huis pour retrouver des misères de vie. Mais nous pensons que cela vient de ces trois mecs : « Qui se ressemble s'assemble ». Pour la connerie humaine, cela doit être pareil, les plus cons se plaisent entre plus cons. Ces trois hommes, aussi pourris les uns que les autres, ont réussi à détruire leurs trois femmes et bien d'autres inconnues

aussi. C'est un raccourci des perversités d'enfants gâtés que le fric a pourri jusqu'au bord des pensées. On peut se poser bien des questions sur l'éducation qu'ils ont eue ou plutôt qu'ils n'ont pas eue.

-C'est certain, mais comment expliquer leur condition de vie aujourd'hui ? A vous écouter, on dirait qu'ils ont subi un lavage de cerveau ou un truc pareil, un truc à brûler les neurones.

-Tu sais Jean, c'est bien plus délicat et fin que cela. Ces trois mecs sont ni moins ni plus intelligents qu'avant, ils se comportent différemment. A croire plutôt, qu'ils ont été touchés par la grâce. Mais ça, je n'y crois pas, mais pas du tout, tu me connais.

-C'est certain Angélique ! C'est certain ! Mais avoue quand même que cette situation n'est pas commune et pose problème.

-Le pire, c'est que je ne sais pas comment aborder cela. Médicalement d'abord, psychiquement ou autre.

-Tu te rends compte, comment demander des analyses à des personnes qui ne sont même pas malades, enfin malades comme tout le monde peut l'être ? Ce n'est pas une maladie d'être moins con quand même ! Et comment avoir des autorisations ? Mais pour moi, ce n'est pas l'urgence. L'urgence c'est de comprendre ce qui est arrivé dans le passé d'Alexandra. Là, j'ai un peu de nouveau.

-Ah ! Enfin du neuf !

-C'est peut-être beaucoup dire. Cet après-midi comme je vous l'ai dit, c'est la levée des deux corps d'Alexandra et de Pierre. Je ne me fais pas beaucoup d'illusion sur le résultat, mais c'est une piste qui peut être intéressante. Le plus important, c'est que nous avons récupéré toutes les pièces de l'enquête et du procès.

-Vous avez retrouvé les pièces perdues ?

**-Rien ne se perd dans les archives, des documents s'égarent, c'est tout. Nous y avons envoyé un fin limier, un spécialiste des causes perdues. C'est un personnage : il cherche d'abord les causes qui pourraient justifier une erreur de classification, des noms à l'orthographe proche, des numéros de dossier presque identiques à un chiffre près. Enfin, il a une tactique qui permet de retrouver ces trucs-là presque tout le temps. Nous avons récupéré presque tout. On a mis le Bob et deux de ses gars dessus. Déjà, il y a des vérités qui effacent les bruits de chiotte du bistrot du Bébert. Alexandra a bien été empoisonnée, mais pas d'autres drogues, rien du tout et pas de viol non plus, ni de rapport sexuel consenti ou pas, d'ailleurs. Rien ne prouve cela en tout cas. Tu pourras confirmer avec les articles de ton journal.**

**-Et qu'est-ce que cela change ?**

**-Angélique, s'il n'y a pas eu de sauterie comme le racontait le Bébert, pourquoi son mari l'aurait-il empoisonnée ? Et alors quel serait le motif du crime ?**

**-C'est un fait, c'est un fait. Quelque part ça confirme les dires d'Eric. Les deux autres n'ont pas abordé le sujet, on leur a tendu la perche pour autant. Mais rien, rien.**

**-Je pense franchement que la démarche du petit gars était bien fondée. Nous allons changer radicalement d'hypothèse. La possibilité qu'un tiers ait empoisonné Alexandra est privilégiée. Nous nous baserons aussi sur la lettre qu'elle a écrite à son fils. C'est bizarre de laisser une lettre, ce sont des précautions qui ne sont pas courantes, se sentait-elle menacée ?**

**-Il faut donc fouiller le passé d'Alexandra et le passé de Pierre aussi, amis, famille, proches, relations de travail, un boulot de fourmis.**

**-C'est ça même les filles. Si on avait le bol de récupérer des traces de poison, ce serait une aide.**

**J'aurais bien voulu vous accompagner tantôt, mais il y a la levée des sépultures, je suis mandaté pour représenter mon administration.**

**-Ça confirme ce que l'on pense. Nous sommes peut-être moins rationnelles que vous, dans la police. Mais nous sommes des femmes, sensibles, moins objectives, plus ouvertes d'esprit. Alexandra nous semble tellement belle dans son courage de vie, que nous n'avons jamais imaginé qu'elle ait pu participer à une sauterie quelconque, sans y être obligée au moins.**

**-Mais ce n'est pas grave, quelque part cela équilibre nos jugements, et c'est mieux d'avoir deux visions bien différentes sur le sujet.**

**-Monsieur Jean, un autre café ?**

**-Dis maman, le monsieur, c'est un peu trop, Jean c'est Jean !**

**-C'est un inspecteur tout de même !**

**-Elle a raison votre fille, Jean me suffit très bien. Pour le café, j'en veux bien un autre.**

**-Avec une petite goutte ?**

**-Non, non merci pas d'alcool pendant le service.**

**-Moi aussi, un autre café avec un nuage de crème.**

**-Je vais te chercher de la crème ma Lili.**

**-Je peux me bouger le cul ma chérie, tu n'es pas mon larbin.**

**-Ce n'est pas un problème, cela me fait plaisir. Je vais en profiter pour ramasser les fromages et les fruits.**

Chacun sirotait tranquillement un café ou un thé, un paisible moment apprécié avant de retrouver la réalité d'une vie beaucoup moins conciliante.

**-Bon, ce coup-ci, je vous laisse les filles. Pas de surprise pour ce soir !**

**-C'est mieux tout de même, je vais profiter de mes garçons plus tôt ce soir.**

**-C'est ce que tu crois ma puce ! Mais tu sais très bien que quand nous partons pour ces enquêtes, nous ne savons jamais où cela nous mène. Ce qui est à peu près certain, c'est que l'on ne finira pas beaucoup plus tôt que vingt heures.**

**-Bon les filles à plus !**

**Jean quitta l'endroit bisoutant tout le monde jusqu'aux mamies et les enfants.**

**-N'en profite pas avec nos mères le Jeannot, elles ne sont pas à prendre !**

## Chapitre 12 : Sergio et Cendrine.

Il fit un geste désabusé de la main, ce n'était pas le premier sous-entendu de ce genre. La porte à peine close, rafistolées, revêtues de vêtements de pluie, elles glissaient, elles aussi, par l'huis. Elles partaient rejoindre le frère et la belle-sœur de Pierre. Il y avait bien une demi-heure pour traverser la ville. Le trajet se fit en un silence reposant. Il était rare que ces deux-là se trouvent ainsi sans aucune sollicitude de l'une vers l'autre, si proches et presque si éloignées. La Lili était plongée dans cette nouvelle découverte humaine. Lolo, elle, devait penser à autre chose, le regard traversant la vitre, jetant son dévolu sur rien, rien d'autre que ce que le cerveau ne puisse imaginer. Chacune retrouvait un peu d'un monde que l'on baptiserait de courtois, sans être déplaisant pour autant, un moment à deux où l'on vit séparément, jusqu'à ce qu'une réalité rappelle la négligence.

-Excuse-moi Lili ! Je ne sais pas où j'avais la tête, j'ai oublié de te dire de tourner à droite... avant.

-Avant quoi, ma puce ?

-Ce n'est pas ça que je veux dire. C'est au carrefour d'avant.

-Mais ce n'est pas grave, je vais aller jusqu'au prochain rond-point, un peu plus loin, tu vois là-bas ? Et après, nous ferons demi-tour.

-C'est bien que tu le prennes ainsi, je suis tellement étourdie.

-Tu ne vas pas en faire un fromage. Mais dis-donc, ils n'ont pas de voisin ?

-Non, non, le plus proche doit être à quatre ou cinq kilomètres.

-C'est bizarre, tout de même. Ils sont tous bien installés au fond d'une campagne, isolés des regards indiscrets. Tous ceux qui sont mêlés à cette histoire devaient avoir des vertus paysannes. Mais je doute que ce soit pour apprécier la nature. A croire qu'ils ont chacun quelque chose à cacher

-Cela ne veut rien dire ! As-tu quelque chose à cacher, toi ? Nous habitons bien aussi au milieu de presque rien, non ?

-Tu as raison ma Lolo, mais nous ne sommes pas mêlés à cette histoire, pas du mauvais côté en tout cas.

-Comment tu catalogues les gens, toi ! Ce n'est pas croyable.

-Putain ! Le téléphone encore. À chaque fois que je conduis.

-Il y a des moments où tu n'es franchement pas rigolote et pas baisable.

-Eh dis-donc, qu'est-ce que tu veux dire par là ?

-Par là... rien, par là je ne veux rien dire.

-Oh oh ! Facile l'humour.

-Où est-il ton téléphone ?

-Dans ma poche du jean. Attends ! Je lève mes fesses, tu vas pouvoir le prendre.

-Tu pourrais t'arrêter tout de même, d'autant qu'il va falloir tourner au bout de la route.

Pendant ce temps-là, elle avait enfilé sa main gauche dans la poche avant de sa Lili, tentant d'approcher l'appareil pour l'extirper. Mais le jean seyait bien aux formes de la demoiselle et elle sentait bien, au bout des doigts la chaleur enjôleuse de la peau, qui traversait le tissu. Qu'est-ce qui se ressentait de la Lili par cette poche ? Rien, tout transpirait la sincérité, l'amour. Elle ne gardait rien pour elle.

-Y arrives-tu ? C'est dangereux de conduire ainsi !

-Je sais, je sais. Je te l'avais dit en plus ! Tu n'as qu'à t'arrêter, ce sera plus facile.

-Tu le fais exprès, tu cherches à faire monter la pression, n'est-ce pas ?

-Ça y est, je le tiens. Eh bien ! Tu pourrais mettre des fringues moins serrées !

-Tu n'es jamais contente.

-Allô, c'est Laurence Metayer ! Ah c'est toi Julien !

-C'est Julien ! Lili.

-Je t'entends ma Lolo, ce n'est pas la peine de répéter !

-Bon, d'accord. Attends Julien ! Deux secondes. Lili ! C'est ici, à droite et après c'est dans cinq minutes environ.

-Oui, Julien ! Excuse-moi... d'accord, dans les coups de fil reçus au journal aujourd'hui, il y a quelque chose à vérifier... qu'est-ce que tu dis ? Il faut qu'on y aille ce soir... C'est Pierre qui l'a dit. On va y aller. Attends deux minutes, gamin, il faut que je trouve un bout de papier et un crayon, dans le bordel à Lili. Lili, son sac, c'est un foutoir pas croyable. Certain qu'il y a ce qu'il faut ici !

-Il y a un stylo et un carnet, mais où je ne m'en rappelle plus.

-Ah ça y est ! Ce n'est pas trop tôt... Julien ? Julien, es-tu encore là ? Hello, hello... Ah quand même ! Tu peux y aller, je suis prête... Geneviève Hanod, tu dis... et quelle adresse ? Eh bien c'est dans le quartier où l'on est. On ira tout à l'heure. C'est bon, rassure Pierre ! On vous en parle demain... d'accord à plus.

-Qu'est-ce qu'il veut le gamin ?

-Il dit qu'il y a quelque chose de vraiment bizarre dans le dossier que lui a apporté Jean. On en reparlera demain.

**-Tu as raison ma Lolo, cela peut attendre. Mais il ne faudra pas l'oublier. C'est peut-être pour rien, mais c'est peut-être aussi une piste. Il faut l'écouter le petitot ! Au pire, cela lui fera plaisir qu'on l'ait écouté, même si c'est pour pas grand-chose.**

**-C'est ce portail ma Lili !**

**-Mais, on ne peut pas se garer devant ou alors... à l'autre bout de la route, loin là-bas. Tant pis, je sonne, ils vont bien nous ouvrir.**

**-Tu ne t'emmerdes pas quand même !**

**-Et alors, c'est fait pour être ouvert un portail !**

**-Ce n'est pas con, derrière sont les garages et l'accès à la maison. Vous nous attendiez... très bien... très bien... merci.**

**-Mais regarde, ils ouvrent le portail ! Je n'y crois pas, tu rentres chez eux !**

**-Dire qu'hier, j'étais garée à Pétaouchnock. Je suis venue ici à pied sous la pluie, sans parapluie. Et toi, tu te gares devant le garage ! Tu as raison, tu as toujours raison. Moi je me pose trop de questions.**

**-C'est une belle maison ! Une grande maison. Une sacrée baraque entièrement barricadée, un vrai bunker, des murs de plus de deux mètres, avec barbelés, caméras thermiques et ultraviolets. Je n'y crois pas, c'est pire que la demeure d'un président de la république. Là-dedans, tu peux vivre à poil tranquille, pas de risque qu'un paparazzi puisse te voler une photo.**

**-Tu as de ces expressions... qui pourraient te faire passer pour quelqu'un de vulgaire. Calme-toi maintenant. Regarde, ils ouvrent la porte d'entrée !**

**Elles étaient sorties de l'auto. Angélique n'en perdait pas une once du regard. Un vieux bonhomme, grand malgré tout, portait la fatigue d'une vie qui vieillit plus vite encore, sur des épaules endolories. Un visage sec, signe dérisoire d'une expression lascive, animait le**

corps maigre d'un homme au bout du rouleau, crucifiant ses demains pour ne pas les oublier. Le visage pas rasé d'une barbe blanchie et clairsemée accentuait une déchéance avancée ; le regard presque vide s'égara avant de croiser celui d'Angélique et de Laurence. L'homme s'épuisait de rien et le fait de se déplacer pour accueillir ses hôtes pour se présenter était une douleur qui ne devait rien à la politesse, seulement au respect, le respect des personnes qui mettent au premier plan l'accueil des invités au risque d'abréger plus vite encore quelques jours d'une vie raccourcie. Il gardait une allure respectable malgré tout, par égard, aux tourments tus qu'on ne peut pas les oublier, un comportement de sage asiatique. S'il ne l'était pas, il avait dû côtoyer certains maîtres des sagesses orientales, pour paraître ainsi. Une chemise mi-ouverte tombait sur un jean au bas des manches bien usagées, par de longues marches du passé. Il était usé comme on ne peut plus l'être, cette dégaine seyait bien au vieil homme. La femme, elle, était d'une grande corpulence, elle lui tenait le bras avec une sincère reconnaissance. Elle avait aussi le visage marqué par les histoires de la vie. Des cernes profonds et gris engluaien le regard, le reste était soutenu par des artifices de beauté. Mais le rouge, criant... je ne sais quoi, ne pouvait à lui seul cacher les meurtrissures des nuits passées à pleurer. Angélique reconnaissait ce type de visage, certain qu'il cachait des souffrances permanentes qui ne dataient pas d'hier. Un sourire, ou ce qui ressemblait à un sourire, semblant authentique, accueillait les deux filles. Une main, maladroite, chancelante, moite, presque sans vigueur se présenta pour un bonjour pourtant chaleureux. La chevelure, grise aussi, tombait avec abondance sur des épaules frêles et fragiles. Elles étaient pourtant habillées généreusement d'un gilet Benetton. Une jupe seyante enserrait une taille de guêpe anorexique. Étonnant pour une femme de cet âge, un

tee-shirt blanc pigeonnait une poitrine privée de têtée. Le regard d'Angélique dévorait cette image, jetée désinvoltement par ces gens plus vieux d'une vie que personne ne souhaiterait avoir vécue. Qu'était-il arrivé ici, pour que ces personnes soient marquées à ce point par des douleurs que le cœur génère de ses peines ? Le corps n'est plus que l'expression de l'âme, un miroir qui reflète tout ce que l'on cache. Elle se lit en des yeux atones plus criants, une vérité qui n'ose même plus se taire dans le tain fatigué d'un verre insupportable. Quelle vie peut laisser ces ignorances ? Aussi crash, aussi marquées, aussi visibles comme presque une punition, comme presque un avertissement à ne pas vivre comme eux. Nos maux, nos faiblesses se lisent-ils aussi bien dans nos regards à peine avertis ? Non, sans doute, non pour tous ceux qui se moquent royalement des conséquences de leurs actes. Mais oui, certainement pour tous ces autres qui ne se remettent jamais d'une conjoncture inavouable, même si provoquée, ou de fait ou par obligation. Heureusement que la plupart n'affichent leurs blessures ainsi, le livre de la vie ne trouverait assez de papier pour imprimer toutes les misères qu'on lit dans les regards et on ne trouverait plus personne pour le lire tant il faudrait plus d'une vie.

Ces deux-là étaient vraiment marqués, à un point que cela en était presque gênant de les regarder. Trop de questions généreraient la connivence. Mais tout de même, afficher tant de déconvenues, était-ce décent ? Ces personnes se rendaient-elles compte que leur miroir trichait grave chaque matin pour leurrer leur conscience ? Pauvres gens ! Etait-il normal de souffrir à le faire voir même derrière un maquillage outrancier. Pourquoi, pour certains, la punition se voit ? Pourquoi, pour certains, les douleurs s'entendent ? Pourquoi, pour certains, les cris crèvent les tympans ? Pourquoi, pourquoi, pourquoi mourir avant de vivre ? Parce que

sans doute, quelque part, on a enfreint quelques règles de la bonne conscience collective, si peu quelquefois. Pourtant, bien d'autres firent bien plus que cela, et on s'en moqua royalement.

Sergio et Cendrine faisaient peine à voir ; le bonhomme n'en pouvait plus de supporter le poids de ses années, il était pourtant loin d'être centenaire. Il faisait un effort qui se lisait pour paraître un tant soit peu présentable, sans trop braquer les pensées indélicates de visiteuses curieuses.

-Excusez mon mari ! Il est bien malade.

-Il ne faut pas rester là, monsieur vous ne devriez pas.

-Ce n'est pas grave, vu le nombre de visites que nous avons, je peux faire un effort. Vous méritez bien que l'on fasse un petit effort.

-Bon ! Rentrons mesdemoiselles, sinon, il va vous faire du gringue. Il n'a plus que la langue qui marche, mais il s'en sert bien.

Le bonhomme avançait, faisant glisser ses chaussons un par un afin d'assurer un équilibre physique précaire. Sa femme continuait à l'assister sur son côté. Angélique prit l'autre bras pour soulager plus encore le déplacement. L'homme n'en disait rien, sans doute satisfait qu'on s'activât un peu plus autour de lui. Lentement, mais sûrement, ils regagnaient un endroit plus frais d'accueil, plus adapté aussi aux séquelles d'un vieillissement ingrat et prématuré. Il ne se le fit pas dire deux fois d'ailleurs, dès qu'il eut atteint un siège apparemment bien confortable et adapté à ses usures. Avec un grand sourire d'un soulagement extrême, il se laissa glisser entre les bras escamotables de l'engin, presque assis en une commodité moins élémentaire. Le regard pétillait d'une certaine reconnaissance, scrutant maintenant celui de ses deux invitées. Le rapport de force s'était presque inversé, il était là, en son endroit,

où il devait passer la plupart de son temps en dehors de celui du lit. Les filles s'étaient assises, en face, autour d'une table qui ne devait pas souvent voir de convive. Il les dominait, de part son assise plus haute et de sa grande taille, soulagé de certaines douleurs, presque fier de ne presque plus laisser paraître son handicap. Un sourire se dessinait même, en un quasi silence irrévérencieux sur des lèvres gercées par des mots qui se sont trop tus sur une bouche sevrée des expressions sincères. Le gaillard se dessinait une stature plus fière, on le sentait moins abattu, presque avec un aplomb retrouvé.

Elle, Cendrine, se terrait entre lui et les filles, discrète jusqu'à ne presque plus exister, transparente même, le regard semblait complètement absent, abusivement absent. Elle était pourtant d'un gabarit bien raisonnable, assez grande même. Cet effacement semblait bien volontaire, peut-être aussi un peu de par sa nature, sans doute. Les blessures qui ne se voient pas s'entendent, trop fort. La Lili devinait ces trucs qui ne se comprennent pas, ces choses que l'on cherche à cacher. Elle les ressentait jusqu'au bout de la sensibilité de ses doigts. Elle avait aussi le flair ; ces blessures de l'âme avaient exacerbé ses sens tel un animal toujours aux abois, qui comprend sans qu'on lui parle vraiment. Lolo, était encore en train de ranger sa jupe, bien sous ses fesses et sur les côtés du siège, pour que rien ne soit froissé après. Sergio, lui, continuait de toiser les filles de ses yeux inquisiteurs. Un duel invisible et insignifiant était engagé avec ceux de la Lili, une bravade tout au plus, un petit jeu des orgueils qui s'exposent pour presque rien, pour tenter de comprendre et de déshabiller l'autre. Cendrine rompit cette situation en se redressant pour quitter sa chaise.

-Je vais vous rapporter quelques rafraîchissements, mais si l'une d'entre vous préfère une bière pression,

**Sergio a la pompe tout près de lui. Il se fera un plaisir de vous en servir une.**

**-Moi, une petite pression, je n'ai rien contre. Et toi Lolo ?**

**-Non, non une limonade fraîche avec le sirop que vous avez.**

**-Bon, je reviens.**

**-C'est pour qui la tranche de houblon ? Pour la belle blonde ?**

**-Arrête Sergio ! Tu n'as plus les moyens d'épater qui que ce soit. Et celles-là, elles préfèrent certainement des jeunes hommes, bien plus jeunes que toi, bien plus beaux, bien plus intéressants et en meilleur santé.**

**-Oh, toi la Cendrine ! Toujours à redire.**

**-Ne vous inquiétez pas si ça se chamaille ! C'est une habitude, une espèce de jeu entre nous, il faut bien occuper nos moments de solitude.**

**-Cela ne nous regarde pas. Vous faites comme vous voulez... vous êtes chez vous.**

**-Bon, voilà la bière pour...**

**-Pour Angélique, gros benêt !**

**-Ah oui, c'est vous la journaliste de La « Vérité »**

**-Oui !**

**-J'aime bien ce que vous écrivez. C'est souvent bien acide, mais cela paraît sincère, émouvant même. C'est bien ce que vous défendez, ces gens qui n'ont pas les moyens de se payer un avocat de renom, un avocat tout court même. Ils ont le droit de se défendre.**

**-C'est bien sympa pour mon amie.**

**-Je ne voulais surtout pas vous vexer madame Laurence !**

**-Cela ne me vexe pas, bien au contraire. C'est bien vrai qu'Angélique sait combattre les injustices, vous avez bien raison. C'est une grosse injustice de ne pas**

pouvoir se défendre avec les moyens d'un DSK argenté. Cela mérite que la Lili s'évertue à combattre, elle est douée pour cela. Sa grande force est son humilité et son intégrité. Son humanité non vénale et sa liberté totale de penser, lui donnent la force d'un engin de chantier qui dégage les horizons encombrés des plus humbles.

-Oh, oh n'exagère pas la miss ! D'abord, je ne suis pas seule au journal et il y a aussi ma petite avocate. Puis toutes celles et tous ceux qui, depuis mon accident, nous soutiennent, souvent rien qu'avec un mot et un sourire. C'est une chaîne d'humanisme qui construit la justice des hommes.

-Bon les filles, un peu de place s'il vous plaît !

-Mais il ne fallait pas ! C'est quoi ça, c'est Byzance ? Tous ces gâteaux et rafraîchissements !

La bière d'Angélique était servie, blonde, pétillante à souhait, fraîche à faire suinter le verre sur l'extérieur, une mousse onctueuse et dense couvrait le faux col. Le breuvage était appétissant. La Lili s'altérait de lorgner sur le verre. Sergio aussi s'était servi. Cendrine, elle s'était préparé un grand thé chaud infusé à l'ancienne, comme quand les gourmets prenaient le temps pour que les choses soient bonnes. Pour Lolo, une machine à gazer l'eau trônait devant elle, ainsi que toute une collection de mignonnettes de sirop de fruits. C'était aussi prometteur.

-Dites mademoiselle Laurence, je croyais que l'on s'était tout dit hier !

-Sans doute, sans doute, mais après une mûre réflexion et après en avoir discuté avec Angélique, j'aurais certaines précisions à vous demander, à vous et à votre dame aussi.

-Ce n'est pas bien grave. Moi aussi, j'aurais d'autres questions à vous soumettre. Votre accueil y est propice et j'espère que cela ne vous gêne en rien.

**-Ce n'est pas le problème, mais nous n'avons pas trop l'habitude de raconter notre vie. C'est si peu intéressant.**

Angélique plongea ses lèvres dans le verre, gardant un regard sur le bonhomme, histoire de lui montrer qu'elle était toujours attentive et qu'elle maîtrisait la situation. Elle essuya discrètement la bouche bien trempée de la mousse dans un mouchoir discret.

**-Dites Sergio, c'était quoi votre métier ?**

**-Chercheur, chercheur dans la chimie. Je ne vois pas en quoi cela peut intéresser votre journal.**

**-C'est dans les détails qu'on arrive à trouver des explications aux causes. C'est souvent dans les plus petits détails de la vie qu'on trouve la vérité.**

**-C'est vrai, les petits détails... mais est-ce pour autant nécessaire de tout déballer de notre vie ? Chacun a aussi ses petits secrets.**

**-Mais bien entendu, mais bien entendu, Angélique est une emmerdeuse. Ce qui l'intéresse, c'est ce que vous ne voudrez pas lui dire. C'est une fouine, amorphe et acharnée. À côté d'elle, je suis un ange.**

**-Ne l'écoutez pas ! A croire qu'il n'y a qu'elle qui sait bien faire... revenons à vous !**

Cendrine se faisait souris, discrète, engoncée dans son siège pour ne plus paraître, pour ne pas exister, pour n'être rien qu'une potiche statufiée. Son comportement paraissait bizarre à Angélique. Sans doute que les propos de Laurence à son égard perturbaient l'intégrité de sa conscience. Lili la scrutait d'un œil, l'autre sur le mari qui, quelque part, occupait la conversation pour protéger sa Cendrine.

**-C'est un beau métier la chimie ! Pour quelle entreprise travaillez-vous ?**

**-Je suis à mon compte, je suis un chercheur indépendant, j'ai mon entreprise. Je travaille... nous**

travaillons pour plusieurs sociétés, pour l'état aussi quelquefois.

-Intéressant, intéressant...

-C'est nous qui avons mis au point les pédiluves pour lutter contre la maladie de la vache folle. Et aussi les désinfectants et produits de nettoyage des bâtiments des fermes contaminées.

-Combien êtes-vous ?

-Une dizaine. Cela dépend des périodes, entre les stagiaires et les intérimaires, on monte parfois à une quinzaine.

-Où est le laboratoire ?

-Vous êtes passées devant, c'est le bâtiment qui est au fond du rond-point.

-J'aimerais le visiter à l'occasion.

-Pas de problème mademoiselle Angélique.

-Angélique seulement, c'est largement suffisant. Et votre compagne, quel métier exerce-t-elle ?

La pauvre, la question la sortit d'un refuge de temps où elle s'était recroquevillée. Elle se redressa un peu, pour montrer qu'elle avait compris qu'on s'adressait bien à elle. Elle était perdue en ses pensées, en des non-pensées plutôt, blême, tremblante, comme si on la condamnait de tous les maux du monde, accablée, apeurée, muette, désarmée.

-Mais Cendrine ! Ces deux jeunes filles ne sont là que pour te poser quelques petites questions.

-Je sais... je sais Sergio... mais tu sais bien aussi.

Ces mots retournaient vers la pensée pour plus encore perturber la raison. Elle montrait une fragilité sans doute inhabituelle, ainsi qu'une sensibilité à fleur de mot.

-Cendrine, si cela vous gêne, vous n'êtes pas obligée de répondre.

**Angélique prit les mains de cette femme au creux des siennes pour la rassurer d'une certaine franchise. Elle avait les mains moites, fiévreuses et tremblantes. Elle semblait à la limite du décrochage psychique et ainsi perdre toute notion de réserve.**

**-Écoutez Angélique ! Je peux peut-être répondre à sa place ?**

**-Oui, bien entendu, ce n'est pas un problème. Je suis troublée, il ne faut pas se mettre dans un comportement pareil ! Je suis seulement un peu curieuse.**

**C'était pire encore ; à croire que lui parler était une agression permanente.**

**Laurence s'approcha de Cendrine, assurant une protection temporaire. Certain qu'en son for intérieur, cette femme devait vouer à Angélique tous les maux du monde. Certain qu'elle l'avait en silence, habillée et en un rien de temps, de noms d'espèces insoupçonnables d'oiseaux.**

**Angélique reprit sa place, tentant d'atténuer une présence inconfortable, tentant s'il en était possible de se faire plus discrète.**

**-Bien entendu que vous pouvez répondre pour votre dame.**

**Elle reprit comme lui une rasade de bière, rafraîchissant bien plus que le fond du gosier.**

**-Cendrine ! On se connaît depuis une douzaine d'années, deux à trois ans avant le drame. Avant, elle vivait royalement dans sa famille. Dans cette famille, elle n'avait pas besoin de travailler, non tout au plus le travail pouvait être considéré comme un loisir. Cendrine est une fille de la famille d'Estinequette. Vous connaissez ?**

**-Bien sûr ! C'est le marchand de volailles !**

**-Oui, vous avez raison. Cela représente plus de vingt mille personnes en France et dans le monde. M'enfin, la**

famille n'en gère plus grand-chose. Elle possède malgré tout encore vingt pour cent du capital et surtout des bénéfices.

-Je comprends le pactole !

-Une fille unique, chouchoute de son papa chéri. Vous comprendrez qu'il a tout fait pour qu'elle ne quitte pas le giron familial.

-Vous l'avez bien rencontrée un jour ?

-Grâce au frangin Pierre, dans son atelier.

-Dans votre famille, tout tourne autour de l'atelier ?

-C'est normal. C'est là que passaient le plus clair de leur temps mon frère et Alex.

-Alors, la rencontre d'Alex et Pierre, c'est grâce à vous et Cendrine et vous, c'est grâce à votre frère ?

-En quelque sorte... oui, c'est bien cela.

-Cendrine est donc restée longtemps chez ses parents ?

-Jusqu'à trente-cinq ans à peu près.

-Et avant, pas de mari ? Pas d'amoureux ? Pas d'enfant non plus ?

Angélique jeta un regard sur Cendrine. À ces mots, elle s'était rapprochée de sa Lolo, tirant presque sur son bras, pour s'éloigner plus encore d'Angélique. Cette femme avait un passé tu et pesant avec, sans doute, de lourds secrets qu'elle protégeait, voir pire.

-Non, non... enfin à ce que je sais... et je ne me suis jamais posé la question en fait, n'est-ce pas Cendrine ?

Elle acquiesça d'un timide hochement de la tête sans rajouter un mot, pressée sans doute qu'on la laisse tranquille à nouveau sur son bout de table.

-Puis, après cette rencontre, petit à petit, durant nos deux premières années de vie commune, elle devint mon assistante au labo. Elle était même une très bonne assistante avec des qualités insoupçonnées et étonnantes

pour quelqu'un de complètement étranger au milieu. Après le drame, elle s'occupa de Mickael, aussi bien qu'Alex aurait pu le faire.

-Mais vous n'étiez plus en France ?

-Après avoir réglé au mieux les suites de cette catastrophe, nous sommes partis dans la propriété de la famille de Cendrine en Afrique du sud, pour protéger le petit gars. Il ne méritait pas ce drame.

-Quand êtes-vous revenus ?

-Il y a quelques mois. C'est Mika, à ses dix-huit ans qui a voulu revenir pour comprendre, comprendre pourquoi le décès de ses parents.

-Pendant ce temps-là, qui s'occupait de votre labo ?

-Il tournait sans problème, mon autre frère tenait la boutique. Moi, je pilotais de là-bas. J'avais fait construire un bâtiment jumeau et je l'avais équipé à l'identique ou presque en Afrique, pour qu'on puisse confirmer ou infirmer chaque nouveau produit.

-Pierre avait un autre frère ? Je ne le savais pas.

-Non, non. Nous sommes en fait trois demi-frères de pères différents pour Pierre et moi et de mères différentes pour moi et Nicolas. Il n'y avait en fait aucun lien de parenté entre eux. De plus, Nicolas n'appréciait pas beaucoup Pierre. Il était très jaloux qu'un mec si laid, comme il le disait, puisse gagner tant d'argent avec son métier et pire encore quand il s'est uni avec Alex. Il est bien gentil le Nicolas, mais pas très finaud. Il n'a pas les qualités humaines de Pierre, cela est certain. Par contre, c'est un homme de confiance qui sait faire tourner une boutique.

-C'est bien, mais cette vie en Afrique, ça change, ça change beaucoup même.

-Vous savez Angélique ! Moi, j'avais perdu les deux personnes qui m'étaient les plus chères et pour Cendrine, c'était l'aubaine, pour se débarrasser d'un

père un peu trop possessif et c'est peu dire. Pour Mika, c'était sans doute plus facile de se refaire une vie ailleurs, loin des traces de ce drame et de toutes les cochonneries qui furent dites. Il savait lire les journaux, le petit et dans la plupart y étaient étalées des saletés sur Alex et Pierre. Pour Alex, c'était encore plus lamentable, il fallait bien protéger la mémoire de la maman de Mika. Aucun des médias n'eut le courage de parler de cette belle histoire d'amour entre un homme et une femme au destin mal engagé. La respectabilité n'était pas là où on devait la trouver. Quel gâchis !

Le bonhomme redevenait humain, fragile. Il n'arrivait pas à cacher ses ressentiments. Des sincères translucides humidifiaient plus que le regard, jusqu'à presque s'échapper sur des joues masculines pas prêtes pour cela. La sincérité ne se devinait plus, elle se lisait en un langage qu'il n'est nullement obligé d'apprendre.

Un silence de connivence tomba à tromper les sens. Cendrine paraissait pourtant plus relâchée, mais elle tordait les doigts dans leurs arthroses pour se rappeler qu'elle existait. Son visage se déformait de rictus qui montraient une insuffisance à se comporter autrement. L'atmosphère, une fois de plus devenait dérangeante pour chacun. Angélque avait encore réussi à pousser au dernier retranchement une personne, un homme pourtant taillé dans son orgueil et qui pissait ses faiblesses devant deux presque inconnues. Il ne semblait pas si géné que ça de s'afficher ainsi. Angélique sentait bien qu'il fallait rompre l'entretien au risque de plus encore perturber ses hôtes, au risque qu'ils n'accepteraient plus du tout un autre entretien, plus tard. Et là, la Lili, elle ne savait plus comment se sortir du pétrin dans lequel elle s'était mise.

-Dis ma Lili ! Nous devons prendre les enfants à l'école.

**Laurence sauvait la mise avec un grossier mensonge pardonnable.**

**-Ah oui, c'est vrai ! Je t'avouerais bien que je n'y pensais plus beaucoup.**

**-Toujours pareil avec toi, si je n'étais pas là !**

**-Désolées, mais il faut qu'on y aille, merci de votre accueil.**

**Les deux hôtes ne réagissaient plus, soulagés sans doute que tout se termine ainsi, mais aussi surpris de la diligence de cette décision.**

Angélique se leva, taisant presque toute velléité à d'autres mots. Cendrine tentait de soulager ses fesses pour une politesse avortée. À croire que l'action devait être douloureuse, le cri des arthroses s'entendait de chacun. Enfin, elle atteignit le regard de son invitée et retrouva un tant soit peu de présence, presque un embrun de dignité. Elle existait à nouveau et le montrait ou tentait de le faire.

Angélique la regardait d'un œil plus attendri, lucide d'avoir chahuté l'esprit de cette femme presque juste à l'inacceptable, pour elle au moins. Elle se trouvait pataude, ne savait plus si elle devait tendre la main ou une joue pour une bise réconciliatrice. Ce fut un au revoir sec et dédaigneux qui la gifla en guise d'adieu. Elle put rempocher sa main. Sergio, moins rancunier, lui tendait pourtant la sienne, franche et sincère.

**-Ne faites pas attention à la réaction de Cendrine ! Elle est si fragile et sensible.**

**-Ce n'est pas grave, je comprends bien, je vais souvent un peu plus loin que je ne voudrais, trop loin souvent même.**

Laurence, elle, bisa Cendrine et Sergio. Elle était la partie cachée d'Angélique, le complément qui fait un tout ou l'inverse aussi. Angélique se mordait les lèvres, consciente d'avoir bien trop brusqué une âme frêle et

peut-être pour rien. Et ça, ça la perturberait toute la journée jusqu'au soir, voire bien plus encore. La nuit serait noire, encombrée de ces cumulus lourds du poids des existences. Elle quittait l'endroit, muette des politesses habituelles, sourde à des pensées, pressée de de s'en aller, chamboulée sans vouloir le montrer. La Lolo, elle, se répandait comme pour mieux excuser sa compagne, en propos plus charmants les uns que les autres, quelques sourires courtois esquissaient une justification d'encore être là.

Cendrine et Sergio restaient en place autour de la table, lui bien ancré en ses nécessités, elle, avait tout juste levé ses fesses comme unique politesse, sans doute blessée que quelqu'un ait tenté de violer un bout de son passé, que pourtant, elle aurait voulu garder enfoui à jamais.

## Chapitre 13 : Geneviève Hanod.

**Les deux filles étaient déjà réinstallées dans l'auto, le portail les délivra de l'endroit pour qu'elles retrouvent le goudron qui les mènerait loin, très loin d'ici, même si ce n'était qu'à quelques kilomètres seulement.**

**-Cela m'emmerde ma Lolo de bousculer les gens ainsi. Elle me fait pitié cette bonne femme.**

**-Ma Lili, tu es toujours ainsi. Moi aussi, cela me fait de la peine, mais tu vois, j'ai beaucoup de mal à comprendre son comportement. Pour autant, tu ne l'as pas agressée, elle était d'office dans une situation défensive, recluse, dans une autoprotection, comme si elle avait quelque chose à cacher ou à se reprocher.**

**-Tu y crois, toi ! Tu y crois à cette fragilité dont faisait cas Sergio ?**

**-Je constate que tu perds de ta lucidité quand tu te mets dans ces états-là... de pardon.**

**-Peut-être, peut-être. Donc toi, tu penses que c'est une protection, qu'elle s'est mise en état de défense.**

**-Oui, ce n'est pas normal. Elle avait simplement peur que tu la questionnes directement. J'irais même à dire que c'était complètement volontaire.**

**Angélique quitta une seconde le regard de la route pour voir le visage de sa Lolo, pour se convaincre du sérieux de sa compagne.**

**-Ah, dis ! Fais attention à la route s'il te plaît !**

**-Je voulais seulement voir si tu étais sérieuse ou si tu te foutais de moi.**

**-Ah, parce que tu en doutais en plus !**

**-Non, ce n'est pas cela, mais d'habitude, tu sais bien me remettre en place.**

**-T'es conne toi !**

**-J'ai bien le droit d'y penser quand même !**

**-Bon ! Tu m'ennuies, si je te le dis, c'est que je le pense. Oui, je trouve qu'elle en rajoute. Je ne sais pas pourquoi. Tu sais, ce repli sur soi est une tactique de défense.**

**-Tu crois qu'elle peut être à ce point maligne ?**

**-Je ne sais pas... je ne sais vraiment pas, mais je ne la sens pas. D'habitude c'est toi qui ressens ces choses-là.**

**-C'est un peut-être vrai, mais vois-tu, si j'ai perdu une partie de ma sensibilité, c'est que son comportement m'égarait, j'avais vraiment trop peur de faire mal.**

**-Attention Lili ! Je crois que c'est la rue d'après.**

**-Oui, oui tu as raison, regarde sur la pancarte !**

**-Rue des Horizons Verts, c'est bien cela. On ne doit pas être bien loin. Il y a à peine dix baraqués dans la rue.**

**-Quel nom ma Lolo ?**

**-Attends, j'ai du mal à relire. Il faut dire que le torche-cul où tu as écrit le nom, est à peine lisible, «Hanon... Hanod ...peut-être, Geneviève.**

**-Il faut descendre. Sans le numéro, il faut lire le nom sur les boîtes à lettres. Tiens regarde, il y a une dame dehors là-bas, demande-lui ?**

**-Bonjour madame, nous recherchons madame Hanod...Hanod Geneviève. Pourriez-vous nous indiquer où elle habite ? Ah c'est vous ! Nous garons la voiture et nous arrivons, merci.**

**-Dis Lili ! Gare la voiture par-là, c'est bien madame Hanod.**

**-Eh Lolo ! Je ne suis pas sourde, j'ai bien entendu quand même !**

**-Oh Lili la susceptible ! Et en plus tu te gares à la parisienne, tu as vu le trottoir ?**

**-Ton grand-père serait là, il t'engueulerait. Comment t'y vas avec sa vieille voiture ! Tu as de la chance qu'elle ne soit pas rancunière.**

**-Oh c'est bon la moralisatrice ! Allez ! Descends que je verrouille !**

La voiture était garée à à peine dix mètres du portail. Le trajet n'était pas bien long à parcourir. Pour autant, elles s'étaient rapprochées et se chamaillaient, l'une poussant l'autre du coude en ricanant comme des adolescentes niaises et pas encore bien délurées. Cela faisait sourire la dame qui les attendait, une femme normale ou presque, enfin dans l'apparence, une femme d'un autre milieu que celles qu'elles fréquentaient depuis deux jours. Cela les rassurait à encore se laisser quereller.

**-Eh bien mesdemoiselles, bien joueuses !**

**-C'est notre moment de folie, cela arrive quelquefois.**

**-Ça fait du bien de se laisser aller de temps à autre.**

Le portillon s'ouvrit pour accueillir les deux jeunes femmes. Vrai que certains mondes sont bien différents. Ici, ni dorure, ni lac, ni forêt, ni rien qui fasse qu'un endroit soit pour un milieu supérieur. Angélique jeta un œil rapide sur la maison sans pour autant vouloir le montrer, discrètement. C'était une petite maison, comme on en rencontre dans les cités ouvrières du nord de la France, jumelées avec des sœurs semblables pour faire une bâtisse de briques rouges, longiligne, triste même les jours de ciel gris. Le petit portillon et petit était loin d'être péjoratif, à peine quatre-vingt centimètres de haut, ouvrait sur un petit jardin, coiffé de fleurs, pour colorer sans doute l'honneur de tous les silicosés des mines du coin, morts sans atteindre le repos mérité. Un escalier de trois marches invitait à franchir le seuil d'une porte d'entrée.

**-Je suis désolée de vous accueillir ici, ce n'est pas chez moi, seulement chez ma fille et mon gendre. Je garde souvent leurs deux enfants le mercredi et le chien aussi quand ils partent en vacances. Là, ils sont en vacances.**

**-Cela ne nous gêne en rien, l'important est de vous rencontrer, qu'importe l'endroit, celui-ci est bien charmant.**

**-Maintenant peut-être oui. Vous voyez cette maison restaurée et modernisée. Mais quand je vivais ici du temps de mes parents, c'était une autre époque. Les fleurs ne poussaient même pas, à cause des poussières de charbon et des scories des usines avoisinantes. Mes parents n'avaient pas beaucoup d'argent, alors les vacances, c'était ici, mon père avait bien besoin de ses congés pour récupérer d'une fatigue cumulée pendant un an. C'était loin d'être le luxe, pas de salle de bains, la douche, c'était dans la lessiveuse. Mais enfin, c'était une autre époque.**

**-Cela a bien changé tout de même ! C'est accueillant et le quartier semble attrayant.**

**-Vous savez, tout a changé, mes parents n'étaient pas propriétaires. Ce sont les usines et les mines qui louaient les demeures pour une bouchée de pain. Mais quand les usines ont fermé, tout a été vendu, maison par maison, bâtiment par bâtiment. Ma fille voulait acheter la maison de son grand-père, elle a réussi à l'acheter avec une autre contiguë. Ce n'était pas bien cher, mais il y avait beaucoup de travaux. On ne peut pas vivre dans ces maisons faites de courants d'air et chauffées au charbon et sans même le confort d'une douche. C'était une autre époque, nous étions moins difficiles, et surtout nous n'avions pas le choix.**

**-J'ai connu cela aussi, chez les parents de ma mère, j'en garde malgré l'inconfort de merveilleux souvenirs.**

**-Eh bien dis donc Lolo ! Tu ne m'avais jamais parlé de cela !**

**-Jamais la discussion n'est venue sur ce sujet, car loin de moi de vouloir te cacher ces petits bouts de passé sympa.**

Geneviève grimpa les marches de l'entrée accrochant une rampe en ferraille à la rouille lustrée par les mains ouvrières.

**-Entrez, entrez mesdemoiselles !**

On remarquait bien que l'endroit avait été sérieusement chamboulé, la porte donnait sur une vaste pièce, avec un coin cuisine sur la droite et un salon sur la gauche.

Il y avait gros à parier qu'auparavant, cette porte donnait sur un vestibule qui devait séparer la cuisine et une petite salle à manger utilisée seulement pour les repas du dimanche, histoire de ne pas abîmer des meubles, achetés bien chers. À l'époque, les salons n'étaient réservés qu'aux nantis et aux bourgeois bien argentés.

**-Je préférais comme c'était avant. Le charme des dimanches dans la salle à manger, la petite famille réunie.**

**-C'est bien ainsi aussi, tu ne trouves pas ma Lili ? Il y a un côté pratique et puis la vie a bien changé depuis, on en profite autrement.**

**-C'est vrai. Si vous le voulez bien, passons au salon, je vais vous chercher du café.**

**-Tu vois Lili, c'est comme chez mes grands-parents, il y avait toujours du café prêt à être servi, réchauffé.**

Angélique et Laurence s'assirent sur le canapé qui devait aussi servir de lit d'appoint, tant il était peu confortable. Mais le confort n'a pas les mêmes valeurs aux regards du milieu où l'on vit.

L'hôte de ces lieux traînait les savates sur une tomette usée par les fers des sabots d'antan. Elle revenait, un plateau synthétique illustré dans les mains, soutenant trois tasses, la cafetière, le sucre et une boîte de gâteaux secs de la région nantaise. Elle faisait neutre, pas triste pour autant, comme quelqu'un qui n'aurait presque plus l'intention de vraiment exister. Elle dégageait un charme naturel d'une personnalité qui ne cherche pas à cacher quoique ce soit, ni son âge, ni les blessures du temps, ni cette petite étincelle au fond des yeux qui montre que demain vaut malgré tout d'être encore vécu, sans aucune certitude. On pouvait presque lire sa vie sur elle. La démarche suggérait un métier pénible qui use autant le corps que l'esprit, sans doute en usine. L'alliance, qui semblait ancrée dans les chaires du doigt, révélait un attachement encore fidèle à un mari mort trop tôt. Plein d'autres choses trahissaient cette dame et envahissaient encore l'esprit d'Angélique. Certain aussi que le grand-père était aussi parti rejoindre ses pères avant le repos mérité, usé par le travail et les maladies des poumons non protégés. Elle était simplement vêtue d'habits sans époque, pas de ce qu'on achète dans les magasins à la mode des centres villes, mais plutôt des trucs des soldes de solde, arrachés des mains encore saignantes d'une couturière chinoise d'à peine douze ans. Tout le monde n'a pas les moyens de ses priviléges. Certains ne sont pas exigeants des modes et des marques qui affichent un statut social. Le pire est que même pour des grandes marques, ce sont toujours des petites filles chinoises qui usent leur vie, pour que soient bien habillées les pétasses de familles bourgeoises.

-Vous savez, je vis dans un deux pièces dans le HLM qui est plus loin. Cela me suffit bien, pour moi seule. Je suis souvent ici de toutes les façons. Ah, voilà pot de colle ! Attention les filles, il est encombrant le pépère et

**surtout maladroit avec sa queue. Il peut vous renverser n'importe quoi et comme il est câlin, tout est à craindre. Allez Micky reste aux pieds !**

**-C'est un beau chien ! Il doit avoir un peu d'âge !**

**-La dizaine bien tassée. Vous n'avez pas fini si vous le caressez ainsi et vos fringues noires vont mal supporter ses poils.**

**-Ce n'est pas grave, mais pas grave du tout. Il est chez lui, ici.**

Geneviève s'assit aussi, avec un soupir qui en disait long sur ce plaisant repos. Elle servit les deux filles et elle-même avec la cafetière en céramique. Le fumet du café, d'un vrai café, s'échappait des tasses pour aller chatouiller chaque narine. Les tasses étaient de porcelaine, de celle que l'on offrait dans les mariages d'antan, des pièces artisanales et importantes du service à vaisselle décoré à la main. Il est vrai que le décor pouvait paraître désuet, les activités champêtres étaient bien loin, des souvenirs presque oubliés de jeunes générations et les vêtements d'époque semblaient venir de bien d'autres siècles avant. Malgré tout, il montrait l'importance de l'accueil des gens simples. Sortir les tasses de café du service à vaisselle du dimanche était une marque de respect.

**-Il est vieillot ce service, mais c'est celui de mon mariage et je l'ai donné à ma fille à sa demande. Elle a du respect pour ces vieux trucs-là.**

**-Je trouve ça sympa. C'est même touchant. Mais comment croire que la vaisselle ait si bien résisté à l'activité humaine ?**

**-Oui, ma Lili, c'est vrai, mais c'est ainsi.**

Aucune des trois femmes ne sucrait le café. Geneviève fit passer le paquet de gâteaux secs, ouvert à l'extrême, preuve s'il en est une qu'il devait perdurer

pour d'autres occasions. Cette dame vivait de petits moyens et a priori s'en accommodait.

-Vous n'êtes pas venues me voir pour me tenir la dragée. Je vous ai appelées suite à l'article de vous, mademoiselle Angélique Lelièvre.

Elle pointait la Lili du doigt presque impoliment, c'est ce qu'on dit aux enfants en tout cas, mais juste pour bien montrer qu'elle ne se trompait pas de personne.

-Vous parliez d'un gamin d'une vingtaine d'années dont on ne connaissait pas la mère. Je ne sais pas... mais j'ai connu quelqu'un qui, à une époque, pourrait peut-être correspondre. Je n'en suis pas certaine... mais il y a des coïncidences bizarres, troublantes au moins.

-C'était à quelle époque ?

-Il y a une vingtaine d'années, mais... plus précisément, c'était au mois de juin 1990, le onze juin précisément... je m'en souviens comme si c'était hier, un des jours les plus noirs de la vie.

-Vous êtes certaine de la période ?

-Oh oui ! Malheureusement, j'ai même un mauvais document qui rappelle ce triste moment, l'inscription à l'ANPE le douze juin. Je pense même vous retrouver ma lettre de licenciement, datée du onze.

-Bon d'accord sur la date, mais une date cela reste une date. Que s'est-il passé ce jour-là ?

Angélique et Laurence avaient reposé leur tasse, les doigts de chacune s'impatientaient, elles étaient pressées d'entendre quelque chose de plus.

-Ce jour-là... je me suis fait virer, virer après dix ans de présence chez eux. En y pensant, j'en ai toujours mal aux tripes.

-Mais pour quel motif ?

-Le motif, n'est pas très intéressant. Mais enfin, j'ai eu le choix... le choix de partir avec un gros chèque ou d'être traînée au tribunal pour vol.

-Écoute Lili, c'est du n'importe quoi ! On ne peut pas faire une proposition comme cela à une employée sans un autre motif.

-Vous avez raison, la véritable cause était vraiment futile et j'ai préféré le chèque. Cela représentait environ un an de salaire. C'était beaucoup pour quelqu'un comme moi. C'était beaucoup, mais j'étais loin de me douter comme c'était une connerie de partir.

-Pourquoi une connerie ?

-Je n'ai jamais pu retrouver un travail comme celui-ci. Ces salauds avaient fait courir le bruit que je les avais extorqués. Et voilà, j'ai fini par travailler en usine... la nuit... pour vivre et pour élever ma fille quand son père est décédé.

-Mais chez qui travailliez-vous ?

-Chez d'Estinequette !

-Non, non pas quand vous étiez à l'usine ! Mais avant.

-Chez d'Estinequette je vous dis... j'étais employée de maison, employée depuis plus de dix ans. Sans aucun problème, du moins je le croyais, jusqu'à ce jour, le fameux jour du onze juin. Ce jour-là, en plus, je ne devais pas travailler, c'était mon jour de repos. Mais les d'Estinequette recevaient ce jour-là. Ils voulaient que tout leur personnel soit là pour assurer le service, mais aussi pour la frime. Dans ces milieux-là, plus vous avez d'employés, plus vous êtes riches.

-Et alors Geneviève, qu'est-ce qui s'est passé ?

-Eh bien, j'étais dans le salon, en train de préparer l'après repas, pour le café, le thé, les cigares et tout le bataclan, enfin la mise en place de la fin de soirée. Attenante au salon, il y avait une autre petite pièce, un

genre de boudoir ou plutôt un endroit où les couples se retiraient pour conclure, aux époques de la noblesse si vous me comprenez bien.

-Oui, oui, un endroit pour sauterie quoi !

-Tout à fait, cet endroit avait deux portes, une qui donnait sur le salon qui, en général, était toujours fermée et une autre qui donnait sur le corridor qui menait à l'escalier de l'étage, là où étaient les appartements des anciens nobles. Ce soir-là, la porte du salon était entrouverte sans que personne ne s'en soit aperçu. Et à un moment donné, j'ai cru y entendre des voix, pas trop fortes au début, puis le ton est monté. Je me suis approchée pour mieux entendre et là, surprise. C'était le père d'Estinequette et sa fille, la petite dernière, la chouchoute, la paumée de la famille, celle à qui papa cédait tout, tout le temps. Mais ce soir-là c'est la voix du père que j'entendais, avec des mots vulgaires qui n'étaient pas dans les habitudes de son langage.

Elle reprit son souffle pour une nouvelle rasade de café. Angélique et Laurence firent de même, l'ouïe ignorant les bruits environnants mais complètement asservie aux paroles de leur hôte. Aucune des deux n'osaient piper mot, chacune attendait impatiemment une suite qui au moins pour la Lili révélerait enfin quelque chose. C'était la deuxième fois aujourd'hui qu'elle entendait le nom de la famille d'Estinequette et cela ne pouvait pas être une coïncidence.

-Qu'est-ce qu'il disait à sa fille ?

-Il ne disait rien... il l'insultait « salope, putain, tu n'as pas honte de salir le nom que tu portes... d'Estinequette, un nom de la noblesse. Tu fais la pute et maintenant tu es enceinte ! Te rends-tu compte ? Tu te rends compte ? Qu'est-ce qu'ils vont dire les gens quand on ira à l'église le dimanche ? Nous, parce que pour toi, c'est fini ! » Elle ne disait mot, sa mère encore moins. Chacune attendait que la tornade

s'épuise de son carburant de colère. Elles le connaissaient bien ce fort en gueule. Il était vraiment très fort en gueule, bien plus que dans les faits, c'était même plutôt un faible, à se faire bouffer par les femmes de la maison.

« Et, tu es enceinte de trois mois ! Tu ne sais même pas qui est le père ! Chez les d'Estinequette, nous avons une salope qui couche avec n'importe qui. Putain de nom de Dieu, qu'est-ce que j'ai fait au ciel pour mériter cela ?

-Je vais avorter, j'irai en Angleterre... n'importe où si tu le veux.

-Hors de question ! Hors de question. Tu as fauté, tu dois assurer. Moi, je ne veux pas être puni par Dieu à cause de ma salope de fille. Ce même... tu l'accoucheras... après nous verrons ce que nous en ferons, mais hors de question de tuer un être vivant. Je n'en démordrai pas, ce sera ainsi et pas autrement. »

Comme une niaise, sur ces mots d'une humeur essoufflée, j'ai laissé tomber quelque chose par terre et au bruit, il ne fallut pas bien longtemps pour que le furieux me surprenne et m'injurie, m'assurant que mon rôle ici, serait bientôt réglé, tout aussi rapidement que le destin d'une fille trop gâtée qui avait joué avec l'amour et avec bien d'autres interdits bien trop souvent sans aucune protection, comme d'autres jouent à la roulette russe. Elle n'avait rien d'une midinette tout de même. Quand on a plus de trente ans, on devrait maîtriser ces situations sans en référer aux parents. Mais quelque part, pour le père, la honte était de montrer un ventre rond qui n'aurait pas de père. Au nom d'une église qui pourtant avait montré une bien plus grande liberté quant aux activités sexuelles de ses représentants, qu'elles soient consenties et bien pire, non consenties et perverses pour des gens qui pourtant devaient montrer l'exemple. A ce monsieur, il faudrait

un pardon sur une place publique pour tenter de préserver son endroit dans un paradis virtuel pourtant bien hypothétique.

-Eh bien ! Quelle réaction pour si peu, il n'y a pas mort d'homme quand même.

-Bien si, s'il y avait eu avortement, pour lui et sa religion rétrograde et décadente, si, cela aurait équivaut à une mort, un assassinat même.

-Quelle connerie ! Mais quelle connerie ! Je veux bien comprendre que ce soit un problème moral, bien entendu. Mais le pire est souvent de ne pas réagir. Le pire c'est de laisser des enfants naître pour les ignorer ensuite. Quel comportement décadent ! À cette époque pourtant.

-Vous savez Angélique, cette fille c'était une Marie couche toi là. C'était connu de tout le monde qu'elle participait à des sauteries imbibées des alcools et des drogues jamais recommandables. Il y avait quand même bien des risques à se retrouver grosse dans ces conditions-là.

-C'est bien clair vraiment clair et pour vous alors ?

-Pour moi... après qu'il m'ait surprise, il claqua violemment la porte, à la dégonder, pour en finir avec sa fille. J'entendais malgré tout, les voix sans tout à fait comprendre les mots. Cela a bien duré une bonne heure, avant que je n'entende plus rien. Pendant ce temps, j'étais pétrifiée, immobile, avec une envie de pisser à remplir une baignoire. Mais qu'est-ce qu'ils s'étaient mis dans la gueule ! C'était impressionnant, j'ai bien compris que le père avait pris le dessus sur sa fille. Il avait un argument de poids, l'argent. Elle n'en gagnait pas et était bien incapable d'en gagner. Les seules récompenses qu'elle avait glanées durant ses scolarités, étaient un viré, viré pour mauvaise conduite. Même dans les écoles privées et pourtant quelles écoles ! Rien n'y faisait. De toute façon, elle se faisait virer en

moins de trois mois. Pour en revenir à mon cas, ce fut très simple, dès que les voix se furent tues, enfin quelques minutes après, la fameuse porte se rouvrit. J'entendais pleurer la fille à gros sanglots qui, pour une fois, semblaient sincères. Et là, il m'agrippa par le poignet assez violemment, pour que je m'en souvienne et me fit jurer que je ne répéterais à personne ce que j'avais vu et entendu. Il ne me faisait pas peur, son nom ne lui donnait aucun pouvoir sur moi. Je le regardais droit dans les yeux, sans que mon regard ne cille. Je l'affrontai en silence, certaine de mes droits, j'étais certaine au moins, que moi au moins, je n'avais rien fait de répréhensible. Cette situation l'énervait, à un point qu'un moment, j'ai cru qu'il lèverait la main sur moi. Mais non, ses convictions religieuses, sans doute, refrénaient la violence. Le bras de fer dura un long moment. Il quitta un moment la pièce, me sommant de ne pas bouger avec un « restez-là, je reviens ». Il revint quelques minutes après, agitant son carnet de chèques à la main. « Voilà, je vous fais un chèque pour un mois de salaire, s'en suivront onze autres, que je vous formalise par lettre validée par huissier, à la condition, que pendant cette période, rien de ce que vous aurez entendu ne me revienne à l'oreille. De plus, je vous fais un courrier par lequel votre contrat de travail se termine par accord bilatéral. Ce qui vous permettra de rechercher facilement un emploi et de toucher le chômage.

**-C'est dégueulasse ces méthodes !**

**-Ce sont les gens riches Angélique. Ce sont les gens riches.**

**-Il est évident qu'avec de l'argent, on peut régler des problèmes, sans aucune notion de moralité. De plus cela n'avait pas l'air de les empêcher de dormir. Ils vous ont virée comme une malpropre.**

**-Au début, je pensais que c'était un bon compromis. Un an de salaire, plus le chômage, ça pouvait m'emmener loin. Mais loin, ce n'est pas si loin, ce n'est pas grand-chose. Quand j'ai recherché un emploi, j'ai vite déchanté. Quand je disais la vérité sur mon passé professionnel, on ne me prenait pas, ne croyant pas à mon histoire. Quand j'occultais ces dix ans, on ne me prenait pas, parce qu'il n'était pas très courageux de ne pas travailler pendant dix ans. Je me suis vite aperçue que de toutes les façons, dans ce métier d'employé de maison, il avait passé le message pour que je ne puisse pas retrouver un travail semblable.**

**-Eh bien, quel salaud ce mec !**

**-Vous pouvez le dire. Alors, j'ai repris de petits boulots, à la journée, à l'heure quelquefois même, du ménage, du repassage, garder des enfants, pour pouvoir vivre décemment, et puis l'usine la nuit, le bagné à mon âge.**

**-Vous êtes bien courageuse !**

**-Avais-je le choix dans ces circonstances ? La loi du plus fort est toujours du côté du plus fort. Enfin, je lui en ai voulu quelques temps, mais je ne suis pas rancunière vis-à-vis de personne, même de celui-ci. La seule leçon que j'ai tirée de cette histoire, c'est que les culs-bénits, n'ont pas des comportements vraiment catholiques.**

**-Cela est bien clair. Je ne crois en aucune religion, mais il y a quelque chose de commun que l'on retrouve dans chacune d'elle, c'est cette sorte de pardon qui absout tous les écarts. Ces gens-là s'autorisent des comportements pour se faire pardonner. C'est comme si on promulguait une loi et les moyens de la contourner en même temps.**

**-Oui, c'est ainsi, la médiocrité humaine. Mon mari était encore vivant à l'époque, il a fallu le contenir pour éviter à d'Estinequette de se ramasser une branlée. Sur**

**le fond, il le méritait bien, mais à quoi bon, cela n'aurait servi à rien.**

**-Et vous n'avez jamais eu de nouvelles de lui, depuis ?**

**-Non, non j'ai assuré ma part du contrat, on a beau n'être pas bien riche, on respecte ses engagements. Je ne pourrais dormir autrement. Je n'ai jamais plus entendu parler d'eux, à croire qu'ils s'étaient volatilisés. La honte rend translucide, ils se sont sans doute faits tout petits pour assurer la naissance du gamin et après... je ne sais pas. Je ne sais même pas si aujourd'hui ils sont morts ou vivants. Tout ce que je sais, c'est qu'ils n'habitent plus cette propriété, elle a été vendue rapidement après. Je ne m'inquiète pas pour eux, dans ces milieux-là on sait rebondir, l'argent aide à tout.**

**-Dis Lolo ! Qu'en penses-tu ?**

**-C'est dégueulasse ! Des méthodes d'un autre siècle, on se demande bien à quoi a servi la révolution ! On a beau couper des têtes, elles sont bien vite remplacées. Il n'est pas trop tard pour engager une poursuite, pour atteinte à la santé morale d'une personne. Les séquelles d'une action de ce type peuvent apparaître bien longtemps après. Elles sont donc punissables sans limite de temps, contrairement à un licenciement abusif, qui, lui, doit être engagé dans les trois ans maximum. Nous pourrions porter plainte et demander un préjudice pour influence négative sur la vie d'autrui. Cela fait longtemps, il faudrait retrouver toutes les démarches écrites et les réponses sur vos recherches d'emploi, si vous en avez gardées.**

**-Non, non, je ne veux pas de ça, c'est du passé. J'ai de petits moyens, cela me suffit. Leur argent, ils peuvent pisser dessus, je m'en moque, il sent si mauvais. Celui que j'ai gagné est propre, ma fille et ma petite fille n'auront pas besoin de déclarer quoique ce soit en héritage, il n'y aura rien, rien que l'amour qu'elles me**

procurent, cela n'est pas taxable. Je ne sais pas si dans ces familles, les mêmes plaisirs existent. J'en doute fortement s'ils sont encore vivants. Ces gens-là, il faut toujours qu'on en parle, pas de leurs sentiments, non, mais de ce qu'ils paraissent. Quand ils meurent, on en parle tant, sont-ils pour autant aussi importants ?

-Votre requête est honnête, Geneviève. Laurence voulait seulement vous informer de vos droits. Je suis de votre avis. Certain que nos fesses sont bien plus propres que les leurs et nul besoin des fringues de chez Chanel pour cacher leur misère. Mais enfin, cette histoire est bizarre, nous avons peut-être retrouvé cette jeune fille, c'est à vérifier quand même, mais des d'Estinequette, cela ne doit pas courir les rues. C'est quoi déjà son prénom à cette petite bourgeoise qui a perdu plus que sa culotte ?

-Cendrine, la pauvre, si elle en est arrivée à ce point. Et que je me fasse virée à cause d'elle en plus, ce n'est certainement pas de son unique faute. Mais plutôt celle des parents. Mais ces imbéciles de culs-bénits ne peuvent pas comprendre ceci.

-Cendrine ! Ça colle... Cendrine... Cendrine d'Estinequette... je fais le pari qu'il n'y en a pas deux dans le département.

-Ma Lili, c'est évident. Geneviève, tout ce que vous nous avez dit est très intéressant. Nous ne pouvons pas tout vous dire dans le détail, si ce n'est que nous avons retrouvé sans aucun doute cette Cendrine. Nous allons tout vérifier, pour éviter toute erreur, pour être certaines que c'est bien d'elle que l'on parle. Il ne faut pas oublier que si c'est le cas, elle serait la mère de Mickael. Nous vous en dirons plus, directement. Vous serez peut-être citée à comparaître, pour témoigner de cette grossesse. Il faut en parler à notre inspecteur préféré, qu'en pensez-vous ?

-Je n'ai rien à cacher et si cela peut aider le gamin.

-Geneviève, vous êtes serviable. Nous avons largement abusé de votre temps. Il fait presque nuit maintenant, nous avons perturbé votre dîner, nous en sommes désolées.

-Il ne faut pas les filles ! C'est une distraction de vous recevoir. Puis cela faisait si longtemps que je n'avais pas pu parler de cette époque à quelqu'un. Ça fait du bien de recoller l'histoire, son histoire et de constater comme on s'en est tiré, comment on s'est sorti des plus grosses galères, souvent dues à la connerie d'autres personnes. Vous pourrez me recontacter sans problème, mais ce sera à l'appartement, les enfants vont rentrer demain... je vais retrouver mon lit... froid. J'aime bien mon petit univers. L'HLM est propre et j'y retrouve une vraie tranquillité. Quand je suis seule, je n'ai pas besoin de beaucoup de place. Ici, je vois mes enfants, mes petits enfants. Quand il fait beau je profite du jardin. Chez moi, un peu de solitude fait vraiment du bien, le silence m'est nécessaire pour me ressourcer, je suis une vieille personne.

-Geneviève, promis, nous repasserons, nous repasserons dès que nous aurons du nouveau. Nous vous reparlerons aussi des soirées que nous organisons entre filles le vendredi soir. Il faudra venir, n'est-ce pas Geneviève ?

-Nous verrons cela.

Angélique leva discrètement ses fesses tout en rassemblant les tasses et les cuillères sur le plateau en résine orangée. Laurence fit de même en rangeant son siège, sous la table et en enfilant son gilet, qui ne serait pas de parade pour ce soir de frimas. Elle bisa les deux joues de son hôte avec une ferveur familière. La Lili la regardait faire et voyait que Geneviève n'était pas une femme à afficher facilement son émoi. Certain qu'elle n'était insensible à l'instant et pourtant, elle semblait de

marbre. Les batailles de la vie donnent du recul au regard et de la réserve au comportement.

-Geneviève, merci. C'était vraiment agréable cette discussion, nous nous reverrons rapidement. Nous ferons tout pour que vous soyez informée. C'est quelque part peut-être une page de votre vie qui va s'étaler aux yeux de tous. Je vous ferai parvenir un exemplaire du journal à chaque article sur cette affaire.

-C'est sympa les filles, à bientôt.

Les deux filles saluèrent une dernière fois leur hôte avec un pétilllement sincère dans les yeux, jusqu'à ne plus la voir.

-Eh bien dis donc ma Lili ! Si tout cela s'avère exact, cette Cendrine serait la mère de Mickael !

-Serait, serait... ma Lolo. C'est une piste, rien qu'une piste, il va falloir trouver des preuves. Maintenant c'est au gars Jean de faire son boulot.

-C'est vrai, mais quand même ! Si c'était ça, cela voudrait dire que sa vraie mère vit à côté de lui depuis une dizaine d'années... sans qu'il le sache. T'imagines toi, pour la mère ? Comment a-t-elle pu résister de ne pas lui dire la vérité, de ne pas le prendre dans ses bras pour le serrer très fort, en lui criant « *mon fils, mon fils !* » ?

-Lolo. Arrête ! Nous ne sommes certaines de rien. Tiens ! Veux-tu appeler Jean ? Il doit être encore au taf, tu lui expliques bien la situation sans lui en dire bien plus. N'est-ce pas petite commère ? Bon à la maison mémère, si la voiture veut bien démarrer.

-Tu vois bien qu'elle démarre !

-Allez Lolo, le Jeannot s'il te plaît !

-Oui, oui, ça vient. Allô Jean !... c'est Laurence... très bien... c'est pour te donner une nouvelle importante... très importante.

Angélique n'écoutait plus sa Lolo, elle connaissait la chanson et elle aussi, imaginait ce que pourraient en être les conséquences. Elle se tordait les lèvres et le visage, à ne rien dire, suivant tout de même le tracé de la route avec une attention partagée.

-Dis ma Lili ! À cette vitesse-là, on arrivera demain et encore.

-Ouais, c'est vrai, j'avais l'esprit ailleurs.

-Je crois que tu te moques de moi. Tu me dis de ne pas fantasmer sur cette histoire et toi, je suis certaine que tu es en plein dedans. Sérieusement tu abuses !

-C'est vrai. C'est vrai. Tu as raison. Je crois que l'histoire va prendre une autre tournure que nous ne pouvons pas imaginer. Tu as raison en fait, as-tu appelé les mamans pour leur dire ?

-Eh bien oui, madame pense à tout, mais pas à sa mère. J'ai appelé les petits, demain je reste avec eux, ils me voient si peu en ce moment. J'ai demandé à Hélène de nous préparer quelque chose à réchauffer.

-Quand ?

-Dès que Julien nous a dit d'aller voir Geneviève. Je commence à te connaître et quand on est parti ainsi, l'heure ne t'est plus un souci. Il n'y a plus que l'histoire, la petite histoire des gens qui dévore un peu la nôtre qui compte.

-Nous arrivons. Cela t'évitera de toujours te plaindre madame la chocotte !

-Ça y est, elle est vexée la susceptible !

-La susceptible, elle te dit de fermer la portière de la vieille auto, avec délicatesse.

-Tu n'es pas croyable ! Il y en a de la lumière dans la maison. C'est fête ou quoi ?

-Tu exagères. Nous sommes sans doute attendues tout simplement avec toutes les attentions du monde. Quelle heure dis-tu ma Lolo ?

**-Vingt et une heures.**

**-Ah ça va ! Je croyais qu'il était plus tard. Nous allons manger avec les mamies, je connais ma mère. Elle se fixe toujours vingt et une heures pour attendre. Après, elle mange seule et de toute façon, elle n'est pas seule. Dis au fait, qu'est-ce qu'il a dit Jean ?**

**-Demain matin, première heure, chez Ginette, il offre les croissants.**

**-Dis donc, il devient convenable le pépère et... première heure, c'est quelle heure ?**

**-Il fait des efforts, huit heures, en fait. Je crois que dans la foulée, il va rencontrer Cendrine et Sergio. Il les a appelés pour qu'ils passent au commissariat vers dix heures.**

**-Eh bien ! Il est rapide sur ce coup-là ! Je le soupçonne de sentir un peu la même chose que nous. Il ne t'a rien dit d'autre ?**

**-Si, si. Les prélèvements sur Alexandra et Pierre sont partis en analyse. Les corps ont retrouvé le paisible silence des tombes oubliées.**

**La clenche ne résista pas longtemps à la volonté de Lolo, pressée de voir si ses garçons traînaient encore aux basques des mamies. Les cris acérés de ceux-ci, impatients du souffle réconfortant d'une maman, repoussaient dehors le silence encombrant d'une nature qui s'assoupit.**

**-Ah mes chéris, vite dans mes bras, vite, vite.**

**Les mômes n'attendirent pas plus, piétinant même les pieds d'Angélique, l'oubliant même un instant, pour se jeter dans les bras d'une maman attendrie et heureuse de la minute. Que ce plaisir est simple, il efface les mots et les maux d'une journée stressante.**

**-Eh Lili ! Fais bisous aussi.**

**Le petit avait déjà quitté sa mère pour s'enfourner dans les grands bras d'Angélique, pour presque**

**disparaître dedans, bisoutant comme un petit diable la Lili.**

**-T'aime bien les bisous Lili ?**

**-Oui, oui bien sûr.**

**-Moi aussi z'aime faire bisou à maman et à toi, mais pas aux mamies... elles piquent.**

Un rire joyeux et pugnace ponctua la juste analyse de petit Juju. Ainsi, démarrait une soirée plaisante, en famille, un moment qui réconforte, un moment qui justifie l'intérêt de vivre, l'intérêt d'exister aux yeux des autres, mais surtout des siens.

Puis tout se calma, tout se dissolvait dans le sombre bien précoce d'une nuit un peu pressée. Tout s'effaça pour mêler au noir, le silence des vivants, pour ne presque plus entendre que le battement assidu d'un cœur ragaillardi. Tout se finit toujours ainsi, le soir, pour ceux qui ont le privilège de passer un moment propice avec des proches.

## Chapitre14 : Cendrine.

Le matin frais, d'une fin d'octobre humide, laissait indifférent deux ou trois rais d'un soleil affaibli qui donnait l'illusion que certains jours pouvaient encore corrompre les nuits. Angélique avait laissé le store légèrement entrouvert pour que s'égarent quelques rayons d'une lumière jouant avec les poussières oubliées dans une chambre atone. La luminosité était faiblarde, le fruit de l'éveil d'un jour engourdi, mais que le courage repoussait dans les coins. Les murs, invisibles la nuit, redonnaient un volume crédible à l'endroit, laissant au repos, l'effort des mémoires pour s'y situer. Toujours comme à chaque matin, Angélique se posait sur le dos, un bras sous l'oreiller, le droit, pour soulever un peu la tête, histoire de voir autre chose qu'un plafond vide de sentiment. Le bras gauche, lui, taquinait doucettement le côté de Lolo. Il tentait d'y trouver un semblant de signe annonciateur d'un éveil et aussi une main, avec peut-être des doigts, errant de même vers un rassurement d'être. Elle n'eut pas longtemps à comprendre que sa belle, elle aussi, traînaillait à attendre, à attendre un peu plus tard qu'on ne sait pas mesurer. Malgré que sa Lolo fût tournée à l'opposé, les fesses se blottissaient nues plus encore contre sa dulcinée pour que les chairs échangent leur torpeur et fassent comprendre qu'il était bien bon de vivre ce moment à exister. Tant d'autres ne servent qu'à assurer d'autres nécessités bien plus que matérielles et dont pourtant, on ne peut se passer, bien dommage que le corps ait d'autres besoins que de l'amour et de l'eau fraîche.

-Tu pourrais te retourner quand même !

-Oh, l'exigeante ! Je suis bien ainsi et j'espère au moins que tu égareras quelques doigts pour me caresser

les fesses. Tu sais, j'aime ça, et... des heures durant, j'aime ça.

-Je sais, je sais, mais je ne sais pas laquelle est la plus insatiable !

Angélique se retourna ainsi pour mieux se blottir contre son amie, se calant au mieux sur son corps, la poitrine bien collée sur le dos, le pubis plaqué sur une fesse, une jambe par-dessus la cuisse, l'autre jambe contre l'une de sa Lolo. La main droite s'égaraît par-dessus l'épaule pour mieux se glisser sous un drap bien conciliant. Elle allait chercher fortune en promenant ses doigts jusqu'à atteindre la poitrine, plus ferme, et des tétons bandant d'une envie de caresses ou de bien d'autres attentions. Laurence laissa errer sa main droite sur sa fesse, pour atteindre le pubis épilé jusqu'à ne plus d'espoir. Elle retrouva un clitoris déjà bien humide et qui ne se refusait surtout pas à un bien-être coquin. Dans la pénombre d'un matin langoureux, ces petits plaisirs auraient pu durer bien plus longtemps que la raison du temps ne le permettait, mais sans pour autant d'impatience. Elles arrivaient à des plaisirs bien plus charnels qui sublimaient l'une et l'autre vers l'extase attendue, un ravissement dû à la prescience de chaque partenaire.

Le plaisir fut discret dans le silence d'un matin reconnaissant, silencieux avant que l'extase s'exprime. Il laissait les deux filles, un peu essoufflées et en même temps comblées autant l'une par l'autre que l'autre par la première et presque au même instant. Il ne fallait plus attendre, le félon réveil n'allait sans doute pas tarder à retrouver une vigueur endormie, avec un pouvoir d'imposer ce que l'on voudrait qu'il taise et pourtant... et pourtant, il n'obéissait qu'à une exigence de la veille, mais la veille, on était plus enclin à entendre sa sonnerie que ce matin.

Une dernière caresse se promenait sur l'humide jardin de la sensualité, étalant la sève de la jouissance sur le bas ventre. Elles appréciaient à mélanger leurs humeurs, à goûter même tout ce qui venait du plaisir de l'autre, donc un peu à soi. Sûr que le parfum de l'endroit n'était celui des roses, mais celui des plaisirs et il est bien agréable à sentir quand l'intimité le permet. Il faudrait bien l'oublier au fond d'une douche pour cacher aux autres ces instants secrets d'un ravisement. Il faut bien satisfaire aux obligations à paraître artificiellement plus propre et présentable, exhalant des parfums plus conventionnels qui ne choquent en rien ni la conscience, ni la bienséance de tant d'êtres frustrés de ces moments.

Elles étaient maintenant bien plus présentables, le cheveu encore humide par une douche qui avait jeté dans la bonde, ces derniers instants au combien plaisants. Habillées sans un pli de fringues, irréprochables, sortant presque d'une armoire naphtalinée, elles inspiraient un certain respect. L'image est trompeuse, mais convenable. Pourquoi ne veut-on voir et comprendre ces plaisirs des autres ? De peur que les siens soient ridicules ? Ce n'est certainement pas que pour l'hygiène, il y a tant d'endroits, où l'on pose son cul, qui sont infestés d'armées de nuisibles microbes, mais certainement pour protéger la connerie de la pensée humaine sans doute. Elles étaient donc belles, indécemment belles, trompant un monde que pourtant elles ne voulaient pas berner. Elles étaient belles. Des petites étincelles invisibles aux communs, traînant au fond d'un regard, rappelaient le plaisir du plaisir, l'extase qui mène à l'inconscient. Cette étincelle, nul ne pourrait l'évacuer aux égouts des vies communes.

**-Eh bien ma Lolo ! Tu es superbe, visage frais, bien sapée. On pourrait croire que tu vas à un rendez-vous galant.**

**-Tu peux dire ainsi ! Tu es pareille si ce n'est pas mieux. De plus nous sommes habillées de fringues presque semblables.**

**-Ah ah, les Dupont et Dupond !**

**-Dupont peut-être, mais l'important est de savoir qui a le D ou le T.**

**-Allez, magne-toi le cul ! Il faut traverser la ville pour exciter le Jeannot.**

**-Oh bien Lolo, tu te rends compte !**

**-On a le droit de s'amuser quand même !**

**-T'es vraiment timbrée ce matin !**

**-Allez ! Monte dans la voiture. Tu ne prends rien contre la pluie ?**

**-Non, je sens qu'il va faire beau, l'été indien Angélique ! Tu ne peux pas savoir comme je suis bien, bien, bien et heureuse... heureuse.**

**-Eh bien j'aurais tout vu et tout entendu avec toi.**

Elle n'avait même pas fini d'attacher sa ceinture, que les lèvres de sa Lolo lui clouaient le propos, un baiser humide et sans arrière-pensée, un baiser de bonheur d'être, d'être avec celle qu'elle aimait. Elle se réinstalla ensuite, presque trop sérieuse, bien adossée au siège de la vieille voiture, bien silencieuse, trop silencieuse. Un sourire sincère glissait sur la lèvre, le regard se perdait aux lueurs d'un réverbère, éteint, ici et presque ailleurs Angélique savait ce que pensait sa Lolo et elle ne voulait surtout pas la déranger dans son petit bonheur. Lolo était dans son monde, son monde à elle seule, où elle se ressassait les derniers plaisirs presque jusqu'à les user, pour ne pas les oublier, ne jamais les oublier. Il ne fallait pas que ces plaisirs fugaces, dont elle avait été frustrée, s'évanouissent dans

un coin oublié d'une mémoire aphone, aussi facilement. Il lui fallait s'en parler, s'en délecter, se rappeler ces parfums du corps de sa Lili, se rappeler ces exhalations du temps avant qu'ils se retrouvent enfermés dans les tiroirs poussiéreux des souvenirs et des photos qu'on ne regarderait peut-être plus jamais.

-Bon ma Lolo, nous sommes arrivées chez Ginette. Le Jeannot doit déjà être là !

-Puisqu'il faut déjà oublier, allons-y... oublions... oublions. Tu me gâches du plaisir ma Lili... du plaisir.

Angélique entreprit une caresse de consolation dans la chevelure de sa Lolo, histoire de montrer qu'elle compatissait sans vraiment vouloir le dire. Les mots ne sont si souvent qu'une approximation, le geste est bien moins maladroit que le verbe. Elles traversèrent la rue pour retrouver le bar. On voyait bien que le jour perdait sur la nuit. Il était presque huit heures et la lumière naturelle ne suffisait plus à révéler le charme quiet d'un quartier encore engourdi dans des frimas d'une brume anglaise.

-Bonjour Ginette !

-Salut les filles, toutes les deux en beauté n'est-ce pas ?

-Comme d'habitude, elles sont toujours aussi charmantes.

-Oh Jean ! Garde tes compliments sournois de mec.

-Dis Jeannot ! On va s'asseoir, le bar c'est bien pour les vieux célibataires comme toi et qui veulent faire du gringue à Ginette. N'est-ce pas ma Lolo ?

-C'est vrai. Tu sais si cela se trouve, nous les dérangeons.

Laurence se fendit d'un coup d'œil envers la tenancière.

-Tu as raison ma Lolo. Regarde comme il est frais le gardon !

**-Bon, bon, j'ai compris. Prenez la table que vous voulez, je finis ma cigarette et j'arrive.**

**- Tiens Lili, tu n'as même pas grillé de clope encore ce matin !**

**-Je n'ai plus de tabac, il faut que j'en rachète.**

**-Bon les filles ! Une petite place s'il vous plaît.**

**Il est vrai que les tables taillées pour quatre personnes étaient bien trop étroites, surtout pour des filles encombrées d'un grand sac à bordel et d'un vêtement encombrant qu'elles déboutonnaient.**

**-Les filles, mettez vos sacs sur la table d'à côté ! À cette heure-là il n'y a pas foule et ceux qui viennent, préfèrent rester au bar, sans doute trop pressés d'aller au boulot.**

**-Qu'as-tu commandé Jean ?**

**-Un grand café ! J'ai demandé à Ginette des tartines de pain beurrées et des croissants.**

**-Ça c'est galant ! Tu as vu juste Jean, j'ai l'estomac dans les talons. Tu prends quoi ma Lili ?**

**-Oui, c'est bien gentil Jeannot ! Un grand crème et un jus d'orange.**

**-Pour moi, ce sera la même chose Ginette. Dis ! Elle n'est pas là la petite ?**

**-Non, elle est à l'auto-école, chez sa cousine.**

**-C'est bien tôt pour une leçon de conduite.**

**-Cela arrange tout le monde, sa cousine et nous aussi. Elle a ainsi le temps de préparer le déjeuner. Tiens, au fait, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.**

**-Ah bon !**

**-Elle a maintenant cinquante pour cent des parts du commerce, elle aura le reste à mon décès, tous les papiers sont en règle.**

**-C'est bien pour elle, elle mérite bien tes attentions.**

**-Tu as raison ma Lolo, mais la plus intéressée c'est Ginette. Elle pourra continuer à vivre ici, même si elle ne peut plus rien faire, n'est-ce pas Ginette ?**

**-C'est vrai Angélique. Mais que veux-tu que je fasse d'autre ? Où veux-tu que j'aille ? Ma vie est ici, mes souvenirs sont ici et ce qui me fait le plus plaisir, c'est qu'ils y resteront encore longtemps.**

**-Bien c'est sympa, mais moi j'ai du boulot les filles. Alors, on attaque ?**

**-L'ours mal léché se réveille. À croire qu'il n'y a que ce monsieur qui travaille. C'est vrai des gonzesses ça ne branle rien, ça ne fait que discuter et perdre du temps à des futilités. Dis Ginette ! Rappelle à ce tue la joie à quelle heure tu t'es levée ce matin pour ouvrir la boutique ?**

**-Laisse Angélique, laisse. C'est de la maladresse d'un homme célibataire.**

**-Bon, d'accord, alors on t'écoute pépère !**

Il était refroidi le Jean. Il n'arrivait même plus à dire quoique ce soit. Il la connaissait bien la Lili pourtant. Il savait bien qu'il ne fallait pas la chatouiller, qu'elle avait du répondant la donzelle. C'était sans méchanceté pour autant, mais cela perturbait cet homme qui pourtant en voyait bien d'autres.

**-Peut-être que tu veux nous parler de Cendrine ?**

**-Ah oui, mes gars ont travaillé sur son dossier cette nuit. Et bien, vous ne vous êtes pas trompées. C'est bien la fille du bonhomme qui employait... comment déjà... comment elle s'appelle ?**

**-Geneviève Janod, Jean.**

**-Oui, oui, nous avons vérifié le timing des choses. Comme par hasard son père est un gros bourgeois corrompu. A l'époque de la naissance du gamin, il avait acheté une maison à la campagne, une maison isolée, une maison très isolée, isolée de tout, en plein milieu**

d'un marais, tu n'y accèdes qu'en barque. Ce n'est pas une prison, mais pas loin quand même. Pour y cacher quelque chose, c'est l'endroit idéal, même pour y cacher des choses inavouables, même un cadavre, personne ne le devinerait.

-Mais comment sais-tu cela en si peu de temps ?

-Ma petite Angélique, la police a accès à de nombreuses bases de données informatiques dont les impôts, tous les impôts.

-Ah oui, je comprends maintenant ! Tu peux retrouver toute trace d'un achat, d'une vente ou d'une location d'un logement, même un déménagement.

-Mieux que cela, cette baraque n'était pas à son nom à lui, mais à celui d'une société, déclarée au nom de sa soeur, sous son nom de jeune fille. En croisant les fichiers d'état civil informatisés et celui des impôts, en quelques minutes, nous avions cette adresse.

-D'accord, mais cela ne prouve rien pour autant. Est-il encore vivant ?

-Non, il est décédé, mais devinez qui est l'héritière ?

-Cendrine !

-Eh oui ! Elle a hérité d'une partie des biens de son père, dont cette baraque perdue au fond du marais et d'autres biens dont un laboratoire.

-Il faudra trouver des preuves. De Cendrine plus de cinquante ans après, j'en doute.

-C'est clair. Mais avec ces informations, on va la faire craquer et l'inculper d'abandon d'enfant. Et avec ça, le procureur signera les mandats de perquisition qu'il nous faut. On commencera par la maison d'habitation et puis le labo, puis cette baraque au milieu de l'eau et s'il le faut, leur bien en Afrique du Sud.

-Quel programme ! Mais... tu as l'air de quelqu'un qui est presque certain de trouver quelque chose.

-Eh bien oui ! Tu vois la science nous donne quelquefois un sacré coup de main.

-Attention les filles ! Votre café, un petit peu de place pour les tartines et les croissants.

-Dis Ginette ! C'est gargantuesque.

-Ne vous plaignez pas, c'est le gars Jean qui régale.

-Dis Jeannot tu as cassé ta tirelire ?

-Ah c'est bon les filles ! Cela m'apprendra à être aimable.

-Ne le prends pas mal. Regarde la Lolo ! Elle a les yeux qui brillent de gourmandise. On ne va plus l'entendre tant elle va boulotter. Elle a de la chance, elle ne prend pas un gramme. Je serai bien plus raisonnable.

-Bon Lili, laisse Jean continuer. Je sens qu'il va nous dévoiler quelque chose que tu n'auras pas le droit d'écrire dans ton journal.

-Merci Laurence, merci. Dites ! Vous vous rappelez qu'on a relevé les tombes hier ?

-Oui, bien entendu oui.

-Nous avons déjà des résultats sur l'analyse des os que l'on a prélevés. On a trouvé du poison sur tous les os, ceux d'Alexandra et surtout ceux de Pierre aussi.

-C'est incroyable ! Comment est-ce possible de trouver des traces aussi facilement ?

-C'est physiologique, toute trace de chimie absorbée par le corps humain se fixe sur la surface des os. C'est pour cela, que même longtemps après, on peut facilement retrouver des traces de poison. D'autant plus aisément que dans notre cas, le poison est en grande partie d'origine biologique. Voilà ce que je peux vous dire. Angélique ! Si tu veux en savoir plus pour écrire une bafouille là-dessus, passe au labo. Ils t'en diront un peu plus.

-Je peux d'ores et déjà en parler ?

-Oui, oui, tout va très vite s'accélérer, j'en suis certain.

-Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

-Les traces de poison sur les os de Pierre. Cela veut dire que l'indisposition du soir du meurtre d'Alexandra, était prémeditée et surtout cela l'innocente. Comment peut-on envisager quelqu'un qui s'empoisonnerait seulement pour être malade à crever, avec le risque de mourir, pour en parallèle empoisonner sa femme ? Cela ne tient pas la route. Le contraire oui, s'il l'avait fait après, c'était un crime suivi d'un suicide. Il faut de plus avoir une très forte connaissance en chimie pour doser pile poil, les différents composants. Ce ne peut pas être lui.

-Bien alors qui c'est ?

-Qui, d'après vous, a les moyens de manipuler des éléments chimiques ?

-Sergio ?

-Oui... mais je ne vois pas son intérêt de détruire un couple qu'il avait conditionné lui-même.

-Alors... c'est Cendrine !

-Cela reste à prouver, mais elle devient notre suspect numéro un.

-Ah la vache ! Elle a tué la mère adoptive de son fils ! Tu entends Angélique ! Pour être plus près de lui peut-être.

-Elle aurait... elle aurait, Laurence !

-Mais pourquoi la tuer après lui avoir confié le gamin pendant dix ans ? Pourquoi ?

-Parce que ce n'est pas elle qui a laissé le gamin auprès du bois. Il y a même à parier, il y a même gros à parier qu'elle ne savait pas où il était. Comment elle l'a appris, on va le savoir tout à l'heure. Vous avez vu l'état de son mari ?

-Bien mal en point et alors.

**-Nous pensons aussi qu'il subit un empoisonnement sans doute à plus faible dose. Nous avons regardé son dossier médical et rien ne peut expliquer son état.**

**-C'est impressionnant ! Quelle histoire ! Dis Lolo ! Il faut qu'on retrouve rapidement Mickael, il ne faut pas le laisser seul. Quand il va apprendre la vérité, le choc, quel choc ! Apprendre que c'est sa mère biologique qui a tué les parents qui l'aimaient et qu'il aimait.**

**-Attends deux minutes, j'ai mon téléphone qui vibre.**

**-Allô, allô... quoi l'hôpital... je ne comprends rien... Mickael Mestanger... on arrive.**

**-C'est quoi Lolo ?**

**-Mickael, il est hospitalisé dans un état grave.**

**-On y va, désolé Jean.**

**-C'est aussi bien comme cela, vous me tenez au courant les filles ?**

**-T'inquiète.**

Elles s'étaient rapidement revêtues et quittèrent le bar sans un moindre salut, pressées de retrouver le gamin pour des nouvelles plus rassurantes.

**-Dis Lolo ! C'est une garce cette bonne femme, une sacrée garce. Tu te rends compte, elle a occis tous ceux qui vivaient autour de lui.**

**-Ce n'est pas certain ma Lili, ce n'est pas certain.**

**-Réfléchis ! Ce n'est pas possible que ce soit quelqu'un d'autre. Il faut la confondre et je suis d'accord avec Jean, elle va craquer et raconter les trous de l'histoire. Allez grimpe ! Allez, allez magne-toi !**

**-Ah non, tu ne vas pas rouler comme une folle !**

**-Mais non, mais magne-toi le cul quand même !**

**-Il n'y a rien d'urgent. Il est en de bonnes mains Mickael et tu n'es pas médecin ni chirurgien à ce que je sache !**

-C'est clair, tu as raison. Bon, ça va, je peux y aller ? Madame est bien installée ?

-Oh ça va hein ! Vas-y. Quand j'y pense... le pauvre gamin... quelle tuile !... quelle tuile !

-Il aura tout perdu... s'il vit encore. Putain quand je me plains des fois, j'ai honte. Il faut savoir ce qui s'est passé.

-Oui, sans doute. Comment en arriver là encore ? Il y en a qui récolte les emmerdes sans rien avoir semé. J'ai mal pour lui, pauvre môme. Qu'est-ce qui s'est bien passé nom de Dieu ?

-La police ne sait rien de plus que nous. Tant pis, nous allons nous occuper de lui.

-Bonne initiative ma Lili.

-Attends ! Encore ce connard de téléphone qui vibre dans ma poche.

-Mais arrête ! Tu conduis quand même ! Tu es vraiment inconsciente. Et tu t'en fous, tu ne m'écoutes pas !

-Quoi de neuf ?... elle a disparu... faire attention, oui, oui Jean.

-Alors, qu'est-ce qu'il veut Colombo ?

-Colombo, n'importe quoi ! Cendrine a disparu. Il faut faire attention qu'elle ne débarque pas à l'hôpital. Le Sergio ne va pas tarder à y arriver.

-Qu'est-ce qu'elle va encore faire... ma Lili ? Tout se confirme et se referme sur elle, elle perd pied. Elle n'a plus rien à perdre. Elle devient très dangereuse et tuer quelqu'un ne lui posera aucun problème, malgré tout je ne pense pas qu'elle fasse du mal à son fils.

-Je suis d'accord avec toi. Malgré tout, nous redoubblerons d'attention.

-Nous ne serons pas seules ! Jean envoie des policiers pour sécuriser l'hôpital ?

**-Sécuriser, n'importe quoi, c'est un hôtel des courants d'air. Il faudrait au moins une compagnie de CRS pour y croire.**

**-Je te dis ce qu'il a dit ! Il connaît bien son boulot quand même !**

**-Bon ma Lolo, cela ne nous empêchera pas d'avoir un œil sur tout, sur tout ce qui bouge. Nous, nous pouvons la reconnaître, c'est un atout.**

**-Quand j'y pense... quand on a été la voir, comme elle faisait chétive, comme elle faisait pitié, comme elle nous a blousées, j'en ai des frissons dans le dos. Malgré tout, ce n'est pas cette maigrichonne bonne femme qui me fait peur. Et son poison, je ne suis pas près d'en avaler un soupçon.**

**-Tu dis cela, tu dis cela. Si cela se trouve, hier, dans la boisson, ou dans les petits gâteaux. Rappelle-toi ! Moi, je ne me rappelle pas l'avoir vu avaler quoique ce soit !**

**-Maintenant que tu le dis, c'est vrai. Mais on n'y a peut-être pas fait attention. On va demander des analyses, on sera sur place, n'est-ce pas ma Lili ?**

**-Oui je préfère. Mais bétinette, je l'ai regardée hier, elle a mangé tout ce qu'on a goûté.**

**-Tu me fous la chiasse pour rien ! Ce n'est pas croyable comme tu te fous de ma gueule !**

**-Bon, bon ! Nous arrivons, direction les urgences.**

**-Mickael Mestanger, s'il vous plaît ?**

**-Dans le premier box à droite. Visite interdite. Vous êtes de la famille ?**

**-Oui, je suis sa sœur !**

**-Eh bien votre mère est à son chevet ! Vous pouvez le rejoindre, pas vous madame.**

**-Ma mère ! Oui, oui... elle est comment ?**

**-Quoi comment ?**

**-Calme, énervée, je ne sais pas !**

**-Normale, pour une maman, inquiète mais... responsable.**

**-Bon ! Vous voyez, la police arrive et cette femme est dangereuse, très dangereuse.**

Angélique, sans attendre, avait bondi près du box et avait tiré le rideau. Le spectacle était bluffant. Cendrine était là, assise, près de son fils, sereine presque, tout près de lui, si près qu'elle lui caressait la main avec une doucereuse attention maternelle. Une situation si inattendue dans le contexte mais qui serait au minimum normale dans un autre. Elle se retourna vers l'intruse avec le doigt sur les lèvres.

**-Chut ! Il dort. Il faut le laisser dormir.**

**-Cendrine ! Venez avec moi ! Ne faites pas d'histoire, ce sera mieux ainsi, surtout pour lui.**

Elle ne lâchait rien de la main de Mickael, ses doigts se promenaient langoureusement sur les chairs étouffées d'un jeune homme en détresse. Quelque part, ces gestes étaient d'amour.

**-Chut, je vous dis ! Il dort, vous allez le réveiller.**

Angélique lui saisit le bras d'une main et repoussa l'autre au plus loin du gamin pour l'attirer hors du box. Elle voulut résister, mais sans pouvoir s'accrocher à quoique ce soit. Elle se retrouva vite dehors avant de comprendre. Angélique ne la lâchait pas d'un pouce.

**-Que lui avez-vous fait ?**

**-Rien, rien, il est tombé... tout seul... tout seul.**

**-Mais qu'est-ce qui est arrivé au gamin ?**

**Un interne surpris par l'altercation, s'incrusta.**

**-Mais qui êtes-vous madame ? Lâchez-là !**

**-Ce n'est pas important qui je suis, la police va arriver d'un moment à l'autre. Cette bonne femme est**

dangereuse et folle. Elle a déjà tué au moins deux personnes et esquinté bien d'autres.

-Ah, Jean ! Tiens voilà la folle dingue.

-Police, police, merci Angélique, toujours dans les bons coups.

-Je ne préférerais pas Jean. Bon, c'est bon, maintenant tu as ta coupable.

-On l'embarque. Allez, allez ! On l'embarque. Il y a un psy qui attend à l'infirmérie du commissariat. Oh oh les gars ! Il faut la ménager quand même, ce n'est pas Messrine ! Les filles, on se tient au courant.

-Pas de problème Jean, on passera te voir ce midi.

-C'est bon. Ah j'aime ces moments proches du clap !

-Alors, à nous deux le toubib ! Qu'est-ce qu'il a Mickael ?

L'interne de service s'était quelque peu adouci.

-Venez, suivez-moi ! Ce sera plus discret.

Les filles suivirent la blouse blanche jusqu'à une petite pièce bien discrète en effet, isolée à souhait et qui devait servir, entre autre, de bureau.

-Mesdames, je n'ai pas beaucoup de temps !

Comme pour bien le faire comprendre, il n'invita personne à s'asseoir.

-Nous l'avons plongé dans un coma artificiel, il est en piteux état.

Il regarda Laurence avec une certaine insistance, stoppant son propos.

-Il me semble vous reconnaître ! Oui, oui, je me souviens maintenant... un accident de voiture n'est-ce pas ? Vous n'étiez pas belle à voir non plus.

-C'est cela, vous m'avez opérée l'année passée. J'ai fini ici aussi.

**-Je ne sais pas pourquoi, mais je me souviens bien de vous maintenant, surtout de vous, qui aviez fait un scandale.**

**-Elle ! Angélique, un scandale ! Rien d'étonnant c'est tout elle !**

**-Bon, revenons à ce jeune homme ! À ce que nous a dit la mère, enfin cette dame un peu bizarre, c'est qu'il serait tombé dans l'escalier. Sacrée chute, plusieurs fractures, dont une à la tête qui est très inquiétante. Il est arrivé à peine conscient. Pour nous les examens sont lancés, il va passer des radios multiples et on doit l'opérer d'urgence. C'est primordial et vital. Si cela ne vous gêne pas, j'y vais de ce pas. Je pense tout de même qu'on va le sortir de ce mauvais pas.**

**-Ce n'est pas la peine que nous restions ici, je suppose ?**

**-Non, son père est arrivé aussi, à ce qu'on m'a dit. Il est dans une situation critique. Nous allons faire des analyses pour tenter de comprendre et le soigner aussi si c'est possible. Et dans le meilleur des cas, nous les mettrons ensemble dès que ce sera envisageable.**

**-Ce n'est pas tout à fait le père, mais enfin. Pour lui, nous soupçonnons un empoisonnement.**

**-Un empoisonnement ! Merci mesdames et excusez mes paroles tout à l'heure. Mais vous comprendrez bien aussi qu'on ne peut pas laisser faire n'importe quoi dans cet établissement !**

**-Oui, oui, bien entendu ! Ce n'est rien, je vous laisse nos coordonnées. Si vous pouviez nous appeler dès que Mickael sera opéré ?**

**-Bien entendu, bien entendu sans faute.**

**Il laissa les filles se débrouiller à retrouver une sortie plus digne.**

**-J'espère que ce n'est pas trop grave pour le gamin. Il n'y est pour rien. Hein ma puce ?**

**-Fais attention, regarde où tu marches ma Lolo. Tu peux tomber dans les marches et je ne voudrais pas te laisser là de nouveau.**

**-Tu as raison ma Lili, tu as raison.**

**-Je suis d'accord avec toi pour le petit gars. C'est moche ce qui lui arrive. Nous ne l'abandonnerons pas, ça c'est juré.**

**-Je suis impatiente de ce qu'elle va raconter, cette vieille folle.**

**-Pas si folle que cela. Et puis, sans doute victime avant d'être coupable. J'aimerais bien comprendre le cheminement de ce drame, de ces drames.**

**-Tu ne vas pas lui trouver des circonstances atténuantes quand même ?**

**-Le problème n'est pas là ma Lolo. Je pense que la vie de cette femme a été influencée par les décisions de ses proches. Si elle en est là aujourd'hui, une des raisons est certainement dans des événements du passé, dans sa vie d'enfant ou d'adolescente.**

**-Tu es toujours compliquée, pour moi. Comment veux-tu que je te comprenne ? Quand chacun est satisfait d'être arrivé à quelque chose, cette enquête par exemple, toi tu poses encore plus de questions.**

**-C'est comme cela ma Lolo ! Comme ça. Bon maintenant qu'est-ce qu'on fait ? Tu n'as pas une idée Lolo ?**

**-C'est toi qui sait d'habitude !**

**-Allez au journal ! Mais tu n'es pas obligée de venir. Si tu veux profiter des petits, c'est le moment.**

**-Ce n'est pas une mauvaise idée ! Mais que vas-tu faire au journal ?**

**-L'enquête n'est pas finie, mademoiselle. Il faut terminer le puzzle, nos lecteurs veulent des détails. Et je dois préparer un article pour demain. Je passerai au commissariat vers midi.**

**-En fait si je te laisse là, je ne te revois pas avant ce soir !**

**-C'est un fait, c'est un fait ma chérie.**

**-Bon je te laisse alors !**

**-Bisous quand même, un petit bisou.**

Les deux femmes se séparèrent, l'une pour retrouver la voiture, Laurence, elle, se dirigea vers l'arrêt de bus. Elles se quittèrent comme pour clore une conversation qui ne finirait jamais. Elles se quittèrent comme pour mieux se retrouver plus tard, comme pour une séparation obligée. Elles se retournèrent quelques secondes après, sans doute pour s'assurer que chacune pensait à l'autre, sans doute pour s'assurer qu'elles étaient bien où l'autre le pensait. Elles étaient quelque part aussi soulagées de cette presque fin d'une histoire compliquée, bien que le gamin était maintenant entre de bonnes mains.

**-Allô Lolo, ma Lolo ! On a fait le ménage avec le gamin et les gens du journal. Il faut que je retourne à l'hôpital, il faut que je questionne Sergio pour des informations complémentaires.**

**-Eh bien, je comprends ma puce, ce n'est pas bien grave. Je te l'avais dit, que tu ne rentrerais pas de bonne heure.**

**-Oui, mais...**

**-Oui, mais quoi ? Tu me caches quelque chose ?**

**-Non... oui... rien d'important en fait !**

**-Ne tourne pas autour du pot ! Crache le morceau !**

**-Eh bien, je suis avec Jeannot. Il demande si tu veux bien passer au commissariat.**

**-Pourquoi ? Dépêche-toi, tu me fais flipper !**

**-Ils ne peuvent pas questionner la Cendrine sans avocat. Elle ne connaît pas d'avocat, ni Sergio d'ailleurs.**

**-Oui, je comprends, il faut que je bouche les trous encore une fois, n'est-ce pas ?**

**-Quelque chose comme cela, ouais. Ben ! Un peu plus quand même.**

**-Un peu plus quoi ?**

**-Sergio te demande de défendre sa femme, quoiqu'elle ait fait !**

**-C'est bizarre comme demande, d'autant plus que cela ne m'attire pas beaucoup.**

**-Et ton éthique ma Lolo ! Ton éthique, tu dois défendre qui te le demande !**

**-C'est un fait, c'est un fait... c'est bon, au moins je serai la première à savoir les vérités de cette sorcière.**

**-Il faut garder une objectivité ma puce, c'est ta cliente à partir de maintenant. Peux-tu venir au commissariat rapidement ?**

**-Je n'aurai pas beaucoup profité des enfants ! Mais j'y serai dans une heure. Dis-moi ! Tu ne te serais pas engagée à ma place quand même ?**

**-Qu'est-ce que tu crois ? Ce n'est pas mon genre. Alors là, tu me déçois !**

**-Je n'y crois pas trop. Ce n'est pas grave, j'y vais, rassure le Jean. Bisous ma puce.**

**-Merci ma Lolo, à ce soir !**

**Angélique raccrocha, un sourire coincé sur des lèvres torturées.**

**-Bon Jean ! Tu l'as ton avocate ! Je n'aime pas trop mentir comme cela à ma Lolo.**

**-Ce n'est pas vraiment un mensonge.**

**-Tu ne connais pas les femmes, pépère ! Pour une femme même une omission est un mensonge.**

**-Qu'importe ! Tu feras un gros bisou à Laurence pour la remercier.**

**-Eh, il est malin celui-là, tu vas la rencontrer avant moi, tu peux la remercier toi-même !**

**-Je préfère que ce soit toi, je ne veux pas d'histoire ni avec l'une ni avec l'autre.**

**-Il a des couilles celui-là ! Ça me tue, rien d'étonnant de la part d'un mec. Bon, je vais te laisser, je vais rejoindre l'hôpital, j'aurai au moins des nouvelles fraîches du gamin.**

**-C'est une bonne idée. Si notre muette pouvait avoir la bonne idée de dénouer la langue, ce serait bien.**

**-Ça, tu devrais faire confiance à Lolo, elle est capable de faire parler une statue... même ancienne... très ancienne même. Elle a l'art de mettre à l'aise n'importe qui et d'adoucir même un gigot congelé.**

## Épilogue.

Ce matin, était un autre matin, plus bruyant, plus familial, plus convivial. Ce matin était un samedi, sans école, sans travail même pour une fois, sans obligation, un matin qui annonçait une journée de plaisir.

-Dis Angélique ! N'entends-tu rien venant du dehors ?

-Maman, arrête ! Tu vas faire flipper Lolo.

Les cuillères se turent, les enfants aussi, les adultes affûtaient l'ouïe. D'un seul coup, le climat changea sans que personne ne sut vraiment pourquoi.

-Tu déconnes maman !

-Non, non. Écoute-bien ma Lili, les pas sur le gravier, ils s'approchent de la maison, on dirait. Regarde, mais regarde ! Il y a quelque chose qui est tombée de la porte !

-Maman, à cette heure, cela doit être le journal !

Angélique se leva pour cueillir le petit paquet.

-Franchement, tu foutrais la trouille à n'importe qui ici, voire ailleurs. Ah mon journal !

Elle se réinstalla à table, écartant le bol, le pain pour pouvoir le poser.

-Quelles nouvelles Lili ?

-Tu sais bien Lolo, il y a l'article sur Cendrine.

-Tu peux le lire ?

-Toi, tu ne t'embêtes pas, la flemme de lire le journal. Bon ! Si tu veux, mais libère les enfants !

Les deux garçons retrouvèrent une liberté de jouer dans le salon. Angélique s'attabla pour faire la lecture aux mamies et à sa Lolo.

-« Derrière les volets clos.

**Des bonnes nouvelles concernant Mickael Mestanger. Son état est stable, les craintes d'une détérioration de celui-ci s'éloignent. Les médecins l'ont sorti du coma artificiel, dans lequel ils l'avaient plongé. Nous vous donnerons régulièrement des nouvelles du jeune homme.**

Cendrine Mestanger est internée dans un hôpital spécialisé. Quel jugement peut-on porter sur cette décision ? Difficile, difficile d'avoir un jugement objectif sur la situation de cette femme, criminelle et malade, malade et criminelle. Le dénouement de cette affaire est heureux tout de même pour le jeune homme, mais combien de crimes sur le chemin de sa vie !

Une vie particulière, un père d'un autre siècle, qui a, sans aucun doute, précipité cette femme dans les abîmes de l'horreur. Comment a-t-elle pu supporter cet abandon premier ? Ce père l'a obligée à aller au terme d'une grossesse pour qu'elle-même abandonne son gosse, sur le bord d'une route où opèrent des prostituées. Cet abandon fut sans doute le début d'une folie qui devint meurtrière. Sans qu'elle en parle vraiment, c'est bien à partir de ce moment que tout fut réfléchi.

Elle aimait ce bébé qu'elle ne voyait plus. Elle aimait son fils avec la frustration de ne pouvoir lui dire comme tel. Maintenant, a-t-elle encore conscience d'aimer ? Nul ne peut le savoir.

**Dix ans pour préparer le retour de l'enfant, dix ans d'abstinence d'amour, de préparation de vengeance.**

Il y a dix ans, elle droguait son beau-frère pour qu'il soit malade comme un chien et pour l'accuser de meurtre. Elle droguait aussi sa belle-sœur et elle l'empoisonna dans la nuit, plus tard, pour qu'elle souffrait le martyr, pour récupérer son enfant, son enfant par adoption. Il est difficile d'imaginer les

**douleurs que cette femme éprouvât et ce dans un silence complet.**

Auparavant elle avait conquis Sergio, pour l'empoisonner presque quinze ans après, à petite dose avec un poison pratiquement indétectable. Comment vivre quinze ans avec un homme que l'on n'aime pas, se soumettre aux ébats amoureux et à bien d'autres choses ?

Elle a aussi empoisonné les trois pères potentiels du petit qui avait bien profité d'elle et, là aussi, avec une drogue bien particulière qui atrophiait certaines zones du cerveau pour les rendre asservies.

Il lui en fallut du temps de travail dans le laboratoire pour développer ces drogues ! Il fallut les tester sur des animaux et peut-être sur des humains. Une enquête est en cours en Afrique du Sud, pour vérifier cela.

Pourquoi en être arrivé là ? Une pauvre femme à demi-folle. Certainement parce qu'un père trop catho, trop imbu de son rang, ne comprit pas qu'il eut fallu se séparer d'un foetus.

Que restera-t-il pour Mickael et pour Sergio, des manques, des blessures, des cicatrices et quel plaisir à vivre ?

C'est presque l'épilogue d'une histoire qui avait commencé par une grossesse cachée derrière des volets clos, clos maintenant pour toujours.

-J'en ai encore des frissons dans le dos ma Lili.

-Bon ! Aujourd'hui, plaisirs familiaux, on va se promener, se changer les idées. Qu'en disent les mamies ?

-Je crois que tout le monde a besoin de changer un peu d'air, c'est vrai Angélique !

-Allez, allez ! Salle de bains pour les monstres !



## Conclusion.

**Vous rappelez vous, dans l'introduction, le petit propos sur l'âme... ? Non... ? Je vous la rappelle : « *elle traîne... derrière des volets clos, cachée des yeux, cachée des autres âmes, tue pour qu'on ne la trahisse pas.* »**

**Pensez-vous que chaque personnage de cette histoire ait une âme, même noire, même grise, voire blanche, même d'une autre couleur ?**

**Peut-on avoir une âme quand on a tué d'autres personnes ?**

**Peut-on avoir une âme quand on a fait souffrir tant d'autres, quand on a abandonné des enfants dans la rue ou des parents dans un asile ?**

**Chacun a-t-il une âme, dans ces comportements-là ?**

**Il est certain pour autant, qu'elle existe ou pas, que les gens de papier que vous avez rencontrés dans ce manuscrit, ressemblent bien à d'autres de chair qui se cachent aussi peut-être derrière des volets clos. Et si les volets clos de cette maison de carton sont en papier, même pas mâché, les personnages eux, même si fictifs, ressemblent à de vraies personnes que l'on croise sur les chemins de nos vies.**



## Moralité.

S'il est certain qu'il faut un minimum de moyens pour vivre, le bonheur ne se mesure pas qu'à la grandeur d'une maison ou qu'à la taille d'une automobile pour homme stérile.

Derrière les volets clos, se cache la vraie vie, celle que personne n'ose avouer aux autres, celle que l'on veut dissimuler pour une honte à peine exprimée. Il s'y tait l'intimité, la frustration, les secrets, les interdits, les viols, les violences, les adultères, les suicides, les meurtres, les câlineries, les plaisirs sexuels, les débauches sexuelles, les perversions, les petits sexes, les gros sexes, les incestes, les péchés des croyants, toute la vie, la vraie vie se cache ici, et j'en oublie. Mais il y a aussi l'ennui, la vérité, la nudité de tout, du corps et des âmes.

La vraie vie est derrière les volets clos. Qu'ils soient bleus est bien insignifiant.

Pourquoi donc ne pas aller voir ce qui s'y passe ? Y voir ces âmes se comporter comme on ne le voit pas de l'autre côté. Est-ce de l'ingérence, de la perversité, de la curiosité ? Est-ce répréhensible ?

L'enfant violé qui pleure au fond d'une cave se moque bien de ce que veulent bien en dire les bien-pensants. Lui est prisonnier de notre manque de volonté à vouloir regarder. Derrière les volets clos se cachent des misères. Il est si facile de ne pas y regarder, se retranchant derrière tout ce qu'on peut pour ne surtout pas y aller.

Un enfant, qui meurt dans une cave, doit mourir en silence pour ne surtout pas réveiller un bout de la conscience humaine.



## **Historiogramme :**

<b>Préface</b>		<b>page 7</b>
<b>Chapitre 1 :</b>	<b>La marionnette</b>	<b>page 9</b>
<b>Chapitre 2 :</b>	<b>Une drôle de lettre</b>	<b>page 43</b>
<b>Chapitre 3 :</b>	<b>Juliette Lebouquin</b>	<b>page 67</b>
<b>Chapitre 4 :</b>	<b>L'automate</b>	<b>page 103</b>
<b>Chapitre 5 :</b>	<b>Juliette et Hervé</b>	<b>page 130</b>
<b>Chapitre 6 :</b>	<b>Julien</b>	<b>page 149</b>
<b>Chapitre 7 :</b>	<b>Eric Dujardin</b>	<b>page 168</b>
<b>Chapitre 9 :</b>	<b>Le clown géant</b>	<b>page 204</b>
<b>Chapitre 10 :</b>	<b>Mickael</b>	<b>page 241</b>
<b>Chapitre 11 :</b>	<b>Frédéric Dujardin</b>	<b>page 271</b>
<b>Chapitre 12 :</b>	<b>Sergio et Cendrine</b>	<b>page 304</b>
<b>Chapitre 13 :</b>	<b>Geneviève Hanod</b>	<b>page 322</b>
<b>Chapitre 14 :</b>	<b>Cendrine</b>	<b>page 343</b>
<b>Epilogue :</b>		<b>page 363</b>
<b>Conclusion :</b>		<b>page 367</b>
<b>Moralité :</b>		<b>page 369</b>
<b>Historiogramme :</b>		<b>page 371</b>
<b>Personnages :</b>		<b>page 373</b>



**Personnages :**

<b>Angélique Lelièvre :</b>	<b>Journaliste à La Vérité</b>
<b>Hélène :</b>	<b>La mère d'Angélique</b>
<b>Jeannine :</b>	<b>La tante d'Angélique</b>
<b>Laurence Métayer :</b>	<b>Avocate</b>
<b>Julien, Aurélien :</b>	<b>Les enfants de Laurence</b>
<b>Irène :</b>	<b>La mère de Laurence</b>
<b>Pierre :</b>	<b>Le patron du journal</b>
<b>Jean Lucide:</b>	<b>Inspecteur de police</b>
<b>Robert dit Bob :</b>	<b>Le flic</b>
<b>Bébert :</b>	<b>Le pilier de bistrot</b>
<b>JC, Jean Christophe :</b>	<b>Le patron du bar</b>
<b>Ginette :</b>	<b>La patronne de chez</b>
<b>Ginette</b>	
<b>Delphine :</b>	<b>La serveuse de Ginette</b>
<b>Albert :</b>	<b>Le mari de Ginette</b>
<b>Pierre Mestanger:</b> marionnettes	<b>Fabricant de</b>
<b>Alexandra :</b>	<b>Femme de Pierre</b>
<b>Mickael :</b>	<b>Fils adoptif</b>
	<b>de Pierre et d'Alexandra</b>
<b>Jean Claude dit Sergio :</b>	<b>Frère de Pierre</b>
<b>Cendrine d'Estinequette:</b>	<b>Femme de Sergio</b>
<b>Geneviève Hanod :</b>	<b>Employée chez Cendrine</b>
<b>Hervé Bouquin :</b>	<b>Fils du footballeur</b>
<b>Juliette :</b>	<b>Femme d'Hervé</b>
<b>Raymond Dujardin :</b> Acteur	
<b>Eric Dujardin :</b>	<b>Fils de l'acteur Raymond</b>
<b>Anne Dujardin :</b>	<b>Femme d'Eric Dujardin</b>
<b>Melissa Dujardin :</b>	<b>Fille d'Eric et Anne</b>
<b>Frédéric Dujardin :</b> Fils de l'acteur Raymond	
<b>Yvette Dujardin :</b>	<b>Femme de Frédéric</b>
<b>Julien Viniewsky :</b>	<b>Apprenti du journal</b>



**Derrière les volets clos, se cache la vraie vie, celle que personne n'ose avouer aux autres, celle que l'on veut dissimuler pour une honte à peine exprimée. Il s'y tait l'intimité, la frustration, les secrets, les interdits, les viols, les violences, les adultères, les suicides, les meurtres, les câlineries, les plaisirs sexuels, les perversions, les incestes, les péchés des croyants, toute la vie, la vraie vie se cache ici, et j'en oublie. Mais il y a aussi l'ennui, la vérité, la nudité de tout, du corps et des âmes.**

**La vraie vie est derrière les volets clos. Il est si facile de ne pas y regarder, de se retrancher derrière n'importe quoi pour ne surtout pas y aller.**

**Ici est la vie d'un homme abandonné bébé, victime de l'hypocrisie d'un grand-père trop catho, trop imbu de son rang, qui n'a pas compris qu'il faut mieux accepter un avortement que de jeter un bébé au bord d'une route sans issue. Les demains d'un jour sans matin provoquent des drames en cascades, des ruines d'humanité, des morts qui n'ont rien demandé. Lui est prisonnier de notre manque de volonté à vouloir regarder. Il se moque bien de ce que veulent bien en dire les bien-pensants.**

**Les croyances absurdes, quelles soient religieuses, politiques ou toute autre, peuvent provoquer des comportements extrêmes que l'on ne peut même pas imaginer... jusqu'à la folie.**

**Chaque geste de chacun d'entre nous influe sur les demains des autres. Chaque décision que nous prenons formate l'avenir de ceux qu'on aime et de ceux qu'on n'aime pas. Nous sommes tous responsables de ce qui se cache derrière les volets clos.**





*Mic Hal*



*Derrière les volets clos, se cache la vraie vie, celle que personne n'ose avouer aux autres, celle que l'on veut dissimuler pour une honte à peine exprimée. Il s'y tait l'intimité, la frustration, les secrets, les interdits, les viols, les violences, les adultères, les suicides, les meurtres, les câlineries, les plaisirs sexuels, les perversions, les incestes, les péchés des croyants, toute la vie, la vraie vie se cache ici, et j'en oublie. Mais il y a aussi l'ennui, la vérité, la nudité de tout, du corps et des âmes.*

*La vraie vie est derrière les volets clos. Il est si facile de ne pas y regarder, de se retrancher derrière n'importe quoi pour ne surtout pas y aller.*

*Ici est la vie d'un homme abandonné bébé, victime de l'hypocrisie d'un grand-père trop catho, trop imbu de son rang, qui n'a pas compris qu'il faut mieux accepter un avortement que de jeter un bébé au bord d'une route sans issue. Les demains d'un jour sans matin provoquent des drames en cascades, des riées d'humanité, des morts qui n'ont rien demandé. Lui est prisonnier de notre manque de volonté à vouloir regarder. Il se moque bien de ce que veulent bien en dire les bien-pensants.*

*Les croyances absurdes, quelles soient religieuses, politiques ou toute autre, peuvent provoquer des comportements extrêmes que l'on ne peut même pas imaginer... jusqu'à la folie.*

*Chaque geste de chacun d'entre nous influe sur les demains des autres. Chaque décision que nous prenons formate l'avenir de ceux qu'on aime et de ceux qu'on n'aime pas. Nous sommes tous responsables de ce qui se cache derrière les volets clos.*